Joachim de Flore

L’ÉVANGILE ÉTERNEL

première traduction française

précédée d’une biographie,

par

Emmanuel Aegerter.

copie de l’édition de 1928

# I. VIE DE JOACHIM DE FLORE

———

## Avertissement de cette édition

L’ouvrage d’Emmanuel Aegerter donne un accès facile à la vie et l’œuvre de Joachim Flore. Ces remarques sont parfois intéressantes voir excellentes (voir une liste de Passages remarquables dans les Suppléments, p. 154). Il traite le sujet avec un esprit mystique, c’est agréable de voir ce respect que n’offre pas d’autres commentateurs et traducteurs à l’esprit trop froidement scientifique.

Cependant Emmanuel Aegerter est un incroyant, un naturaliste. Il aime l’exaltation de Joachim mais ne croit pas que ce mouvement soit produit par Dieu et conduise à Dieu auquel il ne croit pas.

Il cache, sous un peu d’admiration, une œuvre de démolition systématique du surnaturel en donnant des causes naturelles à des comportements mus par le surnaturel (par ex. les propos de William James, Vie, VIII, p. 33).

Il affirme que « Nul cœur ne bat dans son œuvre ». Il accuse Joachim de créer un univers factice, de fausser le sens des phrase, en somme de forcer la sainte écriture à entre dans le cadre qu’il a forgé (voir notamment le début du chap. VI).

L’adjectif sombre apparait 28 fois dans la Vie ; noir, 21 fois ; pâle, 15 fois. Il semble qu’Aegerter veut enraciner l’idée du sombre moyen-âge chrétien opposé à la lumineuse renaissance du paganisme.

Pourquoi ce mélange d’admiration et d’accusation ? Il y a peut-être une forme de jalousie. Le poète ne peut atteindre le ciel à cause de ce qu’il est attaché à la terre par l’incroyance et envie l’homme pieu qui atteint ce qu’il ne peut attendre. Il le dénigre donc par envie. Nous proposons aussi une interprétation complotiste (nous assumons pleinement ce qualificatif : celui qui est capable de décrire un complot quand il y a complot, donc celui qui est capable de dire la vérité) : Peut-être que les ennemis de Dieu lui a commandé de discréditer Joachim de Flore. Joachim montre le chemin à suivre pour fuir le piège que les mondialistes ferment sur le monde. Il parait logique qu’ils travaillent à détourner les hommes du moyen de leur échapper.

Quoi qu’il en soit, l’ouvrage d’Emmanuel Aegerter nous parait utile. Si on est fermement attaché à la foi en la vie surnaturelle, on rejette facilement tout ce que l’ouvrage a de mauvais et on conserve tout ce qu’il nous apporte, une petite connaissance de la vie et de l’œuvre de Joachim.

Amis du royaume millénaire, soyez bénis, soyez heureux !

Juillet 2023.

## Corrections et ajouts

Nous avons remplacé les noms de lieux francisés par les noms italiens.

Nous avons corrigé quelques erreurs de généalogie.

Nous avons corrigé des erreurs sur les noms et tire.

Personnes : Jean Lombard / Pierre Lombard ; Guillaume le Mauvais / Guillaume le Bon (fils du dit « mauvais) ; Constance de Normandie / Constance de Hauteville ; Henri le Lion / Henri le Sévère ou le Cruel ; Gilles de Creil / Gilles de Corbeil ; Orimasius / Primasius.

Titre de livre : Hermapignia / Hierapigra.

Lieu : Talencia / Valencia.

Les notes historiques sont utiles pour voir le néant des affaires humaines et savoir qu’il faut les fuir dans la vie monastique, dans la vie parfaite du royaume millénaire.

Dans la première partie (Vie de Joachim de Flore), les notes d’Aegerter sont signalées par la mention (Aegerter.) en fin des notes. Les autres ont été ajoutées pour la présente édition.

Dans la seconde partie (L’Évangile éternel), les notes ajoutées pour la présente édition sont précédées d’un dièse (#).

## [Dédicace]

À la mémoire

de mon ami Pierre Soulié

sous-lieutenant

au 11e régiment d’infanterie

tombé pour la France

le 18 juillet 1918.

Par ce crépuscule des Trépassés, j’évoque l’ombre grave et triste de cet ami. C’est le jour des cyprès et des souvenirs, des grands frémissements sombres qui ne se flétrissent pas et montent vers le ciel. Un doute noir pèse sur la cité. Voici plus de sept ans déjà qu’il tombait dans le fracas de l’ultime offensive, sous la clarté sinistre d’un matin déchiré d’obus. Hélas ! que n’étais-je là, pour soulever sa tête, l’aider dans son agonie, et que sa main se refroidit, du moins, dans l’étreinte d’un adieu ! Étendu dans l’herbe noire et le dur renoncement, quelles suprêmes pensées lui vinrent, tandis qu’il mourait devant cet inutile lever du jour ?

Jeune homme promis à ce meurtre immense, il tenait tant à la vie ! Chacun de nous est à son heure un de ces enthousiastes qui, dans l’orgie fameuse de la Peau de Chagrin, vident, pour employer les termes mêmes de Balzac, leur calice de science, de gaz, et d’incrédulité. Diis ignótis ! Nous aussi nous avons porté le toast ardent et douloureux aux dieux inconnus. Nous aussi nous avons eu la magnifique curiosité de la jeunesse, que rien n’apaise et qui veut toujours le secret des êtres et l’au-delà des choses… Que de livres lus, que de controverses poursuivies, que de poèmes récités dam nos chambres d’étudiants du Quartier Latin ! Les heures sonnaient l’une après l’autre, au clocher janséniste de Saint-Jacques-du-Haut-Pas : nous n’écoutions plus leurs longs carillons conseilleurs de sommeil. Nous estimions que les journées étaient trop brèves. Mieux encore, nous rêvions que la vie n’épuisait pas l’art, que le Paradis ouvrait une bibliothèque infinie où Dieu, Prince des rythmes, donnait à ses élus, à ceux qui l’adorèrent ici-bas sous le voile du beau, le loisir de lire sans fin les poètes des autres mondes.

Nous avions, dans cet élan vers la connaissance, la piété des grandes pensées éteintes. Nous aimions à visiter les paysages où brûlèrent de hautes consciences disparues. Peu de semaines avant la guerre, en un de ces voyages spirituels, nous allâmes à Port-Royal. Il me plait, ce soir, que notre jeunesse ait fini par un pèlerinage à l’abbaye où Racine attendit la vie et Pascal l’éternité. Pourquoi songions-nous alors qu’une époque s’achevait avec cette journée ? La fin d’un monde, cela devrait apparaitre dans des lueurs l’automne — mais c’était un printemps merveilleux.

Par les bois, vertes solitudes, nous atteignîmes la vallée molle et charmante, si fine avec ses avoines frêles, ses blancs de Hollande au tremblement inapaisé, ses saules trempant dans l’eau lente leur raccourci mélancolique. De loin en loin une calme demeure apparaissait sur les hauteurs, enfouie dans ta verdure, et l’on devinait des appartements à la française, des boiseries gris-clair, des trumeaux XVIIIe siècle couronnant les portes, une vie retirée parmi les mourants parfums de jadis. Nous parlions des vieux maîtres, — de ces hommes austères qui attendirent dans l’effroi l’afflux de la grâce, comme le saint dangereux, dont j’essaye de peindre la vie âpre et singulière, attendit dans la colère la venue de la justice. Sur cette même route ils avaient passé. Sur cette même route, par des jours pareils, M. Hamon cheminait à dos d’âne, lisant et méditant, en marche vers quelque charité. Cependant un orage rôdait derrière l’horizon, silhouettant les collines de ses nuages cuivrés où vibraient par moments des reflets de forge. L’étrange sentiment du déclin d’une époque nous envahissait, indiscernable et fuyant L’atmosphère n’était pas chargée d’errantes fureurs que sur les prairies où les arbres délicats frissonnaient. Un orage aussi grondait là-bas, derrière les jours, qui déjà jetait ses reflets de menace sur la route du temps où nous avancions…

Adorable mélange de la grâce du paysage et de la ferveur des sentiments, de la finesse de ces coteaux modérés et de l’absolu sinistre de la doctrine soutenue là, derrière de dures grilles, par un petit groupe d’exaltés à froid ! Nous passâmes près du village de Magny-les-Hameaux, où dorment ces indomptables syllogistes. Nous visitâmes la sombre allée conventuelle, les jardins tristes. Et dans l’église pâle, au haut du perron orné des bustes de l’auteur des Provinciales et de l’auteur de Phèdre nous pûmes nous incliner sur le masque mortuaire de Pascal, sur ce visage qui demeure un des plus tragiques documents de la détresse et de la grandeur humaines.

Quelles définitives paroles ont-ils dites, ceux qui méditaient sous ces froides charmilles ? Leurs affirmations n’ont pas été plus confirmées que les prédictions du vieux prophète de Flore ne se sont réalisées… Mais, tout de même, ceux-là comme celui-ci ont aidé de toutes leurs forces à cet élan désespéré de l’humanité qui cherche, par la morale, par l’art, par la science, à se surpasser, à s’éterniser… J’évoque ce soir cette église étroite ouverte sur le couchant de tempête qui brûlait entre les arbres profonds, les portraits austères de Philippe de Champaigne, les manuscrits jaunis sous le miroitement des glaces, toutes les pauvres et attendrissantes épaves d’un grand drame spirituel — et je revois, dans l’encadrement de la porte ouverte sur le parc et sur l’avenir, celui que marquait déjà le signe du sacrifice ; toujours je le revois, tandis que la vie roulait au dehors ses orages, frissons dans les herbes et gémissements dans les cimes, je le revois s’inclinant sur le mystère du génie et de la mort…

2 novembre 1925

# VIE DE JOACHIM DE FLORE

## I[[1]](#footnote-2)

Joachim, futur visionnaire, vint au monde vers l’an 1133, dans un double paysage singulier, étrange au regard de la chair dans son aspect terrestre, comme au regard de l’âme dans ses horizons spirituels. Il naquit en Calabre — à Célico. Cette province figurait alors la pièce farouche dans ce royaume bigarré des Deux-Siciles qui fournit à l’Italie, pendant tout le haut moyen âge, ses philosophes et ses mystiques. Alors que les riches et faciles régions du Centre et du Nord s’illustraient d’artistes, la terre méridionale, sombre et brûlée dans ses verdures, portait la floraison amère des théoriciens et des ascètes. Bouleversée par l’énorme ossature des Apennins, la Calabre rappelle parfois l’Espagne : même violence dure, même âpreté chargée de mystère, De noires forêts l’enténébraient ; ses vallées encaissées retentissaient du bruit sourd des cascades. Ce caractère géographique avait modelé des habitants d’une gravité méfiante, vivant de leurs cultures et de leurs troupeaux chassés chaque printemps de leurs fermes par les miasmes[[2]](#footnote-3) et se réfugiant sur les hauts plateaux jusqu’aux pluies, en petits groupes oisifs. Un tel exil périodique leur avait donné le goût presque agressif de la dialectique, comme les exhalaisons de la malaria les imprégnaient d’une fièvre volontiers hallucinatoire. Ces forêts impénétrables, ces replis obscurs au creux des montagnes hantées de passants rapides, créaient la sensation de l’isolement et par là même entretenaient le feu solitaire de l’indépendance. Plus haut encore, dominant les fermes du travail et les abris à flanc de montagne, dans de froides régions, les ermites grecs, les anachorètes, qui nichaient sur des rocs escarpés comme des tours de légende, exaltaient encore ces sentiments d’individualisme, vivaient dans leur cabane loin du siège apostolique, en relation directe avec Dieu, dans une sorte de schisme inconscient. Le lourd massif convulsé apparaissait ainsi comme un tableau symbolique aux étages imagés : en bas les paysans labourant, paissant les troupeaux, les bourgeois des petites cités acharnés à leur labeur familier ; à mi-hauteur, des asiles de discussion et de syllogismes ; et sur les sommets un peuple de moines, au-dessus des nuages.

Tout de même, malgré ces rudes saisons, malgré ces îlots d’abrupte sainteté, de larges vallées d’oliviers et de vignes, laissant affleurer çà et là les ruines de cités antiques qui furent ardentes et molles, baignaient encore dans une lumière grecque. Certes, les barbares ayant saccagé l’immense jeu d’irrigation, les fourrés de roseaux se multipliaient, les lauriers élargissaient sans cesse leur nuit amère et feuillue. Qu’importait ! En dépit de l’âcre sirocco, des exhalaisons fétides, l’image idéaliste de la grande Grèce flottait sur ces cascades funèbres, sur ces bourgades sales, sur ces pacages pourris animés de buffles crottés. Un cercle de cimes bleuâtres enserrait l’horizon. Cent ans auparavant l’austère Bruno lui-même, bâtissant une chartreuse dans ce paysage bucolique, s’effrayait presque de ressentir avec de si fines délices l’enchantement du sol où fleurit Sybaris.

Si telle, dans son supplice de poisons et d’ombres mauvaises, nous pouvons évoquer la Calabre de ce temps, le paysage spirituel n’apparaissait pas moins bouleversé. Deux vifs courants ennemis s’y heurtaient avec force, l’un plus mystique, l’autre plus intellectuel, laissant tous deux entrevoir de lointaines perspectives, mais tournoyant pour l’heure en un champ clos, où retentissaient, ponctuées d’anathèmes, les voix des grands fondateurs d’Ordres et des grands bâtisseurs d’Universités. Mystiques et humanistes s’affrontent. Les uns affirment brutalement que la foi suffit, qu’elle pose et réalise son objet, que la science est inutile avec sa logique purement verbale, hors de la vie, et verrouillent les bibliothèques des cloîtres. Les autres déclarent avec âpreté que la foi puise au contraire dans la coïncidence de son affirmation mystique et des conclusions de la philosophie, une force plus satisfaisante encore. Tous, d’ailleurs, vivaient dans deux mondes abstraits se doublant et se contrariant, pures fictions d’école sans lien avec la réalité tangible. Un intellectualisme sec régnait sur le monde occidental ; les spéculatifs ne retenaient que les signes des choses, en constituaient une sorte d’algèbre théologique ; leur symbolisme outrancier supprimait la substance, ne laissait demeurer de l’Univers que des images.

Ce fut dans ce décor que naquit Joachim. Certains de ses historiens fixent sa naissance à l’an 1111, le faisant ainsi mourir à l’âge de quatre-vingt-treize ans : la chronologie de son existence s’adapte trop mal avec cette date pour qu’il soit possible de la retenir. La plupart de ses autres biographes la fixent à 1130, mais, d’autre part, s’accordent pour affirmer qu’il entreprit à l’âge de vingt ans son voyage en Palestine. Or, en 1150, le royaume des Deux-Siciles guerroyait avec l’Empire d’Orient, et il semble à peu près impossible qu’un officier de la maison du roi pût, même à titre de pèlerin, séjourner alors à Constantinople. Je crois plus exact, dans ces conditions, de reculer de quelques années sa venue au monde. Son père s’appelait Maur et sa mère Gemma. Ils appartenaient à une famille honorable, mais n’auraient pu justifier de l’ascendance nobiliaire que plusieurs historiens de leur fils leur ont gratuitement conférée. Maur occupait, selon toute probabilité, une charge de notaire. Ces saintes gens jouissaient de l’estime du bon peuple de Celico[[3]](#footnote-4), justifiée par une piété, une honnêteté, une régularité de mœurs qui tranchaient sans peine sur la morale bariolée de ce temps. Ils possédaient quelque or, et se faisaient gloire d’une brève propriété qui verdoyait près des remparts de la cité.

Dégagée du surnaturel qui la baigne dans les premiers récits monastiques, la jeunesse de Joachim demeure obscure. Les annonciations merveilleuses ne manquèrent point cependant à cette aube de prophète. Il en est, dans les vieux biographes, d’exquises et de naïves qui préfigurent les Fioretti. Mais dom Gervaise[[4]](#footnote-5) lui-même écarte ces miracles, avec une critique très prudente, assez hautaine, bien dans le goût de son siècle, tout en retenant pour le principe un de ces faits.

À sept ans, Joachim perdit sa mère. Son père déjà chargé de l’éducation d’une fille et formant d’ailleurs pour son fils d’ambitieux projets, le mit dans un collège. Joachim y poursuivit ses humanités jusqu’à l’âge de quinze ans puis regagna Celico pour y attendre que son sort fût fixé. Il ne semble pas qu’il ait eu dès lors la vocation ecclésiastique, car non seulement il ne manifesta en aucune circonstance le désir d’entrer dans les ordres, mais d’un autre côté il ne paraît pas avoir approfondi ses études avec tout le soin qu’eût dû leur apporter un futur clerc. Toutefois, il témoignait d’une piété profonde, et conservait une pureté extrême. Tous les jours, il rejoignait, près de la Carnavine, le bosquet qui bordait le jardin paternel : là, s’étendant sur une longue pierre, il priait Dieu et pleurait avec cette angoisse des jeunes gens très chastes qui, sentant en eux une force infinie et se désespérant d’un désir inconnu, reportent tout naturellement leur puissance d’amour vers un objet sublime. Son père, comme tous les pères de fils mystérieux, ne comprit pas ces extases. Notaire, il avait un sens pratique très net. Il résolut de pousser Joachim dans le monde, et grâce à ses relations, peut-être grâce au crédit de l’évêque de Gorenzo, obtint rapidement que son fils fût appelé en qualité de page à la cour de Roger II.

Du sombre Collège monacal, du petit jardin où il pleurait sur la vie, l’adolescent passait sans transition à la cour brillante, paradoxale et bigarrée du scepticisme. Aux extrémités de l’Europe orthodoxe, dans une île détachée de la chrétienté comme un vaisseau qui s’éloigne du port, — île fleurie, ardente, veinée de soufre et de sel gemme, couronnant de vignes un volcan, — l’Europe catholique, l’Orient byzantin, l’Afrique musulmane se rencontraient, se mélangeaient dans un extraordinaire croisement spirituel pour former un royaume hybride et resplendissant. On n’avait pas respiré — devait-on respirer encore ? — cette essence exprimée de fleurs contradictoires ; on n’avait pas vu, — devait-on jamais revoir ? — ce spectacle délicieux. Roger II avait agrandi, assuré, affiné encore l’œuvre de son père, le comte de Sicile, de son oncle, le bandit Guiscart. Intelligent, avisé, artiste, assez dénué de scrupules pour devenir un grand roi, ce bon chevalier normand vêtu tantôt d’une dalmatique byzantine, tantôt d’un manteau d’émir que brodait un combat de tigres, régnait dans une escorte de nègres sur des barons francs, des marchands juifs, des bourgeois italiens, et des savants arabes. Chrétien, il possédait un harem. Souverain absolu, il appliquait à chacun de ses peuples si divers ses lois particulières, la charte féodale aux cités, la justice coranique aux musulmans, la justice talmudique aux israélites. Vassal du Souverain Pontife, il affirmait tenir sa couronne de Dieu seul. Très pratique d’ailleurs, dans ses pires violences. Normand d’origine, il le restait, tout oriental qu’il parût, au plus mauvais sens du mot, et se garda toujours d’affirmation, dans les menées méditerranéennes, autant que paysan d’Avranches sur son marché provincial. Sa politique fut ainsi sournoise et triomphante. Quand il eut la chance d’avoir pour beau-frère un antipape, il en obtint par persuasion la couronne royale, mais son protecteur battu, il passa à la brutalité, fit prisonnier le pape véritable, le retint prisonnier avec une contrition[[5]](#footnote-6) infinie, et fit authentiquer par la force, à ce pontife sans liberté, le titre acquis d’un pontife sans droit. Toujours d’ailleurs il mêla gloire et négoce. Au cours du pillage de Thèbes[[6]](#footnote-7), il fit réserver les plus belles femmes, mais aussi les meilleures tisseuses : le harem n’annulait pas le magasin.

Du haut de ses terrasses merveilleuses, vertes d’orangers et de citronniers, il gouvernait les deux Siciles, les îles grecques, les côtes de Tunis. Sa cour réalisait une réussite inouïe. Il y avait là, aux confins du monde de la foi, un Paradis hétérodoxe et lointain, où les êtres et les pierres se croisaient de grâces hétéroclites. La cour multiforme étincelait sous un signe mahométan, comme une fête de nuit nordique ou vénitienne qu’éclaire le croissant. Les musulmans, d’ailleurs, y fourmillaient, architectes, savants et poètes. Leur empreinte scellait certains paysages : le pont de l’Ammiraglio[[7]](#footnote-8) qui s’éloignait de Palerme sur ses piliers énormes était l’œuvre récente de Georges d’Antioche. Les murailles grecques de la chapelle palatine se couronnaient d’un plafond arabe, Abu S’Salt Omméïa était médecin du roi. La flotte obéissait à un musulman, vêtu à la grecque d’une robe d’écarlate. Et tandis que Dexopates, ancien archimandrite d’un monastère palermitain et futur nomophylax de l’Empire grec établissait une géographie cléricale, Abou Abdallah Mohammed et Edrisi, authentique descendant du Prophète, gravait la carte du globe sur une sphère d’argent. Tout se mêlait en de suaves dissonances, des nuages de Thulé[[8]](#footnote-9) fondaient leurs fraîcheurs grises dans des couchants d’Arabie. Des exhalaisons païennes affleuraient la ville où sonnaient les cloches. Et les seigneurs aux fenêtres devant la mer eussent vu sans s’étonner des sirènes sortir des flots tyrrhéniens pour s’enivrer douloureusement aux cantilènes du Nord.

Une fête aussi paradoxale ne pouvait d’ailleurs se prolonger. Joachim arrivait juste à temps pour assister à cette apothéose orientale d’une dynastie normande, à la miroitante minute de cette ineffable et incertaine aventure. Il fut très apprécié. Courtois, très fin, d’une taille élevée et d’une beauté délicate, le visage entouré d’une chevelure bouclée qu’il fit habilement blondir, il séduisit immédiatement. Mais nous n’avons pas plus de renseignements sur sa jeunesse à la cour que sur son enfance à Celico. Peut-être, dans l’été de 1149, — s’il se trouvait déjà à Palerme, — accompagna-t-il son maître qui rencontrait à Palenza le roi de France. Peut-être aussi, en 1150, assistait-il à la rencontre de Roger II et du Pape qui eut lieu à Céprano. Ce ne sont là que d’hésitantes suppositions. Nous savons par ailleurs que de 1145 à 1150, Roger II, sauf les deux voyages en question et un séjour, en novembre 1147, au palais de Terracine, près de Salerne, ne quitta guère Palerme ou Messine. Dans ces deux villes, Joachim dut donc vivre de cette vie brillante dont émanait une griserie infinie, tout émerveillé de contrastes.

Nous pouvons l’y évoquer, quelque soir d’étrange fête, blond et grave dans son costume de page. Il vient d’entendre s’élever, vers les pièces d’eau, de grêles et désolées musiques qui soudain divinisent le crépuscule. Les portes ont battu, un tumulte emplit le palais, normands clairs ou nègres lippus se précipitent, et maintenant debout au haut de l’escalier qui plonge au mystère artificiel du lac, il voit s’approcher une galère au tendelet de pourpre abritant un groupe royal, alourdie de roses, et dont les rames douces battent en cadence l’eau de plomb. Déjà le vaisseau de parade accoste. Entouré de pages blancs et d’eunuques noirs, le roi gravit les marches, suivi de formes lumineuses, toutes les belles sarrasines du harem, aux voiles teints des magies du soir. Des deux côtés de l’escalier brusquement vivant, les porteurs de torches, bronzes vifs, haussent plus haut que leurs faces camuses des étoiles résineuses. Le roi passe lentement. Joachim le touche presque. Roger II a vieilli, les veines bleuâtres saillant aux tempes, des poches d’eau sous les yeux : de près il apparaît touché par l’usure d’une race nordique vite épuisée en ces délices africaines. La cohue s’engouffre à sa suite dans les salons mythologiques. Les femmes sont un printemps odorant et rapide. Poètes et marins mêlent pour l’imagination les deux grandes aventures du monde. Joachim est grisé d’intelligence et de lumière. Comment des songes d’illustration ne l’assailliraient-ils pas ? Cet officier maure, c’est Philippe de Mehdia, page lui aussi, voici peu d’années, et qui vient de prendre Bône[[9]](#footnote-10) au choc de ses galères griffues. Cet homme au sombre et mobile visage, c’est Abou Daw, le poète qui pleura sur la mort du prince Roger. Et les belles chrétiennes macérées dans l’eau de rose, devenues aussi mystérieuses que les musulmanes, passent, créatures exquises qui cachent à demi sous le voile oriental les yeux clairs de l’Occident et fondent dans leur chair unique toutes les délices de la terre. Tout chatoie, la gloire et les robes. Il errait au travers des salles resplendissantes. Tandis que les torches rougeoient, que soufflera tout à l’heure le désir de l’ombre, un chœur de voix graves disent les douceurs, la fièvre, la tragédie de l’amour, de cet amour qu’il ne connaît pas. Par les vastes baies ouvertes sur les lacs, on entend le faible battement des rames de la galère royale qui regagne l’amarrage. Mais sur certaines natures, les fêtes et la joie, par le sentiment de leur fin inéluctable, produisent un élan amer vers l’ascétisme. Il est des âmes qui ne voient que les lendemains. Et l’adolescent, devant la fête qui va tourner à l’orgie, le cœur brisé des terribles musiques d’Orient, écoute peut-être, une minute, ce glissement furtif et multiple comme la tentation d’un départ mystérieux…

Une fois hors de page, quelle devait être sa carrière ? Dom Gervaise imagine que, favorisé de la protection du prince, il fut entré dans l’année où l’attendait un avancement rapide. Gebhart, avec plus d’apparence de raison, croit que, fils d’un notaire, il fut attaché à la curie royale. Cependant il aimait à laisser parfois les travaux et les plaisirs, et, méditatif plus qu’il n’eût convenu, à errer dans les environs de Palerme, au flanc du mont Pellegrino, belvédère rocheux, ou dans la plaine de la Cinca d’Oro, immense jardin. Au cours de ces promenades, il s’arrêtait volontiers dans l’ermitage d’un cénobite bizarre et pieux. Ce saint homme affichait un extrême dégoût du siècle, et nous verrons plus tard que la rentrée qu’il y fit ne dut pas modifier son sentiment. Sous le toit de branchages, le jeune page et le vieil ermite conféraient des choses éternelles. Puis, sorti de la hutte, Joachim reprenait son office dans ces palais où de jolies femmes, des astronomes, des poètes, évoquaient la beauté, le firmament, l’illusion. Tout un monde de moines, de rabbins, de cadis[[10]](#footnote-11), de gentilshommes de fortune, d’eunuques noirs, d’abbés romains, d’officiers sarrasins, de philosophes maures, l’entouraient à nouveau des personnages vifs et colorés d’un conte philosophique. Voltaire se serait délecté à cet hétéroclisme grouillant. Et le futur ascète, penché sur le miroir de l’univers, y apercevait ainsi la diversité des religions, la multiplicité des races, la variété des plaisirs : tous les regards de la philosophie et tous les sourires de la volupté.

## II

Si, dans cette fête des mille et une nuits, dans ce kaléidoscope de mœurs et d’idées, Joachim conserva sa foi intacte, il sut toutefois apprécier les joies mondaines et ne témoigna nullement d’un mépris complet pour ce monde qu’il devait ensuite, avec une opiniâtreté superbe, anathématiser pendant plus d’un demi-siècle. Il se parait volontiers, teignait en blond ses cheveux, jouait son rôle, charmant au milieu de cette parade étincelante. Les stations dans la hutte monacale passaient inaperçues, et rien dans ce beau cavalier ne préfigurait le prophète. Il respirait la fleur mouchetée, marbrée, avant de la menacer, pour son ivresse mauvaise, de la faux du temps.

Cette vie d’élégance durait depuis quatre années, lorsque Joachim quitta la cour de Sicile pour se rendre en Orient. Les raisons de ce voyage demeurent obscures. Ses hagiographes, toujours enclins à embellir sa légende et surtout préoccupés de la calquer sur la vie édifiante des saints, voudraient qu’écœuré par le spectacle de ce monde brillant et corrompu, il se fût enfui en Palestine, à l’insu de ses parents et de ses amis, dans une sorte d’épouvante mystique. Il aurait, d’après leur thèse, mûri son projet pendant des mois et, cherchant un compagnon pour cette aventure difficile, songé à l’étonnant ermite renfrogné dans sa cabane aux portes de Palerme. Puis il serait parti brusquement pour Constantinople.

Cette hypothèse, bien que généralement admise, présente quelques invraisemblances. Tout d’abord, nous venons de le voir, si Joachim avait gardé sa foi chrétienne, il n’en montrait pas moins un goût certes délicat, mais prononcé, pour la vie de Cour. Une résolution comme celle d’abandonner sa famille sans un mot d’adieu, de résigner[[11]](#footnote-12) par sa seule absence les fonctions confiées par un roi bienveillamment protecteur, aurait dû offrir un motif sérieux et se traduire brusquement par un effort d’ascétisme. Or, si d’un côté nous ne saisissons pas de raison bien nette d’une conversion subite, nous savons, d’autre part, qu’il partit pour l’Orient richement vêtu, dans une escorte d’amis joyeux. La seule explication possible de sa rupture avec le monde serait un coup de foudre, l’appel violent de Dieu. Mais ce tonnerre, effroyable et visqueux, que plus tard sur son cœur, cet appel ne retentira, dans une atmosphère empuantie, qu’au cours du voyage entrepris. Rien de sinistre dans l’élégante cavalcade qui chevaucha vers l’Orient byzantin. Il faudra, pour lui rappeler l’éternité, qu’elle bute — annonçant la fresque dont Orcagna, plus tard, blêmira le mur pisan[[12]](#footnote-13) — sur des cercueils entrouverts.

En réalité, Joachim dut partir pour Constantinople soit pour un de ces voyages au tombeau du Christ qu’accomplissaient encore facilement les jeunes seigneurs dévots, soit, et plus vraisemblablement si l’on évoque son équipage, pour s’acquitter auprès de l’empereur de quelque mission diplomatique. La politique des maîtres du monde occidental se trouvait, à cette époque, légèrement embrouillée. Il ne paraît pas impossible que le roi de Sicile ait choisi, pour quelque mission secrète, un des officiers de sa Cour qu’il appréciait pour sa finesse et sa courtoisie, et qui devait avoir, nous nous en rendrons compte plus tard, un sens subtil des affaires. Et dans ce cas, Joachim aurait compris dans sa suite, au rang d’un compagnonnage proche de la domesticité, ce solitaire palermitain dont tous les récits doublent ses pas, et qu’entraîna sans doute le désir de visiter les pays étrangers. Mais, en toute occurrence, la joyeuse cavalcade sur les routes saintes, dans la fraîcheur des sensations et le pittoresque des paysages ! Joachim devait déjà se montrer ivre de cette indépendance qui toujours, même moine, même abbé, le distinguera. Aux haltes, dans les ports battant de voiles, il devait humer, avec l’odeur des fruits d’outre-mer entassés sur le sable, la griserie de l’exotisme, et déjà sans doute il devait se sentir mystérieusement attiré, comme toute jeunesse par l’inconnu, vers ces régions spirituelles de l’Orient qui influeront plus tard d’une manière si profonde sur sa pensée. Il approche, en l’ignorant, de la grande heure de sa vie.

Nous ne savons rien de précis sur le voyage, sinon que les cavaliers firent la charité tout le long de la route et qu’ils arrivèrent à Constantinople en pleine épidémie. La peste, en ce haut moyen âge et dans les villes malsaines d’Orient, offrait un spectacle effroyable. Il y a quelques années encore, dans cette même Constantinople et pour ce même mal, les policiers versaient simplement un sac de chaux sur les misérables expirés dans la rue et les passants faisaient un détour pour éviter ces petits sépulcres friables barrant les trottoirs. La cité, quand Joachim y pénétra, n’était toute entière qu’un charnier. La commotion fut brutale. Dès les remparts franchis, ces corps livides marbrés de taches, l’odeur infecte des rapides décompositions, l’épouvante de la mort planant au-dessus de la capitale, le frappèrent rudement dans sa conception même de la vie. Vision subite de la vanité du monde dans l’atmosphère irisée de miasmes ! Ivre soudain d’éternité, comme grisé d’un sublime éther, il aida les fossoyeurs, se fit fossoyeur lui-même, emporta, enterra de ses propres mains ces corps qui se rompaient, ces chairs gonflées de gaz meurtriers. Dans la ville atroce, que pesait le souvenir de la Cour voluptueuse ? Sous peu d’années, le roi magnifique, les femmes onduleuses et fardées, les poètes noirs dont les corps pourriraient sous les dalles emphatiques, auraient comparu, âmes tremblantes, vêtues de leurs péchés, devant le Juge éternel. Un mur de cimetière l’enferma soudain dans un court horizon d’horreur et de mort, lui barra tous les chemins faciles. Ce caractère entier s’était précipité, sans nuances ni reprises, sur un autre plan d’existence. Brusquement, il résolut d’aller prier au tombeau du Maître qui vainquit la mort. Il quitta ses amis, déchira ses vêtements siciliens, se vêtit d’un habit de bure, marcha pieds nus. Son grand sacrifice, avoue dom Gervaise avec une délicieuse naïveté, fut de couper ses cheveux. « Il les avait naturellement beaux, explique le vénérable auteur, et comme ils descendaient fort bas sur les épaules, qu’ils se terminaient en boucles, cela produisait un objet assez agréable à la vue. C’était une des circonstances qui avait rendu sa personne si aimable à la Cour du roi de Sicile. » Sans doute eût-il pu les conserver, la sainteté ne se mesurant pas à de capillaires aunes ; mais il les avait teints, et nul artifice ne put les rendre à leur couleur naturelle. Les abhorrant, déclare Jacobus Græcus, comme les derniers vestiges de la vanité, il se tondit bravement. Peut-être que, ciseaux en main, il jeta tout de même un regard attendri sur son jeune visage encadré de boucles blondes. Quelques crissements dans cette masse fauve, et la tête du prophète allait se dégager, que les ans sculpteraient, amaigriraient, rideraient. À cette minute, il choisissait. Quelque relent moisi de cadavre monta-t-il jusqu’à la pièce où il se tenait ? Il accomplit le geste terrible de la certitude. Essaim endeuillé des présages, les noirs corbeaux de l’ascétisme volèrent dans l’air alourdi. C’était un gentilhomme italien ivre de joie qui entrait, peu de jours auparavant, dans la ville affreuse. C’était un moine en haillons, dévoué à la douleur, qui s’engageait maintenant dans le désert vers Jérusalem.

Il entraînait André. Plus âgé, moins impressionnable, le solitaire de Palerme avait-il reçu de l’apparition d’une cité en décomposition la même commotion salvatrice ? Il est difficile de se prononcer, mais sans doute ne voulut-il pas abandonner, au seuil d’un rude et tragique voyage, ce jeune homme qui s’arrêtait parfois dans sa cabane d’anachorète, aux jours tranquilles de Palerme, pour lui parler si merveilleusement des mystères divins.

Tous deux se mirent donc en route. Ce voyage, destiné à orienter toute la mystique de Joachim, devait n’être jusqu’à Jérusalem que le sujet de pensées assez éparpillées. Ils s’aventurèrent en Asie-Mineure. Ils choisirent le chemin le plus direct, mais aussi le plus pénible, à travers les espaces désertiques, assez loin de la mer. Ils souffrirent atrocement de la soif et de la chaleur et durent, à plusieurs reprises, s’enterrer à demi dans le sable pour trouver un peu de fraîcheur. L’ermite, plus rassis, songeait à la cruche pleine d’eau puisée aux sources froides, dans sa cabane sicilienne. En bon néophyte, Joachim s’exaltait. Partout, il découvrait de hautes allégories. Un jour qu’ils venaient de se désaltérer à une citerne, creusée par les hordes toujours mouvantes dans ces solitudes, il se souvint de Jésus au puits de Jacob. Il semait des images. Enfin, de réminiscences en haltes, ils arrivèrent aux confins de la Syrie. Cependant dès qu’il aperçut la morne et jaunâtre étendue, Joachim désira visiter les pieux anachorètes qui vivaient dans la pénitence au creux de ces déserts. Toutefois, saisissant aussitôt les inconvénients que présenterait l’arrivée de deux voyageurs dans ces laures[[13]](#footnote-14) misérables où les provisions étaient maigres, il décida son compagnon à se rendre directement à Jérusalem. Puis il obliqua vers la côte.

Dans les ermitages essaimés au flanc des montagnes, il recueillit les paroles chargées d’expérience des hommes de Dieu, éprouva ce goût de l’isolement dans la prière qui devait l’amener plus tard à choisir son asile au milieu de l’effrayante solitude de Sila[[14]](#footnote-15). Ce fut la première leçon profonde de son voyage. Qu’importaient à ces méditatifs dînant de quelques dattes sèches et d’eau tiède les querelles du Comnène qui régnait à Constantinople et du roi de Sicile ? Ils ne se préoccupaient pas de la figure changeante du monde, mais de sa réalité profonde. Joachim les écoutait avec une curiosité ardente. Assis sur une natte élimée, devant l’écuelle du repas, il voyait là, devant lui, des saints qui devaient étrangement ressembler aux faiseurs d’Apocalypse. Une cabane de boue, aux murs, des corbeilles tressées, un homme en haillons tout baigné d’éternité, et puis tout autour la solitude infinie, qu’y avait-il de changé depuis le temps d’Antoine, depuis les siècles où les chrétiens, dans l’attente du Juge, se retirèrent au désert ? Joachim pouvait se croire en un couchant des premiers temps de la Révélation, ou bien lorsque saint Paul de Thèbes[[15]](#footnote-16), Hilarion, Pacôme, créaient dans ces solitudes, jadis images de la mort, d’intenses foyers de vie spirituelle. Il partageait la nourriture insuffisante, buvait l’eau croupie, repartait ensuite pour quelque laure plus lointaine que lui signalait l’ermite quitté. Cette vie exaltée, l’atmosphère brûlante, l’enfiévraient de plus en plus. Au cours de ses hâtives étapes, la langue collée au palais, les pieds écorchés par le sable crissant et chaud, tous les nerfs crispés, il éprouvait à nouveau l’atroce supplice de la soif. Hanté de mirages, il voyait des bêtes féroces rôder autour de lui, puis s’évanouir. Par les midis aveuglants comme des miroirs, il se réfugiait dans les fraîches cavernes. Le désert l’entoura ainsi de ses imaginations indéfinies, en même temps que de son immense unité. Il put y puiser, applicable à ses futures constructions intellectuelles, le rêve des horizons simples et vastes. Il ne se douta pas, d’ailleurs, des impudicités qui se lèvent de ce sol syrien, de ces cultes secrets qui se célèbrent dans d’obscures retraites et qui prolongent les pratiques obscènes, les rites phalliques du plus ancien paganisme. Il était toute pureté, tout ascétisme, tout enthousiasme.

Il arrivait en Terre Sainte à de troubles heures. L’atmosphère sentait le fer. Les Croisades, qui furent la question d’Orient du haut moyen âge, avaient abouti, au moment où il abordait la Palestine, à la création d’un royaume mâtiné[[16]](#footnote-17), aux limites confuses, aux frontières mouvantes toujours mordues d’ennemis : grands morceaux de chrétienté découpés par le glaive dans la terre musulmane, ponctués de forteresses qui constituaient, autour du Tombeau, une couronne rude et sanglante. Royaume mobile et précaire, qui lui-même manquait secrètement d’unité, avec l’empire de fanatisme et de meurtre des fils spirituels du Vieux de la Montagne se superposant à l’autorité officielle ; n’avait-on pas vu, peu de temps auparavant, Raymond de Tripoli tomber sous le poignard des Hachîchîns ? Autour de ces lambeaux de provinces un danger innombrable : l’atabeg[[17]](#footnote-18) d’Alep, Nour-Ed-Din, menaçait alors Antioche ; des milliers d’hommes enturbannés, montés sur de petits chevaux, tourbillonnaient au seuil de tous les déserts. Au dedans, un double danger ; la division furieuse des princes d’Occident : dans Jérusalem même Baudouin III se disputait avec sa mère, la reine Mélisande, et quelques mois plus tôt ce jeune homme élégant que Guillaume de Tyr encensa, cette reine que les historiens appellent « mater egrégia » et dont ils disent qu’elle fut « merveilles bone Dame et à Dieu et au siècle », conversaient bruyamment par-dessus les murailles à coups d’arbalètes et de frondes. Et puis, s’ajoutant à ce péril immédiat, un autre péril engageant déjà l’avenir : la fusion des chrétiens d’outre-mer et des infidèles apportait dans ce pays un élément singulier. Il se créait là, sur ce point menacé du monde, à la porte des pays inconnus, une race neuve et lasse, une chevalerie énervée par le même phénomène qui épuisait, en ces mêmes années, la dynastie normande des deux Siciles.

Joachim s’engagea sans crainte sur les routes peu sûres. Et le cœur dut lui battre — mais quel cœur humain ne battrait-il pas à cette vision ? — lorsque soudain une ligne bleue trembla doucement à l’horizon, annonçant le lac de Tibériade. Peut-être, lorsqu’il longea la nappe d’eau évangélique, eut-il, pour la seule fois de sa vie, la vision du Jésus des paraboles prêchant sur ces rives, debout dans la barque immobile au milieu des roseaux ; peut-être évoqua-t-il le Samaritain, et les lampes mouvantes des paranymphes dans le crépuscule des noces. La douceur infinie de la bonne nouvelle flotte toujours dans ce paysage. Mais déjà il avançait vers un Dieu plus sombre, vers la colline du crucifiement et la vallée de Josaphat.

Il descendit le cours du Jourdain, tout au long du vieux fleuve baptismal. S’il passa par Capharnaüm, sans doute lui montra-t-on, dans le roc, la trace des trois pas de Jésus. Bientôt, il atteignit, non loin de Jérusalem, les bords de la Mer Morte « amère comme racine d’ible » ainsi que note un vieux chroniqueur des Croisades. Il s’arrêta dans ce décor grandiose, d’un rouge sombre, qu’enchantent les fontaines coulant sous les tamaris et dont les coteaux scintillants encadrent la grande plaque ridée de l’Asphaltite. L’antique malédiction portée sur les amours qui n’engendrent pas la vie pèse toujours en ces lieux où la nature ensevelit à coups de tonnerre les capitales des étranges désirs. Ossendowski[[18]](#footnote-19) a vu, dans ses voyages asiatiques, de telles masses d’eau meurtrières, comme, par exemple, le grand lac de Szira-Kul[[19]](#footnote-20), près des montagnes de Kiziel-Kaya où d’innombrables bacilles dégagent de l’hydrogène sulfuré : nulle n’offre la densité et le sinistre éclat de ce lac. Joachim, vit-il le rocher fantomal[[20]](#footnote-21), brillant de sel gemme, qui perpétue pour les nomades de la Pentapole la désobéissante femme du Patriarche Loth, et que Barthélemy de Salignac devait apercevoir en 1533 ? En tout cas, tout poudreux de ses longues marches, et ne sachant point que Titus y jeta vainement des esclaves alourdis de chaînes, il voulut plonger dans ces eaux bizarres toutes suintantes de cristalleries. Ce bain de chlorure et de bromure de magnésium ne fit que rôtir le pieux errant qui, la peau clochetée, des brûlures dans la chair, se sauva au plus vite.

Il était dit que sa route vers Dieu serait semée d’embûches symboliques. À l’une de ses dernières étapes, trois Sarrasins embusqués sur la route des pèlerinages l’assaillirent et le traînèrent jusqu’à leur caverne. Mais Joachim, qui n’était plus riche que de mérites, avait donné depuis longtemps à un plus pauvre que lui sa dernière pièce de monnaie, et les trois bandits, furieux d’une prise dérisoire, décidèrent de massacrer ce prisonnier sans rançon. Par bonheur pour le pèlerin si proche de son but, ses maîtres vivaient, à trois, avec une femme, « obscœ́na cum mulíere » disent les Bollandistes[[21]](#footnote-22), et dom Gervaise ajoute, en baissant les yeux : « qui leur était commune ». Cette paillasse à Sarrasins fut touchée sans doute de la beauté de ce jeune homme en haillons et supplia ses trois amants de lui faire grâce. La pauvre fille, qui ne connaissait que les plaisirs brutaux et que le triple abandon de sa chair à des exploits sans finesse, comprit-elle dans un éclair qu’il pouvait exister un plus noble amour, et corps assouvi, donna-t-elle au gracieux étranger un peu de son cœur inemployé ? Les trois pillards ne se targuaient certes point de psychologie : ils acquiescèrent sans se douter qu’ils étaient moralement trompés et permirent à leur femelle de guider Joachim vers le plus proche village. Ils ne couraient, à cette indifférence, aucun risque. Quand cette femme, au détour du chemin, lui montra un hameau, Joachim ne la remercia point de la façon pratique dont, certainement, elle l’eût préféré ; mais prenant congé d’elle, il se dirigea en chantant le psaume des Israélites dans la fournaise, vers les toits désigné d’une main tremblante. Et dans ces accents symboliques il ne s’agissait pas du lac brûlant qui tigra sa peau de cloques douloureuses, mais de la froide caverne du plaisir.

Dans ce hameau, Joachim fut accueilli par un vieillard qui vivait sous une cabane en ruines avec quatre enfants nus. Pris de pitié devant cette misère, il coupa son manteau, en fit quatre parts, et couvrit ces maigres corps. Mais la fatigue, les émotions, les brûlures de l’Asphaltite, l’avaient épuisé. Il sera toujours nerveux et impressionnable, jusque dans son autoritarisme. Il tomba malade sur son lit d’herbes sèches et de haillons. Les gamins secourus le secoururent à son tour, le veillant, allant lui chercher des fruits pour apaiser sa fièvre, tandis que le vieux prodiguait ses lamentations. Suprême halte dans une case de terre battue ! Avant d’arriver à la cité sublime, il demeura plusieurs jours étendu, entre ce vieillard et ces enfants. Ainsi devait-il vivre toujours, entre une expérience qui ne lui serait pas personnelle, et une innocence délicieuse et misérable, mais tout enfiévré de visions et dans l’exaltation de se trouver au seuil du royaume de Dieu.

Enfin, il put reprendre sa marche, et soudain il vit l’énorme ville rougeâtre, bombée de coupoles, cernée de farouches remparts. Alors, il se jeta à terre et pria. Puis se relevant, il s’absorba dans une contemplation ardente et effrayée : l’apparition de cette ville sera toujours écrasante. Il marcha vers elle, sans perdre du regard sa funèbre silhouette crénelée. Elle s’élevait donc là, sous ses yeux, la cité de l’Histoire unique, celle qui n’est pour le croyant que le symbole délabré de la Jérusalem céleste aux murailles de jaspe, aux fondements de saphir, de sardoine et de chrysoprase, promise par le voyant de Pathmos ; de la cité d’où sortira le fleuve d’eau de la vie, limpide comme du cristal. Qu’il la regarde, la capitale de l’âme ! Il ne la reverra plus. Et tout le reste de ses jours, il sera hanté de la Jérusalem céleste qui surgira des nuages du Jugement… « Il n’y aura plus d’anathèmes… On y apportera la gloire et l’honneur des nations… Il n’y aura plus de nuit. Il n’y aura plus ni de lampes, ni de lumière, parce que le Seigneur Dieu éclairera ses serviteurs. Et ils régneront aux siècles des siècles. »

Poursuivait-il ce songe, en passant sous la haute poterne[[22]](#footnote-23) suintante qui s’ouvrait sur la ville ? En tout cas, converti par l’effroyable vision de la peste, il portait en lui une foi sombre, tournée vers les mystères terribles, qui trouvait enfin son cadre naturel, et que le séjour au milieu des souvenirs de la Passion allait incliner davantage à de dures méditations. Aussitôt, guidé par son compagnon, il parcourut avidement la cité mystérieuse. Joachim se jetait à genoux aux endroits sanctifiés par le passage du Christ, baisait la terre où coula jadis le sang rédempteur. De vieilles et touchantes traditions s’y perpétuaient encore, que consignait dans son récit, quelques années plus tard, le dominicain Brocard[[23]](#footnote-24). Peut-être Joachim vit-il la colonne de la flagellation, ou le rocher qui gardait l’empreinte de ses cheveux et de son épaule qu’y laissa le Christ se levant pour aller au devant de Judas. Mais saisit-il vraiment le pittoresque de cette forteresse féodale campée en plein Orient hostile ? Vit-il, dans les ruelles étroites, le roi Baudouin III, cet érudit somptueux, passer à cheval, en burnous doré, dans un hérissement de lances arabes ? S’arrêta-t-il devant la tour de Montesyon où la reine Mélisande fut rigoureusement assiégée par son fils ? Regarda-t-il avec curiosité ces métis élégants et fins, ces poulains fils de Francs et de Syriennes ? Que lui importaient les princes et leurs discordes ? Partout il cherchait Jésus. Mais le Saint-Sépulcre, le paysage illustre et désolé où se déroula le Sacrifice, ces énormes substructions du Temple qui avaient vu le Sauveur chasser les marchands, cette vallée de Josaphat où résonnera le clairon suprême, tous ces grands tableaux qui réalisaient, matérialisaient pour ainsi dire sa foi, l’imprégnèrent pour jamais du sens historique. Cette possibilité de toucher de ses mains les pierres qui, jadis, furent une route pour les témoins de la Rédemption, ces méditations au Jardin des Oliviers, sous les arbres mêmes qui frissonnaient dans la nuit mémorable, le sauvèrent des abstractions. Errant sur l’immense esplanade hérodienne où s’élevait le Temple, il recevait l’impression du déroulement des âges et du cadre solide des actes humains. Ce fut la seconde leçon, et non moins importante que la première, de son pèlerinage.

Cependant, il s’attardait longuement dans les chapelles, et ce fut dans la plus illustre de toutes que ce sentiment nouveau prit toute sa valeur par le symbolisme d’un miracle. Un jour, en effet, qu’il priait dans l’église du Tombeau, il tomba subitement en extase et fut comme enveloppé d’une apparition rayonnante. Sortant d’une étrange lumière toute battante d’ailes, un ange lui ceignit les reins, tandis qu’un autre messager divin ouvrait devant lui le livre de l’Apocalypse et lui en révélait le symbole. Le prudent dom Gervaise qui rapporte ce fait d’après les Bollandistes, ajoute avec une prescience curieuse des théories de la sublimation : « On sait d’ailleurs que sa pureté fut si grande, que de l’aveu de ceux qui l’ont connu à fond, et qui n’avaient aucun intérêt à le louer, on pouvait le proposer pour un modèle admirable de chasteté. C’est là, ce me semble, où aboutit toute cette vision qu’il eut au Saint-Sépulcre. » Mais quoi qu’il en soit de ce freudisme[[24]](#footnote-25) avant la lettre, lorsque la lumière surnaturelle se fut évanouie, qu’il put apercevoir de nouveau les sombres pierres de l’église et les immobiles lignes de la réalité, Joachim avait voué définitivement sa vie à l’étude et à la chasteté. Ce ne fut pas en vain que les deux visiteurs célestes avaient serré la ceinture sur ses reins, ouvert le livre prophétique sous ses yeux.

Toujours escorté d’André, il quitta Jérusalem après y avoir vécu près d’une année dans le tremblement d’une présence ineffable et le sentiment particulier que donnent les grands vestiges historiques. Sans qu’il le comprît encore très nettement, son destin était fixé. Il voulait maintenant visiter les villages et les montagnes où Jésus mena la vie cachée de sa jeunesse, puis glissa, ombre sanglante, parmi les disciples rassurés. Ce fut ainsi qu’il erra dans la Galilée, vivant de charité. Il s’arrêta plus longuement à Bethléem, à Béthanie, à Emmaüs, cherchant dans ces localités misérables les purs souvenirs de l’Évangile, se mêlant parfois sur la route aux lentes caravanes. Je ne crois pas qu’il ait rien recueilli d’utilisable pour ses doctrines futures dans ces pérégrinations un peu fantaisistes, au cours de cet itinéraire spirituel qui ne tenait compte que des désirs de son âme. D’ailleurs, il restait déjà peu de ruines dans ces bourgades dont l’authenticité même, en ce qui concerne la géographie évangélique, est souvent douteuse : la ville qui devait rester toujours à l’horizon de sa pensée, c’était bien, décidément, la capitale du sacrifice, découronnée et muette.

Vers le début du carême, il se trouvait sur les pentes boisées du Mont Thabor et résolut, en souvenir de la retraite de Jésus, de passer quarante jours dans cette montagne. Depuis longtemps, la petite ville d’Atalyrion qui couronnait jadis le sommet du Thabor avait disparu, mais il s’y dressait alors, au milieu des futaies, deux ou trois églises anciennes et, tache éclatante comme un fantôme dans les verdures sombres, le couvent tout neuf bâti par Tancrède[[25]](#footnote-26). Sans doute Joachim dédaigna-t-il l’abri d’une cellule et préféra-t-il se retirer dans une grotte, le pratique André se ravitaillant au plus proche monastère. Ces antres où jadis se faufilaient, dans des nuits bibliques, avec un cliquetis étouffé, les guerriers de Barak[[26]](#footnote-27), ces futaies maintenant peuplées de renards, grouillaient de spectres historiques. Une légende devait se forger plus tard sur cette retraite de Joachim dans la montagne de la Transfiguration, comme si l’un des rayons qui baignèrent sur ce même rocher Élie et Moïse fût tombé sur le pèlerin prosterné. Des admirateurs trop fervents glosèrent sur ces longues heures de solitude absolue et, mêlant à leur récit de ce carême le souvenir de la vision antérieure, racontèrent que le matin de Pâques, alors que les cloches monastiques sonnaient autour de lui, Joachim reçut d’un ange la science infuse. Il protesta lui-même, d’ailleurs, et nous noterons en son temps cette prudence qui le portait, alors qu’il traça de l’histoire humaine un grand schéma mystique, à n’accepter qu’avec réserve le surnaturel particulier. Mais ces heures lui furent mystérieuses et douces, et comme l’adieu chargé d’espoir de la Palestine. Du Mont Thabor, la vue admirable s’étend sur une partie de la Terre Sainte et, dans les promenades solitaires dont il coupait ses méditations, il contemplait un paysage indéfini. Vraiment une atmosphère de merveille et de calme l’enveloppait ; cette terre, aperçue en bas avec ses bourgades et ses eaux, avait vu passer le Sauveur ; les monastères qu’il entrevoyait entre les arbres, rappelaient la Transfiguration. Et peut-être à l’endroit même où il s’arrêtait, ému par l’immense paysage, le Christ devint-il soudain lumineux, s’élevant au-dessus du sol sur des nuages de gloire tandis que les apôtres tombaient dans la poussière. N’eût-il pas la pensée, quelquefois, comme ceux-ci, de planter là sa tente et d’y vivre toujours dans l’ivresse de la contemplation et de la certitude ?

S’il fut effleuré de cette pensée de repos, il ne s’y complut nullement. Son caractère était déjà instable, son âme inquiète. Ses biographes peuvent bien, avec le désespoir de l’admiration, nous le dépeindre affable, et humble. Mais çà et là perce un trait révélateur. En réalité, il fut violent et incertain. Violent, il sut se dompter, ne laissa plus, finalement, apparaître qu’une autorité un peu dure. Mais, inconstant, il ne supporta jamais un joug définitif. S’arrêter sur la montagne ? Il ne s’arrêtera jamais. Il ne s’arrêtera que lorsque le rayon du couchant l’aura frappé, pour s’étendre sur son grabat et mourir. Et puis, cette Galilée tranquille et morte, fleurie au printemps de toutes les fleurs du lin, si verte d’immenses pâturages, tachée et animée de troupeaux errants, il ne pouvait pas en aimer le décor. Il lui faudra pour environner ses songes tragiques les gorges profondes, les sombres forêts, les torrents sifflant en lanières de discipline, des montagnes calabraises. L’ange du sépulcre lui a tendu l’apocalypse. Le Christ qu’il a rencontré dans son voyage n’est pas celui du Thabor, vêtu d’une tunique de neige, mais celui de Jérusalem qui prédit la destruction du Temple et la venue de son Père. Voilà quelle vision il emporte. Chassé du monde par les vapeurs de la peste et la pourriture du tombeau, il y rentre en annonciateur du Juge.

Quittant le Thabor, il reprit le chemin d’Europe. André le suivait, heureux sans doute de son voyage, mais satisfait de retrouver sa hutte paisible. Du passage des pèlerins en pays barbaresque, nous ne connaissons qu’un détail, à la vérité pittoresquement significatif.

Ils erraient de ville en ville, des crocs de chiens aux jambes, suants et dépenaillés, récitant des psaumes et mendiant aux portes leur ration. Une tendre après-midi d’automne, dans une jolie ville fardée, crénelée et délicieusement barbare, certains habitants, trop bien intentionnés, signalèrent à ces dévots en loques une veuve célèbre par ses aumônes qui, riche et belle, offrait volontiers l’hospitalité aux pèlerins. Joachim et André se dirigèrent vers la demeure indiquée. La veuve songeait, sous une treille de muscat, et Joachim la salua.

Sans doute, les longues boucles qui le rendaient si séduisant, à la Cour de Roger II, avaient-elles repoussé pendant ses longues errances, sans doute, malgré les privations, l’âme de la jeunesse brillait-elle dans les yeux du beau pèlerin, et ces privations mêmes n’avaient-elles rendu cette beauté que plus intéressante ; peut-être aussi, ce soir-là, le couchant faisait-il jouer dans le fleuve de plus sensuelles chimères. La veuve reçut le coup de foudre. Cette femme d’expérience paraît d’ailleurs avoir été aussi une personne de décision. Elle commença par faire promettre aux voyageurs de se reposer plusieurs jours chez elle, les fit baigner, leur octroya des chambres. Et, dès le repas, Joachim, épouvanté, ne put conserver aucun doute : les mets se révélaient épicés, la dame peinte parlait de sa solitude avec d’habiles soupirs et ses yeux allongés se noyaient de souvenirs onctueux. De tous côtés des glaces se répondaient, Joachim était environné, pressé, d’innombrables et pareilles images d’une seule tentation. Cent femmes, mûres et charmantes, habillées de vives couleurs, multipliaient autour de lui les mêmes gestes… Le malheureux jeune homme, qui ne demandait pas que la charité de l’hôtesse allât jusqu’au don de son corps, se sentait perdu. Allait-il sombrer ? À la peste, s’opposait le plaisir. Son pèlerinage s’arrêterait-il là, si brutalement ? Après le repas, il chercha vainement à s’évader. Toutes les portes étaient barricadées. Alors, il se réfugia dans sa chambre, et n’écoutant ni les pas rôdeurs, ni les appels sourds, ni les frôlements de main à la porte, passa la nuit en prières. Puis, dès que l’aube parut, montreuse de chemins, il sauta par la fenêtre et s’enfuit.

Ne sourions pas, à cette page, du pudique pèlerin. Sans doute avait-il raison. La virginité est utile aux prophètes. Il risquait, pour quelques nuits de plaisir, un don mystérieux. Les charmes frelatés et les artifices blets[[27]](#footnote-28) d’une femme mûrissante auraient rompu cette sublimation de ses sens commencée à Constantinople et qu’il devait poursuivre dans les solitudes farouches de Sila. Sa force était dans cette négation. Écrivant, précisément, de l’apôtre dont Joachim devait approfondir l’œuvre sibylline, Victor Hugo a magnifiquement parlé des visions qui hantent les hommes chastes : « On n’échappe pas à l’amour, disait-il. L’amour inassouvi et mécontent se change à la fin de la vie en un sinistre dégorgement de chimères. La femme veut l’homme. Mais l’homme, au lieu de la poésie humaine, aura la poésie spectrale… L’Apocalypse est le chef-d’œuvre presque insensé de cette chasteté redoutable[[28]](#footnote-29). » Les spectres qui montent des nuits vierges guettent déjà le jeune homme qui vient, sur la route orientale, de refuser à jamais l’amour[[29]](#footnote-30).

Joachim parvint en Sicile sans nouvelles alertes. Il eût pu, ayant accompli un pieux et rude pèlerinage, reprendre sa place dans le monde avec seulement une foi plus éclairée, une dignité plus grande. Mais son imagination avait été trop violemment frappée. Il ramenait avec lui une nouvelle et définitive patrie dont il ne pouvait plus sortir. Cette terre chaude et puissante, avec son parfum de citronniers et de laves, avec ses ruines de temples dont les colonnades évoquent la splendeur païenne, offusquait ses yeux pleins du souvenir des paysages évangéliques où tout est spirituel et funèbre[[30]](#footnote-31). En face des villes aux fêtes sarrasines qui baignaient dans la mer lumineuse, il évoquait la vallée de Josaphat pavée de tombeaux, sur laquelle tomberont le soir rouge du Jugement et l’appel des clairons angéliques. Teste David cum Sibylla. Un immense dégoût dut l’envahir. Qu’irait-il faire dans ces villes maudites ? La reconnaissance même ne l’y attirait plus. Roger II, son protecteur, était mort. Il voyait dans la dépravation de cette Cour le prélude de la catastrophe. Ce monde ne pouvait durer. L’heure allait sonner que prédirent le roi juif et la voyante païenne. Les souvenirs horribles de la peste lui revenaient : tous ces courtisans orgueilleux, toutes ces femmes peintes, il les voyait tourner, sous les plafonds étincelants, comme les squelettes d’une danse macabre… Que seulement un pèlerin pustuleux, embarqué sur un de ces navires dont il voyait grandir les voiles à l’horizon entrât dans ces ports, et demain, que seraient-ils ? Il frissonnait d’épouvante. Les seigneurs qu’il connut se dressaient, le masque grumeux, gonflé de bubons, suintant le pus, le ventre creusé de diarrhées crissantes, tout hantés d’hallucinations. Et les belles femmes qu’il admira dans son adolescence lui apparaissaient frissonnantes avec au cou, à la place des colliers de pierreries, un cercle de charbons gangréneux. Ils riaient, ils chantaient, ils aimaient, alors que la foudre errait dans le ciel. Il se retira au fond d’une caverne et pria pour ces insensés. André courait aux provisions et s’assurait d’eau fraîche qu’il conservait dans les jarres brunes.

Cependant Joachim craignait que le bruit de son retour ne se répandît, et quitta la Sicile. En traversant la Calabre, soucieux d’éviter sa famille et de conserver toute liberté d’action pour son avenir religieux, il décida de contourner Cosenza[[31]](#footnote-32), qui se trouvait sur sa route. Mais André l’accompagnait. Moins détaché que Joachim des minimes voluptés du monde, préférant à la siccité[[32]](#footnote-33) du désert la fraîcheur des vergers calabrais, notre ascète vola, par un brûlant après-midi, des fruits gonflés d’eau parfumée. Ce fut une émeute. Des paysans l’avaient aperçu, se jetèrent sur lui, le traînèrent jusqu’à la ville, tout barbouillé, avec force bourrades. Joachim crut devoir escorter son indésirable compagnon et s’efforça d’arranger l’affaire. Il fut reconnu. Sous peine d’être défavorablement jugé, il ne pouvait plus éluder une explication, d’ailleurs difficile, avec son père. Abandonnant, avec une mercuriale[[33]](#footnote-34) pour viatique, son ascète absous et roué qui s’éloigna le visage strié de larmes gluantes, il se rendit à Celico.

L’entrevue entre le notaire vieilli et son fils émacié, vêtu de hardes, dont le compagnon venait d’être arrêté pour larcin, fut orageuse. Tous les efforts du petit bourgeois pour pousser son fils à la Cour de Sicile, pour lui faire franchir une étape sociale, en arrivaient donc là ! Ce gaillard hirsute, aux mains abîmées par le travail, aux pieds nus dorés de bouse sèche, c’était donc ce blond et gai chevalier qui partait, deux ans plus tôt, en bruyante chevauchée ? Il ne comprenait pas cet effet de la peste. Il fut éloquent et amer. Joachim demeura intransigeant. Finalement, il ne semble pas que le tabellion ait montré la dureté d’âme, l’incompréhension mercantile et rapace qu’un drapier d’Assise devait immortaliser, près d’un demi-siècle plus tard, au cours d’une scène semblable. Il s’inclina devant cette volonté mystique et pure qui venait de résister aux fatigues du voyage sacré, à l’appel des plaisirs habiles, à l’appât de l’orgueil, devant ce rayonnement de visionnaire que le jeune homme rapportait de la Terre du Christ. Désormais libre, Joachim réfléchit sur la décision à prendre. Tout désir terrestre était mort en lui. Il n’alla même pas revoir, près de la Carnavine qui riait, sanglotait, chantait au fond du bosquet fleuri, la pierre plate sur laquelle, allongé, il pleurait jadis d’une angoisse inconnue. Une force sombre grandissait en lui.

## III

En quittant le clos paternel, Joachim abordait l’heure dangereuse de sa vie. Il n’était plus dans le monde ; il n’était pas encore dans les Ordres. Voyageur paradoxal, c’était au terme de son voyage qu’il rencontrait un carrefour. Son esprit inquiet, ses souvenirs de Terre Sainte, cette humeur indépendante dont ses biographes huilèrent en vain les grincements, le poussaient à demeurer le plus longtemps possible dans cet état instable. Toujours il sentira le souffle chaud du désert qui pousse le nomade, comme toujours il sera hanté de ses mirages. Errant spirituel, il eût été perdu. Réfugié dans quelque forêt, sous une cabane de boue séchée, il eût renouvelé, dans le même paysage, l’aventure de Saint-Nil ou de ces anachorètes farouches qui vivaient sans souci de Rome, cent ans auparavant, au milieu des solitudes calabraises. Mais l’ascétisme de Saint-Nil apparaissait une expiation : dans un désert furieux il zébrait de lanières une chair jadis enivrée, et du moins la célébrité de ce supplice volontaire attirait-elle des foules interrogatrices vers ce martyr de son propre passé ; mais les cénobites grecs des cavernes apennines, qu’avaient-ils laissé, retirés en marge de la chrétienté, saintetés stériles et sanglantes qui ne provoquaient qu’une admiration étonnée et lointaine ? L’exemple, seulement, d’une indépendance fâcheuse, dont l’imitation par de trop nombreux disciples eût rongé sournoisement la grande discipline catholique. S’il eût imité ces ascètes, Joachim, sans étude théologique préalable, sans règle monastique qui le retînt, manquait sa destinée. Il n’était plus que pittoresque. Il restait en marge de l’église, sur la marge du missel coloriée et sans voix. Il évita, ne le distinguant peut-être pas d’ailleurs très clairement, ce danger initial, mais ne l’évita tout d’abord qu’à demi. Quittant sa famille, il entra en effet à l’abbaye de Sambucina[[34]](#footnote-35), au simple titre d’adhérent temporaire. Il va, de la sorte, perdre de précieuses années, risquer de s’égarer sur sa vocation et de compromettre sa carrière spirituelle. Son inquiétude l’emporte : il craint de se fixer.

Sambucina relevait de l’ordre de Cîteaux. Bâtie dans un sombre paysage, tout près de Cosenza, elle élevait sa flèche simple et ses bâtiments cellulaires au milieu de grasses prairies et de riches fermes. La règle cistercienne était fort dure, règle où saint Bernard avait affirmé tout son mépris des moines dégénérés, tout son dédain de la science inutile, toute son horreur du corps misérable. Le moine entré dans ces grands cloîtres de silence et de chasteté renonçait vraiment à tout bien terrestre. Hâve[[35]](#footnote-36), lentement parcheminé, il portait le cilice, se vêtait d’une robe de laine grattant la peau, odorant le suint, parfois fourmillante de poux. Il vivait de pain grossier, de légumes, de feuilles bouillies à l’eau, ne buvait presque jamais de vin. Il dormait tout vêtu sur une paillasse, dans un dortoir. Ainsi, lancinant supplice, n’était-il jamais seul, et, gêne plus supportable, ne possédait-il rien en propre. Toute la tragédie profonde, toute la force d’airain des ordres monastiques, réside en ces deux règles terribles, d’un communisme exaspéré et d’un mysticisme brûlant, qui renient tout humanité. L’esprit de saint Benoit, imprégné de ce goût de l’absolu qui caractérisait sa réforme, s’abîmait dans la contemplation de Dieu et de ses mystères en dehors de toute préoccupation charnelle. La vie du cistercien devait sempiternellement ressembler à l’église où, voix anonyme dans le chœur des voix, il chantait les psaumes, à l’église sans ornement, sans art, sans spectre multicolore, d’une blancheur infime où ne rayonnait que le tabernacle. Par opposition au moine noir de Cluny, relâché du dur labeur et rapproché du siècle par l’aisance de ses vêtements et la liberté de sa vie, le moine gris devait réserver chaque jour au travail des champs plusieurs heures consécutives et se plier à une sévère exactitude.

Joachim, nous venons de le voir, considéra ce cloître où il pénétrait sans idée bien arrêtée comme une simple étape de sa carrière monastique. Il n’y prononça aucun vœu, s’assimila de lui-même, par une comparaison inexacte, à un frère convers. Il y avait encore en lui du franc-tireur qui s’agrège momentanément à une troupe régulière pour combattre l’ennemi commun. Et s’il fit plus tard profession régulière dans un Ordre, il ne put être, jamais, dans la réalité, que franc-tireur, ou que chef. L’Abbé lui confia la charge de portier. À ce titre il habitait, appuyée au mur, près de la porte, une cellule étroite dans laquelle il devait se confiner de laudes à complies. Il ouvrait au passant qui heurtait l’huis, lui répondait Deo grátias à travers le judas et lui demandait sa bénédiction, puis le recevait à genoux dans sa loge minuscule. Il distribuait des aumônes aux pauvres et gardait toujours près de lui des petits pains. Cette constante leçon d’humilité qui limait, par petits rappels rêches et mordants, son âpre caractère, ne fut pas perdue pour lui. Mais son poste offrait de plus un véritable symbole. De sa fenêtre oblique, et de son guichet grillagé, il voyait le passage blanc de la route. Il demeurait tout près de la sortie, maître des verrous. Il ne refermait pas encore définitivement sur le monde la lourde porte qu’il gardait.

Arrêté à ce stade incertain de la profession monastique, il semble donc non seulement n’avoir tiré de son voyage en Terre Sainte nul profit, mais avoir même hésité sur la direction de sa carrière religieuse. Il ne donne aucune suite aux préoccupations qui l’obsédaient pendant son séjour à Jérusalem, ne s’attable pas aux études préliminaires indispensables, aux recherches d’exégèse. Il se confine dans ses fonctions de portier, ou bien va prêcher dans les proches villages. Le temps passait dans cette incertitude morale. Mais les souvenirs peuplaient toujours son subconscient. Alors une nouvelle apparition vint lui rappeler, avec une mystérieuse insistance, le signe des Anges du Saint-Sépulcre. Une après-midi qu’il méditait dans le jardin du couvent, un homme pétri d’une chair de lumière s’avança vers lui, sous les arbres conventuels, et lui tendit une coupe lourde d’un vin bizarre. Joachim prit la coupe, en but quelques gorgées, puis la rendit, à demi pleine, à l’échanson inconnu. Alors celui-ci, la voix amère, s’offusqua : « Si vous aviez tout bu, dit-il, je ne sais pas de science au monde dont vous n’eussiez été parfaitement instruit ; maintenant, vous n’aurez que l’intelligence des Écritures ». Et, brusquement, il disparut. Joachim demeuré seul dans le jardin silencieux, fit quelques pas, toucha les buis pour s’assurer qu’il ne rêvait pas. Regretta-t-il de n’avoir pas achevé son geste ? Qui sait ? Les longues recherches, le dur travail sont le prix de la science. Tout découvrir sans labeur serait-il un plaisir ? Peut-être la coupe remise entre ses mains, en eût-il répandu le liquide dans l’allée ? La grandeur de l’homme, c’est de chercher.

De temps à autre, cependant, il prêchait. À Rende, il obtint même un grand succès d’orateur sacré. Mais aussitôt l’inquiétude de son esprit qui donna déjà tant de force aux scènes de Constantinople, le reprit, le troubla. Il se demanda, et d’ailleurs avec quelque logique, s’il pouvait prendre la parole dans les églises sans la délégation de ses supérieurs. Avec moins de logique, en tous cas un sens assez faux de la discipline, il sembla tenir pour nul l’avis de l’abbé, du monastère, et se rendit tout droit chez l’évêque de Gantazano, sous la juridiction duquel il se trouvait placé. Nous saisissons ici, pour la première fois, ce penchant qui lui portera si cruellement préjudice plus tard, d’en appeler toujours directement à l’autorité suprême, sans en référer à ses supérieurs immédiats. Dès qu’un problème moral se posera pour lui, il ne se préoccupera pas du chapitre de son monastère, il ne demandera pas conseil à l’abbé de l’Ordre, mais il se mettra aussitôt en route vers la puissance la plus haute, et donc la plus lointaine. Il unira ainsi, dans une révolte latente, dont il ne percevra pas le sentiment anarchique, son horreur secrète du joug et son goût décidé pour une sorte de bohème spirituelle.

En réalité, il marchait à son destin. À ce premier départ de son premier couvent, il fit halte à l’abbaye de Corazzo[[36]](#footnote-37), cloître de l’obédience de Cîteaux, monastère dont la fondation était toute récente. Sur la route de la ville épiscopale, il trouvait le seuil des renoncements définitifs. En effet, l’abbé Colomban qui dirigeait alors la nouvelle abbaye, désirait augmenter le personnel de cette jeune cellule, et voulut embaucher l’hôte de passage. Il n’eut guère à insister pour que Joachim acceptât de revêtir la robe grise des Cisterciens. À vingt-six ans, trois ou quatre ans après sa conversion subite, le pèlerin quittait le siècle.

Les années d’apprentissage qui suivirent cette entrée dans les Ordres sont pour celui qui veut retracer son histoire, à peu près vides d’intérêt. Elles coulèrent dans un noir silence, comme celles de tant de moines oubliés. Elles manquent de vie. Rien ne pénétrait des préoccupations extérieures dans sa cellule blêmie à la chaux. Ce furent des années d’école. À vrai dire, il dut tout apprendre. Il n’avait guère été jusque-là qu’un mystique errant, tirant de ses propres effusions les éléments de sa vie spirituelle : il lui fallait devenir un savant immobilisé sur ses recherches. Son labeur fut immense.

Le cadre de son travail se trouvait déjà tout tracé. La raison de sa conversion, son voyage en Palestine, ses visions, le commandaient ; il avait l’esprit mystique et le sens historique. Il se spécialisa dans l’étude des Saintes Écritures. Par contre, il n’approfondit pas la théologie proprement dite. Théologien de second ordre, dira Renan ; et, par ailleurs, ce qu’il sut de théologie pure demeura toujours fortement imprégné des thèses de l’Église grecque. Pouvait-il, d’ailleurs, s’y adonner au sein d’un ordre où se prolongeait, pour cette science aussi bien que pour la scolastique, l’aversion de saint Bernard ? Joachim dut, plus d’une fois, entendre répéter par ses frères, avec Othlon de Saint-Emmeran[[37]](#footnote-38), que la connaissance de l’Écriture était la vraie science, et non la connaissance de la dialectique. Il travailla les Saintes Écritures avec cette subtilité des hommes du XIIe siècle qui ne voyaient dans la réalité que des symboles et n’acceptaient les événements que comme des images. L’histoire lui apparaissait comme un grand drame mystique. Les moindres détails de l’Univers se transposaient pour lui en prophéties ou en leçons morales. Le supplice d’Aman préfigure la défaite de l’antéchrist. Les hirondelles qui tournoient au-dessus de Tobie endormi, ces oiseaux qui volent tantôt dans les hauteurs du ciel, tantôt au ras du sol, ce sont les docteurs de l’Église qui tantôt montent, pour les esprits élevés, vers les spéculations supérieures, tantôt s’abaissent jusqu’à l’intelligence des humbles. Le rivage de la mer, ce sont les hommes, qui, placés entre deux états spirituels, ne sont ni tout à fait chrétiens, ni tout à fait infidèles. Les planètes elles-mêmes emportaient des symboles dans l’espace : Saturne glacé, aux confins de l’Univers, figurait le vieil Adam exilé du Paradis terrestre. Ainsi poussait-il à l’extrême l’intellectualisation de la vie et du monde.

Certes une telle conception amène des allusions charmantes, des images neuves et vives. Mais elle manque, chez lui, de l’émotion qu’y eût mis le moindre brisement de cœur. Il ne court pas secrètement dans son œuvre le frisson de tendresse humaine qui en eût détendu l’ardeur intellectuelle. Nous ne trouverons près de lui ni une sainte Claire, ni ce touchant « frère Jacqueline », cette noble dame romaine qui, avertie par une prémonition secrète, accourut vers saint François mourant afin de lui préparer pour la dernière fois cette crème aux amandes qu’il aimait, et lui porter un linceul tissé dans la laine d’un agneau blanc. Ces chastes et doux épisodes manquent à l’histoire de l’ermite de Sila. Il ne bat autour de lui que des ailes de rapaces ou des pennes de foudre. Il remâche des anathèmes. Il revoit les cadavres pourris dans les rues de Constantinople et les coupoles de Jérusalem sur des couchants d’orage. Ces années silencieuses où il accumule notes sur notes sont l’apprentissage amer et solitaire d’un prophète.

Mais, s’il dépouilla toute humanité, il fut dès les premiers jours un moine selon le cœur de Saint-Bernard, scrupuleux, d’une piété noble et parfaite. Ayant éprouvé à Sambucina la dureté de la vie imposée par la règle de Cîteaux, il l’accentua ici en toute connaissance de cause. Il avait été ordonné prêtre par l’évêque de Catanzaro[[38]](#footnote-39). Suivant avec une exemplaire régularité tous les offices, il trouvait la liberté nécessaire dans les jeux de son esprit. Son inquiétude, son humeur, avaient d’ailleurs leur échappatoire dans les recherches difficiles, qui calment la pensée, et dans les saintes colères contre le monde, qui soulagent le cœur. Délivré de tout souci, pris par la fièvre des premières études, hanté lentement par des visions de plus en plus grandioses, il vécut là certainement une période délicieuse, fraîche comme une prairie close de haie ; saint Anselme avait connu ces heures de paix et cette joie du travail, alors qu’il était prieur de l’abbaye du Bec, dans la grasse atmosphère et le riche silence d’un paysage normand. Des années passèrent ainsi, muettes et méditatives, tournées avec calme comme ces pages de missel qui entourent d’une floraison mystique et du vol diapré des symboles l’office du jour. Il dut comprendre alors toute la force monastique du renoncement, évoquer la première vision de cet avenir des grands Ordres sur lequel il appuya plus tard son espoir du renouveau, son attenta du troisième âge chaste et intellectuel.

Cependant, son aisance, une finesse attentive qui n’était sans doute que la transposition de la courtoisie de l’ancien page de Roger II, une autorité qui n’était probablement que le substitut d’une humeur difficile, les murmures qui commençaient de se répandre, dans le monastère et en dehors, sur les visions de Jérusalem et de Sambucina aussi bien que sur les travaux mystérieux qu’il poursuivait, attirèrent l’attention d’abord, la sympathie mêlée de respect ensuite, de ses frères. Ce fut ainsi que tout naturellement, au décès du Prieur, l’abbé le désigna, sur l’avis des moines vétérans, pour remplacer le défunt. Les fonctions du Prieur, dans les abbayes cisterciennes, consistaient surtout à remplacer l’abbé pendant ses absences, et ne comportaient en somme que de minimes responsabilités. Aussi Joachim accepta-t-il sans trop de difficultés d’administrer en sous-ordre. Mais lorsqu’au trépas de l’abbé les moines l’élurent par inspiration, — selon la formule ecclésiastique, — pour prendre la direction même du couvent, il s’épouvanta.

Le titre d’Abbé, qui brillait dans la hiérarchie religieuse immédiatement au-dessous de celui d’Évêque, conférait à vrai dire, avec des pouvoirs que venait d’étendre encore le règlement de saint Bernard, de lourdes charges. L’Abbé dirigeait la vie temporelle et spirituelle de l’agrégat monacal qui s’était confié à lui en pleine indépendance, paissant les âmes, gérant les vastes domaines, les grasses fermes, n’ayant à consulter ses moines que pour avis, et prenant seul toute décision utile à l’avenir de la seigneurie cléricale qu’il représentait dans le monde. C’était, en somme, un poste politique, austère et puissant. Ces Abbés du haut moyen âge nous apparaissent, dans leur humilité, comme des potentats mystiques. Leur crosse était un sceptre courbé, mais un sceptre. Joachim allait devoir donner audience aux hôtes, les recevoir, et, par conséquent, bénéficier d’une sorte de maison à part, avec deux cuisiniers spécialement affectés à l’entretien de sa table. Il allait désigner les titulaires des différentes charges à l’intérieur du monastère et négocier lui-même, au dehors, avec les pouvoirs laïques. Or, d’un côté, le gouvernement d’un monastère n’était pas chose aisée. Un cloître simulait un microcosme, un monde clos avec ses clans minuscules, ses ambitions presque invisibles, et tous les minces défauts qui s’exacerbaient dans cet éminent bouillon de culture. D’un autre côté, les tractations avec les puissances séculières offraient d’insupportables inconvénients. Ce mélange de confesseur, de grand propriétaire terrien, et de directeur de banque l’effraya. À mieux approfondir, il est surtout probable qu’il vit dans cette dignité une charge qui l’éloignerait de cette carrière scripturaire où d’étranges signes l’engagèrent avec de telles insistances. Ainsi donc, à peine commençait-il à entrevoir le plan de ses futurs travaux, les grandes lignes d’une interprétation sublime de l’histoire, qu’il lui faudrait quitter sa table, s’occuper de transactions, de payements, s’adonner à une besogne d’administrateur ? Il ne le pouvait pas. Et comme il lui parut difficile de refuser nettement cette élection faite par acclamations, il choisit tout naturellement l’échappatoire qui lui était la plus familière. Le souvenir des bonnes grandes routes où l’on marche inconnu, en récitant des psaumes, le hanta jusqu’à l’angoisse. De nuit, pour ne pas être reconnu, il s’enfuit.

Ce fut à l’aube, quand s’éveillent les moines, un beau tumulte dans l’abbaye de Corazzo. En un clin d’œil, le dortoir fut au courant. Le cloître bouillonna. Des hypothèses successives furent émises dans les groupes. Quelques frères, de plus vive imagination, supposaient qu’il était parti, par étapes hâtives, pour l’Orient, afin de se consacrer à la vie érémitique dans une laure syriaque, parmi ces ascètes dont il parlait si magnifiquement le soir, sous les arceaux du cloître, à l’heure où les cyprès dressent sur le couchant un opaque décor d’outre-mer. D’autres, d’une psychologie plus rapide, affirmaient qu’il avait voulu seulement échapper à une dignité trop pesante, et se cachait non loin de Corazzo. Le chapitre s’assembla pour conférer de cet événement inattendu. Il est à supposer qu’il y eut, pendant ces jours d’interrègne abbatial, quelques infractions à la règle cistercienne du silence.

Cependant le Prieur avait fui dans la nuit noire, par les fraîches prairies. Il marchait vite, les pieds nus dans la rosée, tout allègre de son indépendance reconquise, humant dans l’air glacé comme le souvenir des longues étapes palestiniennes. Comme il les aimait, ces routes où la méditation sent que l’horizon recule toujours, indéfini comme la recherche, ces bonnes routes qui, pour les âmes inquiètes, ont des tendresses de sœur ! À chaque fois qu’il doutera de lui-même, malgré la règle, malgré ses supérieurs, il ouvrira ainsi la porte de son cloître ; il les reprendra, les routes chères à tous ceux qui portent en eux leur patrie éternelle. Sa robe grise s’alliait à la couleur de leur poussière. Il marcha vite. Il marcha longtemps. D’abord, il se cacha dans l’abbaye de la Sainte-Trinité, proche d’Acri[[39]](#footnote-40), ville du diocèse de Bisignano. Mais il craignit d’être découvert, songea bientôt à son premier asile, à l’abbaye de Sambucina. Il s’y rendit, jugeant qu’il trouverait là, parmi ses anciens frères, une sûre connivence.

Il se trompait. Les moines parurent stupéfaits de voir leur ancien portier parti un beau matin, quinze ans plus tôt, pour obtenir de son évêque licence de sermon, leur revenir furtivement sous les ombres d’un soir en abbé fugitif et protestataire. Si les moines de Sambucina n’avaient pas jadis apprécié, à sa juste valeur, ce néophyte tout jeune et sans doute encore d’humeur inégale, leur méfiance préventive s’accrut encore du fait de ses explications ; ils entrevirent immédiatement des difficultés avec leurs frères de Corazzo, et quelques exemples un peu vifs empruntés aux chroniques d’alors nous montrent que ces difficultés se réglaient parfois à coups de bâton. Il eût pu résulter de l’asile accordé toute une petite guerre d’abbaye à abbaye. Les Sambuciniens faillirent donc lui fermer au nez cette porte claustrale qu’il ouvrait jadis en murmurant la formule rituelle. Mais en vrai monastère cistercien Sambucina se trouvait éloigné de toute agglomération. La charité l’emporta : les moines consentirent à le loger pour une nuit. Dès le jour reparu, Joachim argumenta de nouveau, se montra pressant et persuasif. Conquis par son autorité impérieuse, ils l’autorisèrent enfin à demeurer avec eux. Il respira.

Presqu’aussitôt, une missive lui arriva. Les administrés de Joachim avaient eux aussi pensé à Sambucina. Ils le prévenaient donc que l’assemblée des frères se refusait à le remplacer. Jusqu’à son retour, dont nul ne voulait douter, la stalle de l’abbé resterait donc inoccupée à Corazzo, au détriment de la bonne tenue de l’abbaye : ses moines verraient ainsi quelle vertu l’emporterait en lui, d’une humilité faussée qui perdait un monastère, ou de la charité véritable qui les sauverait tous, Joachim ne répondit pas. En présence de ce refus silencieux, une députation monastique se présenta quelques jours plus tard à Sambucina, conféra longuement avec le récalcitrant, le supplia, mais en vain. Quelques-uns des orateurs furent amers. Toutes prières furent inutiles : dans la cellule qui abritait ses affabulations ardentes, Joachim s’était retranché comme en une forteresse spirituelle. Les députés de Corazzo ne purent que faire connaître à leurs frères l’insuccès de leur démarche. Ceux-ci s’agitèrent, intriguèrent dans les bourgs et les châteaux environnants, représentèrent aux prêtres, aux seigneurs, aux commerçants l’importance pour la région d’avoir un monastère dirigé par un saint. Leurs récriminations émurent. Des intérêts féodaux se mêlèrent vite à ces hypothèses monacales. Alors une seconde députation empanachée et pressante débarqua à Sambucina, composée de représentants de la noblesse de Cosenza, puis une troisième, plus grave, plus contentieuse, toute hérissée d’arguments juridiques, où figuraient des magistrats. Les moines de Sambucina commençaient à se demander s’il ne devenait pas urgent de faire agrandir l’hôtellerie, et devaient pieusement envoyer Joachim au diable. Les frères cuisiniers étaient sur les dents. Des émissaires allaient et venaient, du bâtiment où les députés tenaient leur assises jusqu’à la cellule du reclus. Dans les corridors, l’on rencontrait les gestes éperdus de vastes manches près de l’obstination froide de bras croisés. Sous les cyprès du jardin s’éternisaient des conciliabules. Personne ne comprenait ce saint homme. L’Abbé, le Prieur, ayant hâte de retrouver la paix, joignaient vainement leurs instances à celles de cette horde de moines et de dignitaires. Joachim, têtu, ne voulait rien entendre. Il se cramponnait à sa solitude. Tandis qu’on lui parlait direction spirituelle et fermage, il songeait à l’Apocalypse de saint Jean. Il affirmait, au milieu de ces gens pratiques et de ces saintes gens, l’entêtement farouche de l’intellectuel. De sa fenêtre, il pouvait apercevoir, avec le symbole de ses arbres enracinés profondément dans le sol, l’allée où, des années plus tôt, jeune frère convers, il avait rencontré le messager mystique, l’Ange qui lui tendit la coupe. La situation s’éternisait. Alors ses solliciteurs en appelèrent à l’Archevêque de Cosenza. En tant qu’abbé, Joachim dépendait encore de l’Ordinaire. L’idée était excellente, et le geste s’avéra décisif. L’Archevêque ne s’embarrassa pas, pour réduire Joachim, de souvenirs bibliques ni d’argumentation économique. Il parla tout net d’excommunication.

La menace était terrible. Le rituel de l’excommunication prenait, au XIIe siècle, une grandeur funèbre. Joachim put évoquer la scène, entendre les cloches sonner le glas, l’évêque prononcer les formules qui le retranchaient de l’Église, voir dans le chœur sinistrement dénudé douze prêtres jeter à terre leurs cierges jaunes et, du pied, en écraser symboliquement la flamme. Il s’inclina.

Les députations le ramenèrent à son abbaye en cortège victorieux. Ses frères agitaient des branches d’arbres. Haillonneux, il avançait au milieu d’un jardin en marche, dans un triomphe feuillu. Le fulgurant archevêque vint en personne le féliciter sur les marches de Corazzo. Il rentrait abbé dans ce monastère où, quinze ans plus tôt, jeune homme errant sur les routes mystiques, il s’arrêtait en hôte d’une heure. Cette lutte d’humilité avait eu d’ailleurs dans le monde ecclésiastique un retentissement profond, et Dom Gervaise, qui l’a contée avec son onction coutumière, signale que Clément III décida plus tard que tout religieux de l’Ordre de Cîteaux canoniquement élu à une charge serait désormais tenu de l’accepter ; le futur cellulaire de Notre-Dame-des-Reclus ajoute d’ailleurs avec une ironie mélancolique : « Bulle aujourd’hui assez inutile, tant il est vrai que les temps apportent de grands changements dans les mœurs. »

Les moines de Corazzo ne purent que se féliciter de leur choix têtu. Leur abbaye devint vite célèbre dans toute la péninsule, et même, au-delà, parmi tous les monastères de l’Ordre. Joachim était, en effet, de ces hésitants qui, placés de force au poste qu’ils refusaient par timidité ou par crainte d’un dérangement dans leurs habitudes, s’y montrent admirables de hardiesse et de fermeté. Il s’aperçut vite que, bien secondé, il pouvait parfaitement réserver quelques moments chaque jour à ses études particulières. Il se résigna donc vite à sa nouvelle dignité. Émergeant enfin de la foule monacale, réapparaissant en bure dans le siècle quitté jadis au fracas soyeux d’une cavalcade, il sut mêler à une habileté de gestion digne d’un fils de notaire, une fine diplomatie rappelant le jeune courtisan de Roger II. Tout en ne reculant pas, aux heures de charité, devant de hasardeuses opérations financières dont il confiait à Dieu la réussite future, il mena sagement le temporel de sa communauté, l’enrichit grâce à ses relations avec les grands seigneurs de Calabre, procura à l’abbaye une autorité de plus en plus forte, et lui assura une indépendance lentement grandissante jusqu’au jour où, réalisant enfin son long projet, il put la soustraire à la juridiction de l’Évêque. Avec un zèle supérieur encore, il s’occupa de l’enrichissement spirituel, veillant à ce que ses moines observassent toutes les vertus générales et toutes les prescriptions particulières de la règle cistercienne, non pas avec l’exactitude requise, mais avec la ferveur souhaitée. Ainsi, visionnaire pratique, créait-il dans la solitude sauvage de ces forêts calabraises une émouvante cité de Dieu.

Cette œuvre, il la dominait de sa figure déjà puissante d’ascète et de saint. Pendant ces années de silence et d’ombre où nous ne pouvions que l’entrevoir, il avait acquis une richesse intellectuelle et ascétique admirable. Déjà, il magnifiait toute chose par son sens aigu des images. Déjà il commençait, par l’habitude de chercher aux versets de l’Apocalypse des traductions spirituelles, à donner aux actes les plus simples la valeur d’un symbole. Son plus ancien biographe, le frère Luc, nous le peint, écoutant des mots inentendus des autres hommes, tandis que déjà s’incrustent dans sa prunelle, linéaments invisibles, les contours des grands fantômes qui l’accompagneront jusqu’à la fin de ses jours.

C’est en loques cependant que cet homme qui se préparait à rénover l’exégèse de son temps, gouvernait son abbaye, réclamant son tour des corvées communes, délaissant ses hautes spéculations pour des travaux de balayage. Sa piété apparaissait admirable. Lorsqu’il montait à l’autel, son pâle visage d’ascète se transfigurait. En voyage, il se munissait de tous les objets nécessaires à la célébration de la Messe, et lorsque l’inclinaison du soleil mélancolisait l’heure de l’office, il faisait planter une croix dans un champ, allumer deux cierges, et devant ce rustique autel, récitait les psaumes. Quelque chose d’agreste et d’errant anima toujours sa piété. Pendant tout le Carême, il se restreignait au pain et à l’eau, se privait de toute nourriture pendant les quatre derniers jours. Toutefois cette piété n’offrait nulle intransigeance d’allures. Quand ses obligations le forçaient à dîner chez des laïcs, il mangeait de tous les plats permis par l’Église, se mêlait avec ardeur aux discussions, plaisantait gaiement. Mais alors, invinciblement, il élevait la conversation, transposait en banquet mystique le banal repas. En tout lieu, à toute occasion, il retrouvait le don de spiritualité, le sens des emblèmes. Une après-midi qu’il prêchait par un temps sombre, tout à coup les nuages s’écartèrent, un rayon biblique glissa sur les cimes. Aussitôt, il montra dans cette lumière apparue l’image du pardon divin, entraîna la foule hors de l’Église aux accents du Veni Creátor, et, debout sur les marches, dévoila à ses auditeurs saisis d’un frisson sublime, dans les montagnes neigeuses et les vallées dorées par l’astre, un des aspects de Dieu.

Sa réputation grandissait rapidement. Elle grandissait malgré lui. Résolument il contrecarrait la légende en formation. Jamais il n’acceptait, jamais il n’acceptera de faire figure de prophète et de guérisseur ; avec son sens assez solide de la réalité historique, il désirait appuyer sa thèse, propre à sauver les âmes, non sur des manifestations personnelles mais sur le témoignage des textes. Il s’affirmait logicien de sainteté, et son apologétique était géométrique. Pendant l’été qui suivit son élévation abbatiale, les habitants de Sylvano, épouvantés par des vapeurs enflammées qui voltigeaient au-dessus du cimetière, ne purent lui arracher qu’un prudent horoscope. Et plus tard, le bruit s’étant répandu qu’il venait de guérir un possédé, il fallut ruser pour l’amener dans un château où délirait un jeune homme, et l’enfermer pour l’obliger à imposer les mains au malade. En vain les foules exigeaient de lui des miracles. Ermite de la forêt des symboles, seule lui convenait, tapissée de manuscrits, la retraite des grands spéculateurs.

Ainsi se dresse, dans son abbaye enrichie et maintenant célèbre, l’abbé Joachim. Nous l’avons vu balayant les corridors et les cours, montant à l’autel avec une dévotion qui le transfigure, amaigri de privations et d’austérités, banquier surnaturel d’une charité qui ne craint pas de compromettre le temporel du couvent tant elle est sûre de la bonté de Dieu, religieux d’une pureté hautaine, absolue, rigoureuse aux plus vénielles fautes de la chair. Tel le voyait son peuple de moines respectueux et fervent. Mais déjà il était davantage. Déjà l’on chuchotait, dans le cloître de Corazzo et dans les cités de la province de Calabre, qu’il connaissait l’énigme du temps et les projets de Dieu.

Et, de fait, ce grand moine en robe déchirée, ceint d’un cilice crasseux, tantôt penché dans sa cellule sur d’ardues confrontations de textes, tantôt rappelant à ses subordonnés, aux chapitres solennels, les rudes devoirs de leur vocation, tantôt encore d’une gaité charmante à la table de ses hôtes du siècle, toujours habitant par l’âme un monde mystérieux, élimait de jour en jour, de ses thèses industrieuses et griffues, le voile épais qui nous cache la réalité substantielle. Il commençait à savoir, mais prudemment se réservait. Ses yeux brûlaient des secrets que ses lèvres taisaient encore. Il faudrait le peindre à cette minute, entre des murs blanchis à la chaux, penchant vers les feuillets de l’Apocalypse son vaste front aux sinuosités grises, son visage creux noyé d’un flot de barbe grisonnante, immobile sur le fond de cinabre d’un couchant de la grande Grèce où monte silencieusement, en chimère noire, une nuée d’orage.

## IV

Si, du fait de sa nouvelle dignité, les portes claustrales s’ouvraient désormais librement pour lui sur les routes de la Calabre, Joachim n’en vit que plus clairement des barrières s’élever devant certaines avenues spirituelles : celles, précisément où il désirait s’engager. Sous ses insignes neufs, il se rendit mieux compte, en effet, qu’un autre obstacle, non point matériel, mais invisible et plus puissant, empêcherait la réalisation de son œuvre : abbé, plus encore que moine, il se trouva lié par la Règle de l’Ordre. Un problème délicat se posait, qu’il allait passer des années à vouloir résoudre par des audaces qui cachaient une faiblesse, avant d’aboutir à une solution brutale.

Les deux termes de ce problème apparaissaient aussi nets que contradictoires. D’un côté si, hors des cloîtres, l’étude de l’Écriture demeurait possible, et même recommandable tant qu’on la poursuivait à la lueur du commentaire des Pères de l’Église, la méfiance séculière devenait, dans l’Ordre dont il relevait, interdiction précise. Il suffît, pour fournir un exemple de la rigueur avec laquelle de tels principes se trouvaient appliqués, de rappeler que, quelques années plus tard, l’abbé de Cîteaux devait sévir contre un moine français accusé d’avoir appris l’hébreu. Une telle attitude s’appuyait d’ailleurs de hauts exemples. Saint Bernard avait dénoncé avec une indignation superbe les orgueilleux qui mettent les mystères divins à nu. La science des choses terrestres devenait elle-même suspecte, et les abbés tenaient sous clef, dans une armoire spéciale, le droit canonique et le droit civil ; l’enfer des bibliothèques monacales nous semble ainsi d’une bien froide austérité auprès des arcanes phosphorescents de nos bibliothèques modernes. Que pouvait, dès lors, faire Joachim ? Travailler pour sa propre édification, et laisser en héritage aux fidèles futurs le résultat de ses recherches ? Cette politique à vues lointaines lui demeurait elle-même interdite, et il se souvenait que dom Guerry, à son lit de mort, détruisit un recueil de sermons qu’il avait composé de sa propre autorité. La Règle lui ordonnait le silence.

Mais, d’un autre côté, comment se taire ? En avait-il le droit ? Les anges du sépulcre, le mystérieux visiteur de l’allée, lui avaient-ils menti ? N’avait-il pas au contraire l’impérieux devoir de parler. Eh quoi ? Il tenait dans ses mains, avec les résultats de ses recherches, la possibilité d’éclairer les impies, de sauver les âmes. Et il laisserait périr ces infidèles, et ces âmes se perdre ? Il savait que le Jugement était proche. Et il ne le crierait pas à la foule imbécile, gavée de plaisirs, semblable, en ces derniers jours, aux foules du premier temps qui s’enivraient et jouissaient à la noire veille du Déluge ? De la cellule où il travaillait, il n’avait, le soir venu, qu’à lever les yeux vers la fenêtre ouverte. Les prairies, les frères au travail, les cyprès au lourd sommeil dans la déclinante lumière composaient un tableau de paix évangélique, une allégorie pour Missel. Mais jamais il ne s’arrêtait aux vues consolatrices. Et plus loin il évoquait, au-delà des Apennins, grandes masses de solitude que couronnait la virginité des neiges, il devinait les villes de luxure et d’orgueil, devinait leurs débauches délicieuses en se souvenant de la Cour Normande avec ses harems occidentaux et ses musiques arabes dans d’inconsolables crépuscules. S’il détournait son regard de ces orgies du siècle pour le reporter vers la société ecclésiastique, il ne trouvait dans celle-ci qu’un plus rude motif de désespérer. Quelle vision ! En haut, des prélats fourbes, abâtardis par le luxe ou férus de chasse, apparaissent à leurs ouailles bottés et gantés de cuir, dans le triomphe cuivré des fanfares, magnifiquement vêtus, miroitent, au moindre geste, d’innombrables pierreries, offrent aux princes des repas énormes tandis que, dans la lueur des torches les musiciens versent l’ivresse des sens et les mimes multiplient la griserie des attitudes. Et pour payer ces fêtes païennes, simoniaques effrénés, ils mettent à l’encan leurs fonctions, comme cet Archevêque Béranger qui se faisait payer cent sous d’or pour consacrer un de ses collègues ; ils pressurent les fidèles, accumulent les bénéfices, distribuent sans compter les prébendes[[40]](#footnote-41) à leurs parents. En bas, l’immense peuple des clercs répond à cette somptuosité du vice par une humble crapule. Les chanoines se font usuriers, quelques-uns courent la route comme jongleurs et sur les places publiques des bourgades, sous les arbres, le soir, lancent, rattrapent, mêlent les boules de couleur. Les curés de village, ivrognes, batailleurs, fainéants, vivent en concubinage, scandalisent les honnêtes gens par d’horribles familles, et, tard dans la nuit, les paysans ramènent ivre-mort leur pasteur jusqu’au presbytère hanté de mégères… Certes ces mécréants, pour nombreux qu’ils fussent en ces noires années, ne représentaient qu’une partie du clergé : des prélats de haute piété, des prêtres, des moines exemplaires, sauvaient admirablement la dignité de l’Église. Mais Joachim ne voyait que les autres, les maudits, les débauchés, les simoniaques. Obscurcissant le paysage, le soir tombait. Ne tombait-il pas aussi, définitif, sur ce monde gangrené, perdu de vices, rongé de haines fratricides ? En vérité un jour humain finissait. Et le moine se demandait si la Révélation n’avait pas, en douze cents ans, épuisé toute sa vertu, si quelque autre force divine ne serait pas nécessaire pour vivifier cette race misérable, cette chair toujours en révolte. Il songeait alors aux théories de saint Eugène, aux trois sacerdoces qui doivent se succéder dans l’univers avant la consommation des siècles. Il songeait aux mots mystérieux de Jésus, aux vérités dissimulées dans les symboles johanniques. Le règne du Père avait duré quatre mille ans, le règne du Fils semblait achever son cycle ; n’était-ce pas l’heure du Paraclet, et, dans ce crépuscule du Nouveau Testament, éparpillant soudain ses flammes en une définitive Pentecôte, la venue de l’Esprit ? Il avait eu connaissance, M. H. Fournier l’a très bien démontré, de certains travaux philosophiques contemporains orientés dans ce sens, et connu par le Liber de vera philosóphia la thèse de Gilbert de la Porrée. Il en profitait pour préciser encore sa pensée… Soudain des coups à la porte retentissaient, l’arrachant à son inlassable dilemme ; quelque frère lui apportait la proposition d’un marchand pour la récolte, une lettre d’un abbé du voisinage demandant un sermon. Mais, éveillé, rejeté dans la plus humble des réalités, il devait moins regretter ces obligations matérielles que les difficultés spirituelles qu’il venait de tourner et de retourner sans conclusion possible.

Et cependant il dépassait la cinquantaine. Il se trouvait à cet âge où, les illusions écartées, on peut juger de sa vie. Qu’avait-il fait pour les âmes ? Quel compte rendrait-il à Dieu des grâces accordées ? Chargé par les anges d’avertir les hommes du châtiment proche, n’avait-il pas gardé le silence ? À ce monde pourri jusqu’aux moelles ne fallait-il pas faire entendre, le pas quadruple, le pas des chevaux de l’Apocalypse ? Et, trahissant sa destinée, remplirait-il jusqu’à la fin cet office de maître de celliers et de greniers, de gérant de réfectoire et de président d’un club monastique ?

Ses hésitations durèrent plusieurs années, sans qu’il cessât d’accumuler les matériaux des deux grands ouvrages qu’il méditait depuis longtemps : une Explication de l’Apocalypse et une Concordance des deux Testaments. Enfin, au cours du printemps de 1284, dans le double but d’échapper aux difficultés d’ordre matériel qui retardaient ses travaux, et aux difficultés d’ordre disciplinaire qui en rendaient difficile la publication, il prit une décision. Elle était grave. Lors de son premier départ du monastère, il ne faisait que fuir une dignité. Cette fois il en appelait au Pape sans se préoccuper de la hiérarchie ecclésiastique. S’il réussissait, il obtenait les loisirs nécessaires pour achever son œuvre, et mettait du même coup celle-ci sous la sauvegarde du Saint-Siège. Il commençait à prendre cette position paradoxale qu’il conservera jusqu’à sa rupture avec Cîteaux, et qui le fait paraître indépendant et soumis, indépendant de ses supérieurs immédiats, mais soumis au supérieur suprême de ceux-ci. Qui l’en blâmerait ? Il eut toujours une grande habileté sincère, mais il ne fut habile jusqu’à la rouerie, sincère jusqu’à la violence, que pour son œuvre.

Nous pouvons nous représenter, s’il plaît à notre imagination, l’abbé Joachim vieilli, soucieux, en robe grise, les pieds nus, marchant sur une route de Calabre, à côté de l’âne sur lequel vient de le remplacer le valet et qui trottine, portant en croupe le coffre enfermant les vases sacrés. L’humble équipage monastique chemine ainsi dans les gorges sauvages où les torrents, tressant des disciplines d’acier, fouaillent les ténébreuses forêts de sapins ; le mince sentier s’accroche, en biseau brusque, au flanc de la montagne, ondule sur l’abîme, surplombe des profondeurs d’apocalypse. Demain, à l’aube, si nulle bourgade n’est en vue, l’abbé tirera du coffre le calice, les objets rituels ; il plantera sur l’étalement chaud des gouttes de cire, deux cierges dans le roc, et célébrera sa messe rustique servie par le valet à genoux, tandis qu’à côté de lui, chassant les mouches avec sa houppe poussiéreuse, l’âne évangélique broutera des scintillements dans l’herbe. Tableau mystique, tout plein d’une austère poésie, que double d’ombre le soleil levant…

Lucius III ayant eu quelques démêlés pénibles avec la seigneurie romaine, habitait alors Velletri[[41]](#footnote-42). Ce fut dans cette ville pittoresque, dont les âcres ruelles s’acharnent à escalader le mont Lepini, (et non à Rome, comme l’indique par erreur Gebhart), que l’abbé Joachim le rencontra. Le moine lui exposa son état d’âme et sollicita sa sentence.

L’ancien légat d’Alexandre III était un vieillard lettré, fin, d’une diplomatie extrême qui lui avait permis de circonvenir Frédéric Barberousse. Mais il avait dû condamner les Cathares, se souvenait amèrement des mendiants austères à la pureté agressive, des parfaits inspirés par l’Esprit Saint[[42]](#footnote-43) et craignait comme une peste larvée l’indépendance ascétique. Avec l’âpre souci de la foi, il avait déjà préludé, par de rudes mesures, à l’Inquisition. Si grande que fût la réputation de sainteté du solliciteur, il en référa donc à ses conseillers et Joachim fut cité devant le Consistoire. Dans une des salles de l’Évêché, il comparut au tribunal de hauts prélats dialecticiens, de docteurs rusés, qui, jetant ce moine inspiré sur des chevalets spirituels, le torturèrent en baralipton[[43]](#footnote-44) et le malaxèrent proprement dans l’étau des syllogismes. Mais, habile et rapide, il éblouit cette cour rouge et noire, provoqua de plus en plus nombreux au fur et à mesure de ses réponses des hochements approbatifs de bonnets carrés. Les plus astucieux eurent beau lui tendre l’Apocalypse, il projeta de telles lumières sur les paroles obscures, évita d’un mouvement si assuré les chausse-trapes des versets à pointes, que ses juges demeurèrent stupéfaits. Le rapport de la Commission d’enquête fut enthousiaste. Fort d’une pareille approbation Lucius III n’hésita plus.

Joachim ayant subi cette torture exégétique, attendait sans anxiété l’audience pontificale, qui ne tarda guère. Le Pape l’accueillit avec une affection soudain familière. Dans la salle baignée d’une lumière d’exil, le Souverain Pontife apparut à Joachim vieilli encore, découragé, toujours très fin et très méfiant. Il lui accorda toutes les autorisations utiles, mais lui recommanda de s’adonner surtout à l’étude de l’Apocalypse.

— Vous avez étonné vos juges, mon fils, lui dit-il, par votre érudition en cette matière difficile. Continuez à dévoiler aux âmes les secrets de la justice divine…

Puis il se plaignit de son destin, de l’ingratitude des hommes ; glissant, contre son caractère, aux confidences, il rappela ses tribulations romaines, sa fuite devant l’émeute de la cité rebelle, et gémit sur les durs lendemains. Peu à peu, la voix chevrotante du Pape octogénaire s’animait. Ah ! les Romains empoisonnés par le venin d’Arnaud de Brescia ! On avait eu beau le brancher[[44]](#footnote-45), cet impie, à la porte du Temple, ses paroles insidieuses ne s’étaient pas apaisées encore dans l’air latin ! Et quelle haine envieuse pour le pouvoir spirituel, et comme, ils bâillaient d’aise, les Iscariotes, à l’idée d’un Sénat qui les gouvernerait au nom de l’Empereur !… Est-ce qu’ils n’avaient pas été jusqu’à la révolte ? Jusqu’au, meurtre ? Est-ce qu’ils n’avaient pas égorgé son auguste prédécesseur Lucius II, tombé à la tête de son armée pendant l’assaut du Capitole ? Les mains rouges du sang pontifical, ils en appelaient à l’Empereur, ces factieux ? Eh bien ! il en appellerait à son tour à Sa Majesté. Ils oubliaient donc que le Barberousse avait livré Arnaud ? Ils verraient… Ils verraient…

La faible voix modulait la douleur de l’Église, la misère du Pontife, l’incertitude de l’avenir, s’acheva dans une plainte du désespéré blanc, écrasé dans son fauteuil. Mais, au lieu des consolations officielles que le vieillard attendait, désirait peut-être comme un fade[[45]](#footnote-46) cordial, Joachim, toujours emporté par ses noirs pressentiments, et par ailleurs fort au courant de la situation politique italienne ainsi que de la fragilité du royaume franc en Palestine, lui prophétisa les malheurs futurs de son pontificat, la perpétuité de son exil, et, pour couronner d’épines les destins de l’Église, la prise de Jérusalem. Il laissa le Pontife épouvanté.

Peu de jours après, il rentrait dans son abbaye et, tout aussitôt, déléguait au Prieur la conduite de la plupart des affaires temporelles et tout le gouvernement spirituel des moines. Vite il se remit au travail. Mais il ne tarda pas à éprouver la précarité du compromis qu’il avait réalisé. Il n’en demeurait pas moins, en effet, l’arbitre des conflits sérieux, et se trouvait ainsi mêlé, précisément par les événements qui pouvaient l’absorber davantage, à la vie intérieure de l’abbaye. Puis il lui manquait un secrétariat stable, une sorte d’organisation de scribes spécialisés dans le dépouillement des textes et la révision du travail. Il perdait un temps énorme, s’impatientait pour des détails. Il recommençait à s’inquiéter, à désespérer de sa tâche, lorsque Lucius III mourut à Vérone, dans les tribulations et l’exil prédits par son visiteur farouche de Velletri. Presque aussitôt le Conclave offrait la tiare à Mgr Crivelli, qui devenait Urbain III.

Joachim, à la nouvelle du deuil de l’Église, fut saisi d’un étrange scrupule, et se demanda si l’autorisation de Lucius III n’était pas strictement personnelle et pouvait engager son successeur. Ce scrupule, encouragé, eût certainement procuré quelques embarras pour les études ultérieures des savants ecclésiastiques, mais peut-être Joachim vit-il dans cet événement l’occasion de rendre plus grande encore une liberté qu’il n’avait qu’à demi reconquise. Il s’en fut incontinent trouver Urbain III à Vérone, et lui exposa son désir d’être, cette fois, relevé définitivement de sa charge. Le nouveau Pape était moins lettré, moins souple que son prédécesseur, mais aussi plus net et plus autoritaire, presque violent. Il reçut à merveille Joachim, s’enthousiasma pour son œuvre, lui renouvela toutes les dispenses anciennes, mais, lorsque l’abbé lui offrit sa démission, refusa sans ambages. Joachim eut beau mettre en relief les difficultés qu’il éprouvait à parfaire d’aussi subtils travaux au milieu des querelles des moines et des préoccupations culinaires, Urbain III s’affirma inflexible. Il autorisa simplement Joachim à prendre une sorte de studieux congé dans un monastère choisi, congé limité d’ailleurs, au cours duquel il conserverait sa dignité abbatiale, assez semblable, en somme, à la mise hors cadre d’un fonctionnaire. Joachim, malgré toutes ses réclamations ardentes, dut s’en contenter.

Ce séjour à la Cour pontificale donna lieu à de curieux récits. Une tradition incertaine veut qu’il s’y soit rencontré avec l’Empereur Frédéric Barberousse, et qu’il l’ait brutalement morigéné. On plaça également vers cette époque un apocryphe voyage à Venise. D’après certains vieux hagiographes, Joachim aurait, en effet, visité l’Église Saint-Marc et, saisi comme à Velletri par l’esprit prophétique, aurait fait exécuter dans la basilique byzantine, sous un costume exactement décrit, les portraits de deux moines dans lesquels les fidèles devaient reconnaître, cinquante ans plus tard, saint François et saint Dominique. Malheureusement, l’église Saint-Marc laissait à peine jaillir de terre ses arcs et ses fûts à l’époque où Joachim intriguait à Vérone, et les figures des deux grands fondateurs d’ordre furent exécutées de nombreuses années plus tard. Ici, toutefois l’apocryphe vulgaire est vérité plus haute. Si l’abbé de Corazzo ne révéla pas aux mosaïstes de Saint-Marc les visages futurs des deux saints, du moins devait-il les préfigurer dans son évocation de l’histoire. Il importe peu qu’il ne les ait pas fait surgir, mosaïques de l’avenir, aux murailles où nous les contemplons aujourd’hui, puisqu’il annonça l’arrivée imminente, les vertus audacieuses, le triomphe à sandales des deux amants de la Pauvreté. Il reste ainsi, non l’évocateur de leurs visages de chair mais l’Annonciateur, le Précurseur de leur œuvre spirituelle, le voyant d’une innombrable armée qui, une minute, va tenir en suspens le développement de l’Église.

Jugeant qu’il n’obtiendrait rien de plus du Pontife opiniâtre, Joachim ne s’attarda pas à Vérone, revint à Corazzo et prépara son départ de l’abbaye. Sa décision souleva très vite les protestations des moines. Les négociations qu’il dut poursuivre pour assurer son intérim furent d’ailleurs pénibles. Il s’adressa successivement aux abbés de Sambucina, de Casamari[[46]](#footnote-47), de Fossanova[[47]](#footnote-48) : tous se récusèrent, soit qu’ils ne se souciassent pas d’accroître leurs responsabilités morales et pécuniaires, soit qu’ils craignissent la sourde révolte des frères dont ils savaient la répugnance à subir une crosse étrangère. Un moment, il put croire que toute sa diplomatie échouerait. Enfin, sur ses instances désespérées, l’abbé de Fossanova, son plus proche voisin, se résigna.

Joachim partit aussitôt, emmenant avec lui comme secrétaires, frère Jean et frère Nicolas. Ce fut aussitôt l’émeute monacale prévue. Les moines tapagèrent, intriguèrent, menèrent une opposition diabolique contre leur nouvel abbé, mirent tout en œuvre pour obliger Joachim à occuper de nouveau sa stalle capitulaire. Devant leur insuccès, et mis à bonne école, ils employèrent le procédé cher à Joachim lui-même, et députèrent deux des leurs auprès du Pape. Cette méthode de perpétuel recours à l’autorité suprême en dehors de toute hiérarchie donne d’ailleurs une assez curieuse idée de l’indépendance des moines de ce temps, et devait apparaître littéralement insupportable aux Pontifes. Aussi les deux protestataires furent-ils vertement accueillis par un Pape qui n’admettait pas qu’on discutât ses arrêts. Ils obtinrent seulement, entremêlée d’admonestations, l’assurance que le congé octroyé serait limité à une mission précise. L’affaire se trouvait réglée. Les religieux revinrent jaboter[[48]](#footnote-49) et manigancer à Corazzo. L’abbé de Fossanova se jura de ne plus céder à la charité confraternelle. Et Joachim put travailler en paix.

Il avait choisi pour retraite l’abbaye de Casamari dans laquelle il avait séjourné lors de son voyage exégétique à Velletri. L’abbé Gérard, qui gouvernait alors ce monastère, lui aménagea quelques salles dans lesquelles il pouvait vivre à l’écart de toute préoccupation et dans un silence absolu. Il s’agissait sans doute de cellules entourant une de ces « scriptória » réservées chez les cisterciens aux moines spécialisés dans l’étude ou la copie des manuscrits. Joachim s’y installa, avec les deux frères qu’il avait amenés de Corazzo, et s’adjoignit encore frère Luc, religieux de l’abbaye de Casamari, jeune homme intelligent, actif, mais affligé d’un terrible bégaiement, et qu’il avait remarqué dans sa récente halte. Miraculé, frère Luc devait, par la suite, devenir évêque et s’instituer le premier hagiographe de son ancien patron. Avec ces trois religieux, Joachim organisa enfin ce secrétariat auquel il songeait si souvent au cours de ses soucis abbatiaux et put envisager, après tant d’années de labeur préparatoire, la rédaction définitive de ses ouvrages. Dans ces quelques pièces retirées que lui offrait l’abbé Gérard, il créait de la sorte une des plus curieuses retraites intellectuelles du XIIe siècle, une sorte d’officine théologique, une cellule emplie d’un continuel et silencieux labeur, traversée d’étranges visions. Il faisait classer toutes les notes prises pendant des années au cours de sa lecture assidue des saintes Écritures, les révisait, mûrissait le plan des deux volumes dont il avait soumis le projet à Lucius III et à Urbain III. Bien qu’assidu aux cérémonies, et tout ponctuel qu’il fût à suivre exactement la Règle, il travaillait avec une fièvre énergique. Sa méthode se révèle assez simple. Il méditait sur un sujet arrêté d’avance, puis dictait à ses secrétaires les réflexions qui lui venaient. Il revoyait ce premier texte, l’arrêtait définitivement, après de sûres retouches, sans se buter aux difficultés rencontrées et laissant simplement de côté pour des illuminations futures les passages rebelles. Fidèle à son dédain de la science, confiant dans les lumières d’En-Haut, il ne possédait pour ces travaux aucune bibliothèque particulière, ne consultait, en matière de théologie, que les ouvrages qu’il entendait réfuter. Toujours hanté par l’œuvre entreprise, à genoux dans la chapelle, pensif le long des haies qui bordaient les allées solitaires, réfléchissant même lorsqu’il conversait avec ses frères, il écoutait sans cesse des voix mystérieuses, entrevoyait à son côté des êtres supérieurs qui lui apportaient du monde inconnu de secrètes révélations. Autour de lui, comme plus tard au plafond de la Sixtine, des génies pensifs et douloureux apparaissaient, qui lui parlaient des énigmes de la vie et des terreurs du Jugement. Ainsi, plongé dans le surnaturel, croyant éviter l’erreur de ses ennemis les plus détestés, de ces rationalistes qui cherchaient à expliquer la loi, n’apercevait-il pas la contradiction de son mépris pour les études scientifiques et de sa tache d’exégète. En réalité, de son retrait spirituel à la chaire d’Abélard, la différence n’est que d’illustration et de méthode. Lui aussi, il expliquait. Ainsi menait-il, sur un autre plan, mais avec le même besoin d’explication rationnelle, sa grande construction raisonnée et claire de l’univers.

Si absorbé qu’il fût dans la composition de ses deux ouvrages, l’abbé Joachim ne laissait pas de travailler entre temps à d’autres études. C’est ainsi qu’il écrivit, pour exposer sa foi et combattre certaines hérésies nouvelles, un petit livre sur le mystère de, la Sainte Trinité, Le psaltérion à dix cordes. Ici, nous pourrons nous arrêter, examiner enfin cette doctrine qu’il élabore depuis des années, qu’il va préciser en la condensant, et qui, longtemps éparse, indécise, commence maintenant qu’il en groupe et relie les matériaux, à montrer ses lignes générales, l’harmonie de sa construction, les étrangetés de sa logique. Le psaltérion à dix cordes nous donne en effet la clef de toute la pensée de Joachim. Nous l’avons vu esquisser, dans ses rêveries de Corazzo, une théorie du monde. Nous allons le voir, maintenant, justifier cette théorie elle-même, par une affirmation scolastique.

Ainsi nous comprendrons mieux sa conception de l’histoire humaine en la reliant à la conception théologique qui en a permis la genèse, et nous verrons avec plus de netteté jusqu’à quelles conséquences il en mènera le développement. Ses disciples outranciers le reprendront, plus tard, ce développement, l’illumineront du phosphore de leurs visions personnelles, le pousseront à de si redoutables conclusions qu’ils procureront à leur maître, pendant le début du XIIIe siècle, une autorité retentissante, une gloire trouble et le blâme indirect de la Commission Inquisitoriale d’Agnani, qui flairera subtilement dans l’Évangile éternel, de ses narines cardinalice un fumet d’hérésie.

## V

Les habitants du vieux monde limité, dont la géographie se dessinait en d’étroites frontières sur une seule moitié du globe, exigeaient une histoire claire, précise, et close. Ils voulaient, connaissant avec exactitude le début de l’épreuve humaine, en apercevoir distinctement la conclusion. Ils avaient besoin de la solidité des choses et de la certitude de l’esprit. Leur finalisme était absolu. Leur raison postulait un univers facilement explicable, dont la logique leur était offerte par les textes révélés. L’histoire de l’humanité se déroulait, pour eux, dans le cadre naturel de la théologie, et leur apparaissait ainsi harmonieuse et raisonnable. Ils trouvaient un goût profond à la vie, ils éprouvaient une conscience élevée de leur personnalité, dans cette pensée qu’ils étaient les acteurs du Drame universel inauguré par la Création. De ce drame, ils admiraient l’ordonnance jusqu’à l’heure de leur propre apparition, mais se tournaient avec une anxieuse curiosité vers la fin prédite. Combien de générations l’avaient attendue ? L’angoisse de l’an mil n’était pas encore oubliée. Malgré les démentis apportés de siècle en siècle aux calculs des commentateurs, quelques exégètes combinaient les mêmes chiffres pour supputer la véritable échéance. Des chercheurs plus visuels, préoccupés des problèmes de la substance, imaginaient les modalités de cette destruction de la matière ; certains, par application de la phrase évangélique, croyaient que la figure du monde était transitoire, mais que sa substance demeurerait ; d’autres voyaient, dans la fin du monde, une sorte de transfiguration de cette substance, s’accomplissant en même temps que l’idéalisation de la chair dans un universel et paradisiaque renouveau ; d’autres encore jugeaient inutiles une transformation du cadre même de la tragédie humaine, et n’apportaient, dans leurs théories, aucun changement à la matière insensible, inerte, sans péché ni vertu ; et dans des temps plus proches, Richard de Saint-Victor avait enseigné que, des quatre éléments, l’air et la terre, ressusciteraient seuls après la destruction des choses. Aux hommes de cette époque, préoccupés de tels problèmes il fallait donc apporter une explication à la fois syllogistique et mystique de cet univers où ils attendaient la justice.

Le point de départ théologique de son œuvre fut révélé à Joachim dans une sorte d’extase. Un dimanche de Pentecôte, durant son séjour à Sambucina, il ne put assister aux cérémonies. Il en ressentit un très vif regret et voulut du moins, à la fin de la journée, prier quelques instants dans la chapelle. L’heure versait entre les hautes montagnes un trouble irisé, un goût infini des nuances. Le silence du crépuscule était profond, et, lorsqu’il pénétra dans la pâle chapelle sans images, Joachim éprouva une tentation étrange. Un doute venait subitement de naître en lui, grandissait, s’imposait, un doute sur ce redoutable mystère de la Sainte Trinité qu’il scruta si souvent. En vain s’absorbait-il dans le récital des Psaumes, une voix intérieure, une voix ironique à la fois et doucereuse, reprenait les vieux arguments, cent fois ; réfutés et cent fois agressifs… « Crois-tu, murmurait-elle, que les trois Personnes soient distinctes de nature ? Oui ? Mais alors compte bien, et tu trouveras trois dieux. Non ? Mais alors la Trinité s’évanouit. Regarde bien : tu ne verras plus qu’une personne… » Et si Joachim se répondait à lui-même par la distinction de raison virtuelle qui existe entre les personnes et la nature, la voix reprenait, chuchotante : « Tu vois trois personnes, mais chacune d’elles est infinie, n’est-ce pas ? Si elle ne l’est pas, comment serait-elle Dieu ? Et si elle l’est, il y a donc trois infinis ? » Et Joachim s’expliquait avec fièvre que la Trinité, c’est l’organisation de l’infini. Mais s’il s’appliquait à concevoir l’unité divine, la voix lui soufflait : Arius ! Et s’il insistait sur les personnes, la voix ricanait : Sabellius !

L’obsession devenait intolérable. Joachim eut alors l’inspiration de rythmer les versets qu’il récitait comme si sa psalmodie eut été accompagnée d’une musique, afin de bercer et d’endormir sa pensée en révolte. Au même instant, un symbole rayonna dans son esprit, précisément évoqué par sa chantante prière, celui du psaltérion qui soutenait les chœurs religieux, et cet instrument triangulaire lui apparut avec ses cordes tintant sous le plectre, comme l’image même, imparfaite mais frappante, de la Trinité. Entraîné par sa fougue imagée, il comparait l’instrument au Père, les psaumes qu’il soutient au Fils, le mode de psalmodie des choristes à l’Esprit. Les rayons du couchant glissaient des cimes pâles, embrasaient les vitres claires d’un enchantement doré. Il voyait réduites, anéanties, les propositions des prélats hérétiques et des docteurs factieux. La flamme illuminatrice des vieux conciles brûlait en lui. Il voyait, il saisissait, à travers l’allusion et le voile… Oui ! il ferait taire en lui cette voix sortie des livres mauvais, filtrée des dialectiques faussées, des complications de sa raison personnelle. Et tout de suite il se promit d’écrire, à la défense du grand et triple mystère, un ouvrage dont le titre lui était donné par cette image qui venait de le frapper si vivement. Il sortit rasséréné de la chapelle glacée et nue, le cœur tout embrasé de vérité. La paix du cloître, l’immobilité des jardins bordés de buis monacal et plantés de cyprès funéraires, le silence des prairies vertes d’âcre et neuve fraîcheur, et, plus loin, des immenses forêts et des cimes heureuses, l’enveloppaient de la certitude retrouvée. Il frémissait, avec son goût de spéculation et son instinct de lutte, d’exaltation philosophique. Dans la nuit, il se mit à l’œuvre.

Le mystère de la Sainte Trinité est, par sa donnée même, insoluble. La sagesse était de l’exposer. Ce fut la tâche des conciles. Le danger fut de l’expliquer. Ce fut la chaussetrappe des penseurs. Dans cette explication, que l’Église considère par avance comme vaine, les plus hauts esprits de l’orthodoxie ne parvinrent qu’à d’ingénieuses et parfois puissantes — mais toujours insuffisantes — comparaisons. La difficulté véritable, beaucoup plus redoutable sans doute que celle de la coexistence de trois infinis ou que d’autres non moins délicates, réside dans l’opposition entre les rapports, en Dieu, de la nature et des personnes. Il faudrait concevoir trois entités à la fois distinctes et identiques à la substance. Quoi qu’il en ait été jugé, l’objection qu’entendait s’élever en lui Joachim dans l’église cistercienne est éminemment insidieuse. Certains théologiens voulurent cependant rationaliser en quelque sorte ce mystère mais se trouvèrent forcément obligés, pour l’élucider et le rabaisser à la portée de la raison humaine, d’en sacrifier un des éléments essentiels. Le problème consiste donc à maintenir la nature communiquée dans la plénitude à trois personnes sans admettre de division de substance.

Les uns voulurent, avant tout, conserver l’unité de substance, la simplicité divine, la monade[[49]](#footnote-50) pure. Cette conception a trouvé son expression la plus retentissante et la plus complète dans la théorie d’Arius. Mais le résultat en est net : les trois personnes ne sont plus égales et l’on aboutit immédiatement à cette trinité que des critiques ont pu décrire, avec un vif bonheur de formule, comme une trinité décroissante, composée du Père qui ne crée que le Fils, et d’un Fils qui, au premier rang de ses créations mais, parmi celles-ci, crée l’Esprit. La théorie arienne rétablissait l’unité absolue du Père au détriment du Fils et de l’Esprit, séparés du Dieu unique par une différence de nature et transformés de la sorte en démiurges secondaires, en qualités créatrices qui font dépendre, du Père inaccessible, le monde créé.

D’autres, au contraire, cette fois au détriment de l’unité numérique de la substance, se sont attachés à la nature individuelle des trois personnes, dont chacune est infinie mais dont la réunion peut seule constituer Dieu. Dans sa conception de la Trinité, sans s’apercevoir lui-même d’une hétérodoxie qui tenait à de subtiles nuances, Joachim se rattachait à ceux-ci, se rapprochait en somme des théologiens et philosophes grecs, du professeur Ascunagès, par exemple, ou du philosophe Jean Philiponos[[50]](#footnote-51). D’un mot, et pour marquer d’un trait un peu fort sa position théologique, il se rangeait parmi les trithéistes, et ce fut d’ailleurs comme entachée de trithéisme que le Concile de Latran devait condamner sa thèse trinitaire. Il voyait, en effet, dans le Dieu triple et un, les trois personnes distinctes toutes trois parfaites sans doute, toutefois unies non par une même substance mais par leur nature semblable et constituant en un Dieu unique trois entités séparées. Certes, il apercevait l’unité profonde de Dieu, mais en quelque sorte à un second degré. Il lui fallait, pour concevoir Dieu, procéder à une opération intellectuelle de synthèse, alors que les théologiens orthodoxes procédaient plutôt à une analyse, fixant d’abord, avant toute critique, l’unité divine. Cette position de Joachim se trouvait ainsi opposée, pour prendre des exemples, d’un côté à l’unitarisme d’Arius, en ce sens qu’il repoussait la différence de degré entre les trois Personnes, et, d’un autre côté, à la thèse de Pierre Lombard[[51]](#footnote-52), en ce sens qu’il n’acceptait pas de surajouter aux trois Personnes la substance identique qui, à son avis, créait une Quaternité. Ces théories ne lui eussent pas permis, au surplus, la première surtout, d’établir avec la précision que nous pourrons admirer son schéma de l’histoire universelle.

Pour lui, les trois Personnes sont égales, mais elles demeurent distinctes. Il est très loin d’Arius, mais très loin de Pierre Lombard. Sa volonté très nette de conserver l’égalité entre les trois personnes corrélative à sa critique aiguë de la substance qui lui apparaît, si on l’ajoute aux trois entités, soit comme un flatus vocis*[[52]](#footnote-53)*, soit comme un quatrième Dieu, pouvait lui permettre de s’imaginer orthodoxe par opposition, elle ne pouvait pas l’empêcher d’aboutir en réalité au trithéisme. Mais si les trois Personnes divines lui étaient apparues distinctes dans une sorte de hiérarchie mystique où le Logos eût tenu la seconde place, et où l’Esprit n’eût apparu qu’en qualité de troisième Éon[[53]](#footnote-54), comment Joachim eût-il pu réserver à cette troisième Personne, nettement inférieure par rapport au Père et au Fils, le soin d’inaugurer le dernier âge du monde et d’apporter la Révélation définitive ? Et si les trois Personnes ne se fussent pas assez distinguées à son gré dans la substance unique, se serait-il trouvé à l’aise pour répartir à chacune d’elles un rôle précis et différent dans le déroulement de l’Histoire ?

Mais, précisément, si sa conception de la Trinité lui interdit de distinguer l’unité (au sens scolastique du mot) de Dieu, elle lui révèle l’unité (au sens logique de la formule) du monde. Les trois Personnes divines ne doivent-elles pas avoir chacune, dans le Drame de l’Être qui se poursuit dès avant l’apparition d’Adam au milieu du jardin paradisiaque, avant même le mystérieux combat des Anges, leur puissance particulière ? Distinctes, ne doivent-elles pas avoir leur rôle distinct ? La négation ici, devient difficile. Et lorsque Joachim, imbu de cette théorie préconçue, purement doctrinale d’ailleurs, examine les faits, compulse les textes sacrés, il en tire pour la compréhension et l’aménagement de ces faits, un cadre grandiose dans lequel il distribue tous les événements.

La Trinité n’apparaît pas tout à coup, en effet, dans sa gloire complète, ineffable, indivisible. Il semble, à lire la Bible, que Dieu se dévoile. Au commencement des Temps, le Père apparaît, tout puissant dans une majesté unique. Certes, après la faute, — la bienheureuse faute, comme l’écrira Augustin[[54]](#footnote-55), — le Fils est annoncé, Médiateur assuré. Mais l’Esprit ? À peine, au deuxième verset de la Bible, est-il écrit que l’Esprit de Dieu se mouvait au-dessus des eaux. Puis le silence retombe. Les Prophètes, alors, annoncent la venue du Fils, précisent son rôle de victime et de Sauveur, multiplient, à son égard, les images et les descriptions. Aucun d’eux ne parle de l’Esprit[[55]](#footnote-56), ou du moins le désignent-ils en des termes très vagues. Yahvé demeure l’Éternel, la monade immuable qui domine le monde, en dirige les destins, intervient dans la marche des événements, envoie ses messagers à ses élus.

Cependant le Fils apparaît. À l’Ancien Testament, qui exposait l’œuvre créatrice du Père, s’ajoute le Nouveau Testament, qui relate l’œuvre médiatrice du Fils. Et voici que le Père ayant prédit la venue du Fils, le Fils annonce, à une heure tragique entre toutes, la venue de l’Esprit : « J’ai encore beaucoup de choses à vous dire, mais vous ne pouvez pas les porter maintenant. Quand le Consolateur sera venu, l’Esprit de Vérité, il vous conduira dans toute la vérité ! » Ces paroles mystérieuses de Jésus, au cours du repas mystique qui précéda la Passion, ne prédisaient-elles pas, avec clarté, le règne futur de la Troisième Personne de la Trinité qui apporterait à l’histoire humaine un équilibre ternaire correspondant à la nature divine et couronnerait l’œuvre de la Création ? Trois Personnes créatrices ; trois époques humaines. Joachim s’en persuadait chaque jour davantage. D’illustres devanciers l’autorisaient à ces rêveries métaphysiques. Avant lui, saint Augustin, Scot Erigène, n’avaient-ils pas, avec des formules diverses, proposé une solution pareille au problème de la vie ? Il y avait, dans cette succession de mystères, une logique qui satisfaisait la raison.

La mise au point de la doctrine trinitaire dans le Psaltérion s’imposait donc à Joachim, moins peut-être pour éclaircir ses propres doutes et vitupérer les adversaires du dogme que pour marquer sa propre position. Il s’agissait, en somme, de donner implicitement à sa conception générale de l’univers une base solide, orthodoxe et définitive, de relier le drame humain à une organisation métaphysique, et de copier, en quelque sorte, le fini sur l’infini.

Il écrivit ainsi un ouvrage symbolique curieux, un peu lourd, très intellectuel, dans ce latin barbare et broussailleux du haut moyen âge qui fut le sien, avec ça et là ces mots rares qui sont l’apanage hermétique des décadences, un latin de cloître tout nourri, pénétré, éclatant de citations de l’Écriture. Il le divisa en trois parties dont chacune correspondait à une Personne de la Trinité et qu’il fleurit des comparaisons surgies soudain dans son esprit au cours de la tentation du soir de la Pentecôte. Ces images subtiles, — le Père étant le psaltérion qui crée l’harmonie, le Fils les psaumes que soutient l’instrument, le Saint-Esprit la psalmodiation du chœur des moines —, comme à peu près toutes celles qui servirent aux théologiens pour rendre sensible le mystère de la Sainte Trinité, n’expliquent rien. Aucune n’éclaire la difficulté de l’unité de substance et de la diversité de personnes.

Dégagée de certaines discussions infiniment ténues, la partie agressive, portant bien la marque du caractère violent de Joachim, demeure la plus intéressante. Il attaquait âprement Sabellius, envisageant les trois personnes comme les modes d’être, les différences d’action d’une seule personne. Il fonçait sur Arius, sur son subordinatianisme, sur sa proclamation de l’inégalité des trois Personnes réservant la divinité au Père, sur son affirmation que le Fils avait été engendré hors du temps par le Père mais n’était pas avant d’avoir été engendré, et que l’Esprit procédait du Fils seul. Il critiquait avec plus d’à-propos, car il s’agissait d’un contemporain dont la thèse n’avait pas subi, malgré l’action de saint Bernard, la condamnation qui frappa celle d’Arius, l’ancien chancelier des écoles de Chartres, Gilbert de la Porrée[[56]](#footnote-57), mort depuis quelques années. L’auteur du de Trinitáte distinguait entre l’essence divine et les trois Personnes dont chacune ne suffisait pas à constituer Dieu, mais dont seule la réunion le réalisait. Joachim montrait le danger de cette conception habile, mais ne s’apercevait pas que, précisément, la thèse de Gilbert de la Porrée se rapprochait de la sienne. En réalité, il s’évertuait inconsciemment dans cette attaque, à sauvegarder son orthodoxie personnelle, à pousser à la couleur crue les nuances légères qui distinguaient sa doctrine des théories teintées d’aristotélisme de sa victime scolastique. Il tenait là, à sa discrétion, une de ses bêtes noires, un de ces philosophes dont il voyait clairement le danger pour l’école mystique. Sabellius, Arius, c’était le passé, les longues luttes maintenant légendaires dénouées par la souveraine décision des Conciles. Mais Gilbert de la Porrée, mais Abélard[[57]](#footnote-58), mais le vieux Jean de Salisbury[[58]](#footnote-59), morts d’hier ou vivant encore, voilà quels étaient sous des apparences pieuses et en toute bonne foi les créateurs de méthodes qui, tôt ou tard, saperaient les principes. Joachim, après saint Bernard, s’emportait avec une véhémence sacrée contre leurs arguments d’école. Ce petit livre dont il poursuivait la composition à ses rares instants de loisir, c’était bien la préface ardente, clairvoyante et symbolique de la grande œuvre qu’il préparait sans relâche.

De cette œuvre, il a définitivement fixé dès maintenant, grâce à sa conception théologique, les lignes essentielles, le plan général. Tout est triple, Dieu, le temps, l’histoire. Là se trouve la clef de l’énigme.

## VI

Le passé, nous le connaissons. Le présent, nous le vivons. De ces deux réalités, ne pourrons-nous pas déduire l’avenir ? Le Père a eu son règne. Le Fils voit s’achever le sien. Inévitablement, l’Esprit doit donc jouer son rôle. Loin du monde, entouré de ses secrétaires, dans le scriptorium de l’abbaye peuplée de beaux cyprès, toute délicieuse de silence, en marge des cités et de la vie, Joachim pouvait prolonger à loisir ses méditations sur un pareil thème. Quel événement, quelle objection l’eussent arrêté ? Mais le danger, pour de telles spéculations, résidait justement dans l’isolement où il les poursuivait. Visionnaire, Joachim possédait l’esprit géométrique, et, s’évadant du réel à force d’abstraction, tournant, retournant, torturant des versets dont il voulait appliquer les images à l’histoire, il créait peu à peu un univers factice. L’idée que le monde se développe suivant une logique impérieuse le persuadait que la connaissance du passé doit permettre, par simple déduction, la précision de l’avenir. Certes, il a pérégriné, il a gouverné une abbaye, gouvernement qui constitue la pierre de touche d’une maîtrise des âmes. Mais il n’a jamais travaillé en pleine humanité frémissante et douloureuse. Dans saint Augustin, on sent l’expérience du monde. Dans saint François, on sentira le frisson de la sensibilité. Joachim, entre eux, apparaît comme un pur intellectuel. Nul cœur ne bat dans son œuvre. Il reconstruit l’univers avec des formules.

Sa thèse générale offre une ardente, une implacable spiritualité. L’homme, parti de la chair, doit aboutir à l’esprit pour que s’achève l’histoire du monde, toute vérité ayant été enfin révélée et comprise. Or que voyons-nous jusqu’ici dans la tragédie divine ? La Création, la Rédemption. Voilà les deux règnes successifs qui se sont déroulés, l’un terminé à la naissance du Christ (ou plus tôt, en réalité, mais il vaut mieux écarter les subtilités de Joachim, ne tenir compte que des grandes lignes de sa théophanie), l’autre qui se clôt en ces années de trouble, de doute, de terreur. Mais si nous parvenons à saisir entre ces deux règnes, celui du Père et celui du Fils, un parallélisme certain entre les personnages, une concordance irréfutable dans la marche des événements, nous n’aurons plus qu’à inscrire, en face de ces personnages et de ces événements de deux périodes humaines, des personnages pareils, des événements semblables, qui constitueront ainsi, sur un autre plan, avec une exactitude parfaite, la troisième partie de l’histoire.

Pour établir le parallélisme des deux premiers temps, nous possédons l’Ancien et le Nouveau Testament. Pour établir le parallélisme du dernier temps avec les deux premiers, nous possédons l’Apocalypse. À préparer ce tableau, l’abbé Joachim apporta une ingéniosité, une connaissance des textes, une habileté à saisir les nuances, et même à fausser de bonne foi le sens des phrases, qui forcent vraiment l’admiration. Et de la sorte, rassemblant les morceaux épars d’un puzzle sacré, il aboutit à construire enfin par un immense travail de marqueterie une image de l’histoire universelle — image qui sans doute offre un ensemble logique, mais pour le perfectionnement de laquelle il a dû, ça et là, limer quelque relief récalcitrant, forcer quelques aspérités qui refusaient l’engrenage, ajuster quelques coins rebelles.

Les deux premiers règnes — correspondant, en somme, aux sacerdoces de Scot Erigène — figurent les étapes de l’humanité vers le spiritualisme absolu. Le premier, dominé par le Père, est celui du mariage, celui où la chair, proche du péché primordial, remporte encore. Le mariage, qui réglemente les passions charnelles, est alors le degré le plus élevé de la dignité humaine. Le chef de la famille est prêtre devant le Seigneur, et dépose aux pieds des autels les prémisses de la moisson. Les serments s’échangent sur les cuisses. Ce début de l’histoire, traversé d’idylles qui enchanteront toujours l’imagination des hommes, est illuminé par la splendeur des patriarches entourés de leurs fils et de leurs petits-fils. Tout au long de cette époque, Joachim choisit les personnages particulièrement importants, les événements les plus remarquables qui lui servirent de prototypes et, la liste dressée, il chercha dans l’histoire du Christ et de l’Église les doublets nécessaires.

Ce second règne, en effet, doit être la réplique du premier, mais porter en même temps à un plus haut degré la spiritualisation de l’être. Il est l’œuvre du Fils et comporte l’avènement des clercs. Certes, Joachim parlait des clercs avec un dédain visible. Il a nerveusement stigmatisé, grâce à un amusant renfort de comparaisons choisies dans la faune et la flore mystiques, les clercs relâchés et simoniaques qui ne s’arrachent pas au monde, se gobergent[[59]](#footnote-60) dans des palais, trafiquent de leurs bénéfices. Mais, tout de même, à son point de vue, il se trouvait bien obligé d’apprécier dans la cléricature un état supérieur à celui de cette existence charnelle qu’il détestait, de cette joie familiale qu’il repoussait au point de repousser ses parents. Le clerc, même si, mauvais pâtre, il trafiquait dans l’ombre, n’en rendait pas moins hommage par son vœu, fût-il transgressé, à la vertu que prisait particulièrement Joachim. En face de la liste établie pour le règne du Père, il en dressa donc une qui résumait le règne du Fils. Il opposait au précurseur Moïse le précurseur Jean-Baptiste. Il opposait au sabbat précédé du jugement de Sodome, le sabbat précédé de celui de Babylone, il dressait des généalogies parallèles, comprenant un nombre identique de générations, et il aboutissait ainsi à une construction factice, mais harmonieuse, et qui frappait vraiment par sa qualité géométrique.

Ainsi, les deux premiers termes sont posés et concordent avec précision. Il ne reste plus qu’à transcrire en face de cette histoire du passé l’histoire de l’avenir. Elle est là, certainement, dans les textes : le voyant peut l’y suivre, par une lecture symbolique. Il suffira de changer les noms, de mettre un personnage à la place d’Adam, de trouver un précurseur, de prédire un jugement avant le sabbat suprême.

Sous quel signe se développera cette période historique ? La réponse est évidente : ce sera le règne de la troisième Personne divine, de l’Esprit. L’épuration continuera, parviendra finalement à son but, la délivrance de l’âme régnant cette fois sur la chair. Les clercs ont commencé cette sublimation des instincts, mais n’ont pas renoncé à la vie active : ils sont restés dans le monde, n’ont pas rompu complètement avec le corps. Les moines porteront donc au plus haut degré, par la vie contemplative et le renoncement absolu, l’exaltation de l’esprit. Et ce règne du Paraclet s’approche, la préparation s’en déroule déjà, sous les yeux indifférents de ceux qui ne voient, qui ne verront jamais que la lettre, comme le règne du Christ s’élaborait au milieu des Juifs aveuglés. L’Esprit, voilé dans la Bible, et qui perce de ses rayons les âmes des Apôtres au soir de la Pentecôte, va se révéler dans sa gloire souveraine. Une chronologie sérieuse l’atteste et Joachim sait que la seconde époque ne doit durer, à dater du Christ, que quarante-deux générations.

L’avènement du Paraclet est donc fixé à l’année 1260. Et Joachim transcrit les différents stades de la troisième époque de l’histoire dans une colonne particulière accolée aux deux premières. Les événements, les personnages, y apparaissent selon un rythme connu, d’après une succession prévue. L’Adam de ce règne spirituel a déjà disparu ; ce fut saint Benoît, père du peuple innumérable et pur des moines. Le précurseur en est Élie, enlevé jadis au ciel sur un char de feu, réservé par l’Éternel pour l’annonciation des derniers jours, et qui, sans doute, médite dans un couvent, prophète inconnu, en attendant son heure. Et bientôt vont éclore les grands ordres contemplatifs, ceux par qui ce monde de chair, de désordre, de haine, sera purifié, organisé, pacifié. C’est là, dans ces affirmations impérieuses, et non dans les inauthentiques peintures de saint Marc, que Joachim a véritablement prédit la venue de saint François et de saint Dominique. C’est dans ses phrases lourdes et vigoureuses, aux répétitions prenantes, aux redites heurtées, que l’on entend frapper en cadence sur les routes de l’avenir, bruit innombrable, les pas chaussés de sandales des pauvres volontaires… Ainsi, se présentait dans son esprit, l’histoire universelle : l’Ancien Testament, le Nouveau Testament, l’Apocalypse, en sont le divin triptyque. Nous verrons plus tard, lorsqu’il achèvera son œuvre, comment il couronnera de millénarisme cette construction idéologique.

Ces idées n’apparaissent pas, en elles-mêmes, bien neuves. Dans le trouble de l’heure, combien d’esprits attendaient l’Antéchrist ? Pour les Vaudois, il devait être le Pape.

Chaque époque, souillée du sang des justes ramène les imaginatifs à l’attente de cet Être qui annoncera, par sa fausseté, la vengeance véritable. Quant au millénarisme, il a longuement hanté les âmes les plus hautes et saint Augustin lui-même avoue qu’il se laissa séduire par le sabbat des mille années. L’idée d’une accalmie paradisiaque dans le drame angoissant sera toujours une source heureuse pour les hommes lassés par moment de leur lutte austère. Mais le mérite de Joachim fut d’avoir condensé toutes ces imaginations éparses en un corps de doctrine, de les avoir authentifiées par l’examen des textes, et d’avoir fixé au déroulement des scènes une date exacte. Il avait dressé le calendrier de l’Apocalypse.

Si ces études délicates eussent été poursuivies en silence, dans un seul but de curiosité personnelle ou pour l’édification d’un petit groupe de moines, elles n’eussent guère présenté d’inconvénients pour leur auteur. Seulement l’abbé Joachim ne demeurait pas confiné dans son appartement d’exégète. Accompagné d’un de ses secrétaires, il accomplissait, de temps à autre, de brefs voyages, soit pour régler quelque affaire du couvent dont il était l’hôte, soit pour prêcher dans un monastère voisin. Ses hagiographes nous ont conservé d’ailleurs sur ces promenades pastorales de charmantes anecdotes qui annoncent le récit des pérégrinations franciscaines. Une nuit, par exemple, qu’il s’était arrêté avec Luc dans une abbaye cistercienne, il entendit son compagnon se lever à plusieurs reprises, pour boire un peu d’eau. Il rappela sévèrement au jeune moine, et sans doute avec l’amertume du dormeur réveillé, que la règle interdisait de prendre la moindre nourriture ou la moindre boisson hors des heures de repas. Luc s’excusa sur la longueur de l’étape et la dureté du soleil. Joachim ne voulut rien entendre, et lui intima l’ordre de se coucher et de prier. Le malheureux ascète se jeta sur son grabat. Torturé à nouveau par la soif il récita quelques psaumes et la prière lui fut une glace merveilleuse qui le rafraîchit pour jamais. Il devait raconter plus, tard que, depuis cette nuit illuminée d’un miracle, il n’avait pas été tenté une seule fois par la faim ou la soif, de transgresser la règle.

Mais il était une soif plus secrète et plus intense que Joachim, non seulement n’apaisait pas, mais excitait. Au cours des entretiens que ces déplacements lui procuraient dans le monde, pendant ces repas qu’il prenait chez des clercs ou des laïcs, sans doute devait-il, avec ce don de spiritualisation où il excellait, amener la discussion la plus banale sur les sujets auxquels il se consacrait exclusivement.

Dans les longs réfectoires mal éclairés de résine dont les soubresauts enluminaient les crânes tondus, dans les salles bourgeoises rougeoyant de cire fine, tous alors se taisaient. Des éclairs passaient dans ses phrases, éclairant pour ses auditeurs de subits abîmes. Il ne pouvait se retenir de tracer des allusions à ses découvertes, d’entremêler de prophéties discrètes ses moindres vues sur le présent. Il laissait entrevoir que déjà peut-être, dans un de ces monastères où il s’arrêtait ainsi, le prophète Élie se préparait sous un humble froc à sa mission de précurseur. Il supputait les dates, indiquait pour quelles raisons l’heure lui semblait placée sous le sixième signe de l’Apocalypse. Le sixième, et l’histoire n’en compte que sept… Que l’on se figure l’épouvante de ceux qui l’écoutaient discourir de la sorte, avec une gravité de prophète. En sortant de ces entretiens, les plus sceptiques des auditeurs frémissaient, ajoutaient d’autres précisions, tirées des événements, aux précisions scripturaires de Joachim, entrevoyaient dans les catastrophes d’Orient, dans la prise du Saint-Sépulcre[[60]](#footnote-61), dans la multiplication des sectes, dans l’insolence des hérésies, les marques certaines de la fin du monde. Ils regardaient autour d’eux, cherchaient à distinguer les dix chefs qui recevront autorité pendant une heure avec la Bête, et combattront l’Agneau. Ils levaient leurs regards vers le ciel, s’attendaient à voir le soleil devenir subitement noir comme un sac de crins, et les étoiles tomber comme des figues vertes… « Cachez-nous ! allaient dire les riches, les puissants et les esclaves, aux roches des montagnes, car le jour de la colère est venu, et qui peut subsister ? »

Éternelle soif de la Justice ! Partout et toujours ceux qui souffrent en appelleront à l’heure du tribunal suprême. Dans le cœur de l’opprimé, dans l’esprit du vaincu, brillera toujours cette petite et fixe lumière. Celui-là même qui, malade, voit les plus humbles joies du monde lui échapper, dévore en silence ses larmes, se raidit avec orgueil contre son âpre destin, et conserve, secrètement son espoir, dans un jour d’égalité où il recevra la compensation de sa vie misérable. Ayant semé ses sourdes menaces, l’abbé Joachim pouvait bien rentrer dans sa cellule studieuse, reprendre ses vérifications, animer de visions un monde géométrique : ses auditeurs de la veille chuchotaient encore. Ses idées, ses allusions se répandaient avec une étrange rapidité. Les marchands ambulants les colportaient amplifiées ; les frères allant d’un monastère à l’autre se les répétaient en se donnant le baiser de paix. Dans cette mystique Calabre les signes du jugement semblaient sortir de terre, funèbres et lumineux, et poursuivre les voyageurs de nuit comme des feux follets jaillis de la cendre des morts.

Aussi des blâmes ne tardèrent-ils pas à atteindre Joachim. Par sa conception de la vie monacale il exaspérait son ordre. Ses supérieurs hiérarchiques avaient été blessés de son recours personnel au Souverain Pontife ; ils le jugeaient un moine inquiet, d’âpre caractère, ne se sentant nulle part en sécurité, poussé sans cesse vers quelque nouveau monastère, en même temps qu’un abbé indépendant, subordonnant le statut cistercien à sa propre autorité, n’hésitant pas à délaisser ses ouailles pour se livrer à des travaux suspects. Certes, Joachim n’avait encore publié ni même achevé son Psaltérion, et ne pouvait, par conséquent, être soupçonné d’hérésie. Mais les cisterciens connaissaient la nature de ses études, et devaient se répéter, à son sujet, le mot définitif de saint Bernard : « Ma philosophie, c’est Jésus crucifié ». À quoi bon ces recherches bibliques ? À quoi bon vouloir écarter les voiles que Dieu jugea nécessaire de placer entre l’avenir et nous ? Un moine doit suivre la Règle. Joachim n’avait pas adhéré à la congrégation cistercienne pour établir des concordances entre les personnages de la Bible et ceux de l’Évangile, et lier deux à deux les persécutions d’avant l’Incarnation et les persécutions d’après la venue de l’Esprit. Il n’était pas abbé pour prendre des congés de deux ans hors de son abbaye, pour abandonner des moines révoltés contre la férule de son successeur et prêts à désagréger leur monastère. Et quel signe, d’ailleurs, possédait-il de l’authenticité de sa mission ?

Mais, et cette fois par sa conception de l’histoire, il s’attirait d’autres animosités. D’abord, le clergé ne pouvait que s’émouvoir de ses déclarations sibyllines. Le second règne qui s’achevait était celui des clercs. Si le troisième, dont saint Benoît avait donné le lumineux signal par la fondation de ses abbayes, s’affirmait réellement comme celui des grands ordres contemplatifs, que deviendrait l’Église ? N’apparaîtrait-elle, pas très vite comme inutile par son infériorité spirituelle ? Sans doute Joachim parlait-il volontiers du triomphe de l’Église virginale. Mais que signifiait ce vocable ? Il ne s’agissait pas, aux yeux des prêtres qui s’inquiétaient de telles doctrines, d’une église enrichie d’une épithète : il s’agissait de l’Église tout court, de l’Église véritable du Christ, avec sa hiérarchie précise, ses dogmes définis, ses sacrements, ses prélats, son Sacré-Collège, et son Pontife. Que deviendraient cette hiérarchie, ces sacrements ? Certains critiques minutieux discernaient déjà un blâme excessif dans cette simple prétention de substituer une nouvelle Église à celle qui existait depuis des siècles et dont les moines faisaient partie à leur rang, avec leurs privilèges et leurs devoirs bien définis. Annoncer son remplacement, n’était-ce pas proclamer son insuffisance ? Ces clercs, que l’on sacrifiait ainsi dans l’ascension du monde vers le plan spirituel, étaient donc si peu dignes de respect ? Remplissaient-ils si mal leur rôle de ministres de Dieu ? Ces questions insidieuses ne pouvaient qu’animer contre Joachim un grand nombre de ces prêtres qu’il cherchait à déposséder de leur maîtrise morale.

Le pouvoir public, d’autre part, ne pouvait-il pas éprouver quelque crainte en entendant prophétiser la revanche prochaine des pauvres ? On ne connaissait que trop cette pauvreté altière qui finissait par la destruction des biens, l’annulation de la propriété individuelle, l’anathème sur les familles : les mendiants chastes, probes et illuminés, en marche sur les routes du Midi, signifièrent plus d’une fois le bouleversement de l’ordre social. Les gouvernements se méfient avec une juste facilité des citoyens qui se déclarent parfaits, la perfection se révélant rapidement tyrannique. Les Vaudois, les Albigeois, les Cathares, d’autres sectes encore, celles-ci réduites au groupement de quelques excentriques, suffisaient largement à occuper les loisirs des représentants de l’autorité. Joachim allait-il susciter en Calabre quelque hérésie, plus sociale encore que religieuse, et réunir tous les exaltés du sud de la Péninsule aux tribus des Vaudois du Nord de l’Italie, de la Provence et de la région lyonnaise ?

Certes, ces arguments n’étaient pas ramassés en un faisceau précis ; plutôt flottaient-ils parmi les appréciations portées sur Joachim dans les conversations particulières d’un certain nombre de moines et de laïcs. Et puis, la haute réputation de sainteté de l’abbé, l’intégrité superbe de sa vie, la considération dont continuaient de l’honorer les Papes et les dignitaires de l’Église, le sauvaient encore de tout blâme direct. Toutefois ces méfiances subtiles, cette lointaine mais continuelle opposition de ses supérieurs et de plusieurs personnalités cisterciennes, le gênaient sournoisement dans ses travaux. Non pas qu’il doutât de leur légitimité, mais il sentait bien qu’il n’était nullement en règle avec son ordre, et qu’en définitive il avait mis ses supérieurs en présence d’une décision papale. Et puis, il ne pouvait pas ignorer que l’abbaye de Corazzo devenait en son absence une magistrale pétaudière[[61]](#footnote-62), vociférant sous la crosse géminée et impuissante du malheureux abbé de Fossanova. Sans doute la fièvre soutenue dans laquelle il travaillait, le monde étrange de symboles et d’images, traversé de grandes ombres, au milieu duquel il vivait le reprenaient, l’arrachaient à ses doutes. L’ordre pontifical soutenait, justifiait, redoublait son zèle.

Sur ces entrefaites, mystérieux et tenace ennemi toujours grondant aux confins de la chrétienté, Saladin s’empara de Jérusalem. L’événement prit dans les imaginations morbides du temps un relief satanique. Un reflet d’enfer éclaira l’assaut de la ville sainte. Joachim en fut quitte pour découvrir dans le prince arabe le premier des dix rois prédits par l’apôtre Jean et qui recevront autorité pour une heure. Mais le violent Urbain III, qui ne recherchait point les concordances, en mourut de colère dans son palais de Ferrare.

## VII

En apprenant la mort du Pontife, Joachim découvrit dans cet événement funèbre l’occasion de mettre fin aux menées occultes, monastiques ou séculières, qui menaçaient sa réputation et sans doute aussi de se libérer définitivement d’une autorité dont il craignait quelque éclat décisif. Soupçonna-t-il, d’autre part, que s’il ne reprenait pas contact avec la cour romaine, l’appui du futur Pape pût lui manquer, et qu’il se trouvât de la sorte abandonné à la merci de ses supérieurs ? En tout cas, il colligea les manuscrits inachevés de ses trois ouvrages. Puis, remerciant ses collaborateurs d’un zèle qui ne s’était pas démenti pendant deux années, il quitta, à la fois avec regret et soulagement, le scriptorium où il goûta de hautes joies spirituelles mais entendit rôder autour de lui de vagues suspicions. Il dut jeter sur le décor d’église, de fermes, de cyprès, le profond regard de l’érudit qui délaisse son asile. Cette chapelle, c’était sous sa voûte qu’il eut la révélation du symbole trinitaire ; ce cloître, il s’y promenait au crépuscule, commentant aux moines attentifs les versets obscurs ; ces humbles jardins eux-mêmes, il y avait arraché les choux qu’il fit servir au frère Luc en un dîner miraculeux, pour le délivrer de ses maux d’estomac. Et de leur côté les moines durent voir à regret s’éloigner cet homme étrange, entouré de chuchotements, qui jetait sur leur monastère une lueur de sainteté bizarre.

Aussi bien son retour à Corazzo s’avérait-il tardif. Il y trouva l’anarchie. Ses hagiographes ne nous donnent sur l’état de cette abbaye que des renseignements très généraux. Mais nous savons, par les satiriques du temps, ce que signifiait alors le relâchement dans un monastère ; les moines avaient dû s’égailler, quelques-uns se risquer dans le monde, se préoccuper d’affaires temporelles, les moins hardis se contentaient d’écorner la règle, et de faire à Dieu et au travail une part minime. La sévérité de l’Ordre demandait, pour porter ses fruits, la continuelle présence d’un animateur discret et puissant, prêchant l’austérité par son seul silence. Et dans la circonstance les moines frondeurs avaient dû mener la vie dure au malheureux abbé intérimaire.

Joachim, délaissant tout souci d’exégèse, consacra plusieurs mois au relèvement moral de l’abbaye dont il se sentait comptable devant Dieu. Les manuscrits dormirent dans l’armorium, sous ciel, près du Droit civil abhorré. Bientôt, grâce à cette direction ferme et ce pur exemple, le monastère reprit sa vie coutumière de silence, de ferveur et de travail. Entre temps, soucieux de reconnaître les dévouements dont il venait de bénéficier, Joachim avait fait nommer abbé de Sambucina son ancien secrétaire Luc. Cette nomination fut d’ailleurs l’occasion d’un de ces miracles charmants qui s’épanouissent rarement, en roses timides et fraîches, dans le sec intellectualisme de cette existence. Frère Luc, nous l’avons vu plus haut, bégayait affreusement. Il s’effraya de sa dignité nouvelle et la refusa en prétextant cette infirmité qui le rendait, affirmait-il, inapte aux tenues de chapitre et aux sermons. Joachim, implacable, lui donna l’ordre d’accepter. Alors, avec une foi touchante dans la sainteté de son vieux maître, il s’inclina. Le matin de son intronisation il monta paisiblement en chaire pour la harangue d’usage. Et subitement, après quelques butements de langue qui ne firent que rehausser le miracle, il prêcha avec une aisance et une netteté parfaites devant son troupeau monacal frissonnant d’extase. De tels récits, propagés avec soin par des disciples heureux, donnaient à l’abbaye régénérée un lustre plus vif encore que par le passé et les pieux retraitants y affluaient. Quelques-uns, baignés par le charme sombre de ce monastère et la mystérieuse sainteté de l’abbé, y revêtaient définitivement la bure cistercienne. D’autres y passaient des années avant de prononcer leurs vœux, dans un état mi-laïc, mi-religieux, sorte de liberté enchaînée, et menaient au milieu des moines une vie assez semblable à celle que devaient plus tard illustrer les solitaires de Port-Royal. Parmi ces derniers figurait, à cette époque, un riche gentilhomme, René Capoccio, qui s’attacha particulièrement à Joachim et lui servit longtemps de secrétaire bénévole. Les biographes lui donnent une certaine importance dans les décisions de Joachim, et dom Gervaise le désigne même comme l’inspirateur du Commentaire d’Isaïe qui devait paraître au début du siècle suivant. L’erreur est ici manifeste, cet ouvragé apocryphe étant l’œuvre d’un joachimite du XIIIe siècle. En réalité, Capoccio, entré par ses fonctions dans l’intimité spirituelle de Joachim, dut surtout l’entreprendre sur son œuvre interrompue, le questionner curieusement sur ses projets, et lui faire ainsi regretter plus amèrement d’en avoir suspendu l’achèvement. Entré de la sorte dans les confidences de son maître, il devait être le premier religieux de Flore et, par la suite, recevoir la prêtrise et mourir Cardinal. Les affaires de l’Église, pendant cette trêve active dans l’existence de l’abbé Joachim, paraissaient cependant plus embrouillées que jamais Grégoire VIII qui venait de succéder à Urbain III ne tardait pas à disparaître, et Paul Scholar, évêque de Preneste, montait aussitôt sur le trône pontifical sous le nom de Clément III. À vrai dire, le spectacle universel aperçu du haut de ce trône n’était guère rassurant et pouvait donner le vertige. En bas, au pied des marches sacrées, le monde bouillonnait. Les hérésies se multipliaient, surgissant ça et là en subites explosions qui attestaient l’existence de forts courants souterrains. La guerre divisait les rois d’occident qui eussent dû s’unir pour la délivrance de Jérusalem et faisaient couler le sang chrétien pour leurs seules convoitises territoriales. Si le Souverain Pontife portait plus loin son regard, au-delà des mers, il voyait la ruée musulmane emplissant l’Asie d’une immense rumeur de bataille, et, tout à l’horizon les coupoles de la Ville Sainte occupée par les infidèles lui semblaient un appel désespéré. Et si la chrétienté, à cette heure, se déchirait dans les luttes de France et d’Angleterre, comment s’étaient-elles effondrées, ces royautés d’Orient, dans un épuisement achevé à coups de lances ! On avait vu rayonner sur ces trônes chrétiens le concubinage et le divorce, des filles de prince passer de bras en bras, et la puissance franque agoniser avec ce malheureux roi lépreux[[62]](#footnote-63), tombant en morceaux au fond de son palais oriental, aveugle, puant le charnier, recroquevillé dans son épouvante d’impuissant. Ne valait-il pas mieux, vraiment, la disparition de ces potentats que le spectacle de leur avilissement ? Le nouveau Pontife trouvait donc une Église menacée dans ses frontières spirituelles et matérielles. La Bête de l’Apocalypse montait sur l’horizon de la mer, Joachim, toujours préoccupé des difficultés de son propre domaine, jugea inopportun de saisir de ses seules anxiétés un pape assailli par de tels problèmes.

Ce fut le Pape qui l’envoya quérir. Un beau jour d’avril de l’année 1188, l’évêque de Martiniano heurtait à la porte de l’abbaye, et signifiait à Joachim, d’un ton sans réplique, la teneur de l’ordre papal dont il était porteur. Clément III, dans une lettre élogieuse, rappelait à Joachim que les dons de Dieu ne sont pas départis vainement aux hommes, et que celui de la sagesse implique pour ses bénéficiaires de hauts devoirs d’altruisme. Il lui enjoignait donc d’avoir à terminer les ouvrages qu’il poursuivait sous les pontificats précédents et de les présenter sans retard au Siège apostolique. Il terminait en le menaçant du Jugement de Dieu qui lui demanderait compte, quelque jour, des talents inemployés. La mise en demeure était péremptoire.

Quel souci avait pu dicter au Pape cette lettre, au milieu des difficultés qui entouraient son avènement ? Peut-être, en présence de tant de menaces directes ou voilées, cherchait-il un prophète pour lui révéler l’avenir comme plus tard Philippe Auguste et le roi Richard devaient s’en référer à l’abbé de Flore des chances de succès de la croisade que leur prêchait précisément ce même Pontife. Mais, plus probablement, Joachim avait dû s’assurer, au cours de ses précédents séjours à la Cour pontificale, la protection de certains cardinaux ou de quelques dignitaires. Il avait certainement produit une impression profonde dans l’entourage ecclésiastique de Lucius III et d’Urbain III, et ses conversations sibyllines, colorant d’étrangeté la noblesse de sa vie, avaient dessiné de lui un personnage bizarre, mais sympathique. L’homme qui marche escorté de chimères produit toujours une secousse nerveuse sur les passants. Qu’il eût joué des circonstances comme un banquier de la hausse, travaillé à raffermir et multiplier ces protections tonsurées, demeure aisément dans la norme de la mystique. Les visionnaires affirment volontiers, au regard de leur doctrine, un prosélytisme tenace et avisé, et Joachim, si j’ose cet anachronisme, avait dû être machiavélique en l’honneur de l’Apocalypse. Il est dès lors probable que ses protecteurs s’empressèrent de prévenir en sa faveur ce pape qui venait à peine de revêtir la soutane blanche. Un tel procédé expliquerait bien le ton pressant et la bienveillance du bref, en même temps que sa réserve discrète, presque indistincte : la prière de soumettre les ouvrages achevés, leur encre encore fraîche, à la myopie, errant au ras des pages, des inquisiteurs. Clément III brûlait sans doute de découvrir les prophéties, mais se réservait prudemment d’en faire vérifier la valeur. Il avait écouté les voix précises et ardentes des amis, mais aussi repéré le lointain murmure des désapprobateurs : sa sagesse était à deux tranchants. Joachim s’effraya, paraît-il, discuta, mais vainement. Bref en main, l’évêque fut inflexible. Toutefois le conflit, s’il eut véritablement lieu, dut être rapide, et sans doute Joachim vit-il aussitôt tout le parti qu’il pouvait tirer de cet incident théologique. En tout cas, il tira du scriptorium les manuscrits délaissés, choisit le plus avancé, la Concordance des deux Testaments, le termina en hâte, et s’achemina vers Rome, bien décidé cette fois à régler définitivement la lourde question du gouvernement de l’abbaye. Même dans ce fourmillement laborieux qui l’entourait d’une activité excitante, même au milieu de ce peuple monastique qu’il animait de sa fièvre, sa vieille idée ne l’avait jamais quitté : son désir de déposer la dignité abbatiale. En réalité, plus inquiet que jamais, il haletait vers l’indépendance. Il ne se l’avouait peut-être pas, en traversant la fadeur désolée des campagnes romaines, mais à l’avance il posait clairement la question pour le Pape qui le mandait à sa Cour : Abbé ou Prophète. Plus jamais les deux ensemble. Ses mains jointes autour du bréviaire, cahoté à dos d’âne sur quelque ruban muletier de l’Apennin, il voyait, entre les oreilles croisées et décroisées de sa monture, une route encore incertaine.

À Rome, il fut reçu par tous avec un respect et une affection qui ne se démentirent pas. Clément III se montra astucieux et affable. Il accepta avec joie l’offre de l’ouvrage terminé et le transmit aussitôt aux commissions cardinalices.

Pendant cet examen du manuscrit, Joachim, habitué maintenant à ce contrôle ecclésiastique et ne voulant pas aborder le but véritable de sa démarche, visita Rome. C’était la première fois qu’il se trouvait dans cette ville. Avec son sens de l’histoire et son goût des terreurs légendaires, il dut subir une enthousiaste et sombre ivresse. Il évoquait, il ressuscitait des heures terribles. Sur cette grande place stylisée autour de l’élan d’un obélisque, fleurissent les jardins qu’illuminèrent, par des nuits tragiques et saintes, des torches humaines : les cheveux pétillaient, la graisse coulait et craquait, des râles affreux sortaient d’une vivante lumière, et Néron passait, lourd, gras et lauré… Ces martyrs entrouvrant leurs paupières brûlées croyaient voir l’Antéchrist en ce jeune Empereur, en cet histrion bouffi et monoclé ; mais depuis des siècles, sa cendre était froide au tombeau des Domitius ; Joachim savait bien que ce mauvais cocher n’était pas l’Antéchrist, que l’adversaire véritable de Jésus grandissait, au contraire, à cette heure même, dans quelque ville italienne ou palestinienne, qu’il apparaîtrait bientôt pour préluder au Drame inévitable… Il allait au travers de la Cité qui frappe l’imagination par son côté noble et par son côté sensuel, par ce mélange unique du monde chrétien et du monde païen, — au travers de la ville où s’usèrent, dans un conflit sans issue, de grandes forces humaines.

Lorsqu’il paraissait au Palais de Latran, résidence favorite du Pape, les dignitaires ecclésiastiques s’empressaient autour de lui. Une fois de plus, il retrouvait dans le monde l’effroi des menaces voilées de l’Apocalypse, et, finement, il se rendait très bien compte que ce n’était pas le livre qu’il venait de soumettre aux critiques des princes de l’Église qui excitait ainsi les curiosités, mais bien celui qu’il n’avait pas encore terminé. Qu’importent les concordances du passé ? Ce que veulent connaître les hommes, c’est l’avenir. À son ordinaire, Joachim fut un sombre prophète. Toujours prêt à frapper les âmes, nullement désireux de plaire, il évoqua l’embrasement de Sodome qui précéda la première période sabbatique, et crut pouvoir appliquer au temps présent certaines prédictions apocalyptiques particulièrement difficiles. Dans les audiences papales, seul à seul avec le Pontife, ou dans les couloirs du palais, au milieu des groupes de prélats, il semait d’inquiétantes allusions. L’impression produite par ce moine hirsute, sale, au froc suspect de vermine, dressé comme un anathème vivant avec son visage puissant auréolé de miracles, fut prodigieux.

Il en tira profit très habilement. Un mois ne s’achevait pas que Clément III lui transmettait l’assentiment des cardinaux, le félicitait de son œuvre et l’adjurait de terminer ses travaux sur l’Apocalypse.

Sur cette dernière exhortation, Joachim qui, jusque-là, s’était réservé, joua brusquement sa partie, demanda de résilier ses fonctions abbatiales. Le Pape hésitait. Il insista. Il énumérait d’excellentes raisons. Comment pourrait-il s’occuper à la fois d’assurer les mille intérêts corporels du présent, et de dévoiler la grande vision spirituelle de l’avenir ? Il retourna contre le Pontife les termes mêmes du bref qui l’avait cité au Palais de Latran. Clément III, toujours enclin à s’éclairer sur ces délicates affaires, voulut encore en référer à ses cardinaux et lui fixa l’audience définitive pour le lendemain.

Ce dut être pour l’abbé Joachim une vibrante soirée. Son sort se jouait à cette heure. Vraiment le joug cistercien lui pesait si lourdement aux épaules et à l’âme ! Il traversa, au crépuscule, la ville éternelle. Les soirs de Rome sont d’une majesté violente, grave, et comme chargés d’histoire. L’abbé pensif pouvait voir dans les flammes célestes du couchant la prémonition de tout proches événements. Tandis que s’avançait la catastrophe, qu’allait décider ce conseil de vieillards voûtés sous leur pourpre ? Par leur incompréhension resterait-il lié, incapable au fond de son cloître, dans sa cellule transformée en prison, de crier au monde son angoisse ?

Chez les cardinaux comme chez le Pape, la curiosité l’emporta. Le moment était d’un trouble tel que tout homme s’acharnait à deviner l’avenir. Le lendemain, Clément III annonçait à Joachim qu’il l’autorisait à se démettre de ses fonctions, à choisir une retraite judicieuse, et à se consacrer dorénavant tout entier à son œuvre théologique.

Joachim se hâta de regagner Corazzo, et dès le matin de son retour, désigna pour lui succéder Frère Jean, que les moines élurent sans difficulté. Il pressa toutes les formalités, craignant que l’abbé général ne fut averti avant la rupture complète. Le dernier Chapitre qu’il présida fut douloureux, mais l’esprit d’inquiétude qui le tenait demeura, comme jadis, le plus fort. Il repartit sur les routes ainsi que la nuit où il fuyait cette même dignité qu’il venait de déposer, mais, cette fois, sans possibilité de retour. Il prit avec lui René Capoccio, et gagna, proche de Corazzo, la solitude de Haute-Pierre[[63]](#footnote-64). C’était au début de l’hiver. Le froid vibrait âprement dans ces hautes montagnes couvertes de neige. Un pâle soleil éclairait la figure transitoire du monde proche de sa fin. Les deux évadés n’entendaient que la chute profonde et sourde des avalanches, et le croassement, virant et cinglant au-dessus de leur tête, d’innombrables corbeaux. Joachim se sentait délivré. Il avait rompu, enfin, avec les charges alourdissantes du monastère, les maugréements des supérieurs soupçonneux, les chaînes de l’ordre tatillon. Il ne considérait pas seulement qu’il avait déposé sa dignité, mais encore qu’il avait rompu avec Cîteaux. Il allait se jeter dans son œuvre. Il respirait cet air glacial avec une ivresse froide, comme l’atmosphère même de l’abstraction.

Et cependant, il ne devait pas vivre longtemps dans cette solitude sans donner trop raison à ces mêmes supérieurs qui incriminaient son esprit d’indépendance, son caractère autoritaire, sa perpétuelle inquiétude, toujours créatrice de réalités nouvelles. Mais cette halte sereine dans un paysage désolé lui fut un âcre enchantement. Debout dans la lumière divine, son disciple à côté de lui, il contemplait les cimes neigeuses, ces pins saturés de résine, élancés vers le ciel comme des torches toujours prêtes, ces pins qui flambent à la moindre étincelle et qu’il avait comparés, illuminateurs qui se consument, aux moines brûlant de piété. Il voyait dans le monde spirituel les reliefs de l’avenir, avec la même netteté que les accidents du paysage mortel dans cet air lubrifié. Tout lui était symbole dans cette nature grandiose comme dans les Livres sacrés. Et près des deux pèlerins le torrent roulait, semblable au temps, avec le rapide et sourd grondement d’une menace, reflétant le ciel et emportant des colères.

## VIII

Le scandale fut énorme dans l’Ordre. Les vieux copistes eux-mêmes, dans leurs ateliers multicolores, en levèrent leurs têtes chauves de leurs manuscrits à lettres onciales et majuscules fleuries. Cette Réforme de Cîteaux, austère, intransigeante, enchaînant ses obédients par des prescriptions minutieuses, ne pouvait accepter un tel acte d’indépendance de la part d’un de ses fils les plus dangereux, certes, mais aussi les plus illustres. Histoire multipliée ! L’abbé de Corazzo devenait au regard de ses supérieurs un apostat. Libres de toute contingence, ils eussent foudroyé de leurs anathèmes l’ancien abbé enfui dans les montagnes. Mais trois fois déjà, Joachim, affectant le mépris des strictes défenses du statut cistercien, s’était adressé directement au Saint-Siège. Trois fois ils avaient dû se taire, devant l’approbation pontificale. Et le voici maintenant qui reniait la dignité abbatiale, abandonnait son troupeau, secouait la poudre de ses sandales sur les marches de sa stalle ? Étrange prophète qui commençait par mépriser la hiérarchie déchirer ses engagements, déserter la lutte commune ! Les chapitres fulminaient. Mais ils oubliaient, ces Abbés autour desquels le clocher de leur abbaye traçait sous la marche du soleil un grand cercle d’ombre, que toujours l’homme prédestiné devra briser avec toute règle établie, avec toutes les obligations du présent, pour promouvoir l’avenir. L’essence du Prophète est la révolte individualiste[[64]](#footnote-65). Jamais les saints ne se sont tus. Qu’avait fait le fondateur lui-même de l’ordre qu’ils gouvernaient maintenant, qu’avait fait saint Bernard, que de quitter Cluny ? Et saint Bernard avait gouverné la chrétienté, rénové le monachisme, lâché les Croisades sur l’Orient païen…

Pour indignés qu’ils fussent, d’ailleurs, ces moines diplomates, immobilisant leurs faces rases, se drapèrent dans leur froc de teinte neutre. L’autorisation du Pape transformait la fuite de Joachim en retraite approuvée et bénie. Ils ne condamnèrent donc pas formellement le fait lui-même et menèrent tout d’abord contre leur ancien collègue une lutte amère, sourde, féroce qui continuait, mais en la précisant, la campagne de soupçons et de murmures commencée depuis longtemps, et sagement attendirent l’occasion, dont ils savaient bien qu’elle leur serait offerte avant peu, d’une guerre ouverte, justifiée et sans merci. Les incidents qui devaient marquer le départ des rois de France et d’Angleterre pour la Croisade allaient leur en fournir le motif.

Les dénonciations, les reproches, ne firent d’ailleurs que précipiter vers le désert où Joachim méditait de s’établir, une foule de disciples. Dès qu’un ascète affirme sa volonté de vivre seul, il est aussitôt entouré d’imitateurs. Nul ne put ignorer, désormais, que Joachim venait de se retirer dans les forêts de l’Apennin. La cabane de pâtre qu’il édifia de ses mains fut assiégée de mendiants de la foi, d’affamés de la solitude. Ce mystérieux visionnaire, écouté des papes, visité par les anges, cet ermite vieillissant qui connaissait le secret du monde hantait les imaginations. Les apprentis de l’ascétisme l’entrevoyaient sous la sanglante déchirure d’un éclair, pensif, au bord d’un torrent. Peu résistaient à cet appel hallucinatoire. L’affluence devint toutefois assez considérable, assez gênante, pour qu’il songeât sérieusement à fuir dans un désert plus secret.

Nous touchons ici à un point délicat de la vie de Joachim. Il vient de solliciter du Pape l’autorisation de déposer enfin cette charge d’abbé, sous le très plausible prétexte que les occupations et les responsabilités d’un gouvernement d’abbaye ne lui laissaient point les loisirs utiles à ses recherches d’exégèse. La solitude et l’indépendance lui étaient, affirmait-il, indispensables pour obtenir un résultat dans ces études difficiles. Et quelques mois à peine après avoir obtenu de se libérer de tout souci administratif, de toute juridiction spirituelle, le voici qui fonde une abbaye, qui crée un Ordre. Il jugeait impossible de gouverner un couvent le voici qui va diriger une congrégation. Il ne pouvait assumer la conduite de quelques moines, le voici qui s’entoure de disciples. Agissait-il ainsi par lassitude d’un joug trop pesant ? Il rédigera une règle plus sévère que celle de Cîteaux, qui renchérissait déjà en austérité sur le statut de Cluny. Par goût de domination ? Il savait bien que le fait de créer un ordre en face de celui qu’il quittait lui vaudrait d’âpres attaques et une opposition acharnée. Je crois qu’il faut ici en revenir à son caractère violent, autoritaire, toujours dompté, certes, toujours mâté par les vertus monastiques, mais qui, par une voie détournée, indistincte, insoupçonnée sans doute de lui-même, prenait sa revanche masquée. Et puis, si nous descendions en une région ignorée de sa propre conscience, n’entreverrions-nous pas le sentiment de la puissante originalité, la notion de l’influence qu’il devait prendre en ces heures vagues qui précédaient la venue du Paraclet ? Son caractère, il pouvait le croire assagi, ce sentiment, il l’ignorait. Mais c’est à ces puissances silencieuses qu’il obéissait sans doute lorsqu’il décidait de fonder un Ordre nouveau.

Chose étrange ! Au moment où il le fonde, cet Ordre, il semble qu’il n’ait pas eu foi en sa force. Alors qu’il affirmait que l’époque dont le seuil était proche verrait le règne des moines, alors qu’il prophétisait la venue d’un Ordre religieux qui rénoverait le monde chrétien, n’eût-il pas été naturel qu’il vît dans sa propre congrégation ce merveilleux instrument de régénération ? Quoi ? L’heure sonnait, d’après les calculs mystiques, où l’Ordre sauveur allait apparaître, et l’Ordre qu’il fondait, lui, l’annonciateur des temps nouveaux, ne serait pas celui-là ? Quoi ? Il ne bâtirait pas l’église dont il avait dessiné le plan ? Et cependant, pas une minute, Joachim n’envisagea pour sa famille spirituelle ce prodigieux avenir. Jamais il n’imagina qu’il pût être le moine prédestiné à cette tâche.

Sans doute, avec ce sens pratique qui se révélait très réel dans la conduite des affaires temporelles, comprit-il qu’il n’avait pas trouvé la grande idée animatrice qui lui eût permis de créer l’Ordre dont il sentait la fondation nécessaire. Intellectuel pur, il ne soupçonna pas la force de sentiment qui couvait dans certaines des formules qu’il appliquait. Mais il n’hésita pas.

Sa résolution prise, il partit, escorté de deux laïcs, à la recherche de la solitude où il pourrait trouver le calme en organisant par l’instauration d’un monastère ce fourmillement gênant d’activités pieuses. Plus haut. Il monta plus haut. Il s’arrêta dans un terrain fertile cerné de deux ruisseaux, fermé de forêts épaisses, au-dessus desquelles brillaient les hautes neiges des montagnes de Sila. L’air était vif, salubre, purifié par les glaces voisines. Sur ces prairies déroulées en nappes vertes, sur ces eaux fraîches, à l’orée de futaies profondes de pins et de châtaigniers, flottait le calme d’une idylle évangélique. Cette solitude s’appelait Flore. Il en prit possession avec la sérénité des révolutionnaires qui, ne désirant pour eux aucun bien, disposent volontiers du bien universel. Puis il redescendit à Haute-Pierre chercher Capoccio et ses disciples. Parvenus à Flore, ceux-ci s’émerveillèrent devant cette solitude paradisiaque, et tout aussitôt, en chantant les louanges de Dieu, bâtirent une sorte de village alpestre en branchages et boue séchée, s’installèrent hâtivement dans ce campement de bohémiens spirituels, et défrichèrent les terres d’alentour. Le printemps exquis du sud de l’Italie rayonnait sur ce campement d’exilés du ciel, tandis que dans sa cabane directoriale, Joachim, après avoir réglé tant au temporel cette fois qu’au spirituel, la prise de possession de ce lambeau de montagne, préparait un statut plus conforme à ses sentiments que celui de saint Bernard, rendant plus de magnificence au culte, et la primauté à la méditation. Sans le savoir, il agissait selon sa thèse favorite, et ces heures de fermentation des pensées, d’évasion vers un renoncement joyeux, préfiguraient les grandes journées franciscaines qui allaient se lever sur l’horizon du XIIIe siècle. Pour peu de jours, une allégresse de cœurs délivrés entourait le sombre moine.

Cette imprévoyante béatitude énerva-t-elle Joachim ? La tradition veut qu’il ait alors prédit de douloureuses aventures à ses disciples. Désormais délivré de l’oppression d’une règle qu’il subissait revêchement, il devenait vraiment lui-même, affirmait son caractère, sculptait son personnage. Il se poussa au noir. Il ne faut pas chercher les raisons de l’admiration dont il était l’objet dans une dilection particulière, dans un don infini du cœur. Converti, comme plusieurs saints illustres, par l’effroi du devenir de la chair, par la vue soudaine de la pourriture, il méprise le corps. Il voit ramper sur lui, toujours, les phosphorescences du sépulcre. Ses imaginations étaient rudes. Il vivait, il voulait que l’on vécût pour le Jugement. Il convient de lui appliquer l’excellente remarque de William James[[65]](#footnote-66), que n’ayant pas vécu de vie sensuelle, il n’aura pas le don des larmes, et rappeler à son propos que le philosophe américain voyait, dans l’austérité, une transposition sainte de l’irascibilité, de l’humeur combative. Il était semblable au buisson ardent : une lueur mystérieuse au milieu d’un fourré de ronces.

Il emmena trois de ses récents fidèles, Bonace, Pérégni et Jacques, jusqu’aux cimes de Sila, jusqu’à ces hauteurs d’où l’on devine un vaste et sublime horizon ; et là, contemplant les plaines désolées qui descendent vers la mer, il leur aurait confié d’imminentes et personnelles tribulations. Une telle démarche, solennelle, étrange, était bien dans le caractère de Joachim, mais elle prend une allure messianique qui nous permet d’être défiants. Cette scène, dans l’apparition des montagnes dégagées de leurs noires forêts, avec autour de Joachim les trois disciples, et, tout au loin, la vieille terre païenne des mystères impurs, apparaît un peu trop comme une épreuve affaiblie, une réplique humaine du Thabor. Les commentateurs n’ont pas manqué, du reste, de souligner avec emphase à la fois ce facile rapprochement et cette différence profonde, en peignant un Thabor de ténèbres et d’affliction. Mais que la prédiction ait été faite ou non, la catastrophe arriva, violente, et véritablement imprévue.

Une belle aube, les soudards de Clément III[[66]](#footnote-67) envahirent les laures paisibles, s’emparèrent des religieux, les dépouillèrent de leur bure, et les attachant à leur symbole joachimite, les solides pins de la forêt, vergetèrent furieusement les fesses monastiques avec les osiers amers de la Neth. Des gémissements s’élevaient sous les arbres, des cris, des protestations ardentes. Vainement. Pénétrant dans les pieuses cabanes, les soldats en volèrent les hardes pouilleuses et les maigres provisions. Ils trièrent ensuite les moines, tout bleuis encore de leur fustigation, pour des supplices variés propres à susciter l’aveu des dernières cachettes. Allumant des brasiers, puisant au torrent, ils leur chauffèrent les pieds, les gorgèrent d’eau qu’ils leur faisaient vomir en s’asseyant sur leur ventre, leur tenaillèrent les côtes avec des pinces rouges. Ironiques séides[[67]](#footnote-68) d’un béatificateur, ils n’oublièrent rien de ce qui peut créer des martyrs. Tout fut saccagé. Puis ils partirent, laissant après eux une odeur de graisse brûlée et des tourbillons de fumées noires. Le premier effort de Joachim pour l’organisation d’un Ordre était anéanti.

La cause de ces saturnales sacrilèges dont Joachim et ses moines ne soupçonnaient pas la possibilité était à la fois compliquée et dynastique. Guillaume II le Bon[[68]](#footnote-69) étant mort sans enfants, son cousin Tancrède[[69]](#footnote-70), petit-fils naturel du roi Roger II, avait effacé ses engagements envers Henri VI, fils de l’Empereur, et s’était fait couronner roi de Sicile. Mais d’un côté, Henri n’avait précisément épousé Constance de Hauteville[[70]](#footnote-71) que sous la tendre réserve qu’elle hériterait de la couronne de son petit-neveu Guillaume III, et, de l’autre, le Pape considérait les deux Siciles comme un fief relevant de son autorité. La querelle fut atroce et l’on fit rudement sentir aux peuples l’importance du lien juridique qui unissait le Saint-Siège au trône sicilien. Les villes furent pillées, les femmes violées, les bourgades mises à feu, les bourgeois mis à sang, les troupeaux furent razziés, des nuages d’incendie voilèrent le ciel des églogues[[71]](#footnote-72) virgiliennes. Pendant ce temps, la ménagerie[[72]](#footnote-73) impériale grondait ; à l’horizon se profilaient déjà les aimables silhouettes d’Henri le Cruel[[73]](#footnote-74) et d’Albert l’Ours[[74]](#footnote-75). Une guerre hideuse posa sur ces malheureuses provinces sa griffe écarlate. Et c’est ainsi que les ermites de Flore connurent le cuisant honneur d’être vigoureusement fouettés par des verges papales parce que le bâtard Tancrède, volant la couronne de sa tante, avait négligé de reconnaître à Clément III sa qualité de suzerain, et réduisait le fils de l’Empereur à un mariage de dupe. Ils eurent, plus encore, la honte de voir leurs frères cisterciens se frotter les phalanges en déclarant que le Seigneur n’avait pas tardé à châtier l’apostat de Corazzo. L’annaliste de Cîteaux, posant sa plume acerbe, dut en faire sonner ses cuisses sous des claques de joie.

Dès le départ des soldats, les moines qui savaient bien que la justice n’est pas de ce monde, restaurèrent leurs misérables paillotes, soignèrent leurs épaules et leurs reins, et se remirent courageusement à la prière et au travail. Malheureusement pour eux, les affaires politiques s’arrangèrent. Tancrède demanda l’investiture, et le prince Henri voulut bien s’habituer à être le mari d’une princesse sans dot sicilienne. La paix était faite. Incontinent d’autres soldats se ruèrent sur Flore. C’étaient, cette fois, des reîtres[[75]](#footnote-76) de Sicile, chargés d’enlever leur chemise aux sujets de Tancrède que les soldats de Clément III n’avaient dépouillé que de leurs chausses. Rossés parce que Tancrède avait refusé de reconnaître sa vassalité, les moines le furent encore parce qu’ils l’avaient reconnue. Ces porteurs de contraintes les expulsèrent en les farcissant de horions[[76]](#footnote-77). Alors eut lieu une scène de grandeur et de désordre. L’abbé Joachim, son pâle visage empourpré d’une colère surnaturelle, se dressa soudain au seuil du village ruineux et mystique, l’anathème à la bouche, rappelant à ses ennemis, comme jadis à ses disciples, que l’heure vengeresse allait sonner. Les aventuriers de Tancrède ne voulurent pas être plus papistes que les soldats du pape. Malgré les objurgations de Joachim, la mêlée devint furieuse, mais la force resta aux sbires armés : les soldats se saisirent du domaine, jetèrent à grands coups de bottes dans le derrière les moines hors de la forêt qui constituait leur principal revenu, et renvoyèrent avec d’horribles blasphèmes le violent abbé à Isaïe, à Ézéchiel et aux concordances entre les malheurs du peuple juif et les tribulations des religieux calabrais.

Joachim indigné empoigna son bâton, et, quittant sa solitude dévastée et ses moines nus, descendit à grands pas vers la plaine, afin d’en appeler aux pouvoirs publics. Quelques jours plus tard, après une rapide traversée, il arrivait à Palerme, éveillant comme toujours la curiosité unanime, et se présentait au Palais.

Tancrède fut frappé par l’apparition de ce grand vieillard austère, noble sous sa robe sale et haillonneuse, portant haut un visage où les douleurs et les mortifications n’avaient pas effacé la beauté du jeune page qui brillait, un demi-siècle auparavant, dans cette même Cour. Il connaissait la réputation de prophète et de saint de ce quémandeur broussailleux qui grondait au nom du Juge éternel, de cet huissier mystique apportant au milieu des courtisans damasquinés la traite de l’avenir. Mais le prince était jeune, rude et indécis à la fois. Pouvait-il, à vrai dire, désavouer ses représentants fiscaux ? Quel gouvernement renierait ses percepteurs ? Les conférences entre le prince et l’ermite furent âpres, difficiles, vraiment pénibles. Le roi Tancrède avait la courtoisie évasive. Normand, il abondait en subtilités, en nuances, en distinctions indéfinies. Certes, jugeait-il, le point de vue moral est excellent, mais de quel titre juridique les religieux de Flore appuyaient-ils leur revendication d’une parcelle du domaine royal ? L’autorisation verbale de son bien-aimé prédécesseur ? Les mains soignés du bâtard couronné traçaient dans l’air clair des signes de respect : certes nul plus que Tancrède ne s’inclinait devant le souvenir paternel… Mais enfin une donation notariée eût fourni, l’abbé devait pourtant l’admettre, une base plus solide à cet appel contre une opération financière d’une régularité aussi indiscutable que sa verdeur. Les yeux de Joachim étincelaient, sa voix farouche reprenait la plainte du droit lésé. Dialogue étrange entre ce prince illégitime, capteur d’un royaume bariolé comme une armoirie, et ce moine poussiéreux, un orage sous les sourcils, crispant ses pieds boueux sur des dalles resplendissantes, se disputant, entre les tapisseries brodées de nudités provocantes, quelques ares de montagne consacrés à la prière et à l’austérité. Cependant, aux entractes, les courtisans agissaient. Plusieurs avaient connu Joachim aux jours de sa jeunesse, et lui demeuraient sympathiques. Mais Tancrède, pressé par les amis de son interlocuteur, s’avisa d’une ruse admirable et finit par offrir en dédommagement de Flore confisquée, l’abbaye de Matina fondée par son aïeule la duchesse Sirlegatt, abbaye qui ne lui appartenait pas. Il se faisait fort, d’ailleurs, d’en expulser les occupants qui, pour l’heure, ne lui plaisaient plus. Joachim, surpris, bondit, s’exalta, jura que jamais il ne chasserait de leur cloître des religieux, même révoltés contre le pouvoir politique, même infidèles à leurs statuts. Alors le roi subissant cette emprise des caractères brutaux sur les politiciens, lâcha Flore, autorisa la construction d’une abbaye. Le visionnaire s’inclina, reprit son bâton, regagna ses montagnes tragiques. Peut-être avant de quitter Palerme, s’en fut-il prier, au Dôme, devant le tombeau de son premier protecteur, Roger II, tombeau dont on peut admirer encore l’architecture dans la vieille église restaurée. Aux clartés des lampes funéraires, que pensa-t-il de sa vie ? Mais c’est le propre des prophètes de ne jamais regarder en arrière et de n’accorder au passé ni regret, ni sourire. Pour de tels hommes, l’avenir seul est réel.

Les solitaires de Flore, attachés à leur sombre paysage, exultèrent de la victoire de leur maître. Ils ne demandaient qu’à vivre dans ce repli géologique, en chantant les louanges du Dieu qui pétrit les montagnes, sans avoir à craindre la bastonnade alternée des soldatesques sicilienne ou papale. Joachim donna des ordres pour la construction immédiate du monastère. Tous les frères se mirent à l’œuvre, l’on manda de Cosenza des architectes et des ouvriers ; et bientôt, au milieu des cabanes en torchis, des huttes empuanties, se dressa, toute blanche, l’abbaye neuve. Elle pointa son clocher de givre entre les noirs sapins, au-dessous de la couronne des cimes neigeuses, mit en marche circulaire autour d’elle, sur les pattes trapues de leurs piliers, les cloîtres et les galeries. Ce monastère, si nous suivons les descriptions qui nous en sont données, paraît avoir été édifié sur le plan général des abbayes cisterciennes. Toutefois, l’église dut être selon les idées personnelles de Joachim, plus ornée, moins froide que les pâles chapelles essaimées par Cîteaux. Son imagination fulgurait facilement, et toujours il gardait aux horizons de ses pensées les étincellements diamantaires de la Jérusalem céleste. Il consacra cette église à la Vierge, et aussi à l’apôtre Jean, au mystérieux prophète des désolations futures, dont il étudiait à ce moment même l’œuvre furieuse et sombre.

Puis, le temporel assuré, il se préoccupa du spirituel. Transférant son éclatant prestige à la nouvelle communauté, il voulut rompre tout lien ecclésiastique, toute sujétion, même nominale, avec la congrégation qu’il avait quittée. La rupture était réelle, en effet, elle n’était pas canoniquement établie. Cette reprise de sa liberté définitive donna lieu à d’assez longues tractations, mais il put, grâce toujours à la protection papale, s’affranchir totalement de la juridiction cistercienne. Avec la liberté de l’étude, il avait enfin conquis l’indépendance morale.

Dans la majestueuse abbaye dont la flèche sublimisait cette solitude illustre, il se remit enfin à ses travaux d’exégèse, troublés par tant de péripéties depuis son départ de Sambucina, et reprit son explication de l’Apocalypse. Il pouvait se croire pour jamais tranquille, dans sa cellule qui sentait le sapin neuf et la chaux fraîche. Maître chez lui, obédient direct de la chaire pontificale, attablé devant ses livres, il sentait se reformer autour de lui, pour l’envelopper définitivement, le monde prodigieux des symboles.

Dehors, les frères fauchaient les prairies, défrichaient la lande, abattaient des sapins, suant sous le froc, mais l’âme légère. Les eaux, les futaies, encadraient un étroit royaume de paix et de candeur. Les rumeurs du monde n’arrivaient pas jusqu’à ce pays paradisiaque. Les torrents séparaient le domaine monacal des domaines de Babylone. La luxure ne se désaltérait que sur l’autre rive. Et les pâles églantines des montagnes préfiguraient, sous les premiers astres du printemps, les roses franciscaines, les larges, odorantes et crucifères corolles de la Portioncule.

## IX

Les hommes d’action les plus énergiques, les pires aventuriers, ceux qui devraient ne croire qu’à la valeur des actes, sont plus que d’autres hantés par les préparations du destin et recourent volontiers aux liseurs d’avenir. Il y a des combinaisons de planètes sous le baldaquin des trônes. Tandis que Joachim poursuivait sa thèse sur l’Apocalypse, deux princes, Philippe-Auguste[[77]](#footnote-78) et Richard d’Angleterre[[78]](#footnote-79), prêts à prendre la mer pour combattre l’Infidèle, songèrent à connaître d’avance le résultat de leurs entreprises et, tout heureux d’avoir un prophète sous la main, le firent mander par Tancrède.

Messine grouillait, en ce printemps de 1191, d’un peuple de Chevaliers alertés par Clément III pour la reprise du Saint-Sépulcre. Cette énorme cohue, venue du Nord en brouhaha[[79]](#footnote-80) d’acier, descendue par galères, au milieu des disputes, le long du Rhône ou de la découpure des côtes, s’engorgeait là, arrêtée par la mer au fond de l’Europe, bouillant, hurlant, piétinant sur place dans un entassement formidable. Cette veillée de Croisade était étrange. Le Pape l’attendait depuis des années, s’efforçant d’éteindre les querelles des rois pour unir toute la chrétienté dans l’entreprise essentielle. La vieille Europe ne se déchire-t-elle pas toujours elle-même sans prendre garde aux forces hostiles qui travaillent sourdement autour d’elle ? Deux ans plus tôt Philippe et Richard s’étaient réconciliés sous l’orme de Gisors[[80]](#footnote-81), jurant de se croiser. Mais l’orme de Gisors nous paraît, à distance de siècles, éminemment symbolique. Deux ans ! Les chevaliers chrétiens étouffés dans les ronces de Hattin[[81]](#footnote-82) demeuraient invengés ; les mânes des victimes de Saladin criaient toujours justice dans les signes qui brûlaient sur l’Orient. Et pourtant depuis longtemps Frédéric Barberousse[[82]](#footnote-83) avait traîné sur les routes sa lourde chevalerie allemande, ventrue, blonde, et cliquetante. Soudain l’on apprit la tragique baignade du Taurus. La dernière minute passait, de l’honneur sauf. Alors, tout de même, les deux rois mirent à la voile, non sans d’aigres discussions, et de brusques dépits. Enfin Messine les avait vus arriver à l’automne. La ville était peuplée de voyous grecs, de bâtards de Sarrazins, populace infecte habituée à éructer sur les pèlerins, et de bourgeois qui s’épouvantaient pour leurs femmes et leurs filles de cette immense arrivé de troupes. Tous néanmoins, groupés sur le port ou sur les remparts, avaient vu descendre d’une nef silencieuse un roi de France pâle, vomissant depuis Gênes, et quelques jours plus tard, un roi d’Angleterre éclatant, triomphal, escorté d’une flotte innombrable. Depuis, les rois remplissaient Messine de leurs intrigues, et les troupes l’assourdissaient de leurs rixes. Cette alliance de princes sentait d’ailleurs terriblement la lutte. Une odeur de saumure et de trahison flottait sur cette escale guerrière.

Joachim, de la barque qui le transportait, revit le sombre rivage, la longue faucille niellée[[83]](#footnote-84) sans fin d’un mobile argent. Messine apparut, en amphithéâtre aux pentes du Dinnammare[[84]](#footnote-85), avec son dôme à mosaïques et toutes ses maisons pittoresques embastillées entre les hauts remparts jaunes. La ville se trouvait surpeuplée, logeant le roi de France, ses six cent cinquante chevaliers avec leurs treize mille écuyers, et la plèbe aux industries minimes que traîne à sa suite une armée. Tout autour de la cité méfiante et crénelée, les tentes du roi d’Angleterre faisaient trembler une autre cité légère et menaçante, bâtie de toiles brumes ou bistres, sommée de bannières, s’encastrant dans des bois d’orangers, abri d’une armée exacerbée, rongée d’inaction bâillant de faim, grattant ses gales, puant et vociférant. Les chevaliers, pour s’entretenir en forme, tels des boxeurs, se rossaient copieusement dans des joutes familières, le roi Richard donnant l’exemple avec furie, mais se plaignant de lèse-majesté s’il encaissait. La piétaille braillait à l’unisson, buvait le vin de Grande Grèce[[85]](#footnote-86), changeait la plaine en cloaque. Les soldats désœuvrés erraient sur le port, au crépuscule. Les quais et les bouges retentissaient de hurlements génois, de proverbes arabes, de chansons provençales et de jurons anglais. Le dos à sa flotte, Richard pérorait, paradait, pillait, injuriait, gagnait méchamment son sobriquet de Cœur de Lion. Le pauvre Tancrède s’effrayait, cherchait dans son sac à malices normand quelque ruse inédite. Philippe supputait de futures et profitables combinaisons. Les blasons s’écartelaient de perfidie et de colère. Le coup de l’étrier[[86]](#footnote-87) bu par ces armées devenait une beuverie de six mois. Et toute cette croisade arrêtée devant la mer piétinait dans le fumier, l’urine et la haine.

En bas, s’approchant rapidement, le port étincelait sous le regard de Joachim. Autre ville mouvante, dansante aux flots, achevant l’encerclement de Messine par un hérissement de mâts, toute la flotte de Richard, accotée des cent busses de Philippe, l’emplissait de son bariolage insolent. Étonné de ce spectacle, Joachim voyait grandir les lourds vaisseaux de guerre, les busses[[87]](#footnote-88) bombées aux mâts surchargés de sept toiles pliées, les dangereuses galères effilées, basses, à l’affût au ras des vagues, aboyant de la gueule de leurs proues taillées en chimères, les galions[[88]](#footnote-89) à chiourmes[[89]](#footnote-90), vifs, porteurs de feux grégeois[[90]](#footnote-91), les naves, les taforées[[91]](#footnote-92), les dromons[[92]](#footnote-93) aux proues gonflées en joues de zéphyr, les maigres barbotes[[93]](#footnote-94) silencieuses cuirassées de ouate, un gigantesque assemblage meurtrier ; et les coques feutrées d’orange ou de vert, les hauts châteaux d’arrière historiés, les tendelets de pourpre, scintillaient, papillotaient, reflétaient dans l’eau glauque toute une flotte exactement inverse. Une forêt dansait, les gabiers[[94]](#footnote-95) en corbeilles oscillaient sans fin au-dessus de cette ville balancée dont les rues étaient d’eau. L’air apparaissait treillissé de mille cordages, de caudèles tressées, d’amans solides, d’ostes fins, d’incroyables filaments croisés, accrochés, emmêlés dans un travail arachnéen, pareil à quelque immense et dangereux filet prêt à tournoyer et s’abattre sur Messine. À mesure qu’il s’approchait, Joachim se rendait compte que tous ces vaisseaux étaient aussi peuplés que les tentes du rivage. Toute une armée grondait, criait, se morfondait sur les ponts, dans les étroites cabines. Les cuisines fumaient, des armes luisaient ; au pied du mât, l’immonde sentine empestait ; et les haillons séchaient aux vergues, des blasons frappaient les drapeaux, couronnant la cité marine toujours en fièvre sur laquelle battaient, avec une même fierté multicolore, les loques de l’équipage et les oriflammes du roi.

Joachim tombait dans une tragédie mêlée de comédie. Messine était à sac, les chevaliers anglais rossaient les marchands siciliens, le roi Tancrède se cramponnait aux coffres du trésor. Pour le prix d’un pain marchandé à un de ses matelots par la boulangère Emma, Richard avait simplement fait donner l’assaut à la ville par ses sbires qui, nous rapporte un vieux chroniqueur, « eurent plutôt fait de prendre Messine qu’un prêtre de chanter matines. » Philippe avait difficilement arrangé l’affaire, après quelque ravage. Mais Richard n’avait rentré ses soldats que pour sortir ses comptes. Les ongles limés, il tendait la main. Il venait d’émettre la prétention de profiter de son passage pour régler avec Tancrède la succession de sa sœur[[95]](#footnote-96), veuve de Guillaume le Bon, et présenter une note magnifique où figuraient pêle-mêle un comté, une chaise en or, des tonnes de vin, des vaisseaux, et une tente dont le mémoire spécifiait qu’elle devait être tissée de soie. Philippe tirait son propre gain de ces contestations, excitait sournoisement le roi d’Angleterre et le roi de Sicile l’un contre l’autre, puis empochait son bénéfice. Tous ces problèmes financiers se compliquaient de questions matrimoniales ; Richard cherchait à éluder son mariage avec Alix de France[[96]](#footnote-97), sous le prétexte qu’elle aurait été violée par le roi Henri, et Tancrède, pour se débarrasser de la chaise d’or et de la tente en soieries, fiançait sa propre fille avec Artur de Bretagne qui, âgé de trois ans, ne fit point connaître son avis dans cette querelle. Finalement, Richard célébra ses fiançailles avec Bérangère de Navarre[[97]](#footnote-98), et Philippe, ignorant que l’avenir lui réservait de plus désagréables et plus retentissantes aventures en fait de mariage, se consola. Il eût fallu, pour historiographe de ces contestations confuses, un poète comique, et Philippe eût été bien inspiré de comprendre dans sa suite son médecin Gilles de Corbeil[[98]](#footnote-99), futur auteur de cette étrange et savoureuse Hierapigra[[99]](#footnote-100), qui commença précisément ses études à Salerne[[100]](#footnote-101). Ce fut un saint que l’on manda.

Il arrivait. La petite barque entra dans l’ombre des vaisseaux de guerre, Joachim, debout, regardait la ville où fleurit sa jeunesse. Des matelots se penchaient aux bordages, s’arrêtaient dans leur besogne, se montraient, avec des rires sournois, l’étrange voyageur. Lui, pesant et massif comme le destin, demeurait immobile. L’heure s’imageait d’astrologie.

Joachim fut reçu par Tancrède avec l’ordinaire respect. Mis au courant des raisons de son voyage commandé, il interviewa longuement de vieux politiciens de la Cour aux visages longuement moulés par la diplomatie. Très fin diplomate lui-même, méprisant au surplus, dans sa carrure monacale, les intrigues serpentines de ces Croisés royaux, qui conservaient dans leur sublime entreprise toutes leurs petites reptations féodales, il comprit vite qu’une guerre en Orient, poursuivie dans de telles conditions, menée avec des préoccupations personnelles aussi insidieuses, ne pouvait aboutir à un résultat sérieux. Il eut la vision de marchands de biens, concurrents jaloux, partant à la conquête du Saint-Sépulcre. Pouvait-il, cependant, déconseiller l’expédition, contrecarrer brutalement les décisions papales ? Une telle attitude apparaissait impossible. Aussi se montra-t-il, à son habitude, infiniment prudent. Il savait que les puissants de ce monde qui demandent aux prophètes de leur dévoiler l’avenir, entendent par prétérition[[101]](#footnote-102) que cet avenir soit heureux. Il eut vite fait, au surplus de juger les deux princes — Philippe, avec sa large face colorée, sa chevelure hérissée autour d’une calvitie naissante, ses yeux mêlés de lueurs spirituelles et d’ombres de défiance, rattrapant par de lentes diplomaties ses fureurs brusques et révélatrices — Richard, un géant point anglais, élevé à l’Aquitaine, chasseur et soldat, excessif dans ses débauches, outrancier dans son incroyable ostentation, grande force orageuse mobile et inhabile, seulement adoucie par un goût secret pour la poésie. Tous deux, en somme, apparaissaient taillés en pleine chair violente, buveurs et paillards, dévots à leur gré, l’un plus cauteleux, l’autre plus cynique, effrayés l’un par l’autre, prêts à se mordre, effrayés davantage encore par les convoitises laissées derrière eux, et méditant, pour fin de croisade, quelque sensationnelle duperie. Les deux hommes ne pouvaient, par leur personnalité même, qu’affermir la conviction de Joachim.

Cependant, Richard, tenant son prophète, voulut sa prophétie. Sans doute, la conférence eut-elle lieu dans ce château de Mategriffon que le roi d’Angleterre avait fait bâtir proche de Messine, au grand scandale de tous les bourgeois de la ville. Les hauts dignitaires, prélats et chevaliers, devaient se presser dans une de ces hautes salles dépeintes par le vieux poète, resplendissantes de vaisselles et de pierreries. Le roi d’Angleterre aimait ces parades, et s’agiter, magnifique et rude personnages, au milieu des cuirasse, des robes de soie, des cliquetis d’armes. Le froc sordide du moine barbu éclatait, comme une insolence suprême dans cet éblouissement de chairs, d’étoffe et de cristaux. Prenant texte[[102]](#footnote-103) des travaux actuels de l’abbé Joachim, Richard lui demanda subtilement l’explication du chapitre XII de l’apocalypse, qui évoque la femme enceinte couronné des étoiles et le dragon rouge surveillant l’enchantement pour dévorer le fils attendu. Richard, très probablement documenté et par ses clercs, devait attendre un immédiat dithyrambe de la croisade entreprise et à s’entendre proclamer lui-même le vainqueur de la Bête. Joachim, simplement, déclara, que la femme symbolisait l’église et que le dragon figurait Satan, dont les sept têtes sont sept rois, Hérode, Néron, Constance, Mahomet, Méhémet[[103]](#footnote-104), Saladin et l’antéchrist. Richard pris texte de ces deux premières réponses qui lui paraissait annoncer une heureuse de discussions, pour aborder est tout de suite le sujet qui lui donnait à cœur et s’enquit de la date à laquelle Saladin serait chassés de Jérusalem. Plus d’un visage de paladin[[104]](#footnote-105) prit la farouche physionomie de l’immédiat exécuteur prêt à de définitives besognes ; plus d’une face de prélats se cramoisit à l’idée de la révélation du triomphe prochain de l’Église. La minute eut la lenteur d’une anxiété. Mais Joachim, trop bien éclairé sur le présent pour n’en point déduire avec certitude de l’avenir, répondit que le temps de la chute du sixième roi n’était pas venu et que la croisade n’aboutirait, tout bien pesé, a rien de satisfaisant ; il ajouta aussitôt, par pure politique, qu’il ne parlait, bien entendu, que des affaires orientale.

Une clameur battit les murs. Courtisans indignés, les assistants bondirent autour du roi devenu pourpre. Les reîtres anglais, apoplectiques, tendaient leurs gros poings poilus, les évêques de Sicile s’exclamaient en un latin injurieux et sonore, des mains baguées se dressaient vers les poutres, des bouches convulsives écumaient, toute une colère ecclésiastique et guerrière tourbillonnait autour du moine impassible, regardant par la fenêtre la mer tranquille qui disait les méandres incertains de la bataille.

Le plus proche de lui Pierre Kala, théologien, s’emporta hors de toute mesure, il hurla positivement à la figure de Joachim l’épithète de antéchrist et vociféra que rien de bon ne pouvait sortir d’un froc… Alors, Joachim, par un de ses coups de théâtre qui, chez lui, n’excluait nullement la sincérité, appliqua brusquement la règle bénédictine et, les bras en croix, tomba dans la poussière devant ses insulteurs. Évêques et généraux, stupéfaits, s’arrêtèrent. Il y eut un grand silence. Puis Pierre Kala, tout pâle, releva l’abbé, qui apparut le front meurtri, la barbe sale, les paumes sanglantes, le supplia d’oublier ses injures, affirma à ses collègues qu’un ange, flottant soudain au-dessus du corps humilié, lui avait fait signe que Joachim avait dit vrai. L’horoscope était tiré. Les assistants gagnaient prudemment les portes. On se hâta d’éloigner le prophète. Il était trop tard.

Cette scène à grand effet, ces prédictions funestes, offensaient les deux rois toujours inquiets des révoltes possibles. Ils accusèrent le coup, et chacun d’eux réagit selon son caractère. Plus cynique, Richard fit répandre en Angleterre le bruit que l’Abbé de Flore l’avait assuré que le règne de Saladin allait prendre fin et que Jérusalem tomberait au pouvoir des Croisés en 1194. Il s’assurait ainsi trois ans de fidélité de la part de ses loyaux sujets. Plus cauteleux, Philippe déchaîna tout l’ordre de Cîteaux contre le renégat, et fit vitupérer[[105]](#footnote-106) dans toutes les chaires de France le voyant de Flore, prophète imaginaire, d’ailleurs hétérodoxe, et errant sur les doctrines trinitaires. Le Cardinal Henri s’offrit aussitôt pour auxiliaire empressé de cette admirable campagne. Le résultat fut le même, pour des motifs différents, dans les deux royaumes : peuples et seigneurs se tinrent coi.

Un peu rassurés, les Croisés mirent à la voile le 10 avril 1191. Les chroniqueurs nous ont laissé le récit de ce départ prodigieux. Toute la flotte anglaise se déploya sur huit rangs dans une orgie de couleurs, au pied des remparts encombrés de Siciliens qui préféraient voir les croisés chez les Turcs que chez eux ; dans l’immense battement des rames, elle gagna la haute mer en traînant des tapis sur les vagues ; trois vaisseaux magnifiques la précédaient, dont l’un portait la reine douairière[[106]](#footnote-107) de Sicile et Bérangère de Navarre. L’histoire avait tendu le ciel d’un bleu inoubliable. Cette mise à la voile transformée en féerie maritime, et le sourire de sa fiancée, durent faire oublier à Richard l’amère prophétie de l’ascète calabrais. En tout cas, il n’avait point perdu sa confiance en la sainteté des moines, car, quelques nuits plus tard, dans l’horreur d’une tempête et sous des nuages de désastre, il soupirait après l’heure où les moines gris se lèvent pour prier Dieu. Le calme se fit sur la mer, précisément à l’instant de matines. Mais peut-être Cœur de Lion n’avait-il confiance dans l’intercession monacale qu’aux heures de tempête, ce qui, d’ailleurs, eût représenté pour lui une notable partie de son existence.

Terminée pour les rois, l’affaire n’était point finie pour Joachim. En vain avait-il regagné rapidement son abbaye, repris ses occupations familières, loin du monde et de ses controversés. L’effet de la scène du château de Mategriffon avait été trop grand. Dénigré ou applaudi, son nom se trouvait répété dans toute l’Europe comme celui d’un apostat menteur et d’un saint mystérieux. En 1192, le chapitre général des Cisterciens, ajoutant une démarche officielle à la campagne de sermons, ordonna à Joachim et à Capoccio de venir lui fournir des explications. Joachim déjoua la menace, en priant le Souverain Pontife de briser définitivement et sans réplique les liens spirituels qui l’attachaient encore fictivement à l’Ordre de Cîteaux. Cependant la légende s’embellissait de jour en jour, et le florilège de ses miracles s’accrut. Presque toutes ses sorties dans le monde sont maintenant imagées par quelque fait édifiant. C’est ainsi que, se trouvant à Longobuco, petite ville industrieuse qui tiré sa richesse de mines d’argent, il arrêta une pluie terrible. Au cours d’un autre voyagé, qu’il dut faire à Cosenza, il guérit le cheval d’un de ses amis, cheval mordu à l’écurie par sa propre monture. Les oiseaux eux-mêmes lui obéissent comme ils obéiront plus tard à saint François. Un soir tandis que, près de Palerme, à l’ombre austère des cyprès, il s’entretenait des choses célestes avec Alexandre, Abbé du monastère du Saint-Esprit, une grue l’importunait de ses croassements. Il la pria rudement de se taire et, s’immobilisant, l’oiseau garda le silence, à l’émerveillement du vénérable interlocuteur. Son âpreté semblait adoucie par ces miracles charmants, et tous ces récits, colportés de cloître en cloître, édifiaient les fidèles. Aussi de plus en plus nombreux, des hommes pieux, dégoûtés d’un monde de trouble, de misère et de guerres, venaient-ils frapper à la porte de l’abbaye de Flore, et mettre leur existence désaxée sous la férule d’un saint.

La plus imprévue et la plus touchante de ces vocations fut sans doute celle de Jean d’Aquitaine. Cet adolescent, jeune, beau, noble et riche, refusait à Bayonne, dans l’étude et la pureté, toutes les mains de l’orgie tendues vers lui. Un jour qu’il méditait sous les voûtes humides de la cathédrale, il aperçut soudain, imprécise, ineffable et comme réfractée au cœur du rayonnement des vitraux, une image de Dieu. Dans la même minute multicolore, une voix lui murmura doucement à l’âme : « Va trouver l’abbé Joachim ». Jean d’Aquitaine, à ce nom inconnu, s’étonna. La voix de l’au-delà reprit son avis, puis se tut, l’illumination s’éteignit, le jeune homme revit l’autel, le prêtre célébrant la messe, les vitraux immobiles et précis. Mais quelques semaines plus tard, au hasard d’une conversation, il apprit l’existence du célèbre prophète. Le lendemain de cette révélation, il marchait sur la route de Flore. Voyant cet adolescent enflammé de mysticisme, le vieil ascète sourit, mais l’admit au noviciat. L’an suivant, à l’heure de la probation, le novice fut mandé au chapitre, et Joachim l’interrogea sur la décision qu’il croyait devoir prendre. Debout, baissant les yeux, les mains jointes sous les larges manches grises, le jeune homme répondit d’une voix calme qu’il était prêt à se marier, à se croiser, à guerroyer. Les vénérables frères, interloqués, se levèrent dans un tumulte d’indignation. Mais interrogé de nouveau le lendemain, Jean expliqua qu’il avait simplement, signifié son obéissance absolue aux ordres de ses supérieurs et qu’il leur sacrifierait, s’ils l’exigeaient, sa vocation elle-même. Le chapitre respira, et Joachim, rassuré, reçut le novice dans cette communauté qu’il devait édifier pendant de longues années avant d’y mourir en odeur de sainteté… « C’était une fleur des plus précieuses, écrit Dom Gervaise, qu’ait jamais porté ce parterre mystérieux ». Fleur très fine, en effet, séchée dans le grand livre qui contient le texte oncial et noir de l’Apocalypse, orné de majuscules sanglantes.

## X

La célébrité de Joachim, au lendemain de son éclatante entrevue avec le roi Richard, fut ainsi profitable au monastère de Flore et assura l’avenir de l’Ordre nouveau. Mais elle valut à son bénéficiaire de nouvelles et redoutables difficultés, en attirant sur lui l’attention de l’Empereur. L’histoire des rapports mi-politiques, mi-religieux, de l’abbé de Flore et d’Henri VI demeure, à la vérité, assez obscure. Certes, les anciens biographes du religieux n’ont pas manqué de multiplier les détails de cette longue intrigue diplomatique. Seulement, à bien examiner leurs récits, le lecteur découvre d’abord des contradictions assez choquantes, puis de plus graves erreurs qui proviennent de ce que tous, ou à peu près, ont accepté pour authentiques les œuvres apocryphes de Joachim. En revanche, les quelques précisions que nous pouvons retenir permettent de le mieux comprendre. Ces touches nouvelles, ces coloris plus nuancés rehaussent sa physionomie, accusent mieux ses traits. Nous pouvons reprendre, achever le portrait que nous esquissions à l’heure où, récemment promu à la dignité abbatiale, il préparait dans sa cellule de Corazzo l’œuvre qu’il achève.

Usé par l’austérité, instruit par la vie, Joachim est maintenant un vieillard. Les grandes rides qui creusent son visage sont celles qu’y gravèrent, à la fin, la dure expérience et la difficile volonté de se rendre maître de soi-même, tout un long effort spirituel, mais elles ont la mobilité fine que donnent l’ironie secrète et l’art de manier les esprits. Il arrive à la plénitude de sa personnalité, de cette personnalité complexe formée par une grande lucidité psychologique due à la pratique déjà longue du gouvernement des âmes et par une crédulité farouche puisée dans l’habitude de la vie solitaire, de l’abstraction continue, et dans l’abus de la systématisation.

Il a fixé son destin. Il est sorti de l’immense armée anonyme de l’ordre cistercien. Il surgit avec cette allure originale, un peu dure, mêlée de violence et de mystère par quoi il s’imposa. Son œuvre véritable est à peu près terminée, et le volume qu’il rédige est, en somme, connu du public ecclésiastique : il l’a lui-même exposé, parlé dans tant de repas, de controverses, de conversations particulières ! Désormais, l’abbé de Flore est entré dans les sombres montagnes et dans sa noire légende.

Il est le mystique intellectuel et non le mystique du cœur. Il est le logicien du futur, le géomètre de l’histoire. Il n’a pas cet élan généreux, ce grand enthousiasme animateur de saint François d’Assise qui soulèvera les foules dans l’amour divin. Il n’écrira pas le Cantique du soleil. Pour lui, les choses n’ont pas une âme fraternelle, une douceur vivante ; elles sont des signes et des symboles, l’allégorique rideau d’apparences qui se repliera, au dernier jour, pour laisser apparaître la réalité. La nature ne l’émeut pas. Il serait plutôt rude avec elle ; nous l’avons vu, sous les cyprès du jardin sicilien, commander le silence à l’oiseau qui l’empêchait de controverser. Saint François se serait tu, après avoir doucement prié la bête innocente de chanter la louange de Dieu.

Avec sa finesse pratique, il est net, carré, de stature pesante. Les quelques miracles que content ses biographes sont classiques. Il n’est pas de ces saints extatiques qui s’évadent des lois naturelles, qui se dédoublent, par exemple, comme saint Alphonse de Liguori, ou comme cette mère Agnès de Jésus qui, nous conte Huysmans, sans quitter son monastère provincial, rendait visite à M. Olier dans son séminaire de Paris. Il n’est pas de ceux, tout brûlants de tendresse spirituelle, purs ascètes de la Passion, qu’un Séraphin armorie, dans les nuits rayonnantes, des cinq plaies du Christ. Il manipule des chiffres, des versets, calcule, puise la certitude dans des confrontations de textes. Il ne cherche pas l’amour, il veut la justice, et sait qu’elle ne peut être que céleste. Et désormais, il sortira de sa solitude pour aller arrêter les princes sur le seuil des massacres, ou rappeler aux impies que le châtiment est inévitable. Plus tard, dans ses toutes dernières années, il s’élèvera vraiment à un détachement complet, à une sorte de vision perpétuelle de la Jérusalem divine, achèvera sa vie bien loin des contingences terrestres et négligera toute politique. Mais les événements ne le laissent pas encore en paix, parmi ses moines laboureurs, défricheurs et copistes, dans sa solitude désormais célèbre.

L’histoire de la conquête de la Sicile par l’Empereur Henri est un incroyable mélange de finesse, de cruauté, de cynisme, de duperie, une partie de ruse et de sang, menée par l’Empereur, le Pape et le Roi, une comédie aux mille intrigues subtiles qui finit par des gibets, des cuves ardentes, et des mutilations. Il est impossible de relater ici cette aventure que compliquaient les prétentions impériales sur la Sicile, l’héritage de la Comtesse Mathilde[[107]](#footnote-108), le jeu des alliances, l’intérêt de la papauté à l’existence d’un royaume du sud indépendant de l’Empire, et les intérêts siciliens de Richard, mais il faut se rappeler qu’elle constituait une opération politique d’une importance extrême et qui se rattachait à la réorganisation de l’Europe.

Ce fut dans les plaines du nord italien qu’Henri, roi des Romains, apprit le désastre du Taurus et la noyade qui le faisait empereur. Il se jeta aussitôt vers Rome, dans un fracas de cavalerie, afin de hâter son sacre. Mais Clément III mourait dans le même temps et les Cardinaux, en cette conjoncture difficile, choisirent un vieux diacre de quatre-vingt-six ans, le Cardinal Hyacinthe. Pour âgé qu’il fût, le nouveau Pape n’en parut pas moins fort matois[[108]](#footnote-109). Il redoutait Henri, fort capable de s’emparer des provinces méridionales et de gêner la liberté d’action du Souverain Pontife. La lutte entre le vieillard subtil et le jeune soudard, entre la fuyante soutane et la rude armure, fut épique. Henri réclama la couronne. Le pape éluda. Henri le somma. Le Pape expliqua, avec une ironie navrée, que simple diacre et ne pouvant célébrer la messe, il ne se croyait pas le droit de sacrer un empereur. Henri fit alors piller, comme argument canonique, la campagne immédiate. Les bourgeois, terrifiés de cette terreur qui fait les courages désespérés, la salive aux dents, se précipitèrent chez le Pape qui dut se souvenir de Lucius III. Les cérémonies se pressèrent aussitôt avec une prestigieuse célérité, Célestin III, consacré prêtre un samedi, coiffa la mitre le dimanche, la tiare le lundi, et déposa le mercredi la couronne sur le front du nouvel empereur. Henri paya impérialement en livrant Tivoli à ses vieux ennemis romains. Aussitôt les bourgeois se vengèrent à main armée de leur épouvante. Les torches succédèrent aux cierges en un clin d’œil. Les lueurs de la ville en flammes illuminèrent d’une fête sinistre le lendemain du sacre.

Henri VI se trouva plus autorisé, devenu empereur, à ravager la péninsule. Il lança donc son armée d’incendie en incendie, sur le royaume de Sicile. Ce fut la joie sauvage des reîtres. Naples tomba, les cités angoissées renversaient leurs portes sous le pas des chevaux. La soldatesque pillait tout. Au milieu de ce triomphe maudit, et comme l’Empereur entrait en Calabre, les difficultés commencèrent. Une épidémie tacheta ses troupes, entassa les morts. Son conseiller habituel, l’archevêque de Cologne, périt. Sa rage de destruction n’en faiblissait pas encore, le carnage continuait, lorsqu’un jour, s’il faut en croire le Grec, Joachim, farouche et divin, se présenta au camp impérial. Il recommençait le coup de Tancrède.

Il avait, nous venons de le voir, le goût de ces apparitions brusques qui frappaient les imaginations. Il traversa le camp. Devant les tentes, comme naguère les marins au bastingage des galères croisées, les soldats ébahis regardaient passer cet ermite barbu, hirsute, loqueteux, les pieds nus sur des semelles tressées. Lui considérait sévèrement ces troupes, ces machines, ces armes, toute la splendeur de la destruction. Sans doute se souvenait-il des sévices dont avaient pâti, au cours des démêlés de Clément III et de Tancrède, les religieux de Flore. Il ne supporterait pas que de telles offenses se renouvelassent. Il apportait, pour vaincre cette immense armée, les anathèmes d’un vieillard.

L’Empereur le reçut froidement. Jeune, ambitieux, mais superstitieux aussi, il hésitait. Joachim lui parla brutalement, avec une violence imagée dont son historiographe, Jacobus Græcus, nous a transmis l’écho. Dans sa beauté neigeuse d’ascète vieilli, il avait la fureur céleste d’un orage. Mais il n’achevait pas sa diatribe que déjà les officiers tiraient leurs épées pour châtier ce moine qui se jetait, puissance en haillons, entre les riches provinces à piller et leur avidité. L’Empereur les arrêta ; alors, subtil, dans le cercle des épées, Joachim lui prédit brusquement que ce royaume qu’il convoitait tomberait un jour en son pouvoir sans qu’une goutte de sang tachât son chemin, mais que, s’il s’obstinait à cette heure malencontreuse, l’épidémie ne laisserait pas vivant un seul de ses soldats. Et il en attesta un passage d’Ézéchiel. Surpris, l’Empereur, selon les biographes, aurait cédé. Il est, en ce cas, probable que, soucieux des événements d’Allemagne qui se précipitaient depuis quelques semaines, craignant d’autre part une recrudescence de la peste, il trouva dans cette scène le prétexte honorable d’un arrêt de son expédition. Mais si Joachim a fléchi l’Empereur, celui-ci a conquis Joachim, et l’abbé de Flore demeura fidèle jusqu’au bout à la cause impériale. La colère s’empara du camp, les pillards s’exaltèrent, tous ces hommes frustrés du pillage promis voulurent massacrer le prophète importun. Une émeute faillit éclater et l’empereur dut faire escorter Joachim par des gardes. Voyant s’éloigner vers ses montagnes sauvées le vieillard humble et triomphant, les reîtres courroucés, mais tenus en respect, auraient marmonné furieusement : « Que de malice cachée sous ce froc ! »

Certes, le mot est injuste, mais il est révélateur. Joachim demeurait sincère dans ses roueries obscures. Il ne jouait pas l’Empereur, pas plus qu’il ne joua Richard, avec la pleine conscience de sa duperie. Seulement le diplomate, en lui, se servait du visionnaire pour obtenir ces résultats pratiques. Il savait parfaitement l’effroi qu’inspiraient ses prédictions aux princes de ces temps troublés qui vivaient dans le tremblement perpétuel d’un attentat possible, et s’efforçaient anxieusement de lire dans l’avenir. De cet effroi il se servait, au moment opportun, pour des œuvres de miséricorde et de bonté. Il ne doutait pas qu’en brandissant le texte d’Ézéchiel il n’arrêtât une armée, sauvant ainsi du massacre les vieillards, du viol les femmes, de la ruine une province. Et, tranquille, il descendait de sa solitude, les paroles tragiques et salvatrices aux lèvres. Malice ? Non. Le mot s’affirme trop terrestre et les valets impériaux manquaient de nuance. Mais habileté supérieure d’un saint. Et, tout de même, n’apparaît-il pas ici plus grand, dans ce tourbillon sanglant qu’il arrête, que tel autre religieux de ses contemporains ? Qu’on lise donc, dans les chroniqueurs du temps, la prise du Mont-Cassin par l’Empereur, cette tragi-comédie qui respire l’encens et la peur. Le cardinal Roffroi, qui gouvernait le fameux monastère, s’emporte contre le conquérant encore lointain, clame à tous les échos de sa montagne qu’il va verrouiller les portes, résister dans sa citadelle monacale, qu’il fait bouillir l’huile, fourbir les armes. Mais ses moines ne veulent nullement de siège et de pillage et déjà le Prieur prépare un discours. Dès que les lances impériales brillent aux contreforts, le Cardinal se jette dans son lit, se cache sous ses couvertures, le nez à la muraille, gémit de fièvre factice et de réelle épouvante, tandis que les moines renversent à grand fracas le pont-levis et que le Prieur lit à Henri VI sa harangue de bienvenue… De l’abbé du Mont-Cassin et de l’abbé de Flore, qui dut faire, sous le grondement du danger, figure de héros ?

Mais il y eut un prince que fit bondir de fureur cette habileté. En transférant ainsi dans un proche avenir la couronne de Sicile à l’Empereur, Joachim dépossédait froidement, par sa seule autorité de prophète, le roi Tancrède. Celui-ci entra, dans une furieuse colère contre l’abbé de Flore, contre l’ingratitude de ce politicien madré[[109]](#footnote-110) qui, se trouvant fort d’être le sujet d’un royaume qui n’est pas de ce monde, distribuait avec une étrange facilité ceux d’ici-bas. Les religieux de Cîteaux des maisons siciliennes, tout heureux de piétiner l’ancien confrère qu’insultaient dans toutes les chaires de France les prédicateurs de Philippe-Auguste, attisèrent savamment le feu. Craignant quelque éclat royal, des amis prévinrent en hâte Joachim. Il ne s’en émut nullement. Il possédait trop bien l’échiquier politique de l’Europe pour ne pas voir que la défection, par amour, d’Henri de Brunswick, la réserve, par secrète antipathie, de Célestin III, les manigances, par intérêt, du roi Richard, avaient réglé d’avance le sort de Tancrède. Au surplus, eût-il ignoré ces complications, que sa confiance en Dieu était absolue. Il se servait de ses prophéties, mais il y croyait. Il se borna donc à répondre à ses correspondants que le Tout-Puissant le tenait en sa garde, et que, bientôt, « une force terrible surgirait de l’aquilon pour briser les cornes du superbe. »

Le superbe, entre temps, ne se préoccupait plus de Joachim, et s’employait à d’utiles besognes. Profitant du départ de l’empereur traînant à sa suite toutes ses machines de guerre, il reprenait une à une toutes les villes et rétablissait avec vigueur l’intégrité de son royaume. La grosse affaire était la prise de Salerne, où résidait l’impératrice attardée. Le siège fut mené rudement, et la ville capitula, dans des conditions pénibles pour l’honneur de ses bourgeois. L’Impératrice Constance fut saisie, embastillée à Messine, puis, sur la demande du pape, remise en liberté. Alors Tancrède se retourna vers les intrigants de sa Cour et prescrivit de sévères enquêtes destinées à découvrir certaines complicités.

Si les lettres dont on possède le texte ne sont pas apocryphes, le roi aurait adressé à Joachim de véhéments reproches auxquels l’abbé aurait répondu, dans le style apocalyptique qui lui était familier, en lui prophétisant la chute toute proche de sa race. Mais, dès ce moment, nous voyons apparaître toute une littérature visionnaire attribuée à Joachim. La plupart des écrits qui la composent, qu’il s’agisse de l’explication de petits prophètes d’Israël ou de la Sibylle Érythrée, furent composés ultérieurement par des joachimites exacerbés, dans un but de politique religieuse. Il reste probable que la colère royale se borna à des menaces, et que Joachim, attaché au parti de l’empereur et sûr désormais de hauts appuis, la dédaigna. Sur ces entrefaites, le malheur s’abattit sur cette dynastie normande, lasse, épuisée, qui vécut dans des musiques d’amour et de guerre, au milieu d’un perpétuel et usant artifice. Le jeune Roger, héritier présomptif, qui venait d’épouser la princesse Irène, fille de l’empereur grec, mourut en 1193. Quelques mois plus tard, en février 1194, Tancrède décédait à son tour. La couronne royale passait aux mains d’une femme, indécise et charmante, la reine Sibylle[[110]](#footnote-111).

L’occasion parut excellente à l’Empereur. Henri VI se trouvait alors à Worms et songeait à se croiser pour combattre Saladin. Il dut trouver plus profitable une descente immédiate en Italie. Soucieux des formes, il publia tout d’abord une sorte de mémorandum résumant ses droits sur la Sicile, puis appuya d’une invasion en règle ses arguments juridiques. L’effroi des malheureuses populations de l’Italie du Sud, écartelées depuis des années entre les princes rivaux, fut au comble. Tous, bourgeois, paysans, moines, se précipitèrent à genoux sous les chevaux de l’armée impériale. L’empereur se piqua tout d’abord de magnanimité, réalisant ainsi par politique la prophétie politique de Joachim. Lorsqu’il traversa la Calabre, il manda l’abbé de Flore. La rencontre fut touchante. Sur la route où étincelait l’escorte impériale, le moine s’agenouilla devant Henri VI, qui le releva aussitôt, et le présenta à ses compagnons comme un de ses fidèles partisans. Parmi les seigneurs laïques et ecclésiastiques qui assistaient à la scène, se trouvait-il cet abbé du Mont-Cassin dont la fièvre simulée avait été bonne conseillère, et qui, converti un peu brutalement au parti d’Henri VI, avait rejoint l’empereur à Pise ? Il put être, en ce cas, jaloux des privilèges qui furent, à la suite de cette rencontre, conférés au monastère de Flore.

Henri VI passa en Sicile. Il avait auparavant pillé Salerne. Il pilla Syracuse. La reine Sibylle, enfermée à Palerme avec ses trois filles, Sibylle, Elvire et Constance, et son fils Guillaume, défendue par quelques barons normands et ses troupes arabes, s’effrayait, s’affolait, incapable d’organiser utilement la résistance. Tout semblait fini. Les flottes de Pise et de Gênes rôdaient le long des côtes siciliennes. Vers la fin d’octobre, l’Empereur était à Messine. Alors la reine Sibylle cloîtra ses enfants dans la forteresse de Caltabellota et confia la défense de Palerme à l’émir Margaret. Ce fut le dernier et inutile geste de la dynastie. Comme il arrivait en vue de la ville, Henri VI vit venir à lui, troupe sombre, les présentant de la bourgeoisie palermitaine. Il reçut les clefs de la ville. La reine Sibylle, qui avait rejoint précipitamment ses enfants à Caltabellota, accepta de traiter. Henri VI prenait le titre de roi de Sicile, mais déléguait la vice-royauté au fils de Tancrède, qui devenait Guillaume III, prince de Tarente, comte de Lecce, et mariait son frère à la princesse Irène, veuve de Roger II. Le nouveau roi fut couronné à Palerme par l’Archevêque. Tout était à la paix, au pardon, à l’apothéose. Il semblait que, par un frêle rameau, la dynastie normande pût refleurir sur l’Empire. Tout à coup, le 29 décembre, un brouillard d’épouvante tomba sur la Sicile. Un complot découvert, l’empereur faisait arrêter le jeune vice-roi, toute sa famille, l’émir Margaret, un grand nombre de seigneurs de la Cour, parmi lesquels l’archevêque de Salerne et le Chancelier Richard d’Ajello, fils du vieux chancelier de Tancrède. Les prisonniers furent déportés en Allemagne.

L’Empereur ne tarda pas à quitter l’incertaine Sicile, l’île aux pièges sournois. Au passage il revit Joachim et le remercia chaudement d’avoir soutenu sa cause en Calabre. Il le pria de veiller sur l’impératrice Constance, qu’il laissait à Palerme, et lui conféra le titre d’aumônier du roi de Sicile. De plus, il accordait à l’Abbaye de Flore cinquante bezons d’or de subvention annuelle, qui devaient être prélevés sur les revenus des salines de Nhète. Que dut penser Joachim de cet or tendu par la main qui venait de signer l’ordre d’écrou de la famille de ses anciens rois ? Crut-il prudent, à cette heure difficile, d’accepter sans mot dire les événements ? Ses biographes n’affirment rien à ce sujet, et ce ne fut que deux ans plus tard, après les horribles tortures infligées aux révoltés siciliens et au malheureux Guillaume II, qu’il protesta auprès d’Henri VI, violemment, certes, sans toutefois les excès de langage que ses laudateurs lui attribuent. Et même alors, même lorsque Henri VI aura rompu avec le Pape, spolié le Saint-Siège, volé le roi Richard, il ne désertera pas la cause impériale : il ne s’écartera plus d’une politique qu’il a mûrement réfléchie, et, même en censurant l’empereur, il soutiendra l’Empire. Ce sera lui — et certes, ce trait est à son honneur —, qui réconciliera l’empereur mourant avec le Pape, et qui, selon la tradition, l’absoudra d’une vie abominable. Mais il ne faut pas chercher dans les munificences dont bénéficia l’abbaye de Flore, dans les honneurs dont il fut lui-même revêtu, le motif de cette attitude. Seulement il vit avec clarté que la protection impériale, soutenue par le Pape et le Roi de France, assurerait seule à sa patrie épuisée, razziée, ensanglantée par des années et des années de pillage, une paix indispensable. La cause de la dynastie normande, énervée, décadente, qui ne s’appuyait plus, extérieurement, que sur un roi prisonnier de l’empereur, et sur les sympathies lointaines et impuissantes d’un vieillard, Henri-le-Lion[[111]](#footnote-112), était perdue. Ni la geôle, ni la vieillesse, ne pouvaient la sauver. Dans cette aventure délicate, Joachim évita les palinodies[[112]](#footnote-113) de certains dignitaires du royaume de Sicile, subordonna tout au salut de sa province, et sauvegarda sa haute conscience religieuse en sachant ne protester qu’en temps opportun, non avec la fureur atrabilaire des documents apocryphes, mais avec une dignité ferme. Sa politique, au premier abord paraît d’abord un peu trop dégagée de certains souvenirs ; en la replaçant dans l’atmosphère du moment, au milieu des sanglantes complications de ces guerres successives, elle reprend sa couleur véritable. Au moment où il prêta son appui à l’empereur, le ralliement à la cause impériale ne comportait pas nécessairement de l’ingratitude : Henri VI n’avait encore commis contre la famille de Tancrède aucun acte d’atrocité. Ce fut bien après, lors du complot de décembre, qu’il pilla, massacra, fit écorcher vifs les révoltés ; et même alors, il épargna la reine Sibylle et ses filles qu’il fit simplement interner dans une abbaye d’Alsace d’où elles devaient sortir, quelques années plus tard, et l’une d’elles pour devenir impératrice. À vrai dire, ce n’est pas une famille, c’est une idée qu’il soutient, qu’il soutiendra âprement. Plus tard, il emploiera ses dernières forces dans la lutte politique à soutenir la candidature, d’ailleurs fort mal choisie, du jeune Frédéric, et ce jour-là il sera mauvais politique et mauvais prophète.

Son activité d’ailleurs était retenue par des préoccupations plus immédiates, qui lui faisaient souhaiter plus ardemment encore la paix générale. Il était attristé, à cette époque, par la décadence de certains monastères auxquels il avait affaire. Le couvent de Corazzo, dans lequel il avait passé de si studieuses années, qu’il dirigea si attentivement, périclitait sous la conduite inhabile de son ancien secrétaire, qu’il avait désigné lui-même pour son successeur. Il éprouvait une véritable douleur des tribulations de ce monastère, dont il pouvait faire remonter la cause à son propre départ et au choix qu’il avait dicté au chapitre. Puis il se trouvait en procès avec de dangereux voisins, toute une bande de moines grecs, groupés sous la règle de saint Basile et la direction du Père Isaïe dans l’abbaye des Trois-Saints-Enfants, vocable qui — nous le verrons plus tard —, désignait fort mal cette corporation religieuse. Ce différend naquit d’un droit de pacage que revendiquaient les moines de saint Basile et qui appartenait, de toute évidence, aux religieux de Flore. L’affaire fut portée à Palerme au conseil impérial. Joachim eut gain de cause ; mais, ne voulant pas humilier des frères et désireux de ne leur porter nul dommage, il leur offrit, la sentence rendue, une partie du droit contesté à titre gratuit, et le reste contre une redevance annuelle de quatre sous d’or. Les Grecs acceptèrent, éparpillèrent leurs troupeaux dans les pacages de Flore, établirent un haras dans les futaies de l’Abbaye, et méditèrent quelque payement de leur façon pour la première échéance. Tous ces incidents, ces signes de décadence dans une abbaye, de mauvaise foi dans une autre, assombrissaient Joachim qui mettait toute sa confiance de renouveau spirituel dans la haute valeur morale des réguliers. Ah ! quand donc viendrait l’heure de la rénovation ?

Il voyageait assez fréquemment. Ce fut vers cette époque qu’il dut aller assister sa sœur dans son agonie. Dégagé de ce monde de chair, il n’avait jamais été tendre pour sa famille et rappelait souvent à ce sujet les paroles évangéliques. Mais, devant la mort, il fut ému, et sut adoucir ses principes.

Au cours, d’un de ces déplacements, comme il se trouvait en Sicile, il fut appelé par l’Impératrice Constance. Il se rendit à Palerme pendant la semaine sainte de 1195. L’entrevue fut tout à la gloire du vieux moine qui retrouva un de ces gestes dont s’illustrèrent certains évêques des premiers siècles. L’Impératrice témoigna le désir de faire une confession générale ; ils passèrent dans la chapelle du palais et, s’asseyant sur le trône impérial, elle désigna simplement une chaise à son confesseur. Joachim se dressa, indigné, tonnant contre un orgueil aussi insolent dans son inconscience. Puis il prit la chaise offerte et ce fut à genoux sur les dalles que la souveraine humiliée fit au prophète encore grondant le récit de sa vie.

Une telle politique, de tels gestes même, le succès du nouvel Ordre dont provignaient les abbayes, n’apaisaient pas les vieilles rancunes. La campagne menée contre lui, à grand fracas en France, plus sournoisement en Sicile, se continuait sans relâche. Plus son autorité augmentait, plus il fallait la combattre. Qu’il morigénât les rois, qu’il humiliât les impératrices, qu’il fondât un Ordre, cela impliquait-il qu’il ne fût pas un faux prophète ? Certes, des récits de miracles couraient les cloîtres. Ainsi, précisément, ne contait-on pas qu’en revenant de cette entrevue théâtrale de Palerme, il s’était arrêté chez un prêtre, marié avant son sacerdoce, à qui sa femme, malade, refusait l’autorisation de rentrer dans un couvent, et qu’il avait guéri cette mégère après avoir obtenu d’elle qu’elle se séparât de son mari ? Encore un miracle ? Peut-être, mais peut-être, aussi s’agissait-il d’un incident mal interprété, d’une guérison spirituelle. Et puis, n’y a-t-il pas de faux miracles, réussis par Satan, comme il y a de faux prophètes, inspirés par lui, pour que miracles et prédictions dupent les hommes ? Et puis, enfin, tout cela empêchait-il l’abbé de Flore d’être trithéiste ? Des moines prudents et vénérables hochaient leurs crânes ras, des novices clamaient au scandale, on potinait[[113]](#footnote-114) ferme dans les allées de buis, sous les arceaux des cloîtres cisterciens… Joachim n’ignorait rien de ces rumeurs. Pour en finir, il usa, une fois de plus, la dernière, du procédé qui lui réussissait toujours, l’appel à l’autorité suprême. En quelques semaines, dans l’été de 1195, il rédigea les principaux passages du Commentaire sur l’Apocalypse, et se mit en route pour Rome.

## XI

Le manuscrit qu’il emportait à Rome, pèlerin chargé de menaces, marquait une date dans l’histoire de l’Apocalypse. Et peut-être convient-il, pour mieux mettre en valeur la nouveauté du système de Joachim, de résumer brièvement l’histoire critique de l’œuvre de saint Jean[[114]](#footnote-115).

Nul livre canonique ne connut plus de fortunes contraires. Sa valeur prophétique fut tout d’abord âprement discutée dans cet Orient même où il avait été composé, et peu de chimères[[115]](#footnote-116), peut-être, furent jaugées, mesurées, disséquées, autant que celles qui s’échappèrent des pages menaçantes. Dès que les temps devenaient troubles, les observateurs mystiques se tournaient vers cet orage toujours rampant sur l’horizon, supputaient l’heure où ses flancs se déchireraient pour laisser tomber la foudre. Et pourtant, il faut attendre le IXe siècle pour que le patriarche Nicéphore l’authentique. Si les églises d’Occident lui furent plus favorables, ce n’est cependant qu’au Ve siècle que le pape Innocent Ier l’inscrivit définitivement au canon biblique et, nonobstant cette inscription, il deviendra plus tard nécessaire que le Concile de Tolède menace de l’excommunication les réfractaires qui suspectent cette canonicité. De hautes autorités ecclésiastiques des premiers siècles ne nomment même pas l’Apocalypse. Saint Cyrille de Jérusalem, saint Grégoire de Nazianze, saint Chrysostome, gardent le silence sur elle, et quelques fidèles vont jusqu’à s’opposer à sa lecture publique dans les églises. Seulement, dès le IIe siècle, les commentateurs se sont emparés de ce livre obscur d’où un soleil masqué laisse déborder d’étranges rayons. Ils ont scruté, étudié séparément, puis confronté tous les versets, approfondi tous les symboles, examiné chacun des Êtres qui apparaissent dans les scènes diverses du Drame. Ils se sont escrimé sur le fameux chiffre de la Bête[[116]](#footnote-117), ils en ont proposé d’innombrables explications. Et saint Jérôme avouait que ce livre contenait autant d’énigmes que de mots.

En réalité, l’Apocalypse apparaît au lecteur détaché de l’exégèse, comme une composition assez complexe, et l’une des causes de ce tour énigmatique se trouve dans le manque de plan très net de plusieurs chapitres[[117]](#footnote-118). Les différents documents présentent en effet, ça et là, des doublets, ou bien accusent une suture hâtive. L’on pressent la compilation ou, du moins, le mélange de certains souvenirs, à un texte original. L’unité de style, qui a préoccupé les exégètes, pourrait provenir du fait que le rédacteur évidemment unique de l’œuvre a introduit dans le cours d’un récit bariolé certaines locutions frappantes qui lui étaient familières, et qui donnent à l’ensemble une couleur originale et comme un goût de terroir.

Mais très probablement l’intérêt extrême que suscita dans de nombreuses imaginations l’Apocalypse johannique, lorsqu’elle commença de se répandre dans les Églises d’Asie-Mineure, provint beaucoup moins de ses symboles difficiles ou de sa valeur originale que de l’esprit millénariste qui se dégage du chapitre XX. Cette apparition du millénarisme dans l’œuvre d’un apôtre devait nécessairement soulever de véhémentes réserves ou provoquer d’ardentes adhésions. La clef du débat se trouve sans doute là. Nous saisirions mieux, alors, la raison qui fait figurer parmi les adversaires les plus acharnés du livre les Aloges[[118]](#footnote-119) déjà vigoureusement opposés au millénarisme montaniste, alors que saint Justin, au contraire, l’appuie de son autorité, en insistant sur le Sabbat de la fin des temps. Tertullien, lui, dont les tendances montanistes devaient aboutir à l’hérésie, se sentait certainement attiré par le côté millénariste de l’inspiration johannique. Saint Augustin, qui défendait l’authenticité de l’œuvre, avouait lui-même avoir incliné aux imaginations de cet ordre. Et tous ceux qui rêvèrent d’une revanche des justes sur la terre même où ils souffrirent, dans cette chair même qu’ils domptèrent, tous ceux qui transplantèrent au couchant des jours le jardin paradisiaque fermé dès le deuxième chapitre de la Genèse, goûtèrent pleinement le mystère de ce livre et y abreuvèrent leur soif d’espérance.

Presque toutes les apocalypses, d’ailleurs, offraient aux victimes des méchants, aux ascètes, à toute la foule pieuse, la revanche terrestre de l’austérité ; en général, elles aboutissent comme inévitablement au triomphe sur les tyrans, à la vision lointaine des mille ans de gloire : « Heureux, s’écrie le Voyant de Pathmos, ceux qui auront part à la première résurrection ! » En somme, nous retrouvons, au fond de ces œuvres diverses, si inférieures à l’Apocalypse de saint Jean, les mêmes grandes lignes du drame final. La même idée grandiose s’y affuble d’accessoires baroques. Dans l’Apocalypse d’Élie, par exemple, l’auteur nous conte les combats de l’Antéchrist contre la vierge Tabithra qui viendra lancer un défi au monstre dans l’enceinte même de Jérusalem. Une mêlée générale s’ensuivra, où les prophètes Élie et Hénoch seront tués, resteront quatre jours en proie aux oiseaux et aux chiens, puis ressusciteront pour assister à la victoire du Christ et au règne sabbatique[[119]](#footnote-120).

Le millénarisme s’avère ainsi l’un des éléments essentiels de ce drame, aussi bien que de ceux dont les Apocalypses d’Hénoch, de Baruch ou d’Esdras nous retracent les tragiques péripéties. Qu’il s’agisse de quatre-cent-trente ans, ou de mille ans, le rédacteur de ces œuvres assigne toujours aux fidèles, avant le repos éternel, une période de délectation, de triomphe, la réparation de tous les maux dans une fête sublime. Une immense liesse dore le monde ; la terre promise, dont le pays des Hébreux n’offrait que la pâle, figure, est atteinte après tant de combats et d’épreuves ; la table est servie, les coupes sont pleines, les flambeaux illumineront la noce éternelle. Les corps, les pauvres corps jadis humiliés, dressés maintenant dans une beauté définitive et lumineuse, sont vêtus de robes blanches ; la misère et le mal s’éloignent dans le passé ; et les anges jouent sur les harpes d’argent des cantilènes si ineffables que les cœurs en fondent infiniment… Cet espoir, l’Apocalypse johannique ne l’avait pas omis, mais il avait toutefois comme atténué la matérialité de ces agapes futures et noblement intellectualisé la vision de cette apothéose des justes.

Mais que ce fût en Orient ou en Occident, que ce fût aux jours où son authenticité se trouvait encore livrée aux disputes ou plus tard lorsque son titre figura dans la liste des écrits canoniques, la méthode d’explication de l’Apocalypse varia fortement. L’énorme effort d’analyse poursuivi sur cette œuvre pendant dix siècles avait toutefois surtout porté sur le symbolisme des visions et — mais plus rarement, et en principe, au début — sur l’attribution de l’œuvre. C’est ainsi, pour écarter tout de suite cette dernière question ici secondaire, que Caïus indiquait pour auteur possible le millénariste Cérinthe, ce qui ne peut que surprendre lorsqu’on se souvient de la haine de ce dernier pour les gentils, convoqués aux grandes assises apocalyptiques. Mais en ce qui concerne le symbolisme dont nous avons à peu près exclusivement à nous occuper en ces pages, les exégètes asiates, en grande majorité, s’attachaient volontiers à la lettre du texte, et se montraient désireux de fournir un sens purement historique aux apparitions successives d’images. L’œuvre tout entière aurait ainsi résumé, d’après leur thèse, l’histoire de l’Église depuis sa fondation jusqu’au Jugement. Dans cette thèse, une partie des événements figurés auraient déjà eu lieu, ce qui permettait à la fois aux commentateurs d’exercer leur sagacité et de découvrir la grille qui, posée sur le texte, en illuminerait tout à coup le sens. À peu près tous ces déchiffreurs positifs s’accordèrent d’ailleurs pour désigner Néron comme le prototype de la Bête. D’autres, au contraire, donnaient au livre un sens tout spirituel, le présentaient comme un recueil mystique, tout brillant des images de la tragédie où se débat l’âme humaine. Méthodon fut un des maîtres les plus remarquables de cette théorie et traduisit les sept têtes du dragon par les sept péchés capitaux, ainsi que les dix cornes par dix nouveaux commandements annulant ceux de Moïse. D’autres enfin, d’esprit plus particulièrement critique, examinant l’ensemble de l’œuvre, furent frappés de la difficulté que créait le renouvellement des symboles dans un même rythme, et sans toutefois apercevoir les doublets que les exégètes modernes ont dépistés, cherchèrent à simplifier le drame en supposant que l’auteur a voulu en accroître la force par l’évocation sous plusieurs formes d’une seule série d’événements. Saint Victorin de Pettau[[120]](#footnote-121) fut ainsi amené à proposer la thèse de la récapitulation, en indiquant que les faits envisagés par l’Apocalypse sont limités, mais se trouvent symbolisés par plusieurs images. Il est frappant, en effet, de constater que les fléaux se renouvellent par séries égales de sept. Cette nouvelle théorie de la récapitulation, combinée toutefois avec l’antérieure explication spirituelle, demeura longtemps la base de tout commentaire de l’Apocalypse. Les docteurs orthodoxes reprirent et aménagèrent les idées de l’hérétique Tyconius[[121]](#footnote-122) qui, l’un des premiers, avait réalisé cette combinaison, et aboutirent à une doctrine très intéressante. L’explication générale s’élargit. Il ne s’agit plus d’événements précis, annoncés à l’avance, d’une sorte de calendrier mystérieux et tragique, d’éphémérides énigmatiques de l’Église, mais de l’antagonisme qui met aux prises sur terre la vérité et le mensonge, les justes et les méchants. Il ne s’agit plus d’êtres corporels, ayant une date de naissance et une date de mort, d’un état-civil des grands adversaires de la religion. L’Antéchrist est une entité. L’Apocalypse s’universalise et se désindividualise. Un sens des masses et des évolutions se dessine. Saint Augustin, et plus encore Primasius[[122]](#footnote-123), colorent ce nouveau plan spirituel.

Tels apparaissent dans leurs grandes lignes les principes qui dominaient l’étude de l’Apocalypse au moment où Joachim de Flore avait commencé ses travaux. Dans le lointain, Alcuin ou Walafried Strabon, beaucoup plus près les philosophes Anselme de Laon puis son contemporain Richard de Saint-Victor avaient apporté à l’examen du livre redoutable un sens aigu de l’ordre et de la mystique. Joachim, lui, avec son esprit visionnaire, élargit encore le sens de l’Apocalypse. Sa tendance à spiritualiser toute chose s’accordait sur un point avec la thèse de ses prédécesseurs immédiats. Son goût de simplification le poussait à utiliser la thèse de la récapitulation. Mais il infusait aux recherches un esprit nouveau qui en transformait les tendances. Il tient à peu près, peut-être sans s’en rendre un compte exact, les résultats acquis comme non avenus. Il n’accepte que des méthodes d’investigation. À manier ces méthodes, à fureter vers d’autres résultats, il mit toute sa science réelle, toute sa minutie étonnante, aussi toute son étrange imagination. L’Exposítio in Apocalýpsim s’affirme à la fois comme son chef-d’œuvre et comme l’achèvement de ses travaux.

Joachim est un philosophe de l’histoire. Voilà en quoi il rompt avec ses devanciers. Les livres inspirés qu’il lit, relit, commente sans fin, il les examiné au point de vue historique. Il ne peut admettre un monde sans logique, sans concordances. Il cherche ardemment à retrouver l’ordre universel dans le chaos apparent des événements. La Bible lui découvrait l’histoire la plus ancienne depuis la création, depuis les siècles ennuagés où nous apercevons confusément errer l’humanité primitive, acharnée à de sporadiques essais d’organisation. L’Évangile lui exposait l’histoire de la Rédemption. L’Apocalypse lui propose l’explication des quelques siècles écoulés depuis la fondation de l’Église et de ceux qui se dérouleraient jusqu’au Jugement. M. A. Sabatier[[123]](#footnote-124) a très bien indiqué que, par là, Joachim de Flore demeure l’un des créateurs de la philosophie de l’histoire, un précurseur de Bossuet et de Hegel : « L’unité du pouvoir universel, — disait-il, en parlant de Joachim et de ses pareils dans sa conférence à la Société des Études Juives sur l’Apocalypse juive et la philosophie de l’histoire, — concentrée dans la personnalité d’un Dieu unique, leur avait permis d’unifier l’histoire humaine et de faire entrer dans le même système l’ensemble des nations, leurs rôles successifs et leurs destinées. Ils avaient ainsi exclu de l’histoire le hasard, l’accident. » Seulement, Bossuet devait montrer l’Esprit dirigeant l’évolution du monde ; Hégel devait montrer le monde poursuivant la réalisation de l’Esprit, Joachim, lui, voyait le monde distinct de l’esprit, mais évoluant, par une révélation à paliers successifs, vers sa rencontre avec l’Esprit qui lui révélerait la vérité. Son commentaire de l’Apocalypse couronnait donc les concordances des deux premiers Testaments par la troisième et suprême concordance prédite par Jésus au soir mystérieux de la Cène.

Historien et mystique, il voit donc l’Apocalypse dérouler ses événements sur un plan spirituel sans doute, mais dans un monde humain. L’univers est tragique. Nul ne le conteste ? Soit. Mais il faut que la tragédie soit parfaite, qu’elle marche logiquement de son début à son dénouement. Or, l’intelligence du drame nous est offerte précisément dans ces quelques pages, témoignage profond, curieux et décisif. Le témoignage est authentique. Il est de première main, écrit par un apôtre, par l’apôtre préféré du Christ. Joachim, en effet, ne soulève pas d’objection contre l’attribution de l’Apocalypse à saint Jean ; et, somme toute, il ne semble pas que la critique ait, avant lui, apporté d’argument décisif contre la thèse traditionaliste qui, dès le début du IIe siècle, désignait le fils de Zébédée comme son auteur.

La valeur du témoignage ainsi mise hors de conteste, Joachim admet que les séries de symboles se rapportent à une seule série d’événements qu’elles présentent sous des jours divers pour mieux en éclairer tous les aspects. Il divise, subdivise les concordances, les différentes époques du livre, arrive ainsi à un tableau simplifié, rapide, de huit époques. Et aussitôt, toute l’histoire est sous nos yeux, l’histoire presque entièrement écoulée, grande terre battue des vents, frappée d’orage, à peu près traversée par la longue caravane humaine qui déjà, dans l’étrange arôme qui sale les souffles de l’espace, pressent que la mer, que l’éternité sont proches… La majeure partie des événements consignés dans l’Apocalypse est passée. La sixième époque va se clore. La septième des huit époques sera celle des ordres mendiants, et la huitième, celle de la Béatitude indéfinie.

Ce schéma établi, Joachim se trouve en mesure d’élucider le sens des symboles. Reprenant la conception des commentateurs spirituels, il désindividualise. Il voit, dans les deux dangers qui menacent l’Église, le mahométanisme émergeant lentement des flots de l’Orient. (Puis je vis monter de la mer une bête qui avait dix cornes et sept têtes, XIII, 1), mais que les Croisades ont frappé (Et je vis l’une de ces têtes comme blessée à mort, XIII, 3) et l’hérésie qui pullule sur les terres continentales (Puis je vis monter de la terre une autre tête, XIII, 11). Mais, pour d’autres détails, il accepte, en changeant les noms dont la série ancienne se limitait à un temps trop étroit, la conception personnaliste des premiers chercheurs. Les sept têtes du Dragon, il les image des noms de Néron, de Constantin, de Chosroès, de Mahomet, d’Henri Ier et de Saladin. Puis apparaîtra l’Antéchrist.

Nous touchons ici à un point délicat dont l’interprétation nuisit d’ailleurs plus tard à Joachim. Je ne sais si ce catalogue monstrueux a été retouché, mais je l’en soupçonne. Outre qu’il ne correspond pas à la liste, d’ailleurs suspecte, des princes infernaux énumérés au roi Richard dans l’entrevue mémorable de Mategriffon[[124]](#footnote-125), il donne le nom inattendu d’Henri Ier[[125]](#footnote-126). L’adjonction de ce nom d’empereur peut avoir été faite dans l’esprit qui dicta les apocryphes tout retentissants d’anathèmes à l’adresse d’Henri VI. Les disciples aventureux de Joachim ont probablement faussé ici, une fois de plus, sa pensée, comme ils l’ont faussée en donnant à la Bête le visage de Frédéric II[[126]](#footnote-127) et à l’Antéchrist la figure de la Papauté. Toutes ces images interchangeables excitaient fortement la verve des moines politiciens et des exégètes en veine[[127]](#footnote-128) d’hétérodoxie. En réalité, Joachim vit si peu Frédéric II dans la Bête qu’il employa tous ses efforts — et en ceci, du moins, il n’eut pas la prescience de l’avenir — pour assurer au fils d’Henri VI la couronne impériale. Et si, dans l’explication beaucoup plus grave pour lui de l’Antéchrist, il paraît avoir hésité jusqu’à recourir, pour couvrir sa retraite en de certaines discussions, à une interprétation peut-être trop complaisante d’un passage de la première Épître de saint Jean, jamais il ne symbolisa la Papauté dans cet ennemi de Dieu. Lorsqu’il ne voyait pas dans l’Antéchrist un personnage réel, il appliquait ce vocable non à Rome, mais à tous les ennemis de l’Église, confondus dans un être innombrable et multiforme.

Voilà en perspective, sous ce ciel pesant de la fin du XIIe siècle bien des luttes, bien des tristesses, bien des douleurs encore. Mais que les fidèles reprennent haleine, que les misérables se réjouissent : la fin approche ! La sixième époque, cette époque décevante où s’agite avec le masque de Saladin la dernière tête du Dragon, ne compte plus que quelques heures, avant d’aller rejoindre dans le passé les autres chapitres de l’histoire. Les derniers versets de l’Apocalypse sont psalmodiés par des voix mystérieuses. Joachim a terminé ses calculs, vérifié ses dates. Hélas ! combien, depuis saint Hippolyte[[128]](#footnote-129) qui avait calculé que le Christ étant né en 5.500, les mille ans du triomphe des saints devaient commencer en l’an 600, depuis saint Augustin attendant l’arrivée d’Élie, avaient recommencé vainement cette mathématique du mystère !

Mais ceux que hante l’esprit de la justice ne regardent pas derrière eux les démentis de l’histoire. Joachim affirmait, nous l’avons vu, que le règne de l’Esprit devait commencer en 1260. Maintenant il fixait les dernières étapes. Les religieux, vainqueurs de la chair et dépositaires de l’esprit, allaient vaincre les deux dragons — Saladin, suivi de ses hordes musulmanes, monstre des rivages, qui apparaît là-bas, au-dessus des flots, — l’Hérésie, les Patarins, les Vaudois, toutes les sectes, la Bête subtile, mauvaise, disputeuse, aux mille têtes renaissantes, qui se terre actuellement dans les campagnes italiennes ou franques. Il n’y aura plus qu’à attendre l’apparition de l’Antéchrist et son combat contre celui dont nul ne connaît le nom, le Fidèle et le Véritable monté sur un cheval blanc, et qui jettera la Bête et le faux prophète dans l’étang de soufre et de feu. Les oiseaux, par volées immenses, s’abattront sur les plaines où pourriront les cadavres des méchants. Satan sera lié. Et la grande fête de joie commencera pour mille ans.

Ce règne des saints, Joachim l’interprétait en historien comme un événement réel, un chapitre sublime de l’histoire terrestre. Il rejoignait ainsi, par-dessus Primasius et Tyconius, les premiers commentateurs de l’Apocalypse, saint Irénée ou saint Justin. Il fermait par un triomphe de la chair régénérée le cycle tragique de la chair déchue. Les pauvres, les humbles, les désespérés de la vie allaient s’asseoir au banquet divin, comme le soir où Jésus descendit chez Lévi, à la table illuminée qu’entouraient les douaniers et les publicains. Il demeurait logique avec ses vues de prophète réaliste. Et tout cela, il le voyait avec la même couleur, le même relief que des événements contemporains. Il se figurait les combats futurs avec la même précision que les batailles et les sièges poursuivis par Henri VI. Saladin n’existait-il pas ? L’Antéchrist n’arriverait-il pas demain ? Qui sait ? Peut-être l’avait-il croisé, tout jeune encore, au cours d’un de ses voyages… Ses visions fantastiques et le monde réel s’amalgamaient merveilleusement. Il avait dressé, enfin, une grande et complète image du drame universel. Il tenait maintenant toute l’histoire de la planète sous son regard : tout le drame de la Justice.

Mais, en même temps qu’il donnait du récit johannique une explication neuve, il en faisait sortir les images du cadre catholique. Il allait paître les dragons et les chimères en marge du bon chemin. Cette explication n’était pas orthodoxe. Sans doute ne sera-t-elle pas écartée par le Pape ; sans doute vaudra-t-elle, au traducteur de l’énigme, des félicitations cardinalices et la curiosité sympathisante des théologiens : ses disciples n’y découvriront pas moins demain le germe de redoutables principes, dont ils essayeront de miner, minutieusement et lentement, les fondements mêmes de l’Église.

C’est que, sans le style sombre, sourd de tonnerre, sans les élans terribles de Lamennais, l’abbé Joachim avait mis dans son Commentaire un peu de la dynamite morale des Paroles d’un croyant On ne manie pas impunément l’Apocalypse. Il est dangereux, au regard des puissances du monde, d’en appeler au Jugement de Dieu, même avec d’infinies précautions. L’erreur lamentable de Lamennais provint de ce qu’il était né pour être, non pas prêtre, mais publiciste politique. Vivant en 1848, Joachim aurait été certainement un journaliste véhément, implacable, jetant aux rois de bibliques anathèmes, les lapidant avec les cailloux ramassés dans la vigne de Naboth[[129]](#footnote-130), et, pâle de fureur, voyant s’approcher, règne de plus de mille ans, l’aurore de la fraternité universelle[[130]](#footnote-131). Il ne se serait pas moins trompé dans ses calculs, d’ailleurs, que six-cent-cinquante-trois ans auparavant[[131]](#footnote-132).

## XII

Donc, à l’automne de 1195, l’abbé Joachim gagna Rome, portant sa boite à chimères dans sa besace. Il sembla que l’on entendit sur la poussière, entre les arbres de la route, le pas lourd du dernier prophète. Célestin III lui gardait sa faveur. Affaibli de caractère, il n’avait, d’ailleurs, aucun goût pour les disputes théologiques. Mais la curiosité, dans la ville, fut immense. On s’arracha le vieux montreur d’épouvante. Chacun voulait soulever le couvercle pour voir s’avancer une tête de dragon, énigmatique, visqueuse, et numérotée. Cardinaux, abbés, laïcs, l’interrogeaient avec la même fièvre sur le symbole des sept rois, qui hantait alors particulièrement les imaginations, parce qu’elle semblait correspondre aux événements contemporains. Lui, il illuminait les allégories, exposait volontiers son système, et profitait de ces conversations dans les groupes pour donner des conseils de piété, prêcher la crainte du Dieu qui allait venir. Et la plupart de ses interlocuteurs l’écoutaient avec une vénération croisée d’effroi.

La plupart. Pas tous cependant. Il retrouvait, en effet, à la Cour romaine, ou dans la ville, ses adversaires, drus, acharnés, les moines de l’ordre de Cîteaux. La politique française, on l’a vu, avait d’autre part intérêt à ce que Joachim fût un faux prophète. Les partisans de cette politique et les amis des cisterciens, alliés dans une même opposition, critiquèrent donc avec une habileté amère au Palais de Latran, dans les monastères, auprès des princes ecclésiastiques, ses interprétations de l’œuvre johannique. Pour montrer le défaut de la théorie, ils prenaient texte, surtout, avec une vue très claire du point faible, de ses prédictions concernant l’Antéchrist. Joachim, nous l’avons vu, — et cette affirmation avait toujours produit une impression sensationnelle — affirmait de temps à autre avec sa conviction violente que l’Antéchrist était né[[132]](#footnote-133). L’idée que, tout enfant encore, sans doute le redoutable protagoniste du Grand Drame vivait dans quelque petite cité paisible, peinte et crénelée, jouant sur quelque marché aux herbes avec les écoliers de son âge, faisait passer entre les épaules de ses interlocuteurs, un frisson étrange. L’affirmation était hasardeuse, et grosse d’ailleurs de conséquences, au point qu’il n’avait jamais eu de doctrine très sûre touchant ce mystère, et qu’il avait eu recours, à plusieurs reprises, pour exposer ce détail difficile, à des explications dont l’ingéniosité pouvait paraître excessive. Ses adversaires, en effet, rappelaient que, d’après la tradition, l’Antéchrist devait naître à Babylone, d’une tribu juive, et s’établir dans le temple même de Jérusalem. L’Apocalypse d’Élie précisait également ce dernier détail. L’idée en somme parallèle et souvent exprimée, par Joachim, qu’Élie méditait probablement à cette même époque dans la cellule d’un monastère la fondation de l’Ordre religieux qui devait instaurer le règne de l’Esprit, ne pouvait également que surprendre. Certes, l’existence des personnages légendaires de la fin des temps colorait bizarrement pour les auditeurs de Joachim l’atmosphère de ces heures déjà troublantes. Peut-être, quelque soir proche, la porte d’un cloître allait s’ouvrir, un moine pâle apparaîtrait pour annoncer la création de la Congrégation nouvelle et les fidèles accourus verraient briller dans ses prunelles l’âme orageuse d’Élie ; peut-être un tyran allait-il surgir, quelque nuit sanglante, et sur le trône où il s’assiérait, après d’effrayants massacres, la foule épouvantée reconnaîtrait l’Antéchrist. Mais si l’on réfléchissait sérieusement, les conditions générales du monde ne permettaient guère alors d’accepter de telles affirmations. Depuis des siècles Babylone dormait sous le sable. Depuis des siècles le temple était détruit. Les ordres de Cîteaux et de Cluny rayonnaient dans toute leur puissance civilisatrice[[133]](#footnote-134). Que venait donc conter ce prophète ?

Le double souci des intérêts français et de la grandeur cistercienne trouvèrent justement, lors du séjour de Joachim à Rome, un représentant combatif dans l’abbé Adam de Prendaigne. Ce prélat, qui venait d’arriver à Rome, appréciait, paraît-il, Joachim, M. Henri Fournier estime que leur aversion commune pour les savants ne pouvait que rapprocher les deux moines, mais qu’en réalité leur rencontre ne paraît pas avoir développé leur sympathie. C’est que pour disposé que pût être l’abbé de Prendaigne à l’égard de la personnalité de Joachim, il ne pouvait que considérer à la fois sa prophétie de Mategriffon comme un crime de lèse-majesté, et son départ de l’ordre comme une apostasie monastique. Leur dispute, en tout cas, fut retentissante. Les dignitaires de la Cour avaient très habilement organisé cette rencontre. On goûtait fort, alors, ces conférences contradictoires sur un sujet de subtile théorie, et l’une des plus célèbres et des plus solennelles avait été quelques années auparavant la rencontre de saint Bernard et de Gilbert de la Porrée. Les cisterciens exultaient : il ne s’agissait plus de miracles incontrôlables, de machineries politiques. On tenait l’adversaire en chair et en os. Il faudrait bien qu’il s’expliquât. Il s’expliqua en effet. Mis en présence du fougueux abbé, Joachim, avec sa prudence coutumière et son expérience de ces sortes de débats, commença par récuser le titre de prophète. Du même coup il plaçait la discussion sur le terrain de l’exégèse. En se dérobant à sa légende, il ne faisait d’ailleurs, que persister dans son attitude toujours très nette : il n’avait jamais prophétisé qu’en interprétant des textes, ou encore en appliquant les mathématiques aux calculs de la durée de l’univers. Aussitôt il en revenait à ses versets et à ses chiffres. Seulement, l’abbé Adam était un rude jouteur et, négligeant l’ensemble du système, alla droit à la question dangereuse : l’existence de l’Antéchrist. Joachim maintint sa thèse, et l’abbé Adam lui opposa aussitôt, avec une impressionnante série d’arguments, que les conditions très précises de la venue de l’Antéchrist, dont j’ai plus haut rappelé les principales, n’étaient pas réalisées, et qu’aucun des signes précurseurs de la grande Angoisse n’avait encore paru. Joachim tourna la difficulté en rappelant le verset de saint Jean qui permet aux calculateurs ingénieux de multiplier les Antéchrists. Pour l’apôtre, en effet, plusieurs antéchrists ont déjà fait leur apparition à l’heure où il rédige sa première Épître[[134]](#footnote-135). Joachim joua très heureusement de ce texte, rappela en même temps le verset de l’Apocalypse évoquant le dragon à huit têtes, et conclut qu’il y aura dix antéchrists, dont le dernier sera le plus terrible, l’Antéchrist véritable. L’abbé Adam déploya toute sa dialectique, tout son immense savoir pour faire justice de cette interprétation ; mais Joachim, solidement retranché derrière les affirmations johanniques, ne pouvait guère être battu dans une controverse dont il possédait de longue date tous les éléments. Les auditeurs demeurèrent perplexes. Cette conférence, attendue avec anxiété par les adversaires de Joachim, ne leur procura donc aucun résultat pratique. L’Abbé de Flore conserva l’appui du Saint-Siège, et reçut pour son livre l’approbation des théologiens. Sûr désormais de pouvoir résister par son seul silence à la campagne de sermons des cisterciens, il demeura peu de temps à Rome.

Quelques mois plus tard, alors que l’on pouvait espérer une époque de relative tranquillité, de tragiques événements ensanglantèrent la Sicile. Henri VI fut surpris, au moment où il songeait à une expédition contre l’Empire grec, par des soulèvements dans l’île. Les nobles, las de la tyrannie étrangère, s’étaient groupés autour de Richard d’Acerna. Cette fois, Henri VI fut impitoyable et ne se contenta pas de faire dépouiller de leur peau quelques malheureux : froid poète, il indiqua d’effroyables supplices. Les bourreaux enduisaient de bitume ces hommes coupables d’aimer leur pays, et les allumaient, torches hurlantes qui grésillaient sur les places publiques, ou bien il les sciaient tranquillement entre deux planches, tronçons muets. La boucherie devint ignoble. Henri VI voulut un sacre dérisoire pour ce royaume manqué, et fit encercler d’une couronne de fer rougi le front d’un des chefs révoltés. Toute la Sicile puait le fauve. La colère impériale ne se borna pas à l’île. Là-bas, en Allemagne, le pauvre Guillaume II, un adolescent encore, fut aveuglé par des miroirs et mutilé. Joachim éleva la voix pour protester contré ces atrocités. Ce fut en vain. Et quelques mois plus tard, ce fut lui qui, dit-on, vint absoudre l’empereur atroce mourant en pleine jeunesse, entouré de spectres, dans la rumeur innombrable de la croisade qu’il organisait.

Entre temps, Joachim avait continué à rencontrer dans la gestion de l’abbaye des difficultés pénibles et s’était de nouveau heurté à l’hostilité de ses confrères voisins du couvent grec des Trois-Saints-Enfants, comme un simple baron italien à la révolte de quelque bourgade rebelle ; on se souvient qu’à la suite d’un procès entrepris contre l’ordre de Flore et perdu par leur supérieur, le père Isaïe, Joachim avait octroyé à ses voisins, afin d’éviter toute rancune, un certain nombre de droits dont le caractère de précarité devait être sauvegardé par le payement annuel de quatre sous d’or. Les obédients du père Isaïe s’étaient bien gardé, depuis lors, de verser la moindre part de leur redevance, et, trois ans après l’arrangement conclu entre l’abbé Joachim et l’abbé Isaïe, le trésorier de Flore n’avait rien perçu. Il fallut rappeler aux confrères oublieux que les petites dettes s’accumulaient. Au reçu de cet avertissement sans frais, de cette feuille verte ecclésiastique, les ardents religieux des Saints-Enfants, mauvais fils pour l’heure, bondirent sur leurs armes et marchèrent en formations serrées sur l’abbaye de Bonbois, de l’ordre de Flore, qui haussait son clocher tout prêt de leur propre monastère. Les malheureux moines de Bonbois vaquaient sans soucis à leurs travaux agrestes, paissant les vaches, poussant les voitures de fumier, lorsqu’un tourbillon, haillonneux et hurlant, luisant de barbes farouches, de tonsures pâles, de regards furieux, de bras velus hors des manches déchirées, d’armes levées, déboucha d’un bois et s’abattit sur eux. Ce fut en un instant, au milieu d’une fuite bêlante et mugissante d’animaux, une mêlée héroïque de frocs suivie d’une razzia orientale. Les moines grecs, fous de rage, rossèrent à mort les frères bergers, firent prisonniers les moutons, puis, donnant l’assaut à l’abbaye, la pillèrent et l’incendièrent. Grange et hôtellerie flambèrent. Les Saints-Enfants rentrèrent alors dans leur cloître forteresse, rompus de butin, tandis que les lueurs de l’abbaye en feu éclairaient les bergers étendus, à demi-assommés, sur la prairie.

Indigné de cette façon de régler les dettes, Joachim en appela aussitôt à la Justice impériale. Un tribunal mixte de juges ecclésiastiques et de juges laïcs examina l’affaire et fit saisir les biens du couvent des Trois-Saints-Enfants pour dédommager l’ordre de Flore du pillage de l’abbaye de Bonbois. Mais un tel jugement ne pouvait pas satisfaire Joachim. Ce n’était pas seulement le préjudice matériel qui l’avait affecté ; il se trouvait de plus en plus douloureusement atteint par de tels spectacles et nuls dommages-intérêts ne pouvaient effacer en lui l’impression reçue. Nous l’avons vu, les rixes de ce genre, dénotant chez certains religieux un déplorable esprit, s’assombrissaient. Plus alors que jamais, en évoquant ces monastères qui ne constituaient plus que de petits groupements d’anarchistes prêts à des coups de main fructueux, tout disposés à préparer des expéditions dans la société organisée, Joachim devait appeler de ses vœux la création de l’Ordre réparateur, de l’Ordre des grands ascètes qui préluderaient au règne final de l’Esprit. Savait-il, à de pareilles heures, que dans une ville peu éloignée de la sienne grandissait, insoucieux de l’avenir, le fils d’un drapier, le jeune homme turbulent et gai qui devait réaliser son espoir mystique ? Là-bas vivait pourtant le futur saint François d’Assise. Là-bas, plus loin encore, à Palencia, travaillait avec acharnement le jeune étudiant espagnol qui sera saint Dominique.

Mais pas plus qu’au moment où il se séparait de Cîteaux pour créer le monastère de Flore, il ne songe à promouvoir cet ordre sauveur, à transformer celui qu’il dirige pour tâcher de lui assurer ce rôle glorieux. Sans doute ne distinguait-il pas quel principe pouvait revivifier le monachisme et se contenta-t-il de créer un organisme de transition propre seulement à sauver quelques âmes d’élite avant la formidable rénovation prévue. Il avait apprécié, cependant, et mis en œuvre la vertu monacale qui sera la force du fondateur de l’ordre futur, la pauvreté, et il avait su éviter, en préconisant le renoncement à la propriété individuelle, l’erreur qui fit condamner et avorter dans cette même fin de siècle des mouvements religieux vite tournés à l’hérésie. Mais il lui manqua l’allégresse[[135]](#footnote-136). Il n’eut pas cette délirante joie de la pauvreté qui transporta saint François. Il ne fit pas du dénuement une fièvre des cœurs ; il ne chanta pas l’alléluia de la misère. Il n’en fit qu’un article de la règle, quelques lignes sur un cartulaire. Cette poudre formidable qui faillit, plus tard, bouleverser le vieux monde, il la distribuait en petites doses individuelles, propres à tonifier le cœur. Il ne pencha pas de flamme vers l’explosif[[136]](#footnote-137).

Cependant tout en dirigeant les affaires embrouillées de cet ordre dont il soupçonnait ainsi la fragilité, il continuait à s’intéresser aux complications politiques du sud de l’Italie et aux événements religieux du monde. Pieux mentor d’un futur hérésiarque, il veillait de loin sur le jeune Frédéric II, adressait à l’Impératrice Constance, pour l’éducation du jeune prince, de graves conseils. Il devait répondre, aussi, aux missives qui lui étaient adressées de contrées parfois lointaines et c’est ainsi qu’il eut à donner à saint Cyrille une consultation mystique. À ses rares heures de loisir, il allait méditer sous les hautes futaies qui avoisinaient Flore, passant sous les pins sombres au milieu de ses visions familières. Il goûtait alors le sentiment frémissant et âpre de celui qui sait que les temps sont proches et qu’il marche dans le couchant d’un monde. Parfois aussi, il se rendait dans quelque ville de Calabre pour prêcher.

Cependant, Célestin III mourut. Le Conclave désigna le cardinal Lothaire, de la vieille famille romaine des Segni. La carrière du nouveau pape, bien que contrariée un moment par l’accession au trône pontifical de Célestin III, son ennemi politique, avait été extrêmement rapide. Cette rapidité se justifiait, d’ailleurs, amplement, par les hautes qualités de l’homme. Ancien étudiant de l’Université de Paris, puis de celle de Bologne, le cardinal Lothaire se présentait comme un théologien remarquable. Un penchant mystique assez curieux eût pu lui être défavorable par l’étrangeté de certaines de ses manifestations, mais il sut, par souci d’une politique réaliste, le ramener vite à ses justes limites et faire d’un défaut regrettable une fière originalité. Au moment de son élection, le 8 janvier 1197, il n’avait que trente-sept ans. En pleine force intellectuelle, conscient pleinement de la mission qui lui était dévolue dans cette crise des pouvoirs sacerdotaux et laïques, il sut inaugurer avec noblesse un pontificat qui devait rester illustre.

Il se trouva aussitôt devant le même problème menaçant et difficile à régler que ses prédécesseurs, celui du royaume de Sicile. Il reprit vigoureusement la tradition pontificale, s’ingéniant à empêcher que la couronne de Palerme ne se confondît avec la couronne impériale. L’ancien royaume normand et l’empire, en se trouvant conjugués, avaient resserré autour du douaire pontifical une rude et double mâchoire. Si le danger apparaissait immédiat, la situation demeurait confuse. Les prétendants à la succession de Frédéric Barberousse recrutaient avec fureur. Philippe de Souabe s’appuyait sur une partie de la noblesse allemande ; Othon le Guelfe, sur d’autres vassaux. Restait le petit roi de Sicile, le futur Frédéric II, dont l’Impératrice défendait inlassablement les droits.

Joachim s’entremit presqu’aussitôt dans cet imbroglio. Depuis les derniers événements auxquels il s’était trouvé mêlé, il n’avait pas changé de thèse. Il voulait épargner à son pays le retour des heures sanglantes, lui assurer, au milieu de la tragédie politique, une paix relative. Il amena donc l’Impératrice Constance à réclamer d’Innocent IV la couronne de Sicile pour son fils, afin de régler une situation dont la diplomatie fatiguée et lointaine de Célestin III n’avait que trop prolongé l’équivoque. Cette intervention était habile. D’une part, l’Impératrice voyait, dans les négociations amorcées, l’occasion d’obtenir enfin officiellement la Sicile pour Frédéric II ; de l’autre, le Pape y saisissait une possibilité de rendre plus difficile l’union de la Sicile et de l’Allemagne. Constance désigna, pour plénipotentiaires, l’archevêque de Naples, Anselme, et l’archidiacre de Syracuse, Aymeric, qui se rendirent aussitôt à Rome. Dès les premières conversations, les difficultés s’affirmèrent. Innocent IV connaissait fort bien la géographie politique de l’Europe, et les méandres des caractères princiers. Soucieux de ne jeter son autorité dans le conflit qu’en échange de profits réels, il entendait ne pas se faire duper comme Célestin III qui crut toujours aux promesses de croisade d’Henri VI. Il réclamait donc un concordat qui pût rétablir en Sicile la situation ecclésiastique antérieure, moyennant quoi il se déclarait tuteur du jeune Frédéric. Le Pape jouait là un coup de maître. Il devenait ainsi Suzerain irrécusable du royaume de Sicile et se donnait désormais l’autorité juridique nécessaire pour manœuvrer à l’aise contre les prétentions impériales, défendre l’intégrité de l’Italie du Sud, et sauvegarder, entre deux puissances indépendantes l’une de l’autre, l’intégrité du pouvoir temporel. Il y eut des hésitations du côté des Siciliens. Enfin, les négociateurs s’entendirent. Outre le paiement au Saint-Siège d’une redevance annuelle de six mille livres, Constance acceptait l’hommage au Pape. Tout était prêt. L’abbé Joachim pouvait se féliciter de toucher au but de ses efforts politiques. Le cardinal Octavien se mit en route pour Palerme, afin de représenter Innocent IV dans la cérémonie de vassalité. Mais avant qu’il fût arrivé en Sicile, l’Impératrice était morte.

Cette mort ne fit pas fléchir les directives papales ; Innocent IV se considéra comme le tuteur du jeune orphelin et commença cette série de démarches, de luttes, cette entreprise de diplomatie ardente et hautaine qui devaient aboutir à faire couronner Empereur le futur ennemi de l’Église. Mais en ce qui concerne l’abbé Joachim, elle marque la fin de ses interventions politiques. Certes, il dut approuver le plan d’Innocent IV, plan dont l’exécution devait se dérouler au milieu de rudes vicissitudes ; mais, à dater de ce 27 novembre 1198 où mourut l’Impératrice Constance, il semble bien qu’il se soit retiré de la vie active pour ne plus songer qu’au moment, qu’il savait proche, où lui-même devait quitter ce monde.

Il vieillissait. Les hauts personnages qui l’avaient soutenu dans son œuvre monastique disparaissaient prématurément — ce Tancrède qui lui permit de bâtir Flore — cet Henri VI qui combla l’ordre de libéralités, — maintenant cette impératrice Constance qui le protégea d’abord, qu’il soutint ensuite.

Et là-bas dans sa geôle allemande au fond du ténébreux Vorarlberg, le petit prince gisait, symbole de la dynastie normande, aveugle, plaintif, émasculé.

Son œuvre prophétique se trouvait terminée, admirée par les savants, approuvée par les Papes. Il avait le sentiment d’avoir révélé aux hommes le plan de leur histoire misérable et sublime. D’un autre côté, l’heure s’assombrissait. Partout, décidément, les signes précurseurs brillaient à ses yeux en lueurs sinistres. Il voyait l’hérésie grandir, les erreurs se multiplier. Les Vaudois, autrefois reclus dans les montagnes françaises, se sont unis aux Pauvres de Lyon ; ils ont paru dans les provinces du Nord, étendent chaque jour leurs groupes maudits. Foules sans prêtres autres que des inspirés, fidèles sans église qui communient sans s’agenouiller, buvant le Vin, mangeant le Pain dans une Gène découronnée, ils sont peut-être les plus odieux des hérétiques. Il les voit qui dévalent les pentes des Alpes, pourrissent des plaques de leur lèpre les plaines lombardes, s’infiltrent dans le centre, au cœur même de l’Église catholique et romaine. Depuis plus de dix ans les Vaudois lombards ont élu pour chef Ugo Speroni. Et ce n’est pas en Italie seulement que les ravages de ces hérétiques apportent la mort spirituelle. L’évêque de Toul a dû expulser les Vaudois lorrains. Célestin III a dû déléguer le Cardinal Saint-Ange contre les Vaudois espagnols que le Concile de Léridan vient de condamner. Un autre concile, celui de Montpellier, s’est prononcé solennellement contre les Vaudois provençaux. Qu’importe ? Ces exaltés, debout sous la voûte du ciel, se passent toujours le calice sacrilège. Et là-bas, en Orient, le tombeau du Christ qu’il avait salué libre en sa jeunesse, est toujours au pouvoir des Infidèles. Un grand couchant sombre ensanglante l’horizon. En face, au blême Levant, le Dragon qui marche sur le sable de la mer va profiler sans doute, sur une lune énorme, sa bizarre silhouette aux dix têtes…

Alors l’abbé de Flore remonte dans sa solitude sévère, parmi les immenses forêts de pins qui gémissent inlassablement sous les vents du sud résineux et salins. Loin du monde condamné, il regagne le cloître du salut, où, paisible et divine, l’attend la mort. Il voit, de la barque, s’éloigner, disparaître pour toujours, la cité de Palerme et, peut-être, penchée entre les créneaux, l’ombre d’un page aux cheveux blonds. Il jette un dernier regard aux plaines de Calabre qui virent passer sa jeunesse, où la Carnavine coule toujours au fond du jardin notarial. Puis il gravit la route tragique, au flanc des montagnes. Il ne redescendra plus.

## XIII

En ces dernières années, au milieu de ces bouleversements sanglants, Joachim avait pris, définitivement, figure de prophète et de saint. Il l’avait emporté sur ses adversaires. Le 25 avril 1196 un bref de Clément III l’avait libéré de l’obédience de Cîteaux, et avait officiellement reconnu l’ordre de Flore. Tranquille, il achevait ses jours dans cette abbaye créée de ses mains, toute vibrante d’enthousiasme ascétique, en mélangeant, selon la coutume, la mystique visionnaire et la direction temporelle. Il étendait la puissance de son Ordre, fondait de nouveaux monastères, acceptait de nouveaux postulants. De pieux personnages l’aidaient de leur or et de leur influence. Il fit construire ainsi l’abbaye d’Albane dont Hunfroy Culiny fournit le terrain et dont Simon de Manistra paya la construction. Il aimait voir essaimer dans toute l’Italie cette abbaye de Flore fondée au milieu de tant de luttes, malgré tant d’attaques, et qui demeurait, enclose des forêts de Sila, l’asile de pures méditations. Vivant du travail de leurs mains, selon la règle établie par l’apôtre, des religieux au nombre sans cesse accru l’entouraient d’un chœur qui louangeait Dieu. Que lui importaient, désormais, les clameurs des moines cisterciens ? Pas davantage que les titres dont le parèrent les rois de Sicile ou les empereurs d’Allemagne. Il n’était plus qu’un moine qui attend dans la cité de Dieu la visite inéluctable. Tout à l’heure, peut-être, la cloche du frère portier, de ses trois coups espacés, allait annoncer la dernière Visiteuse…

Sa vie demeurait cependant toujours aussi active. Il suivait les prescriptions de la Règle avec une minutie attentive. Il revoyait, corrigeait, complétait les quelques ouvrages qu’il avait entrepris en dehors de son œuvre principale : l’Enchiridion in Apocalýpsim, la Súmmula seu brevilóquium super Concórdia novi et véteris Testaménti, le Super Quátuor Evangélia a concórdia Evangeliórum, le Contra Judǽos, le De artículi fídei, le Libéllus de unitáte seu esséntia Trinitátis. Il s’attachait aussi à résoudre des problèmes de vie monastique, de ces problèmes subtils dont s’enrichira sans arrêt la casuistique. Dom Gervaise nous a conservé tout au long l’histoire d’un de ces cas de conscience, plein d’ironie vraiment pour les palinodies humaines. Nombre de malades, se sentant très menacés, faisaient alors vœu, paraît-il, d’entrer, s’ils guérissaient, dans l’ordre de Flore ; mais guéris, ils éludaient sous mille prétextes un vœu moins dû à leur piété accrue qu’à la crainte du trépas. Joachim se demandait si cette révocation d’une promesse pouvait être tenue pour licite, ou s’il ne convenait pas plutôt de rappeler aux bons vivants leurs affres à l’heure du grand péril. Il consulta le Pape. Excellent théologien, Innocent IV déclara que l’autorité religieuse devait appliquer les censures ecclésiastiques à ces couards, le vœu leur ayant conféré le caractère monastique. Parfois, et grâce, au contraire, à un zèle très vif, le problème devenait plus délicat encore. Si le malade, à toute extrémité, voulait par une pensée pieuse et bien qu’il ne fût pas exaucé remplir son vœu, Joachim possédait-il le droit d’accéder à sa requête et de l’accepter dans l’Ordre sans observer les délais requis, ni procéder aux cérémonies prescrites ? L’abbé de Flore poursuivait avec une implacable logique la solution de ces problèmes dont il savait toute la valeur secrète. Bâtisseur de monastères, constructeur d’Ordre, il voulait, sur le plan réel et sur le plan spirituel, la même dureté, la même solidité, la même perfection. Toujours il cherchait la rectitude des bâtisses et la pureté des cœurs.

Sa journée faite, consacrée ainsi à l’observance personnelle du règlement, à la conduite morale des âmes dont il avait la charge, à la direction pratique du monastère, il quittait les soucis du monde, poursuivait très avant dans la nuit la méditation des vérités éternelles. Alors les grandes visions universelles revenaient le hanter. Pendant la nuit de Pâques de l’an 1200, comme il priait dans sa cellule, il fut illuminé, transporté en esprit dans les temps futurs. « Dans le silence de toutes choses, écrit Gebhart, il avait aperçu l’avenir prochain du christianisme. Il redoutait de se taire, et n’osait parler. Ce siècle finissait dans l’épouvante prédite par l’antique Évangile, et Joachim se demandait en tremblant par quelles douleurs le monde allait payer l’enfantement de l’Évangile éternel ». Quand donc viendrait l’Ordre sauveur ? Il scrutait la nuit ténébreuse. Donc, un monde allait naître ! Sans doute se rendait-il compte — et avec quelle angoisse ! — de toutes les déviations que faisaient subir les faux prophètes à la pure, à la haute doctrine de l’Esprit. Des figures passaient, silhouettées sous un trouble éclair, sur le fond de la nuit. Il les reconnaissait, les maudissait… Quel siècle bizarre que celui qui avait vu le Brabançon Tanchelon célébrer son mariage avec la sainte Vierge, et le Breton Éon de l’Etoile se préparer à présider le Jugement dernier ! Il connaissait à fond les doctrines des Vaudois. Il se souvenait de cet étrange Amaury de Bêne, professeur de théologie à l’Université de Paris, séduit par ces philosophes arabes qu’il avait lui-même connus jadis à la Cour de Sicile, et qui prêchait l’Incarnation du Père dans Abraham, du Fils dans le Christ, de l’Esprit dans tout chrétien. Toutes les forces de la communauté mystique, les sacrements, la prêtrise, étaient niées ; toutes les bases de la société, le mariage, le travail, le devoir envers son pays étaient sapées… Il songeait, lui qui avait exigé de lui-même et de tous ses moines la plus absolue chasteté, aux bizarres dérèglements qu’absolvaient certains de ces hérétiques, sous le prétexte que nulle fornication ne peut souiller l’être en communion avec l’esprit. Là-bas se réédifiaient confusément les villes maudites dont il avait vu jadis les tombes liquides : ne s’était-il pas trouvé des hommes qui, jugeant que la vie est un mal et voulant la tarir à sa source, avaient prêché la sodomie ? Il voyait, sur la terre désolée, la ronde effrayante et curieuse des pensées fausses s’enchaînant aux mauvaises pensées, tout le tourbillon des ennemis de la foi. L’aube les dissiperait, ces fantômes dont les uns balançaient un front énorme et crispé, gonflé de subtilités hérétiques, dont les autres bombaient un ventre obscène et démesuré, agité d’immondes désirs. Mais quand donc viendrait l’aube ? Toujours la nuit plombait sa lourde voûte aux dentelures des sommets blêmes. Tournant son regard vers les trois manuscrits empilés sur quelque tablette, songeait-il alors qu’il avait apporté le livre des temps nouveaux ? Prévoyait-il que, plus tard, ses disciples le verraient lui-même préfiguré, dans cette Apocalypse qu’il avait déchiffrée, par l’Ange qui, volant au-dessus des eaux sanglantes et des cratères de soufre, porte en ses mains l’Évangile Éternel ?

Cette même année, à la fin de ce siècle tourmenté, il rédigea son testament. Il énumérait les œuvres qu’il écrivit sur le conseil, sur l’ordre même des Papes. Il déclarait renier par avance tout ce qui pourrait paraître contraire à la plus stricte orthodoxie, et proclamait sa foi catholique. Craignait-il les conclusions dangereuses que les Joachimites allaient tirer de ses théories ? Voulait-il rendre plus difficile l’adjonction à ses livres d’annexes apocryphes ? Ou simplement désirait-il arrêter sa vie, en fixer le caractère, signifier que, désormais, il s’enveloppait dans la méditation et la mort ?

Sa vie demeurait calme, austère. On le rencontrait dans les allées qui perçaient les forêts épaisses, aux alentours de l’abbaye, le front incliné, la barbe blanche répandue sur le froc, des psaumes aux lèvres et des visions sous les paupières. Et le soir, avant laudes, les frères se montraient sous les arceaux du cloître le grand vieillard commentant aux anciens du monastère quelque prophétie obscure. Lui, dans ses méditations coutumières, revenait-il sur son passé ? Revoyait-il, aux lumières du couchant, sa vie sacrifiée à des pensées sombres ? De tels caractères, rudes, actifs, préoccupés de la victoire de leur doctrine, sont peu portés en principe à se retourner vers le chemin parcouru. C’est sur le chemin qui s’ouvre qu’ils jettent avidement leurs regards et leur cœur. Que leur importent les préparations ? Et, pour eux, la jeunesse est une préparation. Elle n’est pas une joie par elle-même, mais un enthousiaste élan vers un but. Les hommes épris de réformes sociales, de réorganisation de la vie publique, les hommes politiques en général, s’attendrissent peu sur les images qui se décolorent ou qui s’éloignent. À son heure, et dans le cadre alors possible, Joachim fut l’un d’eux. Il organisait fiévreusement l’avenir. L’activité ne consiste pas seulement en des réalisations pratiques : une activité plus féconde, peut-être, réside dans l’effort doctrinal.

L’avenir, d’ailleurs, il le connaissait, l’attendait avec une sorte d’ivresse métaphysique. À l’aube, quand il montait à l’autel, dans cette chapelle qu’il avait voulue plus riche, plus ornée que les pâles églises cisterciennes, il évoquait avec plus d’émotion, plus d’épouvante encore que dans sa jeunesse, les mots mystérieux de Jésus dans le dernier Repas : « J’ai encore beaucoup de choses à vous dire, mais vous ne pouvez les porter maintenant… Quand le Consolateur sera venu, l’Esprit de Vérité, il vous conduira dans toute la Vérité. » Qu’il vienne enfin, ce Consolateur des pauvres âmes, qui donnera au monde la Vérité suprême ! Rompant le Pain, versant le Vin dans le calice, l’officiant effrayé et aimant évoquait la Cène, les apôtres groupés autour du Christ, l’écoutant avec admiration et angoisse… Heure de la deuxième Révélation, Heure sublime qui passe dans la grande chambre haute, meublée, toute prête, préparée par cet Hôte inconnu que ne désignent pas les Évangélistes, mais dont l’esclave portait, dans la rue une cruche d’eau, — qui passe ignorée au milieu de la Jérusalem terrestre affairée par les fêtes rituelles ! Un rayon du matin perce le vitrail de la chapelle, vient baigner le visage du vieillard et ses mains qui recouvrent maintenant le calice d’un voile brodé… Voici donc venue l’heure de la troisième Révélation, prédite alors par le Fils de l’Homme. Ah ! Être, non pas le maître qui prépare la chambre haute, le lieu sacré où l’Esprit se révélera aux apôtres du dernier jour, mais simplement, Seigneur, dans la rue, cet esclave qui porte une cruche, cet humble homme du peuple, cet anonyme qui n’a vécu sans doute sa longue vie que pour être, une seconde, le signe errant et muet que l’heure a sonné !

Ainsi, sans doute, s’enfonçait-il dans ses rêveries. Et lorsqu’il parlait à ses moines avec cette éloquence ardente, violente, élevée, qui donnait un charme si sévère, jadis, aux repas dont il était le convive, ses paroles chargées de sens paraissaient venir de très loin — de cet autre monde sur les confins duquel il erra toujours, et dans lequel il allait entrer, sa tâche faite.

En 1201, l’archevêque de Cosenza lui offrit, pour élever un nouveau monastère, un assez vaste terrain situé dans un paysage charmant, proche de Pierrefitte[[137]](#footnote-138). Joachim s’établit à demeure auprès des bâtiments en construction, surveillant les travaux, s’inquiétant de cette abbaye dont il ne savait pas qu’elle abriterait son tombeau. La pose de la première pierre donna lieu à une cérémonie imposante, et l’archevêque voulut faire lui-même le geste symbolique, Joachim s’attacha d’autant plus aux progrès de cet ensemble d’édifices, de cette petite cité spirituelle, qu’il y voyait un symbole. Ce site agreste avait été décoré autrefois, en effet, d’un temple de Jupiter. Dans ces lieux visités du démon qui prenait la figure des belles divinités païennes, la construction d’une église apparaissait donc comme une victoire du Christ. Et bientôt, au lieu des sacrifices sanglants, des entrailles répandues aux pieds des aruspices, de toute cette affreuse boucherie, une mince hostie blanche s’élèverait entre deux flammes pures. Les lignes de l’architecture chrétienne, non plus limitée, fixe, toute terrestre, avec la promenade immobilisée des colonnes sur lesquelles pèse la lourde frise, mais élancée, bien au contraire, avec la fine aiguille du clocher, avec l’élan des arceaux, avec ces ogives aussi jetées vers le ciel que les notes du plain-chant, ravissaient les yeux du vieux moine, usés d’avoir vu tant d’êtres et tant de choses, d’avoir distingué, aux limites du réel, tant de vagues et formidables figures. Arrêté sur la prairie, sous un groupe d’arbres, il regardait l’abbaye monter lentement, dans le bruit des marteaux et le grincement des scies, tandis qu’autour des murailles déjà hautes les frères s’employaient, dessinant le parc, plantant le verger, traçant les chemins. Paix divine du soir ! II murmurait une prière, et voyait devant lui, le soleil soudain plus bas, s’allonger son ombre.

Il passa tout l’hiver, si rigoureux dans les Apennins, à diriger la construction de ce monastère qui semblait figurer, dans cette claire atmosphère purifiée, son sépulcre monumental. Dans les premiers jours du carême de 1202, il se sentit souffrant, éprouva des malaises qui, bientôt, se prolongèrent. Habitué à mépriser son corps, il ne change rien de ses habitudes, donna toujours l’exemple de l’assiduité aux offices, de l’observance de la Règle. Il suivit les prescriptions monastiques d’abstinence, en ces jours d’un deuil divin, sans pitié pour son affaiblissement. À vrai dire, y prenait-il seulement garde ? Mais subitement, il comprit que la fin approchait. Il avertit ses frères, et se prépara tranquillement à mourir. Plusieurs moines partirent en hâte pour Flore, afin de prévenir le Chapitre. Sur leur passage, le bruit se répandit que le vieux prophète entrait en agonie. Alors une foule désolée accourut, emplit l’hôpital, les communs, les fermes du monastère neuf. Les abbés de Sambucina, du Saint-Esprit, de Corazzo, se présentèrent. Des religieux de tous les monastères environnants arrivaient à toute heure, rudes et pensifs, armée sombre qui venait assister à son chevet de mort, le chef qui prédisait la victoire à leur grande force chaste et pauvre. Puis parurent, en procession effrayée, tous les moines de l’abbaye de Flore qui avaient pu quitter leur cloîtré. On se trouvait aux derniers jours de mars. Le hâtif et vert printemps de Calabre mettait autour de l’abbaye où Joachim se mourait un souffle de renouveau, l’amère odeur des bourgeons neufs, l’annonce d’une autre saison spirituelle prête à s’épanouir et comme la lumineuse vision d’un renouvellement du monde. Joachim, étendu sur son grabat, entouré de ses frères, attendait sans crainte la Visiteuse éternelle. Il apercevait, par l’étroite fenêtre de sa cellule, cet éveil de la nature, ce premier rayon de l’année, et, par ce sens de la spiritualisation qui enchanta sa vie, il devait transfigurer l’heure, la recevoir comme la floraison toute prête qu’il avait obstinément annoncée. Et cette abbaye toute fraîche de plâtre, toute blanche, avec, hier encore, l’activité autour d’elle des travailleurs de Dieu, cette abbaye où il se couchait pour toujours, lui était l’image humble, mais précieuse, de la Jérusalem céleste.

Vigoureux jusque sur le seuil de la mort, il parlait aux abbés qui l’assistaient, aux moines qui l’entouraient, avec une familiarité plus profonde et plus souriante. Il semblait qu’à cette dernière heure son intellectualisme se détendît. Avant toute chose, il leur prêchait la charité, l’amour ; il les adjurait de s’aimer les uns les autres, comme le Seigneur les avait aimés. Il revenait sur ces propos, avec toute la force qui animait encore son sang. De son corps émacié, de son visage d’ascète creusé par tant d’années de privations, bouleversé par tant de terreurs souveraines, rayonnait la ferveur de la communauté, la foi dans l’armée du Christ qui luttait ici-bas pour le triomphe de la Justice.

Cependant, il se sentit faiblir. Il demanda les sacrements. Minute émouvante et solennelle où, dans la procession des moines haussant des cierges, entre les lampes funèbres sous leurs vitres rouges, un abbé porta vers son lit d’agonie le Dieu dont il avait prêché la vengeance et qui lui arrivait comme le pardon ! Joachim, aidé par deux frères, se souleva pour recevoir l’Hostie suprême et tout autour de lui se courbaient les longues coules[[138]](#footnote-139) pâles, s’inclinaient les crânes tonsurés. D’humbles serviteurs étaient à genoux, le long des murailles. Par la porte demeurée ouverte, Joachim pouvait apercevoir la procession arrêtée, immobilisée. Dans l’ombre des corridors, une centaine de cierges brasillaient, petites âmes d’or prêtes à disparaître. Et les prières rituelles se poursuivaient, adieu du monde à l’âme humaine qui allait s’envoler.

La cérémonie achevée, Joachim bénit les moines. Il voulut commencer ce dernier acte abbatial par les religieux de Corazzo, au milieu desquels il avait débuté dans la vie monastique et qu’il avait ensuite dirigés dans les voies spirituelles. Ici se place un épisode rapporté par ses biographes et qui montre que son caractère rude et absolu reparut alors une dernière fois. Comme il bénissait un par un les religieux de ce monastère, soudain il refusa d’étendre les mains au-dessus de la tête penchée de l’un d’eux. Les abbés présents, debout à son chevet, le supplièrent de ne pas traiter ce malheureux en paria. Mais Joachim qui voulait, par cet acte public, forcer ce moine à sortir de son péché, répliquait durement à toute objurgation que la bénédiction de Dieu est réservée aux justes. Il céda enfin, mais seulement lorsque les abbés lui eurent promis qu’ils instruiraient le procès du pêcheur selon les formes régulières.

Il bénit ensuite les moines du monastère du Saint-Esprit. Puis enfin, il étendit ses mains lentes sur les crânes ras des religieux de Flore, de ses préférés auxquels il consacra ses dernières années, qu’il illumina de sa science la plus claire. Il mit, dans cet adieu, ce qui pouvait tenir de tendresse dans son cœur sombre.

On se trouvait au samedi 30 mars, veille du dimanche de la Passion. Tous ses biographes ont conté comment chaque année à cette même époque, il s’abîmait dans de surnaturelles méditations : « Il prenait part, écrit Gebhart, à toutes les amertumes du Sauveur, et, gagné par le charme de l’Agonie divine, il se plaignait de la brièveté des jours… » À cette date pareille allait briller pour lui le jour qui ne finit pas.

Il passait de ce monde, qui toujours lui fut un symbole, au monde réel. Il abandonnait la scène terrestre du Drame éternel à l’heure où il prévoyait que le triomphe de Dieu était proche. Les abstractions prenaient corps autour de son grabat trempé de sueur. Les grandes idées qui l’exaltèrent toute sa vie le soutenaient, le soulevaient, l’emportaient dans leur royaume.

Il n’eut qu’une agonie rapide et légère. Au chant des psaumes, entouré de moines, la lumière de la certitude au fond de ses yeux qui se refermaient, échappant aux vaines images de la Vérité pour la contempler elle-même, infinie, perdurable, essentielle, Joachim, abbé de Flore, rendit en paix le dernier soupir.

Son œuvre allait vivre. Étudiée, commentée, interpolée, elle passionnera, elle enfiévrera des esprits dans les cellules monacales, allumera d’étranges lampes dans la nuit voûtée des cloîtres. De petits cercles de Joachimites se constitueront dans les couvents de France ou d’Italie. Ces groupes obscurs parviendront à faire élire l’un de leurs fervents au généralat d’un des Ordres les plus puissants du XIIIe siècle. Et cette œuvre, transformée, devenue l’Évangile éternel, mettra l’Église à quelques instants d’une grave crise spirituelle. Elle sera condamnée, taxée d’hérésie. Qu’importait ? Dès ce lit de mort la légende de l’auteur est créée. Il pouvait bien avoir erré sur le dogme trinitaire. Qu’importait ? Pour avoir jeté, avec l’accent de son siècle, le cri de la conscience humaine, il était sauvé là-haut et ici-bas, et se trouvait pour jamais dans le ciel de l’Église et dans le Paradis de Dante[[139]](#footnote-140).

# II. L’ÉVANGILE ÉTERNEL

## AVERTISSEMENT DU TRADUCTEUR[[140]](#footnote-141)

La traduction qui suit n’est pas intégrale. La publication complète des textes qui composèrent, par leur réunion momentanée, l’Évangile éternel, eût exigé plusieurs volumes : il n’était possible, il n’était intéressant d’offrir au lecteur que les passages les plus caractéristiques de cette œuvre. Elle n’est pas judaïque. Les passages choisis abondent en redites qui peuvent frapper dans le latin barbare du XIIe siècle, mais qui hérisseraient la prose française : il n’était curieux, il n’était intéressant à dégager de ces âpres démonstrations que les idées essentielles, les directives de cette thèse qui eut au moyen âge, un si profond retentissement, et qui fut sur le point d’engendrer de si redoutables conséquences sociales.

La thèse de l’Évangile éternel est bien de Joachim. Mais le vieux prophète ne la codifia jamais sous ce titre mystérieux, et ne peut être tenu pour responsable d’un certain nombre de formules particulièrement subversives qu’y glissèrent quelques-uns de ses plus fougueux et de ses plus dangereux disciples. L’histoire compliquée de l’Évangile éternel, les longues incertitudes de la critique à l’égard de cette œuvre sont explicables par ce mélange de textes authentiques et d’additions apocryphes. La difficulté de les discriminer avec certitude et de saisir l’auteur responsable des additions dut rendre plus ardue sur le moment la tâche du tribunal dans le procès ecclésiastique ; et, plus tard, l’impossibilité de se procurer un exemplaire de l’ouvrage (le dernier volume portant ce titre a disparu depuis longtemps) a même permis à certains érudits de soutenir, au cours du siècle dernier, que ce titre d’Évangile éternel, désignait en réalité un corps de doctrine purement verbal, et dont le résumé aurait été simplement rédigé sous la forme d’un mince opuscule[[141]](#footnote-142). Depuis une soixantaine d’années cette thèse n’est plus soutenable ; Renan a parfaitement mis au point cette question dans son chapitre des Nouvelles Études religieuses consacré à Joachim de Flore et clairement démontré que l’Évangile éternel, consistait dans la réunion des trois principaux ouvrages de Joachim : La concorde de l’ancien et du nouveau testament, L’exposition de l’Apocalypse, et Le psaltérion décacorde, fortement interpolés et précédés de ce Liber introductórius dans lequel Daunou voulait voir la synthèse unique et succincte du système.

L’œuvre de Joachim servit ainsi de signe de ralliement et fournit des idées religieuses, tout un plan d’organisation de l’histoire, à une foule d’esprits inquiets et ardents. Au XIIIe siècle, le monde occidental, en pleine ébullition mystique demandait, réclamait violemment une révélation nouvelle : un instant il crut la trouver dans ces livres.

L’effervescence était extrême, mais ses manifestations en paraissaient assez confuses. Tout d’abord, la lutte se poursuivait furieuse, entre les moines et les séculiers, particulièrement pour la possession des chaires universitaires : les grands ordres, en effet, n’acceptaient pas les statuts de l’Université. Des difficultés se produisaient également entre ces Ordres, et enfin de sourdes divisions grandissaient entre certains d’entre eux, et surtout au sein du plus mystique, de celui des Franciscains.

Le principe de la pauvreté absolue, certaines prescriptions rigoureuses édictées par saint François apparaissaient en effet difficilement applicables dans la vie quotidienne, et le Frère Élie, au cours des vicissitudes de son généralat, tour à tour élu, déposé, réélu, finalement excommunié, s’était efforcé d’adoucir les obligations primitives.

Le Saint-Siège avait, depuis, appuyé cette réforme par certaines décisions, notamment par celles qui établissaient la distinction entre la propriété et l’usufruit. Mais les frères, qu’animait la flamme des premiers jours franciscains résistèrent avec énergie contre cet affadissement de l’idéal. Ils furent les spirituels et, réagissant contre leurs frères eux-mêmes en lutte avec les séculiers, se révélèrent irréductibles.

Ces fervents, en quête d’une réorganisation de l’humanité sur les plans de saint François, trouvèrent dans l’œuvre de Joachim une conception de l’histoire qui les séduisit. Ils furent particulièrement frappés par l’importance extrême accordée dans cette œuvre au développement et à l’avenir des ordres monastiques dont l’autorité sur la terre était liée au règne de l’Esprit Saint. Ils se trouvaient ainsi sacrés pour une haute mission.

Aussitôt ils complétèrent le plan joachimite, le confondirent avec l’histoire franciscaine, et, donnant Joachim pour précurseur à saint François, esquissèrent un parallèle entre saint Jean-Baptiste et le Christ d’une part, Joachim et saint François de l’autre. Ils s’émerveillaient de voir se réaliser, par leur propre victoire, les prédictions de l’abbé de Flore, et quelques-uns glissaient assez vite aux hardiesses théologiques en puissance dans les textes apocryphes de Joachim.

Il se forma rapidement çà et là, dans les couvents du nord de l’Italie et du midi de la France, des cercles joachimites, et ces groupements constituèrent, au sein de l’Ordre, une sorte de congrégation particulière, travaillée d’espoirs mystérieux. Les ouvrages de Joachim se trouvaient dans la plupart des bibliothèques de monastères. Il se fit alors, sur ces recueils déjà étranges, lus et relus passionnément, un travail de remaniement poursuivi par des visionnaires.

Cette société secrète compta des adeptes de plus en plus nombreux. En 1247 enfin, les défenseurs de la stricte observance se trouvèrent composer la majorité du chapitre d’Avignon qui devait donner un successeur au Frère Crescentius. Jean de Parme, favorable aux joachimites, fut élu par un vote unanime général de l’ordre.

Le nouveau successeur de saint François était entré en religion vers 1232. Il avait professé la théologie à Naples, à Bologne, puis à Paris. L’enthousiasme fut vif chez les Franciscains. On racontait qu’un vieillard, Gilles d’Assise, contemporain de saint François, le rencontrant après l’élection, ne lui fit qu’un reproche, celui d’arriver bien tard. Rigoriste impitoyable, Jean de Parme défendit le principe de la pauvreté absolue. Il porta avec une haute distinction le poids de ses fonctions. En 1249, il était envoyé en Grèce, où il reçut un accueil déférent. Peut-être accentua-t-il à ce moment ses tendances, l’abbé de Flore ayant été lui-même influencé par la doctrine grecque. En tout cas il favorisa certainement en Italie et en France les cercles joachimites de son ordre.

La thèse de Joachim suscitait d’ailleurs alors, dans le monde ecclésiastique, plus de curiosité que de défiance. Innocent IV, se trouvant à Lyon, voulut écouter un sermon d’un des adeptes, Hugues de Digne, frère de la béate Douceline, et précisa en l’invitant à prêcher qu’il le considérait comme le successeur de l’abbé de Flore. « Prêche-nous donc, ajoutait-il, et instruis-nous ». Tout concourait pour permettre à l’événement qui se préparait de se produire.

L’affaire éclata brusquement à Paris. En 1254, quelques théologiens commentèrent, au Parvis Notre-Dame, un livre portant le titre d’Évangile éternel. Il s’agissait de trois volumes de Joachim, préfacés du Liber introductórius, œuvre anonyme du Frère Gérard di Borgo san Donnino. Ce franciscain enthousiaste était venu à l’Université de Paris comme représentant de la province de Sicile, et avait pu y connaître Jean de Parme qui ne l’avait quittée qu’en 1247. Il avait séjourné, au couvent de Provins, où se trouvait un des cercles joachimites ardents et propagandistes dont j’ai parlé plus haut. Il poussait d’ailleurs la thèse de Joachim beaucoup plus loin que Joachim lui-même, et soutenait que l’esprit de vie avait quitté depuis l’an 1200 l’Évangile du Christ pour passer dans l’Évangile éternel. Il avait rédigé dans ce sens l’introduction précitée.

Le scandale fut violent. Les universitaires fulminèrent contre le livre[[142]](#footnote-143), dénoncèrent l’Évangile éternel comme hérétique, trouvèrent dans cette affaire un excellent terrain de combat, et attribuèrent immédiatement la publication à leurs pires adversaires, Franciscains, Frères mineurs, Dominicains. Ceux-ci se rejetèrent entre eux avec fureur la responsabilité. Mathieu Paris désigne les Dominicains. Ceux-ci accusèrent les Franciscains. L’opinion publique s’en prit particulièrement à ces derniers, et nominativement à Jean de Parme[[143]](#footnote-144).

De nombreux prélats, notamment des évêques de diocèses de l’Est, intervinrent dans le débat, qui prit toute son acuité lorsque Guillaume de Saint-Amour, chanoine de Beauvais, professeur de philosophie à l’Université, publia, mandaté par ses collègues, une attaque véhémente contre les joachimites. Guillaume de Saint-Amour, originale figure de l’Université du XIIIe siècle, était l’un des plus vigoureux adversaires des Dominicains. Son livre, De Perículis novissimórum témporum[[144]](#footnote-145), traduit aussitôt français, eut un retentissement énorme qui se prolongea jusque dans les masses populaires.

Entre autres aménités, il rappelait aux mendiants que Jésus et les Apôtres avaient été pauvres mais n’avaient point mendié. Le bas peuple de Paris, trouvant là l’occasion de gouailler, hua les frères dans les rues.

Guillaume de Saint-Amour exploita son succès, et prononça, le jour de la fête des saints Jacques et Philippe, sur le texte : « Qui amat perículum períbit in ille[[145]](#footnote-146) » un sermon dans lequel il foudroya Joachim : « De istis perículis jam habémus quædam Parísius, scílicet librum illum qui vocátus Evangélium Ætérnum. » Et le chanoine soulignait que d’après ce livre impie la parole de l’Église ne compte plus, que l’Évangile du Christ n’est pas l’Évangile définitif, et ne sera plus prêché que pendant cinq années. L’Évangile éternel, Les Périls des derniers temps : il y avait autour de ces deux livres un fourmillement coléreux de bonnets carrés et de capuces.

Le débat vint jusqu’au roi Louis IX, qui avait déjà institué une commission pour enquêter sur les disputes universitaires, reçut les plaintes des frères et ne put que déférer au jugement du Pape le De Perículis. Deux clercs, Jean et Pierre, furent chargés de porter à Anagni, où se trouvait Innocent IV, l’ouvrage incriminé. À cette nouvelle, et sans désemparer, les séculiers dénoncèrent l’Évangile éternel, dont ils avaient extrait trente et une propositions condamnables, et Guillaume de Saint-Amour en personne, escorté de Chrestien de Beauvais, de Jean de Gasteville, d’Odon de Douai, de Nicolas de Bar-sur-Aube, de Jean Belin se rendit en hâte auprès du Souverain Pontife.

Le procès des deux ouvrages fut poursuivi dans les règles, et loin des discussions universitaires, du seul point de vue théologique. Le De Perículis fut condamné par la bulle Urbi et Orbi, qualifié d’exécrable et d’inique, finalement brûlé à Paris devant une foule énorme de maîtres et d’étudiants (Wadding : Ann. Min.) et son auteur se vit défendre de remonter dans sa chaire. Quant à l’Évangile éternel, il fut soumis à l’examen du Cardinal Hugues de Saint-Cher, d’Eudes, évêque de Tusculum, et d’Étienne, évêque de Preneste, assistés de Florent, évêque d’Acre, promoteur, du frère Bonvalet et du frère Pierre, lecteur des frères prêcheurs d’Anagni.

L’étude en fut extrêmement attentive, et les procès-verbaux qui en sont demeurés (Cf. d’Argentré) en témoignent longuement. La condamnation fut formelle. Au point de vue doctrinal, la Commission reprochait à Joachim de conclure, de sa conception des trois états successifs du monde, à la déchéance prochaine de l’Évangile du Christ et à son remplacement par l’Évangile de l’Esprit ; d’estimer que l’Église romaine possédait bien la lettre de l’Évangile, mais n’en saisissait pas l’esprit, et que le sens spirituel qui lui en demeurait caché était réservé à l’Église nouvelle ; de croire que ni le Christ ni les Apôtres n’avaient atteint la perfection de la vie contemplative, mais que lui, Joachim, avait ouvert cette voie de la perfection par la substitution de la vie méditative à la vie active ; d’avoir prophétisé que l’ordre des prêtres disparaîtrait avec le règne de l’Évangile pour céder le gouvernement du monde aux moines, sous le règne de l’Esprit.

La commission relevait nombre d’autres erreurs de théologie ou de discipline et notait que l’Évangile éternel apparaissait empli de sourdes menaces contre l’Église romaine, appelée peut-être à succomber sous les coups de moines transfuges qu’animait le seul désir de défendre la vérité et de hâter l’avènement de l’Esprit.

Sur le rapport de la Commission, Alexandre IV, qui avait succédé à Innocent IV et venait de fulminer la bulle contre Guillaume de Saint-Amour, condamna l’Évangile éternel, mais ne donna aucun éclat à cette condamnation, et se contenta de faire brûler le livre presque en secret[[146]](#footnote-147) par le Cardinal de Saint-Cher et l’évêque de Messine. Puis il écrivit à l’évêque de Paris, ville où s’était produit le scandale, deux lettres contenant des directives pour la recherche et la destruction de l’ouvrage, et qui témoignent d’un long souci des nuances. En 1260, le Concile d’Arles devait anathématiser ceux qui, « sous prétexte d’honorer le Saint-Esprit diminuent l’effet de la Rédemption du Fils de Dieu et le bornent à un certain espace de temps ».

Les conséquences de cette condamnation furent pénibles pour les principaux joachimites. Gérard était accusé d’avoir lu dans les conventicules joachimites, des pamphlets antipapistes, et fortement soupçonné d’avoir forgé, avec les livres de Joachim, l’Évangile éternel.

Mais les rancunes visaient un franciscain plus puissant.

Beaucoup de séculiers et de moines, malgré son attitude réservée, impliquaient Jean de Parme dans l’affaire des incidents de Paris. Le procès d’Anagni avait porté un rude coup aux spirituels, et leurs adversaires ne désarmaient pas.

En 1257, Alexandre IV, ému des accusations venues jusqu’à lui, fit convoquer un chapitre général de l’Ordre, qui se tint à l’Ara Cœli. Ce chapitre s’ouvrit le 2 février. Le pape en suivit les travaux. On était loin du triomphe de 1247. La discussion porta sur les tenants de la doctrine de Joachim. Il y eut des pourparlers assez délicats. Finalement Jean de Parme allégua son âge, et se retira. Le Frère Bonaventure fut désigné pour lui succéder. Déjà revêtu d’une réputation de sainteté et de science, le nouveau général avait professé, lui aussi, la théologie à Paris. Il avait été reçu docteur en théologie l’année même où avait paru l’Évangile éternel, et avait pris parti dans la lutte en répliquant au De Perículis par son De paupertáte Christi[[147]](#footnote-148). Il s’empressa de réformer l’Ordre, et de régler le différend universitaire entre moines et séculiers, mais réagit fortement contre l’influence des spirituels. Il fut poussé par les ennemis de Jean de Parme à sévir contre les partisans du joachimisme.

Dès 1258, il ôta au frère Gérard le droit de prêcher et d’enseigner, et lui enjoignit de quitter Paris. Le frère Gérard s’insurgea. Bonaventure fit alors instruire son procès et celui du frère Léonard. Le frère Gérard se défendit avec violence, argumentant avec une habileté admirable, opposant système à système, et protestant de sa foi. Rien n’y fit. Les deux moines furent condamnés aux fers et descendus dans des cachots souterrains. Gérard accepta avec allégresse cette peine terrible. Il mourut indompté et fut enterré hors du cimetière.

La condamnation de religieux considérés comme des comparses n’apaisa pas les haines et les intrigues. Enfin, en 1263, Jean de Parme dut comparaître à Castello della Pieve devant un tribunal ecclésiastique, et répondre aux interrogatoires pressants et subtils de Bonaventure et du cardinal Jean Orsini. On ne lui imputait à crime que son joachimisme, mais il risquait ainsi, comme frère Gérard et frère Léonard, la prison perpétuelle. Les juges inclinaient à prononcer cette peine, lorsque l’intervention brusque et foudroyante du cardinal Ottobuono Fieschi, neveu de pape et futur pape lui-même, le sauva. Il se retira dans un couvent. Quelques années plus tard il fut question de le créer cardinal. Très âgé, il demanda l’autorisation, qui lui fut accordée, de faire en Grèce un voyage, au cours duquel il eût retrouvé sans doute le souvenir de son ancienne mission, mais il mourut en route.

La condamnation d’Anagni, le procès des frères, n’arrêtèrent pas d’ailleurs pas le développement du Joachimisme, qui s’étendit au-delà du XIIIe et du XIVe siècle. Pierre Olivi en renouvelait presque à la même heure les théories dans son couvent de Béziers. Mais l’étude de ses manifestations ultérieures dépasserait le cadre de cet avertissement.

⁂

Il reste à souligner brièvement les raisons qui donnèrent à cette œuvre une puissance telle sur l’imagination des hommes de cet admirable XIIIe siècle, et firent de cette géométrie spirituelle, une menace de révolution religieuse et sociale. Deux d’entre elles apparaissent aussitôt comme principales et suffisantes : la prédiction d’un avènement imminent des ordres monastiques et l’annonce de la fin du monde pour une date déterminée et prochaine.

L’opinion de Joachim, maintes fois exprimée, sur la transmission des pouvoirs de l’Église des clercs à l’Église des moines ne pouvait que séduire et enthousiasmer les représentants mystiques des grands Ordres récemment fondés. Les rigoristes, les spirituels, trouvaient à la fois dans cette conception de l’histoire, et dans le fait que la domination des Ordres devait coïncider avec le règne de l’Esprit, une raison de persévérer dans leur ascétisme et une arme contre les fauteurs de relâchement. L’Évangile éternel fourmillait d’images à leur glorification et de parallèles entre eux et les clercs qui tournaient sans cesse à leur propre avantage. La vie contemplative leur apparaissait dans ces pages comme souveraine. Ils étaient les étoiles du ciel humain et les guides de la dernière heure. Les joachimites franciscains n’hésitaient pas : saint François était l’ange de la révélation, Joachim était son précurseur. La fièvre de la certitude brûlait en eux. Leur victoire eût amené une réforme religieuse, et l’on sait que les réformes religieuses du moyen âge se transformaient rapidement en révolution sociale : la pauvreté mal comprise devenait vite la destruction des richesses d’autrui. Le renoncement dans le cloître commandait l’égalité dans le siècle.

L’annonce de la venue toute prochaine de l’Antéchrist, celle de la fin du monde fixée à l’année 1260 et conjuguée avec l’ouverture du sabbat, ne pouvait également que frapper les esprits. En ces temps troubles les espérances contenues dans les pages sèches mais terribles de Joachim enivraient les âmes austères. La fin du monde, c’était le renversement de la situation : les mauvais riches, les simoniaques, les impudiques, tous ceux qui tyrannisaient et jouissaient, seraient jugés et condamnés ; les doux, les humbles, les misérables monteraient au ciel dans la gloire. Enfin les jours étaient proches où la chasteté serait récompensée, où les injustices seraient réparées. Les derniers seront les premiers… Cette subversion, conforme au texte évangélique, n’était promise, certes, que dans un autre monde, mais sa promesse seule soulignait, d’un point de vue supérieur, l’iniquité de certains triomphes terrestres. Là aussi, un sentiment puissant enivrait les malheureux, exaltait tous ceux qui ont l’effroi et le mépris des choses d’ici-bas.

Ainsi d’un côté la conception joachimite de l’histoire flattait le goût des dialecticiens de ce temps pour une organisation à la fois rationnelle et symbolique de l’humanité, et de l’autre l’approche du jugement définitif donnait satisfaction à l’espoir de l’universelle révision qui hantait les mystiques. Voilà sans doute l’explication de la fortune des ouvrages de Joachim : ils étaient nés d’un goût ardent de logique et d’une grande passion d’équité. Ce goût et cette passion ne font qu’un : en dernière analyse ils traduisaient avec les signes presque algébriques propres à la pensée de leur siècle, le vieux désir de la justice.

Dès lors l’histoire de cette œuvre n’a plus rien pour nous surprendre. Révolution religieuse : révolution sociale. Dans toute révolte il y a une mystique. Les commentateurs pourront éclairer le verset 6 du chapitre XIV de l’Apocalypse, en ramener l’interprétation à une juste mesure : toujours les peuples opprimés et les âmes douloureuses regarderont dans le ciel si l’ange prédit n’apparaît pas, tenant dans ses mains de lumière le livre de l’avenir, le livre qui promet les revanches suprêmes et la joie infinie : l’Évangile éternel.

E. A.

# LIVRE DE LA CONCORDANCE ENTRE LES DEUX TESTAMENTS

### Lettre préliminaire[[148]](#footnote-149)

À tous ceux qui prendront connaissance des présentes, moi, frère Joachim, dit abbé de Flore, j’adresse en Dieu un salut éternel.

Ainsi que l’on peut s’en rendre compte par les lettres déjà anciennes du pape Clément, classées aux archives de l’Ordre, j’ai été en quelque sorte mandaté par notre père le Pape Lucius et notre père le Pape Urbain pour écrire quelques ouvrages propres à glorifier Dieu et à édifier les lecteurs. Je les ai écrits, et je ne manque point d’en écrire encore. Ainsi ai-je mené à leur fin, dans la mesure où m’inspirèrent Dieu et mon faible génie, Le livre de la concorde, divisé en cinq livres, L’exposition de l’Apocalypse, divisé en huit parties, et Le psaltérion à dix cordes, divisé en trois livres, plus quelques opuscules rédigés contre les juifs et contre les adversaires de la foi catholique, et tant que mon âme habitera mon corps, je m’efforcerai de composer d’autres œuvres capables d’exalter les sentiments de piété des croyants, et surtout de concourir à l’édification des moines. Mais la brièveté du temps ne m’a jamais permis de soumettre ces ouvrages — exception faite pour la Concorde — au jugement du Saint-Siège apostolique, afin d’y faire apporter par l’autorité souveraine les corrections nécessaires. Je ne nie pas, en effet, qu’il ne s’y soit glissé quelques erreurs, encore qu’en toute conscience je n’y trouve, quant à moi, rien à y reprendre.

Le nombre des jours dévolus à l’homme est incertain. Donc, s’il m’arrivait de sortir de la lumière mortelle avant d’avoir pu faire procéder moi-même à cet examen, je désire que mon œuvre entier, cet œuvre que j’ai accepté d’écrire dans ces conditions précises, soit de toute façon présentée à l’autorité suprême. En conséquence, au nom du Dieu tout-puissant, j’ordonne aux abbés des monastères de l’Ordre, aux prieurs, ainsi qu’à tous les autres frères qui vivent dans la crainte du Seigneur, je vais plus loin : je leur ordonne par toute l’autorité dont je suis revêtu à leur égard, de prendre une copie des œuvres que j’énumère dans ce testament, et de celles que j’aurais, sans conteste possible, écrites depuis la présente date jusqu’au jour de ma mort, de mettre les originaux en lieu sûr, et d’aller présenter ainsi l’ensemble de mon œuvre, dans le plus bref délai possible, à l’examen pontifical. Mes représentants devront alors recevoir les reproches éventuels du Saint-Siège avec l’humilité que j’eusse mis moi-même à les accepter. Ils devront, en même temps, exposer ma dévotion au Pontife romain, attester la pureté de ma foi, déclarer que j’ai toujours été disposé à accepter ce qu’il a décidé, comme ce qu’il décidera. Ils devront affirmer que jamais je n’ai songé à défendre mes opinions personnelles contre ses propres définitions de la foi ; que j’ai cru intégralement ce qu’il croit, qu’en matière de mœurs aussi bien qu’en matière de foi, j’ai toujours admis ce qu’il admettait, rejeté ce qu’il rejetait. Ils devront enfin assurer que j’ai cru avec fermeté que les portes de l’Enfer ne prévaudront pas contre l’Église, et que si, à certaines heures, elle peut être troublée et agitée par des orages, elle résistera dans la foi jusqu’à la consommation des siècles. CONFIRMATION. J’ai rédigé cet acte, moi, l’abbé Joachim, et l’ai authentifié de ma propre main, l’an douze cent de l’Incarnation de Dieu ; et je déclare que ma profession de foi s’y trouve pleine et entière. SIGNATURE. Moi, frère Joachim, abbé de Flore.

### Préface

Ici commence la préface de Joachim, premier abbé de l’Ordre de Flore pour le livre des concordances

Les signes décrits dans l’Évangile montrent clairement l’effroi et la ruine du siècle qui s’écoule et qui doit périr. Je ne crois donc pas vain de soumettre à la vigilance des fidèles, par la production de cette œuvre, ces choses qu’il m’a été donné, à moi indigne, de connaître ; je ne crois pas vain d’exciter ainsi par ma voix et même par mes exclamations les cœurs engourdis des somnolents, s’ils s’éveillent de cette façon au mépris du monde, grâce au nouveau mode d’exposition des mystères que j’entreprends, alors que pour eux les admonitions larges et multiples de nos pères ont perdu de leur poids par de fastidieuses répétitions.

Je redoute que le malheur ne s’abatte sur moi si je me tais, si je suis davantage attentif à mon indignité qu’à ton appui, ô Christ ! Je regarde qui je suis, et je suis confondu de parler ; je considère ce que je dois et je m’épouvante de me taire. La disproportion de ma vie avec la tâche qui m’incombe m’impose le silence, la pensée du jugement m’incite à la parole. Car je ne sais pas, et toi-même tu sais, Seigneur Jésus, ce qui relève de l’équité de ton jugement.

À la vérité, si nous disions que nous sommes sans péché, nous nous mentirions à nous-mêmes, et la vérité ne serait pas en nous.

Donc que dois-je faire ? Dois-je fuir ? Dois-je audacieusement rejeter de mon cou le joug qui y pèse ? Mais où pourrais-je aller loin de ton esprit ? Mais où me réfugierais-je loin de ta face ? Si je monte dans le ciel, tu es là ; si je descends dans l’enfer, tu es là[[149]](#footnote-150). Si je fuis à Tharsis, je me trouve arrêté dans ma fuite, une tempête soulevée contre moi éclate[[150]](#footnote-151).

Si je suis précipité à la mer, je m’enfonce dans le limon, et aussitôt un monstre marin accourt et m’engloutit, étrange captif. Il est donc meilleur de me confier à toi, qui as pitié de tous ; il est meilleur que, présumant ta grâce, je m’en remette à ta clémence, suppliant que tu prennes même en quelque sorte les devants en favorisant mes actions, que tu m’accompagnes en m’aidant et que, comme tu fis jadis traverser à ton peuple, d’un pied sec, la Mer Rouge, tu daignes me guider, moi aussi, au milieu de tant de flots débordés…

Et fasse le ciel que je puisse éviter ainsi ton jugement, que je puisse éviter la peine du négligent qui frappera les prévaricateurs auxquels fut confiée, en vue d’une distribution, l’administration du froment. La voix de Jérémie retentit, clamant : « Les petits enfants imploraient du pain, et il n’y avait personne pour leur en donner. » Mais nous lisons aussi ceci, dans les versets précédents où la mère de ces petits enfants est l’image de Jérusalem : « Tes prophètes ont eu pour toi des visions vaines et fausses, ils n’ont pas mis à nu ton iniquité pour t’appeler à la pénitence. » (Lam. IV, 4 ; II, 14.)

Mais pourquoi cela ? Sinon parce que l’homme est craint plus que Dieu, et l’indignité de la chétive poussière plus que le jugement de la grandeur divine. Car voici que de nombreux milliers d’hommes, qu’une troupe nombreuse, infinie de peuples, derrière les proclamations, les cymbales, les parades des histrions, affluent, se précipitent tous ensemble à d’iniques spectacles comme à des jours de fête. Et cependant nous voyons cela et nous le souffrons ; nous détournons le regard et nous nous taisons, dormant avec ceux qui dorment et n’excitant personne à s’éveiller de ce mauvais sommeil. Quelqu’un pourrait dire qu’il s’agit d’une faute pardonnable, si le prophète n’avait reproché une telle attitude à l’église négligente, lorsqu’il s’écria : « Tes gardiens sont tous aveugles, sans intelligence. Ils sont des chiens muets, incapables d’aboyer[[151]](#footnote-152). »

Mais si sonne encore l’heure du pardon divin, corrigeons-nous afin qu’il ne soit pas dit de nous ce qui fut dit terriblement de certains : « Que leurs yeux s’obscurcissent et ne voient plus, et fais sans trêve chanceler leurs reins[[152]](#footnote-153). »

Blâmons notre propre négligence, de peur que le Seigneur ne survienne en une heure que nous n’attendions pas[[153]](#footnote-154), nous séparant ainsi qu’il nous en a menacés, et ne nous indique notre place parmi les hypocrites. Amendez, ô peuples, la dureté de vos cœurs[[154]](#footnote-155). Pourquoi vous dévouer aux choses qui sont de ce monde et rechercher la science qui est de la terre ? Ne savez-vous pas qu’il faut nous proposer pour modèle la science qui est du ciel ? Pourquoi donc apprenez-vous à entamer la guerre contre les ennemis de votre corps, et ne résistez-vous pas de la même sorte aux adversaires de votre âme ?

Donc écoutez et comprenez, de peur qu’il ne nous arrive ce qui arriva, dans les jours de Noé[[155]](#footnote-156), à ceux qui vaquaient aux rires et aux réjouissances, ce qui advint aux convives avides de richesses terrestres et délaissant les œuvres du Seigneur ; écoutez et comprenez, de peur que ce jour ne vous surprenne subitement.

Assez, dis-je, assez ! ne courez plus après de tels déportements, car ces temps ne sont pas de joie, mais d’affliction et de larmes ; car tous les moments ne sont pas consacrés aux jeux, toutes les choses ne sont pas subordonnées aux plaisirs ; mais quelque temps et quelques choses au combat.

C’est à moi de prédire la guerre, c’est à vous de courir aux armes ; c’est à moi de monter au haut de la montagne, et de vous signaler l’approche des ennemis, afin qu’à mon signal vous puissiez fuir vers de plus sûrs abris. Car, quoique je sois un observateur indigne, j’ai prévu bien longtemps à l’avance les guerres qui doivent surgir.

Vous qui êtes les dignes soldats du Christ, abjurez les œuvres des ténèbres et revêtez-vous des armes de lumière. Moi, si je cesse de jouer du buccin, j’apparaîtrai comptable de votre sang, et si vous négligez vos épées par ma faute, vous périrez. Car de plus en plus deviennent nombreux en ce monde ceux dont le Seigneur a dit : « Je n’ai pas envoyé ces prophètes, et ils ont couru[[156]](#footnote-157) »

Pour éviter les déceptions de tels devins j’ai assumé l’œuvre présente, difficile si je pense à mes seules forces, mais facile si, pour la parfaire, je me joins au Christ.

…………………………………………

Les événements se précipitent. Ils pressent d’autant plus la vétusté du monde, à la façon de flots bouillonnants, que déjà les ruines toutes proches préfigurent le cataclysme final, pareilles à des signes de mort. Mais les impies ne le croient pas, l’ambition endurcit leur cœur appesanti. Ils ne veulent pas que le monde périsse, ceux auxquels le royaume du ciel est odieux, ni que s’écroule l’empire des Égyptiens, ceux qui n’aiment pas les habitants de Jérusalem.

Mais pourquoi donc répandre ces vérités précieuses devant de telles gens, pourquoi, pour de telles gens, accepter la lourde charge de tels travaux ? Écrire ces ouvrages ?

Je souffre tout, dit l’apôtre, à cause des élus. Et si le Christ est mort pour eux, comment un homme négligerait-il d’employer les dons qu’il a reçus pour eux, et de leur permettre, en leur dévoilant la signification des symboles, de fuir à temps la face de l’arc ?

Donc, pour ma part, je donnerai, dans ma mesure, les présages.

### Plan de l’ouvrage

Dans le premier livre, il est question des jugements que Dieu exerça dans l’Ancien Testament et des sept afflictions du peuple d’Israël.

Dans le second livre il est question des principales concordances entre le Nouveau et l’Ancien Testament qui s’offrent par décades et d’une compréhension spirituelle qui procède, d’une façon admirable, de la lettre des Deux Testaments.

Dans le troisième livre, il est question des différentes sortes de Sabbat, et d’autres concordances entre les deux Testaments, qui donnent au lecteur attentif, grâce aux sept sceaux du premier Testament et à leur ouverture au cours du Nouveau Testament, une merveilleuse intelligence des choses futures.

Dans le quatrième livre, il s’agit, en général, de la plénitude des concordances et des séries de générations dans les deux Testaments, depuis Adam jusqu’à Jean-Baptiste, et d’Ozias, roi de Juda, jusqu’à la révélation d’Élie.

Dans le cinquième livre, il s’agit des principaux récits de l’Ancien Testament, de la façon dont ils doivent être interprétés selon la compréhension spirituelle, et des événements futurs que nous dévoilent ces récits lorsque nous les examinons sous un jour mystique.

⁂

Dès le début de l’ouvrage, Joachim donne plusieurs exemples de châtiments dont Dieu frappa dans l’Ancien Testament les hommes coupables. Il en tire des conclusions applicables à sa génération, et lui adresse de sévères avertissements. Dans les deux passages qui suivent, il rappelle les catastrophes qui punirent, la première une société oublieuse de Dieu, la seconde les villes où le péché de la chair avait sombré jusqu’à la perversion. Le lecteur trouvera dans les notes sur le jugement de Sodome la raison de l’importance que Joachim lui accordait au point de vue des concordances.

### Le déluge

Lorsque les hommes eurent commencé à se multiplier sur la face de la terre, et qu’ils eurent engendré des filles, les fils de Dieu virent que les filles des hommes étaient belles, et prirent pour femmes celles qu’ils avaient choisies[[157]](#footnote-158). Alors, voyant cela, l’Éternel dit que la malice des hommes était grande sur la terre, que toutes les songeries de leur cœur étaient sans cesse tournées vers le mal ; et il se repentit d’avoir mis l’homme en ce monde.

Dans la six-centième année de la vie de Noé, au second mois et au dix-septième jour du mois, toutes les sources du grand abîme furent rompues et les cataractes du ciel furent ouvertes. Et la pluie tomba sur la terre pendant quarante jours et quarante nuits. Les eaux grossirent et les hautes montagnes qui sont sous la voûte du ciel furent couvertes. L’eau fut plus haute de quinze coudées que les montagnes qu’elles couvraient. Toute chair fut anéantie, qui se mouvait sur la terre. Tous les hommes périrent, ainsi que tout ce qui respirait le souffle de vie ; et toute substance animée, depuis les hommes jusqu’aux animaux, tant les reptiles que les oiseaux du ciel, fut balayée de la face de la terre. Mais seul demeura Noé avec tous ceux qui étaient entrés dans l’arche.

Tel est le monde.

Cette génération vivait, à la veille du déluge, dans la sécurité et dans l’allégresse, sans se préoccuper des misères de sa condition ou n’y attachant que peu d’importance, car les hommes qui la composaient étaient des hommes comme nous, captifs de leurs occupations mondaines, et qui, tandis que la voix de la vérité parlait près d’eux, nous apparaissent, mangeant et buvant, plantant et bâtissant, se livrant au mariage, insoupçonneux de la menaçante adversité.

Et si nous, qui nous identifions avec le Christ, abreuvés à la source de la vie spirituelle et instruits par les divins sacrements, nous qui avons reçu dans le baptême le don du Saint-Esprit, nous qui lisons dans l’Écriture l’heure dévoilée du jugement, nous ne tenons véritablement aucun compte de tout ceci, combien moins pouvaient craindre l’avenir ces hommes qui, dans les premiers jours du monde, ignoraient la possibilité même du jugement ?

Donc, si, selon la parole de Pierre, Dieu n’a pas fait grâce au commencement des âges, mais, si, ayant sauvé Noé — lui, huitième[[158]](#footnote-159) — ce prédicateur de la justice, il précipita le déluge sur ce fourmillement d’impies, que ne devons-nous pas craindre, nous qui n’avons aucune excuse à offrir pour notre conduite ? Et si cette foule ignorante laissa, par les calamités dont elle fut frappée, tant de maux après elle, qu’adviendra-t-il de ceux qui négligent Dieu et qui, ayant la connaissance de la parole divine, ne tiennent nul compte de la possible damnation ?

Mais de ceci que faut-il dire ?…

Le bruit matériel que faisait le forgeron de l’arche en construisant ce navire révéla ce qui allait arriver, et ce fut alors seulement que les cœurs endurcis des mortels, demeurés sans émotion en présence de plus graves avertissements, commencèrent à s’inquiéter au rythme brutal de ce signe insolite. Car vous eussiez vu dès ce moment les mères devenir insensibles à leurs fils, et les fils pousser des cris de douleur vers leurs mères, les frères vers les sœurs, et les sœurs se lamenter entre elles, sans qu’aucun pût porter secours à l’autre ni se protéger soi-même. Vous eussiez vu les convives épouvantés se lever de table, sauter de droite et de gauche, chercher éperdument le moyen d’échapper et ne trouver nulle issue. Vous eussiez vu de jeunes séducteurs confus repousser les embrassements, et des femmes lubriques détester les lascivités de la chair. L’un clamait après l’autre, et l’unique désespoir de tous grandissait. Chacun voyait, de ses yeux, voyait la mort et ne savait pas, frappé de stupeur, ce qui lui arriverait…

Mais qui ne craindrait de voir l’irruption de l’abîme effondrer les voies coutumières, l’universelle face de la Terre disparaître sous le débordement des eaux pleuvant de l’éther, et les hauts sommets des montagnes s’écrouler ? Nous avons cru que ces événements du début du monde ne seraient pas en vain évoqués brièvement dans cette œuvre, ces événements qui feront souvenir du jour du jugement comme des chants de coqs au milieu du silence nocturne, afin de rappeler aux fils d’Adam que le Très-Haut règne sur les royaumes humains, et que les regards du Seigneur examinent, attentivement les bons et les méchants[[159]](#footnote-160).

### Le jugement de Sodome[[160]](#footnote-161)

Il est nécessaire que je parle ici du jugement suivant qui fut poursuivi aux jours d’Abraham afin que nous sachions que le monde présent n’est pas de joie, mais de tristesse. Cet avertissement entre plusieurs de ceux qui sont offerts à notre mémoire nous force à explorer et à déplorer les misères de notre temps ; et quand nous lisons de tels récits, nous devons nous rendre compte que les désastres qui frappèrent les coupables de jadis sont imminents pour nous, et prendre garde, par l’exemple du passé, aux menaces de l’avenir. De nombreuses années ne s’étaient pas écoulées chez les Hébreux depuis Noé jusqu’à Abraham, et cependant les premières tribulations étaient déjà livrées à l’oubli, car la faiblesse humaine ne redoute pas d’offenser le regard de la majesté divine.

Mais le Dieu tout-puissant dissimula son courroux et décida de châtier les coupables par une catastrophe terrible. Il ne s’agissait plus de frapper la totalité des mortels en ouvrant les écluses d’un nouveau déluge, mais de briser seulement ceux qui provoquaient plus directement sa colère, comme des barques sans rames livrées à des naufrages répétés. La modération de la divine pitié agit ici avec sagesse et prévoyance de façon que les témoins d’un tel spectacle s’épouvantassent de la calamité qui eût pu les frapper eux-mêmes, et que chacun aperçut dans la ruine des autres une personnelle leçon… Certes, si nous ne nous laissons pas aller à un examen superficiel, nous voyons bien que l’épouvante ne fut pas moindre, pour les vivants auxquels l’occasion en fut donnée, à l’heure où le soufre enflammé tombant du ciel engloutit les habitants de Sodome et de Gomorrhe qu’aux jours où le déluge frappa le genre humain tout entier, ne laissant échapper au désastre universel que huit personnes. Les paroles même divines ne témoignent pas, mais bien plutôt une terre sombre retournée en cendre.

L’étang sent le soufre fétide, et son goût est d’absinthe et de sel[[161]](#footnote-162). Dieu avait prédit tout ceci à Abraham afin que celui-ci ne pût imaginer que cet événement arrivait par hasard et n’était point causé par la volonté céleste, comme si Dieu ne regardait pas du haut du ciel les fils des hommes pour voir s’il y a parmi eux quelqu’un d’intelligent qui le cherche[[162]](#footnote-163). Est-ce que, dit-il, je pourrai cacher ce que je vais faire à Abraham, qui deviendra une nation très grande et très puissante, et en qui seront bénies toutes les nations de la terre ? Car je sais qu’il ordonnera à ses fils et à sa maison après lui, de garder la voie du Seigneur et, par conséquent, la droiture et la justice[[163]](#footnote-164). Cet homme juste était frappé de stupeur en voyant ceux que le Père divin avait châtiés, et il se trouvait instruit, en même temps, par ce terrible exemple, de la façon dont la faiblesse humaine devait redouter le jugement de Dieu… Vous verriez ces lieux, ô fils, maintenant devenus un étang d’eaux sulfureuses. Moi-même, j’ai parcouru[[164]](#footnote-165) ces lieux jadis fleuris et arrosés à l’instar du Paradis terrestre. Mais à cause de l’intolérable malice de ses habitants, cette terre autrefois lourde de fruits fut transformée en marécage salin. Ces hommes, en effet, ne craignirent pas le Dieu du ciel qui créa de rien toutes choses, et ne rendirent pas suffisamment grâce, pour tous les biens reçus, à Celui qui fut l’auteur de tant de merveilles.

Ainsi, livrés à un sens réprouvé, de telle sorte qu’ils s’abandonnaient à des actes obscènes, ils reçurent dès ce monde le salaire de leur erreur, afin que ceux qui pèchent sous le règne de la grâce sachent ce qu’ils méritent en voyant le châtiment de ceux qui péchèrent sans la grâce et sans la foi. À vrai dire, les habitants de Sodome et de Gomorrhe reçurent un châtiment assez rigoureux, mais équitable. Car s’ils eussent, leurs sens embrasés, poussé l’usage des femmes au-delà des limites mesurées, ou, brûlant d’une violente ardeur, s’ils eussent perpétré le crime du libidineux adultère, peut-être la peine du feu aurait-elle suffi à les punir, parce qu’un supplice simple leur aurait rendu assez sensible dans une seule douleur la gravité du péché commis.

Mais les hommes qui, contrariant l’instinct naturel, ont abusé d’autres hommes, ceux-là qui commirent ce crime pervers sont torturés très justement par le double supplice du feu et du soufre, car les pêcheurs qui ardèrent de toute la flamme du désir souffrent ainsi de la seule douleur du feu, tandis que ceux qui flairèrent volontairement la fétidité d’une pareille perversion suffoqueront sans fin, cette fois malgré eux, dans la supplémentaire et puante exhalaison du soufre.

⁂

Joachim de Flore a cru devoir définir, avant d’en appliquer les lois aux textes qu’il va étudier, le sens qu’il donne à la concordance et à l’allégorie. Il fournit, pour éclairer ce sens, un certain nombre d’exemples qui montrent la subtilité dont il use pour établir des comparaisons, et aussi l’arbitraire de certaines désignations symboliques qui lui sont familières.

### La concordance

Nous disons que la concordance est, à proprement parler, une similitude de proportions égales qui s’établit entre le Nouveau et l’Ancien Testament. Je dis égales, mais seulement en ce qui relève du nombre et non en ce qui concerne la dignité. C’est ainsi que des deux parts un personnage et un personnage, un ordre et un ordre, une guerre et une guerre se répondent en répliques semblables et se regardent avec de mutuels visages. Ainsi, pour choisir des exemples, Abraham et Zacharie, Sara et Élisabeth, Isaac et Jean-Baptiste[[165]](#footnote-166), Jésus considéré dans son humanité avec Jacob ; ainsi les douze patriarches et les douze apôtres ; de telle sorte que se dévoile légèrement le sens des choses et que la similitude permette de mieux comprendre ce qui est dit. Un Père auquel l’Ancien Testament appartient plus particulièrement ; un Fils de Dieu auquel le Nouveau Testament appartient de la même sorte, un Esprit-Saint qui procède de l’un et de l’autre, et auquel est réservée spécialement la compréhension mystique qui, nous l’avons dit, procède des deux autres compréhensions littérales : si nous raisonnons juste, il y a donc deux choses significatives pour une chose signifiée, du moins pour nous qui croyons en Dieu.

La concordance existe, pour reprendre un de nos exemples, entre Abraham et Zacharie parce que l’un et l’autre de ces personnages, déjà vieux, engendrèrent chacun, de leur femme jusqu’alors stérile, un fils unique. Et que l’on ne dise pas qu’il y a ici dissemblance parce que le patriarche Isaac engendra Jacob, alors que Jean n’engendra pas, mais baptisa le Christ : en effet, la génération charnelle fut affirmée dans celui-là, qui fut le père d’un peuple de chair, Israël ; et dans celui-ci fut affirmée la génération spirituelle, parce qu’il fut le père selon l’esprit de tout le peuple chrétien. De telle sorte que le peuple de chair fut procréé par les douze patriarches, et que le peuple de l’esprit le fut par les douze apôtres : ici ce qui est né de la chair est chair, et là ce qui est né de l’esprit est esprit.

Mais, si l’on objecte au sujet du baptême que Jean a donné au Christ, que ce baptême n’avait pas cette vertu que posséda celui du Christ lui-même, je répondrai qu’il n’y a point là de raison suffisante pour rompre la similitude de ces mystères. Et, si d’ailleurs sur ceux qui furent baptisés par Jean, Dieu le Père ne voulut pas envoyer son esprit, il l’envoya sur le Christ, avec le témoignage de sa voix qui s’éleva et déclara : « Celui-ci est le Fils bien-aimé dans lequel j’ai mis toutes mes complaisances. »

…………………………………………

Ainsi, selon ce mode que nous appelons concordance, les personnages des deux Testaments se regardent, semblables d’histoire ; et la ville correspond à la ville, le peuple correspond au peuple, l’ordre correspond à l’ordre ; la guerre correspond à la guerre ; et de telles concordances unissent toutes les choses entre lesquelles la raison distingue logiquement une similitude naturelle. Et non seulement la personne correspond à la personne, mais la foule à la foule, de telle sorte que Jérusalem, c’est l’Église romaine ; Samarie, Constantinople ; Babylone, Rome ; l’Égypte, l’Empire grec.

### L’allégorie[[166]](#footnote-167)

L’allégorie consiste dans la ressemblance (de quelque manière que celle-ci se présente) découverte entre une chose plus petite et une chose plus grande, comme si nous comparons, pour prendre des exemples, le jour à l’année, la semaine au siècle, la personne à la foule ou encore à la cité, à la nation, au peuple ; nous pourrions indiquer mille autres similitudes de cet ordre.

Abraham, qui est un seul homme, signifie, dans un sens allégorique, toute la lignée des patriarches qui renferme de nombreux individus. Zacharie, qui est un seul homme, offre la même signification multiple. Sara est une seule femme, et elle symbolise la synagogue : je ne dis pas la synagogue réprouvée que représente Agar, mais l’Église stérile des justes qui chaque jour gémissait, et pleurait l’opprobre de sa stérilité… Élisabeth offre la même signification, parce que ce fut dans un âge avancé qu’elle-même depuis longtemps inféconde, enfanta un fils. Les fils de Sara et d’Élisabeth naquirent tous deux dans la vieillesse de leurs mères. Or six mois après qu’Élisabeth eut conçu Jean-Baptiste, le Christ, fut conçu : et jusqu’au sixième temps du second état l’Église demeura stérile ainsi que ces épouses ; et le temps arrive seulement où elle multiplie sa postérité, étendant ses champs jusqu’à la mer, et progressant jusqu’au fleuve.

Selon la mystique, Abraham symbolise Dieu le père ; Isaac, Dieu le Fils ; Jacob, l’Esprit-Saint. De la même façon, Zacharie, père de Jean, symbolise Dieu le Père, Jean-Baptiste, Dieu le Fils ; le Christ Jésus considéré dans son humanité, l’Esprit Saint. Et cette manière de considérer les choses, à la vérité compréhension spirituelle, nous l’appelons allégorie.

### Le système des concordances

Afin de mieux éclairer le système des concordances et des interprétations littérale et spirituelle, je donnerai des exemples.

Nous voyons en effet là Abraham, ici Zacharie : là Isaac, ici Jean-Baptiste ; là Jacob, ici le Christ considéré dans son humanité ; là douze patriarches, ici douze apôtres, là Manassé et Ephraïm, ici Matthias et Joseph qui est nommé le Juste ; là Moïse et Aaron, ici Paul et Barnabé. Là l’exode d’Égypte, ici le départ de la synagogue ; là le passage de la Mer Rouge, ici l’armée romaine. Et lorsque tu auras découvert ce que signifie l’Ancien Testament, tu n’auras pas besoin de chercher ce que signifie le Nouveau, car aucun doute ne peut plus dès lors s’élever à ce sujet.

Leurs deux sens ont une même acception, et les deux Testaments ont une explication spirituelle.

Une explication spirituelle, dis-je ; mais je ne voudrais pas que tu l’entendisses comme si je parlais d’un être infécond, mais comme s’il s’agissait d’une mère avec ses fils, d’un peuple avec son prince, car si elle est une, ses dons ne sont pas uniques, mais multiples. Donc si Abraham symbolise les pères du premier état, il signifie aussi Zacharie ; si Isaac symbolise les pères du second état, il signifie aussi Jean-Baptiste ; si Jacob symbolise les pères du troisième état, il signifie également le Christ Jésus considéré dans son humanité. Si les douze patriarches symbolisent les différents ordres des justes qui se divisent en cinq et sept groupes, ils signifient également les apôtres. Si Sara, qui conçut alors qu’elle était déjà très âgée, symbolise l’Église choisie d’Israël qui demeura stérile, en fils spirituels jusqu’à la plénitude des temps, elle n’en représente pas moins aussi Élisabeth. Et si, d’autre part, quelque juste, changé de série, se trouve joint à un autre pour renforcer sa signification, c’est qu’aucun personnage ne figurait dans l’autre Testament pour lui servir de concordance ; car, là où il n’existe pas un élément de concordance, il est inutile de chercher une signification de ce défaut de parité.

Et cela est extrêmement fréquent dans les divines Écritures. Nous trouvons, par exemple, qu’Élisabeth entre en concordance avec Sara, parce que l’une et l’autre furent stériles, et que ce fut très tard que l’une et l’autre, visitées par Dieu, conçurent et enfantèrent. De plus, ainsi que je l’ai déjà dit, chacune d’elles désigne cette antique église hébraïque qui, demeurée stérile jusqu’à la vieillesse du monde, devint féconde, à l’admiration des peuples, lors de la naissance du Christ. Mais lorsque Agar, la servante, est jointe à la libre Sara celle-ci change complètement de signification. Celle-là symbolise alors l’Ancien Testament, et celle-ci le Nouveau. Et, lorsque Agar enlevée du tableau des concordances, Rébecca est jointe à la même Sara, celle-ci symbolise la Synagogue, qui est morte pour avoir chancelé dans la foi, et celle-là l’Église qui entra dans le tabernacle, et y demeura.

Dans ceci, il n’est sans doute que des similitudes ; mais prenons l’exemple de Zacharie, devenu muet à cause de son incrédulité, exemple qui nous permettra d’approfondir encore tout ceci. Certes, dans ces grands mystères dont nous parlons si souvent, nous voyons que Zacharie entre en concordance avec Abraham. Mais y a-t-il vraiment concordance entre leur foi ? N’a-t-il pas été dit de celui-ci :

« Abraham crut en Dieu » alors qu’il fut déclaré à celui-là :

« Voici que tu seras muet, et que tu ne pourras parler jusqu’au jour où ces choses arriveront, parce que tu n’as pas cru à mes paroles, qui s’accompliront en leur temps[[167]](#footnote-168). »

Et voici une aussi grande dissemblance là même où nous découvrions, une telle concordance. Pourquoi cela ? Pourquoi la similitude ne se retrouve-t-elle pas en toutes choses dans la vie des personnages que nous voyons concorder en l’un et l’autre Testament ?

Pourquoi cela ? Parce que Dieu est immuable dans sa volonté, et suit toujours le même dessein, tandis que l’homme, usant mal de son propre arbitre, tend sans cesse à éluder les décrets divins. Ainsi Abraham et Zacharie devaient se trouver en concordance lorsque Dieu, qui créa l’Ancien Testament se préparait à instituer le Nouveau. Mais la concordance préétablie fut respectée par Abraham et rompue par Zacharie. C’est que celui-là crut l’envoyé céleste qui lui annonçait la naissance d’un fils, tandis que celui-ci demeura incrédule à une promesse semblable. À la vérité, Zacharie trouve sa concordance sur ce point, mais avec un autre personnage de l’histoire sacrée. Car ce que symbolise dans l’Évangile le mutisme de Zacharie, la cécité de Tobie le symbolise dans l’Ancien Testament ; et la restitution de la parole à l’un fait pendant à la réapparition de la lumière dans les yeux de l’autre.

⁂

Toutes ces concordances sont échelonnées le long de temps eux-mêmes en concordance. L’histoire est divisée par Joachim en périodes égales dont chacune a sa réplique dans les deux autres états. Une grande part de ses ouvrages est consacrée à énumérer ces périodes, à en marquer soigneusement le début et la fin, à dresser en quelque sorte le grand tableau logique et tripartite de l’histoire. Il emploie, pour désigner ces états, le terme de « sceau » employé dans l’Apocalypse, et vraiment, pour lui, dans la réalité comme dans le livre de Jean, des anges mystérieux ferment et ouvrent ces temps. Le sceau du premier état est ouvert dans le second. L’étude des cinquième et septième sceaux est reproduite en partie ci-après. Le temps marqué par le quatrième sceau commence vers 800 avant Jésus-Christ pour finir vers 600 avant Jésus-Christ dans le premier état, et vers 560 pour finir vers 740 dans le second état. Le cinquième sceau commence aussitôt après ; quant au temps marqué par le septième sceau, il est fixé vers 450 avant Jésus-Christ dans le premier état ; en ce qui concerne le second état, l’ouverture du sceau ne commencera qu’au moment où la Bête sera jetée dans le lac de feu.

### Le quatrième sceau

Le quatrième sceau est marqué au temps d’Élie, et désigne toute la période qui dure jusqu’à Ézéchias, roi de Juda. Ce même sceau, dans la seconde série, est ouvert du temps de l’empereur Justinien, et marque toute la période qui dure jusqu’aux papes Grégoire III et Zacharie, alors que le cinquième sceau va être rompu et que le patronage de l’Église, ayant été enlevé aux empereurs de Constantinople, va passer à Charles, roi des Francs, et à ses successeurs.

Sous le quatrième sceau, les guerres succédèrent aux guerres et l’on vit Israël lâcher pied, la seule tribu de Juda se défendant ; ainsi, dans l’histoire de l’Église et sous le même signe, les guerres persiques suivirent les guerres des Sarrasins, et la menace s’étendit en Orient et en Occident, comme dans le déploiement de deux ailes, rappelant ce que prédit Isaïe dans son évocation du règne des Assyriens, touchant Achaz qui craignait Retsin, roi d’Assyrie, et les fils de Romalia. Le prophète Isaïe écrivait entre autres choses ceci : « Parce que ce peuple a méprisé les eaux de Siloé qui coulent en silence, et qu’il s’est réjoui au sujet de Retsin et du fils de Romalia, voici que le Seigneur va conduire sur eux les puissantes et nombreuses eaux du fleuve, le roi d’Assyrie et toute sa gloire. Il s’élèvera partout au-dessus de ses rives, il pénétrera dans Juda et débordera, et inondera jusqu’au cou. Il viendra, et le déploiement de ses ailes remplira l’étendue de ton pays, ô Emmanuel ! » (Is. VIII, 6-8.)

Isaïe parle ainsi du peuple assyrien. Mais lorsqu’il dit : « l’extension de ses ailes emplira l’immensité de ta terre, ô Emmanuel ! » ces paroles s’appliquent bien mieux qu’à ce peuple, au peuple sarrasin que nous voyons dévaster tant d’innombrables églises. Mais la responsabilité principale de cette ruine remonte véritablement à la nation grecque, coupable d’avoir rejeté les eaux de Siloé qui coulent doucement : je veux dire ce qu’elles symbolisent, à savoir les prédications et les doctrines des pères apostoliques. Siloé, atteste l’Évangile, veut dire envoyé[[168]](#footnote-169).

### Le cinquième sceau

L’ouverture du cinquième sceau commence aux jours du pape Zacharie[[169]](#footnote-170) que les concordances mettent en regard d’Ézéchias, roi de Juda[[170]](#footnote-171). Sous le pontificat de ce pape, les rois de France se virent conférer l’empire romain. La raison de la concordance entre ces deux personnages se trouve dans ce fait que le roi de Babylone[[171]](#footnote-172), dont il est fait mention pour la première fois dans le Livre des Rois, fut ami d’Ézéchias et que les premiers rois de France furent également les amis des pontifes romains. Vers la fin de ce temps surgit cependant un autre roi de Babylone[[172]](#footnote-173) qui humilia grandement l’orgueil de Jérusalem, et, par un semblable retour, nous voyons qu’Henri Ier, Empereur d’Allemagne, persécuta l’Église[[173]](#footnote-174).

Nous devons rappeler, de plus, que sous ce cinquième sceau, il fut fait — nous venons de le dire — mention de Babylone pour la première fois. Ainsi de nos jours une foule de chrétiens qui considéraient que l’Église, par tout le bien qu’elle a fait, possède quelque droit à être appelée Jérusalem, considèrent, qu’elle doit maintenant, par la multitude des maux qu’elle suscite, être appelée Babylone. Et certes, il ne manque pas d’hommes, à l’heure actuelle qui appartiennent soit à Babylone, soit à Jérusalem. Au nombre de ces derniers figurent ceux qui se trouvent évoqués dans l’Apocalypse, à l’ouverture du cinquième sceau : « Je vis sous l’autel de Dieu les âmes de ceux qui avaient été immolés à cause de la parole de Dieu et à cause du témoignage qu’ils avaient rendu[[174]](#footnote-175). » Le passage du livre mystérieux vise ces innocents qui jadis, à cause de la parole de Dieu et du témoignage qu’ils avaient rendus à la vérité, furent tués sur le sein de leur mère l’Église par les fils de ce monde.

### Le septième sceau

Le septième sceau de la première série fut marqué aux jours de Néhémie, alors que s’élevèrent les murs de Jérusalem. Le septième sceau de la seconde série sera rompu lorsque la Bête et le Prophète seront jetés dans un étang de feu[[175]](#footnote-176). Mais j’estime que le temps marqué du signe de ce sceau sera très bref, car il est écrit dans l’Apocalypse : « Quand il ouvrit le septième sceau, il se fit, dans le ciel un silence d’environ une demi-heure[[176]](#footnote-177) », ce qui me paraît indiquer, à cet endroit du texte, une demi-année. La vérité, d’ailleurs, en ceci, doit être laissée au jugement de Dieu.

Ces secrets des sept sceaux et de leur ouverture sont dévoilés, afin que nous sachions dans quel ordre et pour quel achèvement Dieu mènera son œuvre jusqu’au bout, à la consommation des siècles. Cependant, au cours du sixième temps de la première série, une tribulation extrêmement violente désola les peuples ; et, de même, au cours du sixième temps de la seconde série, une tribulation pareille remuera l’Église de Dieu, afin que dans le septième temps le Créateur de toutes choses se repose réellement. Car ainsi qu’au début du monde il compléta en six jours la création de l’Univers mais se reposa le septième jour, ainsi a-t-il organisé le cours du monde selon ce même chiffre.

Si le temps est divisé, comme nous venons de le voir, en périodes concordantes, dont le sceau, fermé dans la première est ouvert dans la seconde, les hommes sont divisés en générations qui se succèdent par nombres égaux pendant des périodes de temps égales. Et dans ces générations qui concordent ainsi en nombre d’une période à l’autre, des personnages représentatifs concordent par leurs propres histoires, similaires tantôt dans un sens purement spirituel, tantôt dans deux sens, l’un spirituel, l’autre matériel, celui-ci étant l’image préexistante et en quelque sorte prophétique de celui-là.

### Les concordances

D’Adam à Abraham on compte vingt générations.

D’Ozias jusqu’à Jacob, qui fut le contemporain de Zacharie, lequel, déjà vieux, fut le père de Jean-Baptiste, on compte également vingt générations.

Et les similitudes que nous voyons entre Abraham et Zacharie, entre Sara et Élisabeth, entre Isaac et Jean-Baptiste, entre Jacob et le Christ Jésus considéré dans son humanité, entre les douze patriarches et les douze apôtres, permettent d’établir de sûres concordances.

Tout ceci ressort suffisamment dans le second livre de cet ouvrage, où je donne la signification, sinon les raisons de ces concordances, dont parfois un des termes est matériel et l’autre spirituel.

Ainsi Rébecca, mère de Jacob[[177]](#footnote-178), entre en concordance avec Marie, mère de Dieu[[178]](#footnote-179), parce que l’une et l’autre symbolisent l’Église. Ainsi Rachel, mère de Joseph et de Benjamin[[179]](#footnote-180) entre en concordance avec la mère de Jean et de Jacques[[180]](#footnote-181), parce que l’une et l’autre symbolisent l’Église spirituelle. Ainsi Ruben[[181]](#footnote-182) avec André[[182]](#footnote-183) qui, le premier, vint au Christ. Ainsi Juda, fort par la puissance de son bras[[183]](#footnote-184) avec Pierre, robuste par la puissance de sa foi. Ainsi Joseph, aimé par son père, entre en concordance avec Jean, spirituellement aimé par le Christ. Ainsi Dan que Jean — que dis-je ? le Saint-Esprit lui-même par la voix de Jean —, supprime de la liste des patriarches[[184]](#footnote-185) entre en concordance avec Judas qui fut rayé du nombre des apôtres. Ainsi Manassé et Ephraïm avec Mathieu et Joseph.

### La liste des générations

La première génération déroule son existence pendant la vie terrestre du Seigneur Jésus-Christ de l’année de son incarnation jusqu’à celle de son baptême.

La seconde, au temps du bienheureux Pierre, prince des Apôtres, et des empereurs romains Gaïus[[185]](#footnote-186), Claude, et Néron. La troisième commence sous le règne de Néron et s’achève aux jours du Pape Clet[[186]](#footnote-187) et de Domitien Auguste[[187]](#footnote-188). La quatrième commence sous Domitien et s’achève sous le pontificat d’Évariste[[188]](#footnote-189) et le règne d’Adrien[[189]](#footnote-190). La cinquième commence sous Adrien et s’achève sous le pape Télesphore[[190]](#footnote-191) et l’empereur Antonin[[191]](#footnote-192). La sixième commence sous Antonin et s’achève aux jours du pape Soter[[192]](#footnote-193) et de l’empereur Marc-Aurèle[[193]](#footnote-194). La septième commence sous le même empereur et s’achève sous le pontificat de Victor[[194]](#footnote-195) et le règne de Septime-Sévère[[195]](#footnote-196). La huitième commence sous ce même empereur et s’achève sous le pontificat de Pontien[[196]](#footnote-197) et le règne de Maxime[[197]](#footnote-198). La neuvième commence sous le même Maxime et s’achève aux jours du pape Sixte[[198]](#footnote-199) et de l’empereur Valérien[[199]](#footnote-200). La dixième commence sous le même Valérien et s’achève sous le pape Marcellin[[200]](#footnote-201) et l’empereur Dioclétien[[201]](#footnote-202). La onzième commence sous Dioclétien et s’achève sous le bienheureux pape Sylvestre[[202]](#footnote-203) et l’empereur Constantin[[203]](#footnote-204) qui le premier illustra l’empire chrétien. Ensuite la douzième génération s’inaugure sous le même pape et le même empereur, et se termine sous le pape Libère[[204]](#footnote-205) et Constance l’Arien[[205]](#footnote-206) qui reçut pour successeur Julien l’Apostat. Ainsi le peuple d’Israël, au moment où vivait la douzième génération depuis Jacob eut pour la première fois à sa tête un roi oint de l’huile sainte. Et, de même le peuple des gentils, au moment où vivait la douzième génération depuis le Christ, eut pour la première fois à sa tête un prince chrétien, les ennemis de la foi unique ayant été foulés aux pieds et écrasés dans l’une et l’autre nation. Là, Jérusalem fut choisie et élevée en dignité au-dessus des tabernacles de Jacob ; ici, l’Église romaine reçut la primauté sur toutes les églises orientales.

On doit savoir que le Christ, qui fut oint par l’Esprit Saint, règne sur le peuple chrétien[[206]](#footnote-207). Roi, père et prêtre. À ceux qui sont du Christ, Pierre dit : « Vous, au contraire, vous êtes une race élue, un sacerdoce royal[[207]](#footnote-208) ». Car la majesté royale convient à la divinité, l’humilité du sacerdoce à l’humanité. C’est pour cela que le Psalmiste s’est écrié : « Tu es prêtre pour l’éternité à la manière de Melchisédech[[208]](#footnote-209) », car Melchisédech fut prêtre de Dieu et roi de Salem[[209]](#footnote-210). Il importait donc, pour cette raison, que le pontife romain fût à la fois roi et prêtre. Comprenant parfaitement cela, l’Empereur Constantin offrit au bienheureux pape Sylvestre, de son propre mouvement, cette dignité souveraine que lui-même détenait et devait au Christ, véritable roi.

### Concordances

La treizième génération depuis Jacob se termina sous Salomon, fils de David, roi de Juda. Pendant cette génération, Dieu donna la paix au roi d’Israël, et la terre, lasse des guerres des nations, se reposa sous le règne de ce prince qui bénéficia d’une grande sagesse, habile à discerner le vrai chemin du faux et à connaître la raison de toutes choses.

La treizième génération à compter de l’Incarnation du Sauveur commença, elle, sous le pontificat de Libère et le règne de Constance, fils de Constantin. Pendant cette génération, Julien, usurpateur du trône impérial qu’il avait occupé presque deux années, mourut ; la paix fut établie, et le repos commença pour le peuple fidèle ; la persécution des païens cessa sur tout l’orbe terrestre pendant le règne des empereurs chrétiens, et déjà le culte des idoles se trouvait réduit à rien. Certes, il demeurait, même après la victoire du christianisme, des adorateurs de faux dieux[[210]](#footnote-211) mais dès lors l’empire et la force furent donnés au peuple chrétien, dont le règne est sempiternel et dont la puissance est perpétuelle.

Quant aux concordances personnelles, nous pouvons comparer Julien qui, alors qu’il était diacre[[211]](#footnote-212) au sein de sa mère l’Église devint apostat, infidèle, et se dressa contre le Christ roi, à ce très orgueilleux Absalon qui, profitant d’une conspiration d’hommes tarés, voulut frapper du pied son père David. Nous devons aussi faire remarquer que sous l’Ancien Testament de nombreux rois furent sacrés, car leur règne était court. Mais le Christ, qui demeure éternellement, possède l’Empire sans fin, et nous devons dès lors considérer que toutes les générations du Nouveau Testament se sont déroulées et se déroulent sous le règne unique du Fils de Dieu.

### Quatre histoires et leurs concordances : Job, Tobie, Judith, Esther.

Après ces personnages et ces événements dont nous avons établi les concordances selon le plan général de ce livre, d’autres se présentent qui exigent également des concordances spirituelles. J’en citerai quatre principales, quatre histoires qui sont en concordance avec les quatre Évangiles et d’autres œuvres similaires : Job, Tobie, Judith et Esther.

Ces quatre histoires spirituelles ? Les quatre Ordres spirituels, et le Christ Jésus lui-même dans les quatre ouvrages où il nous offre l’exemple de la piété.

La nativité du Christ se rapporte à l’histoire de Job, homme juste et droit, parce qu’il voulut naître d’une femme afin d’être un exemple d’égalité à tous les hommes qui demeurent sur la terre. Sa passion s’accorde à l’histoire du douloureux Tobie. Sa résurrection à Judith. Son ascension à Esther.

⁂

Joachim a précédemment établi des concordances entre les temps, des concordances entre les générations qui se succèdent dans ces temps, des concordances entre les divers personnages de ces générations. Il va maintenant établir des concordances entre quatre histoires de l’Ancien Testament et les quatre Évangiles. Cette comparaison avec les Évangiles qui vient d’être indiquée n’est pas la seule que Joachim ait imaginée. Ces quatre histoires, et celles qu’il énumère ensuite rempliraient plusieurs pages de ce volume.

De ces correspondances, il a éclairé des événements futurs, et surtout le drame des derniers jours de l’histoire, des luttes suprêmes de l’Église et de l’heure du jugement. Les passages qui suivent fournissent d’intéressantes indications sur le symbolisme de Joachim et sa façon d’éclairer les événements du passé par ceux, spiritualisés, du présent, et de prédire, par l’étude des événements du passé et du présent, ceux qui se dérouleront dans l’avenir. Au point de vue des conceptions joachimites, l’histoire de Judith apporte des précisions curieuses sur certains des calculs qui permirent à l’abbé de Flore de fixer à l’année 1260 le début du règne du Paraclet.

#### Job

Il y avait dans le pays d’Ur un homme qui s’appelait Job, juste, craignant Dieu et se détournant du mal. Il avait sept fils et trois filles, de nombreux serviteurs et d’immenses domaines. Le diable demanda qu’il lui fût permis de le tenter et reçut de Dieu le pouvoir de s’y efforcer. Mais Job, demeuré fidèle malgré la tentation, se vit rétablir dans une situation plus prospère que celle dont il jouissait auparavant ; toutes ses richesses lui furent restituées en double, et il vit des fils et des filles remplacer en nombre égal les enfants qu’il avait perdus. Puis il vécut de longues années après ces événements, jusqu’à ce qu’il ait vu les fils de ses fils. Voici la première des quatre histoires. Cherchons donc sa signification cachée, plus digne et plus précieuse que l’affabulation elle-même, comme l’âme surpasse en mérite le corps.

Cet homme juste et droit, et craignant Dieu, c’est celui dont Mathieu dit au Livre de la généalogie de Jésus-Christ, fils de David, fils d’Abraham : « car celui-ci est le Fils de Dieu, qui, alors qu’il était Dieu, fut fait homme pour le salut des hommes[[212]](#footnote-213), » et naquit dans la terre d’Ur. Son épouse symbolise l’Église romaine. Il eut sept fils et trois filles, parce que toute perfection est enclose dans les nombres sept et trois. De là vient qu’il voulut dès le début élire autant de disciples destinés aux sept églises. De là vient que Jean écrivit dans l’Apocalypse à sept anges[[213]](#footnote-214). De là vient que, dans l’Église romaine sept évêques furent désignés.

Donc les sept fils désignent les prélats des églises ; les trois filles symbolisent les trois églises principales dont la première est celle de la circoncision, la seconde celle des Grecs, la troisième celle des Latins.

Les animaux qu’il possédait symbolisent la multitude des croyants dont les uns, comme des bœufs patients, labourent le champ du Seigneur ; dont les autres sont comme les ânes pleins d’humilité, qui vivent d’une vie simple sous la doctrine des maîtres ; dont les autres encore sont pareils aux innocentes brebis qui se multiplient et sont féconds dans les bonnes œuvres. Car les bœufs sont les prêtres de l’église, les ânes la foule ignorante, les brebis les conventuels.

Mais le diable demanda la permission de le tenter ; Satan eut plus tard la hardiesse de tenter le Maître du ciel lui-même, et réclama ensuite les Apôtres pour les passer au crible comme le froment[[214]](#footnote-215).

Et l’Écriture ne cache point ce qui doit être dans l’avenir, ce que nous voyons déjà s’achever en partie sous nos yeux, cet ébranlement profond de la constitution même de l’Église au cours de la tribulation suprême que connaîtra le monde aux jours de l’Antéchrist. « Il frappera son propre maître, a-t-il été prophétisé, de la plante des pieds au sommet de la tête[[215]](#footnote-216). »

Car, une fois les peuples détruits et mis en fuite, les ordres ecclésiastiques dispersés, il épuisera avec truculence tous les genres de supplices sur le petit nombre de ceux qui échapperont aux combats.

Mais sa femme le pressait de blasphémer l’Éternel. C’est ainsi que les pusillanimes qui ne prendront point part à ces luttes des derniers jours murmureront contre Dieu qui permet que les impies puissent prévaloir contre les justes, et, pour les consoler, les exciteront à blasphémer, déclarant qu’il vaut mieux abjurer la foi et se priver de Celui qui est la vie, que de persister dans la fidélité au milieu de tant de maux.

Mais de leur côté les trois amis de Job le condamnaient, lui disant qu’il avait certainement agi d’une manière inique devant Dieu, car le Seigneur n’aurait point permis sans cela qu’il fût frappé de la sorte[[216]](#footnote-217). Ainsi quelques-uns des croyants qui se trouveront loin des fouets seront émus de compassion, et, voyant le redoublement des tortures, n’attribueront pourtant pas ce martyre au courage et à la patience, mais plutôt au juste jugement de Dieu rendant à chacun selon ses œuvres[[217]](#footnote-218).

Vraiment ceci atteint, pour les torturés, au comble de la douleur, et réalise complètement la parole du prophète : « Je laisserai ma main sur les faibles, dans tout le pays, dit l’Éternel. Les deux tiers seront exterminés et périront. L’autre tiers demeurera. Je mettrai ce tiers dans le feu, et je le purifierai comme l’argent, je l’éprouverai comme on éprouve l’or. Il invoquera mon nom et je l’exaucerai. Je dirai : C’est mon peuple ; et lui dira : L’Éternel est mon Dieu[[218]](#footnote-219). »

Tout ceci, à la vérité, de la désolation de Job et de la perte de ses fils ainsi que de toutes ses richesses. Mais en ce temps les mystères cachés et les arcanes des secrets lui furent révélés, de telle sorte qu’il dit au Seigneur : « Mon oreille avait entendu parler de toi ; mais maintenant mon œil t’a vu[[219]](#footnote-220). » Nous comprenons clairement ici que d’occultes mystères doivent être révélés aux élus après la tribulation de l’Antéchrist, en conformité avec ce passage de l’Apôtre : « Ne jugez de rien avant le temps, jusqu’à ce que vienne le Seigneur qui illuminera ce qui est caché dans les ténèbres et manifestera les desseins des cœurs[[220]](#footnote-221). »

Nous y saisissons également une autre concordance avec ce qui advint, au sixième jour, quand souffrit le Seigneur : le voile du Temple se déchira depuis le haut jusqu’en bas, et des sépulcres soudain ouverts, surgirent les corps de saints depuis longtemps endormis dans le Seigneur et qui, après la Résurrection, entrèrent dans la Cité sainte et apparurent à de nombreux témoins[[221]](#footnote-222). En effet, ce jour verra certainement se déchirer le voile qui demeure jusqu’ici sur le cœur des juifs, et ces cœurs plus durs que la pierre, reconnaissant tout à coup la vérité des mystères divins seront brisés pour la pénitence. Et de nombreuses lumières spirituelles qui sont cachées encore dans les livres divins seront comme éveillées d’un long sommeil et leur apparaîtront.

De tout ceci, il est dit dans Daniel : « Ceux qui auront été savants brilleront comme dans la splendeur du ciel, comme les étoiles dans les perpétuelles éternités[[222]](#footnote-223). »

La tentation achevée, Job eut un nombre de fils égal à celui qu’il avait auparavant, et tous les biens qu’il possédait jadis lui furent doublés. Cela signifie que l’Église sera rétablie dans le même état qu’aux jours des Apôtres, et qu’elle se réjouira de la multitude des deux peuples, qui sont les juifs et les païens. Et si, jusqu’alors, les nations auront glorifié le Christ sur un mode unique, à partir de ce jour la louange qui montera vers lui sera double, venant des Juifs et des Gentils.

#### Tobie

La seconde histoire, qui est intitulée Tobie, que dit-elle ? La concordance existe clairement entre cette histoire et l’essence de l’Évangile de Luc, au point que l’on voit l’une subsister nettement dans l’autre. En effet, Tobie fut loué pour avoir été doux. Zacharie est également loué pour la même vertu. L’un est frappé de cécité, l’autre devint muet, et tous deux sont finalement guéris. L’un et l’autre symbolisent les prêtres des juifs qui sont trouvés justes au début, puis qui deviennent incrédules. Ceux-ci furent privés, par un juste jugement du Seigneur, de la vue de Dieu et du pouvoir de prêcher sa grâce. Et ils demeureront ainsi muets et aveugles jusqu’à ce que le peuple des gentils soit né pleinement à la foi du Christ jusqu’à ce que toute la foule des païens soit enfin réunie dans la patrie. Alors, après tant d’années ou de jours, l’aveugle roi retrouvera la lumière et le muet recouvrera la parole.

#### Judith

L’histoire de Judith correspond en quelque sorte à l’Évangile de Marc[[223]](#footnote-224), et se rapporte à la résurrection selon l’esprit. D’autre part, elle rapporte qu’enivré de sa superbe, le roi des Assyriens combattit contre Arphaxad, roi des Mèdes et qu’élevé par sa victoire au faîte même de l’orgueil, ce prince eut la présomption de déclarer et d’affirmer qu’il était le dieu de toute la terre. Puis il envoya Holopherne, général de son armée, afin de soumettre en son nom tous les royaumes qu’il traverserait, et de le faire reconnaître lui-même dieu par toutes les nations qu’il vaincrait. Comme Holopherne avait déjà occupé de nombreuses provinces et vu se prosterner les peuples devant lui ainsi que devant le dieu annoncé, il apprit que les fils d’Israël prenaient des dispositions pour lui résister ; il tourna aussitôt contre eux toutes ses forces, dans le but de les intimider et, dans l’espoir que, par trop accablés, ils envisageraient leur reddition dès qu’ils se rendraient compte que nul secours ne pouvait plus leur arriver.

Cependant Judith, veuve d’une très grande beauté, se trouvait parmi les assiégés. Elle avait vu son mari la quitter pour jamais trois ans et six mois auparavant. Cet homme, du nom de Manassé, était mort dans le temps de la moisson des orges, et elle, son mari disparu, était demeurée chaste. Donc, elle alla vers Holopherne sous une apparence de femme mais avec un cœur d’homme. Elle le fit, et la femme tua l’homme, et la jeune veuve tua le tyran, de telle sorte qu’une main féminine sauva le tout-puissant peuple d’Israël.

Ce célèbre roi Nabuchodonosor qui combattit contre le roi des Mèdes désigne le royaume des Gentils soulevé contre un autre royaume païen, comme si, par exemple, les Sarrasins qui habitent l’Orient se dressaient contre les barbares qui habitent l’Égypte, et comme si tous ces infidèles luttaient les uns contre les autres, ainsi qu’il leur arrive souvent. Dans ce roi qui est élevé après sa victoire sur un trône grandiose et se déclare le dieu de la terre, nous voyons un symbole et le rappel de la sixième vision de Daniel[[224]](#footnote-225) où les dix cornes que vit le prophète sur le front de la Bête sont dix rois qui surgiront, alors qu’un autre surgira après eux et sera plus puissant que ses prédécesseurs…

La veuve Judith, elle, désigne à mon avis l’église orientale qui, dès son origine, s’évada de la loi de la circoncision, et je fonde mon opinion sur ce fait rapporté dans le livre qui porte son nom que son mari mourut au temps de la moisson des orges[[225]](#footnote-226). Or quel sens devons-nous attacher à ce fait que l’époux de Judith est mort au moment de cette moisson ? Ce sens qu’au temps où chez les anciens juifs les orges se trouvaient prêtes à être moissonnées, le prosélytisme par la circoncision cessait, comme également tout rite de cette coutume.

Examinons maintenant cet autre passage : « Comme il se tenait debout au-dessus des ouvriers qui lient les javelles, le soleil frappa sa tête et il mourut. » Or quels sont ces ouvriers qui lient les gerbes ? Ce ne peuvent être que ceux dont Dieu a dit : « Je vous ai envoyés pour moissonner là où vous n’avez pas semé[[226]](#footnote-227). » Donc dire qu’il se tenait debout au-dessus des ouvriers qui liaient les gerbes, et que le soleil l’ayant frappé il mourut, signifie que les prêtres qui, sous prétexte de conserver la loi de Moïse s’opposaient violemment, à cause de la circoncision, à la croyance du Christ, ont provoqué la colère de Dieu et se sont éloignés de la foi, de telle sorte qu’à l’exception du petit nombre de ceux qui se sont joints aux Apôtres, ils sont revenus au judaïsme et ont renoncé à la vraie foi, qui est celle du Christ.

Anne, épouse de Tobie, n’a pas encouru la cécité, la très fidèle Élisabeth ne perdit pas la parole : mais le mari de l’une perdit la vue, et celui de l’autre devint muet. Telle, Judith ne mourut pas en même temps que son mari, mais, demeurant dans la chasteté, devint la mère d’Israël. Ainsi cette Église demeurée en succession des Apôtres dans les pays d’Orient qui s’étaient retirés du christianisme à cause de la circoncision, refusa désormais de tels époux pour évêques, de peur d’être souillée par une mauvaise semence. Et bien que les évêques n’aient pas manqué en Orient, l’Église de ces régions n’a plus eu d’époux, parce que le véritable successeur du Christ siège à Rome depuis le jour où la lumière et le statut de la chrétienté furent transportés dans l’Église occidentale.

Cependant Judith, ayant survécu à son mari, demeura dans son veuvage trois ans et six mois. Ce profond mystère a sa clarté, car ce nombre fameux est celui qui donne la clef du secret universel. En effet, ces trois ans et six mois donnent quarante-deux mois, et ces quarante-deux mois représentent douze cent soixante jours. Ces jours, à la vérité, sont des années, et leur total aboutit à cette année 1260[[227]](#footnote-228) en laquelle s’arrêtera le Nouveau Testament.

Et comme Judith s’organisa au dernier étage de sa maison une chambre retirée dans laquelle elle demeurait enfermée avec ses servantes, jeûnant tous les jours à l’exception du sabbat et des fêtes du peuple d’Israël[[228]](#footnote-229), elle symbolise également la vie monastique et érémitique que de tout temps embrassèrent de très nombreux Orientaux.

Il convient de noter, à ce sujet, que la vie monastique tire son origine des premiers temps de l’Église primitive, mais que, par suite de la dispersion des apôtres, elle s’affaiblit et disparut. Ce fut plus tard qu’un grand nombre de fidèles, se souvenant de cette vie exemplaire, s’enflammèrent du désir de l’imiter, et, se soustrayant aux tumultes du monde, se retirèrent dans la solitude, en conformité du témoignage de Marc :

« C’est la voix de celui qui crie dans le désert ; préparez les voies du Seigneur, aplanissez ses sentiers[[229]](#footnote-230). » À cette attitude convient également le verset du Psalmiste : « Voici, je fuirai bien loin, j’irai séjourner au désert[[230]](#footnote-231) ». Et nous ne devons pas nous étonner si Judith devenue veuve mérite de se voir appliquer mystiquement les phrases d’Isaïe :

« Réjouis-toi, stérile, toi qui n’enfantes plus, et clame que tu n’enfantes plus, car les fils de la délaissée seront plus nombreux que les fils de celle qui est mariée[[231]](#footnote-232) ».

Et donc, parce qu’elle se retire au dernier étage de sa maison, fuyant les réunions et se cachant aux regards avec ses servantes, cette femme symbolisa la vie contemplative et cénobitique, et rappelle la femme vêtue de soleil qu’évoque le livre de l’Apocalypse : « Et la femme s’enfuit dans le désert afin qu’elle y fût nourrie pendant douze cent soixante jours[[232]](#footnote-233) ».

O mystère admirable ! Judith, depuis son veuvage, demeure dans le secret de sa maison, vaquant aux prières et aux jeûnes, un nombre de jour exactement pareil à ceux que la femme mystérieuse de l’Apocalypse passe dans le désert afin d’y être nourrie : douze cent soixante jours — soit un temps, deux temps et un demi-temps. Et nous trouvons là une concordance de plus ; car que signifie être nourrie spirituellement sinon vaquer aux prières et aux psaumes, aux vigiles, aux lectures pieuses, aux jeûnes, et se garder, loin du siècle, immaculée ?

N’avons-nous pas, au surplus, d’autres concordances encore pour le même nombre, avec la bête qui monte de la mer, et dans Daniel, avec le onzième roi[[233]](#footnote-234). Et si nous devons accepter, pour chaque texte, un sens littéral, ne pouvons-nous pas en admettre un autre choisi selon les lois de la mystique ?

#### Esther

Le livre d’Esther s’inscrit pour le mérite en quatrième place, parce que la dernière des quatre œuvres du Christ fut l’Ascension. Il symbolise la vie contemplative qui convient aux reines, c’est-à-dire à ces vierges saintes dont le Christ, est l’Époux : voici le sens dans lequel Jean écrivait, que le Christ, Fils unique de Dieu, veut assister aux noces, et ajoute que la mère de Jésus était présente, elle aussi, aux fêtes nuptiales[[234]](#footnote-235). Parmi les ornements et les délices dont s’enchantaient les convives du grand roi Artaxerxès, nous voyons figurer en bonne place le vin, et ce fut dans l’ivresse du banquet que commença la série des événements qui devaient aboutir au triomphe d’Esther[[235]](#footnote-236). Or nous voyons également que le premier miracle du Christ dont Jean fasse mention consiste dans le changement d’eau en vin qui rendirent célèbres les noces de Cana, miracle destiné à nous faire clairement entendre que là où est l’amour de Dieu, symbolisé à juste titre par le vin, là sont les fiançailles mystiques de l’âme[[236]](#footnote-237).

Ainsi le bienheureux Jean montrait que cette fête nous offrait le mystère des noces du Christ et de sa sainte Épouse l’Église. Comme Jean-Baptiste le dit de lui-même lorsqu’il rappelait qu’il avait été l’annonciateur du Christ : « Celui à qui appartient l’Épouse, c’est l’Époux ; mais l’ami de l’Époux qui se tient là et qui entend éprouve une grande joie à cause de la voix de l’Époux[[237]](#footnote-238). »

Tout ceci fut écrit en vue des Concordances.

Le roi puissant qui figure dans l’histoire d’Esther s’appelle Assuérus ou Artaxerxès, car il avait deux noms : ainsi symbolise-t-il le Christ, dont l’Ange dit à sa mère Marie : « Celui-ci sera grand, et il sera appelé le Fils du Très-Haut[[238]](#footnote-239) ».

Les cent vingt-sept provinces sur lesquelles il régnait symbolisent la multitude des églises qui furent fondées dans l’espace et dans le temps, cent-vingt contenant deux fois soixante perfections inhérentes au premier et au second état, et sept bénédictions relevant du troisième état du règne spirituel. Et nous voyons en corrélation avec ce chiffre, qu’au jour de la Pentecôte, suivant la tradition, ce fut sur cent vingt disciples que descendit l’Esprit-Saint[[239]](#footnote-240) et que, peu de temps après, ce furent sept hommes que les apôtres firent choisir pour les aider dans leur ministère[[240]](#footnote-241).

D’autre part la cité de Suse fut la capitale d’Assuérus, ce qui nous rappelle qu’il y eut depuis le début du monde une part du genre humain sur laquelle le Très Haut devait spécialement régner. La troisième année du règne d’Assuérus[[241]](#footnote-242) symbolise le troisième état du monde au cours duquel Dieu choisit Abraham et sa postérité, leur imposant la circoncision dans la loi[[242]](#footnote-243), afin qu’ils fussent les convives désignés du banquet divin, et participassent à sa parole.

Cent quatre-vingts jours font six mois qui représentent les six temps pendant lesquels la circoncision et la loi demeurèrent imposées, et qui vont d’Abraham jusqu’à Jean-Baptiste. Et nous voyons dans Mathieu quarante-deux générations qui font six semaines de générations[[243]](#footnote-244).

Donc, les cent quatre-vingts jours écoulés, le roi ordonna d’organiser un festin général de sept jours auquel devaient être conviés tous ceux qui habitaient Suse[[244]](#footnote-245). Car après que le temps de la circoncision et de la loi fut écoulé, le Fils de Dieu, se manifestant dans la chair, répandit abondamment sur tous ses élus la grâce de la prédication évangélique, et appela indifféremment les grands et les petits au banquet céleste qu’il répandit pour les fidèles.

Il est écrit, en effet, dans l’Évangile que depuis les jours de Jean-Baptiste le royaume des cieux est forcé et que ce sont les violents qui s’en empareront. Le banquet est préparé non plus dans la maison, mais dans le jardin. C’est qu’il se montra d’abord aux seuls juifs, puis se manifesta, sous l’apparence de notre humanité mortelle, à tous ceux qui pouvaient venir.

Les préparatifs que le roi fait faire dans le lieu du banquet n’ont pas d’autre signification mystique que les paroles du Christ dans l’Évangile : « Tout est prêt, venez aux noces ». Elle était, la tente précieuse non tissée par la main des hommes, l’Église des disciples qu’il choisit dès le début, et dans laquelle le maître marqua leur place, pour l’intégrité de la foi, aux faibles comme aux forts ; à quelques-uns pour la patience de leur longanimité, pareille aux cordes tirées ; à d’autres pour la hauteur de leur science, pareille au velours tendu au plafond ou aux chérubins dont les ailes protectrices sont croisées ; à d’autres pour le calme de la contemplation, pareil aux lits préparés pour le repos ; à d’autres encore pour l’éloquence de la prédication, semblable à des vases d’or répandant le vin. Les sept jours pendant lesquels fut servi le repas royal symbolisent ce temps bienheureux qui vit le Seigneur baptiser par lui-même, puis par ses Apôtres, et qui appela au banquet mystérieux ceux qui se trouvaient préparés à la vie. Mais ceux qui furent appelés ne voulurent pas venir[[245]](#footnote-246).

Cependant ce grand roi continua le festin jusqu’au sixième jour. Et le septième, brûlant de l’ardeur du vin, il fit appeler la reine Vasthi afin de montrer sa beauté à tout ce peuple assemblé[[246]](#footnote-247). Mais la souveraine ne tint pas compte de son ordre et refusa de venir.

Un juif même pourrait-il ne pas saisir le sens de tout ceci ?

Les six premiers jours de ce festin désignent trois années, le temps de la prédication du Christ en ce monde. Et, dans l’avenir, le septième jour sera le temps où les fidèles connaîtront l’ivresse dont l’Esprit Saint baigne les cœurs qu’il visite. Alors, comme un vin ardent, les dons du Saint-Esprit réchaufferont les élus. Ainsi le Christ a-t-il étendu sa charité jusqu’aux juifs hostiles, en souvenir de la promesse qu’il avait faite à Abraham, Isaac et Jacob et de l’alliance qu’il avait contractée avec la synagogue dans les jours où elle le suivit à travers le désert. Elle seule l’avait alors reconnu comme l’auteur de l’harmonie qui règne dans l’univers, et c’est de la race juive que Celui qui prend sur lui les péchés du monde, reçut depuis la nature humaine.

Cependant le roi, l’esprit enflammé par les libations, avait envoyé, ses sept eunuques chercher la reine Vasthi pour l’amener au banquet royal, mais celle-ci refusa de venir. Ainsi le Christ Jésus, au moment où il allait s’élever au ciel, dit à ses disciples, entre autres choses : « Vous serez mes témoins à Jérusalem et dans toute la Judée, dans la Samarie et jusqu’aux extrémités de la terre[[247]](#footnote-248) ».

Ordonnant à ses disciples qu’ils fussent ses témoins à Jérusalem et dans toute la Judée, et dans la Samarie, il ordonnait donc vraiment d’inviter la Synagogue au banquet céleste. Mais celle-ci refusa d’écouter son appel, et s’occupant de ses fils selon la chair, se récusait, ne voulant pas assister au festin spirituel.

D’autre part le livre d’Esther nous conte que la reine prépara, dans le palais d’Assuérus, un banquet pour les femmes[[248]](#footnote-249). Autrefois, le Dieu tout-puissant habitait comme sa propre demeure le temple ornementé et superbe élevé par les juifs, et la synagogue n’écouta pas le Christ afin de continuer à paraître toujours sous l’aspect de celle qui défend les traditions ancestrales. Les sept eunuques qui sont envoyés par Assuérus pour chercher la reine symbolisent les prédicateurs du Saint Évangile, car il est notoire que les apôtres élurent précisément sept chefs des diacres[[249]](#footnote-250). Et si nous lisons plus avant dans le texte sacré, nous nous rendrons compte que les sept princes des provinces qui se trouvaient immédiatement auprès du roi et dont Assuérus prenait le conseil en toutes choses[[250]](#footnote-251), symbolisent les pasteurs des Églises, comme, sans nul doute, si nous nous reportons à l’Apocalypse, les sept étoiles sont les sept anges des sept Églises[[251]](#footnote-252).

Poursuivons notre lecture. Nous voyons que le prince Mamucan, qui était le dernier des sept princes, donna tort à la reine Vasthi[[252]](#footnote-253). Or Paul est le plus admirable des prédicateurs et fut, alors qu’il se trouvait le dernier venu des apôtres, le premier à déclarer la Synagogue indigne de la table du Christ.

Donc Assuérus, par l’entremise des sept eunuques, pria la reine Vasthi de venir au banquet royal. De même les prédicateurs envoyés par le Christ appelèrent la Synagogue au festin spirituel. Mais celle-ci ne consentit pas à écouter leur appel et refusa de venir. Et celle-là fit un signe négatif et refusa de venir. Assuérus fut indigné par la résistance de la reine Vasthi. Le Christ fut indigné du refus de la Synagogue.

Mais la condamnation de la reine Vasthi fut réclamée par un des sept princes. Celle de la perfide synagogue fut prononcée par Paul.

Et nous voyons que Paul dit aux Juifs qui ne voulaient pas recevoir la parole de Dieu :

« C’est à vous premièrement que la parole de Dieu devait être annoncée ; mais puisque vous la repoussez et que vous vous jugez vous-mêmes indignes de la vie éternelle, voici, nous nous tournons vers les païens. Car ainsi nous l’a ordonné le Seigneur : Je t’ai établi pour être la lumière des nations, pour porter le salut jusqu’aux extrémités de la terre[[253]](#footnote-254). »

À la vérité, d’ailleurs, je ne dis pas que le mystère a été consommé par le seul apôtre Paul, mais en lui et en tous ceux qui l’aidèrent, en tous ceux qui furent pareillement zélés pour la foi du Christ et répandirent sur les Juifs incrédules — pour reprendre l’expression de Jean — la coupe de la colère de Dieu[[254]](#footnote-255).

Les scribes et les pharisiens de la synagogue, qui jugeaient leurs subordonnés, furent sévèrement punis selon la maxime de l’Évangile qui s’applique à tous : « Ne jugez point afin que vous ne soyez point jugés. Car on vous jugera du jugement dont vous jugerez[[255]](#footnote-256). »

La sentence confirmée, la reine Vasthi fut éloignée du royaume[[256]](#footnote-257). Alors les commissaires du roi cherchèrent de nombreuses jeunes filles qui furent amenées au lit du roi jusqu’à ce qu’il eût choisi pour lui donner l’empire et remplacer Vasthi, celle dont il préférerait la beauté ; de même, une fois la Synagogue éloignée, les apôtres furent envoyés prêcher dans le monde entier et dans toutes les parties du monde ils appelèrent au festin du Christ toutes les églises[[257]](#footnote-258), jusqu’à ce que se présentât celle-là dont il est écrit dans le livre des Psaumes : « La reine est à sa droite, parée d’un vêtement tissé d’or[[258]](#footnote-259). »

Ainsi beaucoup de vierges furent amenées au roi Assuérus, et beaucoup d’églises furent appelées au festin du Christ. Quant à l’eunuque qui gardait les candidates au trône lorsqu’elles avaient été amenées au roi, il symbolise les évêques du premier temps qui apportèrent les commandements de la vie spirituelle aux nouveaux convertis…

Toutes les vierges s’appliquaient, avec les ornements reçus de l’eunuque, à composer leur beauté pour plaire au roi. Et cependant Esther plut davantage dans sa simplicité et trouvait grâce aux yeux de tous. Ainsi combien de choses furent dites de la plupart des églises qui apparaissaient pleines de modestie et dignes de louanges ? Et cependant le Christ préféra l’église de Pierre, disant : « Tu es Pierre, et sur cette pierre j’édifierai mon église et les portes de l’enfer ne prévaudront pas contre elle[[259]](#footnote-260) ». Il plut à Assuérus d’élever Esther ; ainsi plut-il au Christ de préférer entre toutes les églises l’église romaine.

Esther était privée de père et de mère, et Mardochée, portier du roi, son oncle paternel, avait nourri cette orpheline et l’avait adoptée toute enfant. Ainsi Pierre, portier du Paradis, éleva avec soin l’église occidentale, qu’il avait réellement trouvée orpheline et, l’ayant adoptée comme sa fille et comme sa propre nièce, la conduisit diligemment auprès de son roi.

Mais comment est-elle sa nièce ? Est-ce que l’église des gentils descend de la race hébraïque ? Pas du tout. Mais lorsque Noé bénit ses deux fils, il prophétisa ainsi l’avenir de l’église des gentils : « Que Dieu, dit-il, étende les possessions de Japhet et qu’il habite dans les tentes de Sem[[260]](#footnote-261) ». Donc, tandis que Sem, fils de Noé, demeurait attaché à la foi jusqu’à Pierre, la race de Japhet abandonna la grâce ; et il arriva que Pierre se chargeât de cette église et l’éleva, non pour sa propre glorification, mais pour son roi, et la prépara à devenir la reine des nations et la princesse de toutes les provinces. Ceci, à la vérité, jusqu’à l’heure présente.

Jusqu’à l’heure présente : mais dans un proche avenir un autre Aman doit surgir à cause des péchés des peuples et cherchera à soumettre sous son autorité Mardochée toujours rebelle. Devant l’obstination de ce dernier, il songera même à l’effacer de la terre avec tout son peuple. Celui-là sera le fils de perdition qui s’élève au-dessus de tout ce qu’on appelle Dieu ou de ce qu’on adore, jusqu’à s’asseoir dans le temple de Dieu, se proclamant lui-même Dieu.

L’apparition de cet impie se fera, par la puissance de Satan, avec toutes sortes de miracles, de signes et de prodiges mensongers, et se présentera avec toutes les séductions de l’iniquité pour ceux qui périssent parce qu’ils ne voulurent pas obéir à la vérité, pour ceux auxquels le Dieu juste envoie une puissance d’égarement[[261]](#footnote-262). Et parce qu’au milieu de l’universelle soumission des hommes, seuls le Pontife romain et les fidèles lui résisteront, ce fils de perdition s’érigera contre lui et contre eux de toutes les forces de sa malice.

… Sur l’ordre du roi Assuérus tout le peuple fléchissait le genou devant Aman. Et seul, ainsi que je l’ai dit, Mardochée refusait d’adorer le favori du moment. Aussi celui-ci, qui avait déjà obtenu du roi l’autorisation de faire disparaître de la surface de la terre le peuple juif tout entier, et que rendait furieux la constance de Mardochée, se rendit chez le roi, tout irrité, afin de faire pendre au gibet son ennemi, comme contumace[[262]](#footnote-263). Or cette nuit-là, le roi ne pouvait dormir, et s’étant mis à lire d’anciennes chroniques, il y trouva un passage qui l’incita à croire que d’insolites honneurs avaient été décernés quelque temps auparavant à Mardochée pour le récompenser d’un haut service. En effet, deux eunuques avaient comploté de tuer Assuérus et Mardochée, ayant surpris leur projet, l’avait aussitôt rapporté à Esther qui l’avait révélé au roi, de la part de son oncle. Les deux conspirateurs, la vérité reconnue sur leur velléité d’attentat, avaient reçu le prix convenable de leur scélératesse. Mais le roi, ainsi sauvé de la mort par l’habileté et la fidélité de Mardochée, n’avait que formé le dessein de récompenser son sauveur, puis avait oublié de donner suite à son idée justicière. La lecture de son livre lui ayant remis en mémoire son ingratitude, il réfléchit longuement, se demandant quelle récompense serait suffisante pour reconnaître un tel mérite[[263]](#footnote-264).

Cependant, surgissant dès la pointe du jour, Aman se présenta au palais pour réclamer le supplice de Mardochée. Mais aussitôt, Assuérus lui demanda quel geste honorerait l’homme que le roi désirerait récompenser. Infatué d’une incroyable présomption, ne craignant d’autre part nulle humiliation mais pensant au contraire que le roi ne pouvait vraiment parler que de lui, le favori, Aman s’empressa de déclarer qu’il fallait placer cet homme sur le cheval du roi et le faire promener à travers la ville par un des plus hauts dignitaires chargé de crier devant lui : « C’est ainsi qu’il convient d’honorer celui que le roi veut honorer. » Le roi en décida ainsi, lui ordonna d’honorer de la sorte Mardochée, et finalement le fit pendre au gibet qu’il avait jadis préparé pour un innocent[[264]](#footnote-265). Celui qui creuse une fosse y tombera[[265]](#footnote-266).

À la suite de ces événements, Mardochée fut élevé au sommet des honneurs et reçut la puissance et la gloire qui venaient d’être enlevées à Aman. Il fut annoncé dans tout le royaume d’Assuérus qu’il était illustre dans le palais, et le second après le roi[[266]](#footnote-267).

Toutes ces choses furent alors réalisées selon la lettre comme elles devaient se réaliser plus tard sur le plan spirituel. En effet, Mardochée, qui divulgua la perfidie des deux eunuques complotant de massacrer Assuérus, symbolise la foi en Dieu des Pontifes romains qui ne purent retenir les hérétiques. Ceux-ci, dissidents de la foi catholique, errèrent, les uns sur le dogme de la sainte Trinité, les autres sur le dogme de l’Incarnation. Mais les nombreuses tribulations qui furent suscitées par les rois goths et par les empereurs de Constantinople furent consignées dans le livre du souvenir devant Dieu, et reposent dans la mémoire éternelle, afin que le vicaire de Pierre en reçoive la juste récompense, au jour mauvais — que dis-je ? au jour opportun. Car lorsque l’Antéchrist pensera être élevé par son orgueil au-dessus de tous les êtres humains et porté jusqu’aux nuées, il s’efforcera, de toute sa puissance, de toute la force de son cœur, d’effacer de la terre jusqu’au nom du Pontife romain et de son peuple.

Alors le Seigneur, se souvenant de ses élus, passera toute une nuit insomnieuse, afin qu’il soit rendu à chacun selon ses œuvres. Ce sera, cette nuit-là, la nuit de la tribulation et de l’angoisse[[267]](#footnote-268). Nuit où, comme je l’ai dit, plus haut, toutes les bêtes de la forêt seront en mouvement[[268]](#footnote-269). Quant à Aman qui songeait à balayer de la terre la race entière de Mardochée et des juifs, il ne le pouvait qu’en le demandant au roi. Et qu’est-il écrit dans le Psaume ? « Les lionceaux rugissent après leur proie, et demandent à Dieu leur nourriture[[269]](#footnote-270). » Et dans l’Évangile que dit le Seigneur à Pierre ? « Voici, Satan vous réclame pour vous cribler comme le froment. Mais j’ai prié pour toi, afin que ta foi ne défaille point[[270]](#footnote-271). » Car il est permis à Aman d’attaquer Mardochée, mais non pas de le perdre.

La reine invita Aman avec le roi[[271]](#footnote-272). Cette duperie rappelle le mensonge d’amitié d’Herchaï à Absalon, lorsque l’Arkien, ami de David, cria : « Vive le roi ! Vive le roi[[272]](#footnote-273) ! », comme s’il venait de se brouiller avec David, et trompa ainsi le révolté. Toutefois sera-t-il licite pour l’Église d’abattre l’Antéchrist par la ruse ? À Dieu ne plaise ! Seulement, de même que la pieuse fraude de Jacob ne symbolise pas une fraude du peuple païen, mais sa foi, mais sa déférente soumission, mais son affection, la pieuse ruse d’Esther ne symbolise pas une fraude de l’Église, mais sa douleur tandis qu’elle devra combattre un homme inique élevé jusqu’aux astres, s’assimilant lui-même au Très-Haut, et réclamant pour sa propre glorification le sacrifice de la louange…

Sur l’ordre du roi, Aman fut pendu au gibet élevé qu’il avait fait préparer pour Mardochée[[273]](#footnote-274). L’Antéchrist sera puni de la même manière. Tous ceux qui s’étaient déclarés partisans d’Aman furent exterminés par les juifs[[274]](#footnote-275). De même seront exterminés ceux qui furent les sectateurs de l’Antéchrist (sauf ceux qui, s’étant trompés sans malice, reviendront à Dieu). Mardochée fut exalté ; la puissance et la gloire d’Aman lui furent données. Ainsi le souverain Pontife qui sera en ces temps le successeur de Pierre sera exalté, afin que soit pleinement réalisée la prophétie d’Isaïe : « Il arrivera dans la suite des temps que la maison de la montagne de l’Éternel sera fondée sur le sommet de la montagne, qu’elle s’élèvera par-dessus les collines, et que toutes les nations y afflueront. Des peuples s’y rendront en foule, et diront : venez et montons à la montagne de l’Éternel, à la maison du Dieu de Jacob ; il nous enseignera ses voies et nous marcherons dans ses sentiers. Car de Sion sortira la loi, et de Jérusalem la parole de l’Éternel. Une nation ne tirera plus l’épée contre une autre, et l’on n’apprendra plus la guerre[[275]](#footnote-276) ».

⁂

Après les concordances entre l’Ancien et le Nouveau Testament dont nous venons de voir les principaux exemples, Joachim montre comment doivent être interprétées les prédictions ou compris les événements de la vie des prophètes.

### Amos

Amos prophétisa contre les fils d’Esaü et déclara qu’ils seraient foulés aux pieds par les fils d’Israël. Cette prédiction désigne dans les fils d’Esaü le peuple des Juifs, et dans les fils d’Israël les gentils qui croiront au Christ, parce que ceux-ci, s’emparant du Saint Testament, posséderont l’héritage de ceux-là.

### Jonas

Jonas, envoyé à Ninive, s’enfuit vers Tarse ; aussitôt la mer se souleva contre ce prophète qui n’obéissait pas aux ordres de Dieu, et, comme il était précipité du vaisseau sur lequel il avait pris passage, un énorme poisson l’engloutit. Mais il fut rejeté sur le rivage et contraint de prêcher. Il criait donc dans les rues de Ninive « Encore quarante jours, et Ninive sera détruite ! » Les Ninivites, en écoutant la prophétie de Jonas, se hâtèrent de faire pénitence. Jonas symbolise ainsi le Fils de Dieu, envoyé dans ce monde par son Père pour racheter les nations. Nous comprenons qu’il était caché lorsque nous l’entendons dire : « Il n’est pas bon de prendre le pain des enfants et de le jeter aux chiens[[276]](#footnote-277). » Ou ceci encore : « N’allez pas vers les païens, n’entrez pas dans les villes des Samaritains ; allez plutôt vers les brebis perdues de la maison d’Israël[[277]](#footnote-278). » Ainsi, lorsque le Christ eut quitté son Père, il cacha d’abord son dessein d’étendre aux gentils le salut qu’il apportait. Et comme la mer se souleva furieusement contre Jonas, le tumulte des Juifs s’éleva contre lui, lorsqu’ils crièrent : « Ôte ! ôte ! crucifie-le ! »

Le Fils de l’homme passa ensuite trois jours et trois nuits dans le tombeau, comme Jonas passa un nombre égal de jours et de nuits dans le monstre. Puis lorsque le poisson l’eut rejeté sur le rivage, Jonas fut envoyé à Ninive ; ainsi le Christ, après qu’il eût été ressuscité d’entre les morts, alla vers les nations par ses membres spirituels. Et les habitants de Ninive, qui firent pénitence au point que le Seigneur décida de ne point faire tomber sur eux le châtiment qu’il leur avait préparé, symbolisent la conversion et la pénitence des peuples, qui incitent Dieu à ne pas frapper trop vite les coupables, comme il épargne les railleurs de ce temps-ci. Pierre a écrit : « Dans les derniers jours il viendra des moqueurs agissant selon leurs propres convoitises, et disant : où est la promesse de son avènement ? Car depuis que les pères sont morts, tout demeure semblable à ce qui se passait au début de la création[[278]](#footnote-279) ». À ces paroles, et à d’autres qui les suivent, l’Apôtre ajoutait : « Le Seigneur ne tarde pas dans l’accomplissement de la promesse, mais il use de patience envers vous, ne voulant pas qu’aucun périsse, mais voulant que tous reviennent à la pénitence[[279]](#footnote-280) ».

⁂

Ce ne sont pas seulement les récits qui doivent être interprétés spirituellement ; mais nous trouvons encore dans l’œuvre même des personnages illustres de l’Écriture Sainte des indications précieuses sur le symbolisme du monde. Un prophète, par exemple, a prédit des événements historiques pour une période déterminée du premier état, mais, en même temps d’autres événements historiques similaires qui se sont produits ou se produiront au cours de la période correspondante du second état. Également, il a pu prédire des événements matériels, et, en même temps, par le même texte, des événements mystiques dont les premiers ne sont que l’image terrestre. On l’a vu dans les quelques lignes consacrées à Amos ; on le verra avec plus de précision dans le passage consacré à Jérémie.

### Jérémie

Jérémie, à prendre son œuvre à la lettre, pleure les péchés des Juifs et, si nous nous en rapportons à la concordance, les crimes des Latins. Il prophétisait, à le suivre littéralement, la destruction de Jérusalem et, d’après l’interprétation spirituelle, la désolation de l’Église. Il indique, à le suivre littéralement, la nécessité de la punition de Babylone et, d’après l’interprétation spirituelle, la nécessité de la punition de cette grande cité qui règne, comme l’ange le dit à Jean, sur les rois de la terre. Il prédit, à le suivre littéralement, que Jérusalem sera rebâtie ; et selon l’interprétation spirituelle, que l’Église se relèvera de sa chute. Il prédit également, que de nombreux rois doivent venir du pays des Mèdes et marcher contre Babylone, et cette prédiction, parce qu’elle ne s’est pas complètement réalisée dans l’antique Babylone, devra se compléter, sur le plan spirituel, dans la cité moderne.

Cette règle de compensation est d’ailleurs à peu près générale en ce qui concerne les oracles des prophètes. C’est ainsi que Dieu ne voulut pas que toutes les prédictions faites sur le successeur de David pussent recevoir leur réalisation complète en Salomon, afin que nous soyons amenés à comprendre clairement qu’un autre Salomon devait venir en qui toutes les choses annoncées devaient trouver leur achèvement.

C’est ainsi, également, que l’on ne vit pas, conformément à la prophétie de Jérémie qui disait : « L’Éternel a excité l’esprit des rois de Médie contre Babylone[[280]](#footnote-281) », de nombreux rois des Mèdes combattre la capitale de la Chaldée, mais un seul, et ceci pour que nous comprenions que toutes les forces de l’esprit doivent se tourner bien plutôt contre cette Babylone dont l’ange a dit à Jean : « Les dix cornes qui hérissent la bête haïront la prostituée, la dépouilleront, et la mettront à nu, mangeront sa chair et la consumeront par le feu[[281]](#footnote-282). Et plus haut l’ange disait : « Les dix cornes que tu as vues sont dix rois », soit parce qu’ils seront dix en vérité, soit, parce qu’ils seront nombreux. C’est encore que quelques-unes des promesses faites par les prophètes à Jérusalem et à son peuple à propos de la venue du Messie apparaissent vaines, afin que le peuple juif apprenne à connaître la Nouvelle Jérusalem, qui est Rome. Les pierres précieuses de cette cité sont les apôtres, les martyrs, les confesseurs et les vierges, celles-là qui servent d’assises à Jérusalem et dont Jean rapporte tant de choses glorieuses : ceci pour que nous comprenions que c’est bien elle dont parlait le psalmiste lorsqu’il disait que tous ceux qui se réjouissent ont leur habitation en elle[[282]](#footnote-283). La prophétie s’applique aux rois de la terre et à la venue du Seigneur.

Le rythme des concordances a ses exigences. Et la même prophétie traite, dans le sens littéral, de la fin du royaume des Juifs sous les coups des Égyptiens, au temps de Josias[[283]](#footnote-284), et, dans le sens mystique, en appliquant le système des concordances, de ce temps de l’Église qui commence sous le règne de Léon, pape[[284]](#footnote-285) qui, vaincu, fut fait prisonnier par les Normands, qui fut pieux, et qui mena une vie digne de louanges.

### Conclusion du livre de la concordance

Ayant donc, avec la grâce du Christ, terminé ce petit ouvrage, je me trouve dans l’obligation de répondre à ceux qui me taxent de présomption que je ne l’ai entrepris que poussé par l’unique sentiment de la charité, car je sais bien qu’il est écrit dans le livre des Psaumes : « Dieu dissipera les os de ceux qui cherchent à plaire aux hommes parce que Dieu les méprise ». Qu’ils sachent donc que je n’ai commencé ce livre ni par une présomption orgueilleuse, ni par une sorte de sécurité dans la piété, ni par une assurance formelle dans la force de mon esprit, mais parce que le temps était venu de dire au monde ces choses que je viens de dire. Celui qui dans tous les siècles multiplia ses œuvres et qui les achève comme il le veut et quand il le veut, a voulu que ces secrets fussent révélés à ses serviteurs dans ce livre, non pour donner une pâture à leur curiosité, mais pour leur fournir un avertissement nécessaire, afin que nous sachions combien de fléaux sont préparés pour punir nos péchés ; et que si quelqu’un demeure encore de la race de Loth, il se hâte de fuir du pays des Sodomites ; et que si quelqu’un demeure de la famille de Noé, il rentre dans l’Arche parmi ceux qui seront sauvés du déluge.

Ils étaient saints, ceux auxquels il fut dit : « Il ne vous est pas donné de savoir le temps et le moment que le Père fixa dans sa toute-puissance. » Mais à quoi, justement, leur aurait servi de savoir ces choses ? C’est à nous, qui verrons, et non aux disciples qui ne devaient pas voir, qu’il fut dit : « Quand vous verrez ces choses, alors le Fils de l’Homme sera proche… »

Donc ce n’est point parce que j’aime les louanges des hommes ou la récompense de la faveur, toutes ces flatteries qu’il est impie de désirer ou d’espérer, que j’ai composé cet ouvrage, et je m’en remets à Dieu du payement de mon labeur. Et je prie mon lecteur, si quelqu’un daigne lire ceci, qu’il veuille bien s’épancher pour moi devant le Dieu tout-puissant, en longues et ferventes prières, afin que si la venue de ces jours dont nous avons parlé me trouve vivant, il me soit accordé de combattre le bon combat pour la foi du Christ, et de parvenir avec les confesseurs du Christ au royaume céleste.

Amen. Amen. Amen.

À Venise fut achevé cet ouvrage  
par Simon de Luere  
le 13 avril 1519.

# EXPLICATION DE L’APOCALYPSE

## Prólogus in apocalýpsim

Brève admonition du souverain pontife afin que Joachim achève au plus tôt l’exposition de l’apocalypse et se présente au siège apostolique

Clément, évêque, serviteur des serviteurs de Dieu, à notre cher fils Joachim, salut et bénédiction apostolique.

La règle canonique, aussi bien que l’évangélique devoir de charité, nous conseillent de garder dans toutes nos actions le sens véritable de l’Évangile, afin que nos bonnes œuvres brillent devant les hommes et qu’ils puisent en elles un thème de perfectionnement et la valeur d’un exemple. Donc, puisqu’exhorté et approuvé par notre prédécesseur le Pape Lucius, d’heureuse mémoire, vous avez entrepris un ouvrage sur la Concorde des deux Testaments et une Explication de l’Apocalypse et que vous avez plus tard continué ces travaux sous l’autorité du Pape Urbain, son successeur, nous avertissons votre charité, par l’envoi de ces lettres apostoliques qui vous apportent nos exhortations, de la nécessité où vous vous trouvez d’achever, de mettre au point ces ouvrages, avec la grâce de Dieu, pour l’édification du prochain, et de venir, aussitôt que le voyage vous sera possible, présenter votre œuvre à la critique et au jugement du siège apostolique. Si vous vouliez l’enfouir dans une cachette, comment pourriez-vous, en effet, apaiser le Père de famille, quand il vous réclamera le talent de science qu’il vous a compté ? Donné…, etc.

Édition de Venise, 1527.

## Liber introductórius in expositiónem in apocalýpsim[[285]](#footnote-286)

### Des trois états du monde. Chap. V.[[286]](#footnote-287)

Le premier des trois états du monde s’est déroulé sous le règne de la loi, alors que le peuple élu, encore faible et dans l’esclavage, n’était pas capable d’arriver à l’affranchissement, et se continua jusqu’à ce que fut venu Celui qui a dit : « Si le Fils vous délivre, vous serez réellement libres[[287]](#footnote-288). »

Le second état fut instauré par l’Évangile et dure jusqu’à l’heure présente, apportant à la vérité, affranchissement au regard du passé, mais nullement au regard de l’avenir. Car l’Apôtre a dit[[288]](#footnote-289) : « Nous connaissons en partie et nous prophétisons en partie, mais quand ce qui est parfait sera venu, ce qui est partiel disparaîtra. » Et en un autre endroit[[289]](#footnote-290) : « Or le Seigneur, c’est l’Esprit, et là où est l’Esprit, là est la liberté ».

Le troisième état, s’ouvrira vers la fin de ce siècle où nous sommes. Déjà nous l’apercevons qui se dévoile, en plein affranchissement spirituel, lorsque le faux Évangile du fils de perdition sera annulé et détruit ainsi que son prophète. Ceux qui s’instruiront alors dans la justice seront nombreux et voici qu’ils apparaîtront semblables à la splendeur du firmament, voici qu’ils luiront comme des étoiles dans les perpétuelles éternités.

Le premier de ces états, qui brille sous le signe de la loi et de la circoncision, fut instauré par Adam ; le second, qui brilla sous le signe de l’Évangile fut instauré par Ozias ; le troisième, dont le calcul des générations nous permet de fixer la date de préparation, a été instauré par saint Benoît[[290]](#footnote-291), dont l’excellence ne sera parfaitement comprise qu’aux environs de la fin des temps, lorsqu’Élie réapparaîtra, et que l’incrédule peuple juif reviendra à Dieu.

Alors l’Esprit-Saint surgira, et clamera de sa grande voix : « Le Père et le Fils ont agi jusqu’à maintenant. Et maintenant, moi, j’agis. » Car l’Ancien Testament, au point de vue de la lettre, semble bien appartenir au Père, et le Nouveau Testament semble bien également, au même point de vue, appartenir au Fils, mais l’entendement spirituel de l’un et de l’autre relève du Saint-Esprit.

Tout au début, l’ordre des époux caractérise le premier état, et dépend du Père. L’ordre des clercs, qui caractérise le second état, dépend du Fils. L’ordre des moines, enfin, auquel sont dévolus les grands âges de la fin des temps, dépend de l’Esprit.

D’après ce système, il est bien dit que le premier état se rapporte au Père, le second au Fils, le troisième à l’Esprit. Et bien qu’à un autre point de vue, l’état du monde soit effectivement unique, et que soit unique le peuple des élus, je ne crois pas avancer ici une hypothèse imprudente. Le temps écoulé avant la loi, le temps écoulé sous le signe de la loi, le temps écoulé sous le signe de la grâce furent nécessaires : nous devons donc tenir pour non moins nécessaire une autre période du temps. Il y eut le temps de la Lettre. Voici venir celui de l’Esprit, l’heure de la compréhension spirituelle et de la manifeste vision de Dieu.

À la vérité, les temps ainsi comptés apparaissent au nombre de cinq, bien que le cinquième, qui se déroulera dans la patrie céleste où le sentiment de la durée n’existera plus, ne soit classé dans cette catégorie qu’abusivement et par une sorte d’impropriété des termes. Le premier temps existait avant la loi, le second existe sous la loi, le troisième sous l’Évangile ; le quatrième se déroulera sous le règne de l’Esprit ; le cinquième, enfin, dans la manifestation de Dieu. Car il faut que, par cette ascension spirituelle, les élus s’élèvent de vertu en vertu, de clarté en clarté, jusqu’à l’heure où ils verront le Saint des Saints dans la Jérusalem éternelle.

De la loi naturelle à la loi de Moïse, de la loi de Moïse à l’Évangile, de l’Évangile du Christ au règne de l’Esprit, de ce règne de l’Esprit à la véritable vision de Dieu, voilà le chemin. Mais dans cette division de l’histoire humaine en cinq états, le mystère de la Trinité n’en demeure pas moins enveloppé, et comme scellé. Car la difficulté demeure toujours présente, et le problème demeure toujours entier, de l’unité mystérieuse de trois personnes distinctes.

Essayons donc tout d’abord de trouver une comparaison dans des exemples simples, afin de pouvoir nous élever ensuite par des exemples plus difficiles à des considérations plus compliquées. Abraham engendra Isaac, Isaac engendra Jacob, Jacob engendra Joseph, Joseph engendra Ephraïm. Ces cinq personnages sont justes et grands, et le Seigneur les a choisis pour être les symboles visibles des choses occultes que prévit sa sagesse. Dans notre thèse, Abraham représente le Père, Isaac le Fils, Jacob le Saint-Esprit. À la vérité ceci est bien, mais ne suffit point, et de peur que quelqu’un ne soit amené à déduire de cette comparaison que le Fils n’est pas dans le Père, ni le Père dans le Fils, il devient nécessaire de considérer une autre distribution mystérieuse dans laquelle la paternité serait attribuée de nouveau et différemment. Isaac, que nous avons d’abord assimilé au Fils, devra être dès lors également assimilé ou Père ; Jacob, à la suite de cette transposition représente le Fils, et Joseph, le Saint-Esprit. Ceci nous aide à comprendre ces saints mystères parfois multiples dans leurs manifestations.

Cependant, la faible intelligence humaine pourrait estimer encore que l’Esprit Saint n’est pas dans le père et dans le Fils, et, réciproquement, que le Père et le Fils ne sont pas dans le Saint-Esprit. Aussi placerons-nous Jacob le premier dans la série des Personnes divines, alors qu’il était auparavant le dernier dans cette image du mystère de la Trinité. De cette sorte, nous croyons que la Trinité ne possède rien en elle qui soit avant ou après, rien qui soit, plus grand ou plus petit, mais trois Personnes coéternelles et égales entre elles. Donc le patriarche Abraham, le patriarche Isaac, le patriarche Jacob, ont essaimé sur le monde le peuple d’Israël parce que le père, le Fils, le Saint-Esprit sont également, et chacun en particulier, créateurs. De plus, si nous poussons cette explication plus loin, nous voyons que le temps qui précéda la loi appartient au Père, le temps qui fut soumis à la loi appartient au Fils, le temps qu’on appelle de la grâce appartient au Saint-Esprit. Cette distinction apparaît parfaitement justifiée.

Le temps qui précède la loi est attribué au Père : il s’agit, en effet, du temps pendant lequel, la loi n’ayant pas été promulguée, le péché n’entrait pas en ligne de compte dans le jugement ; mais la mort, au contraire, régna d’Adam à Moïse, et ceci parce que Dieu le Père, réalisant ses desseins sur les fils des hommes, voulut montrer par une terrible justice qu’il entendait inspirer sa crainte au genre humain effrayé de subir un châtiment dont il n’entrevoyait pas la cause. Le temps qui s’écoula aussitôt après sous le signe de la loi est attribué au Fils, car le Fils est le grand maître qui illumine tous les hommes à leur venue en ce monde. Le temps de la grâce, enfin, est attribué au Saint-Esprit, car là où est la grâce la loi est abolie, et là où est l’Esprit de Dieu, là est l’affranchissement.

Maintenant, reprenons.

Le temps qui brille sous la circoncision et sous la loi, date d’Abraham et va jusqu’au Christ : il est attribué au Père parce qu’alors Dieu a parlé à nos pères par les prophètes, en de nombreux passages des Écritures et sous bien des symboles.

Le temps qui lui succéda, sous le signe de l’Évangile est attribué au Fils, parce qu’alors le Fils se manifeste lui-même au monde, et que la doctrine évangélique convertit à sa divinité une grande multitude de gentils.

Le temps, enfin, qui se déroulera presque entièrement dans la compréhension spirituelle du monde, sera attribué au Saint-Esprit, parce que celui-ci, dès son apparition parmi les hommes, les enseignera plus abondamment encore et les rassasiera de toute vérité, appelant de leurs ténèbres à sa gloire les malheureux qui jusqu’à l’heure présente persévérèrent dans leur perfidie.

Reprenons encore.

Le temps qui s’est écoulé depuis la prédication de Jean-Baptiste jusqu’à l’heure actuelle est attribué au Père, parce qu’en cette période il a procréé des fils spirituels par l’Esprit-Saint qu’il fit descendre sur le Christ sous la forme d’une colombe, et qui chaque jour régénère les enfants de Dieu afin que le Père soit glorifié par le Fils.

Le temps qui s’écoulera jusqu’à la consommation des siècles est attribué au Fils, parce que dans le Christ se poursuit la spiritualisation.

Enfin l’âge futur qui commence après la résurrection doit être attribué à l’Esprit-Saint parce qu’alors ce ne sont pas seulement les âmes, que la nature fit très subtiles, mais encore nos corps qui seront spiritualisés et qui deviendront le temple de l’Esprit-Saint quand, toutes les corruptions de la chair étant achevées, seul un même esprit régnera en eux.

Dans la première division des mystères, on attribue ainsi à l’Esprit Saint le temps de l’Évangile ; dans la seconde, celui de la compréhension spirituelle ; dans la troisième les années du siècle à venir, dans lequel l’homme ne se mariera pas, ni les femmes ne seront mariées, mais où tous et toutes vivront comme les anges de Dieu dans le ciel. À cause de ce triple règne, le Saint-Esprit est envoyé et, donné sous trois formes et en trois forces : d’abord sous forme de colombe, ensuite sous forme de souffle, enfin sous forme de feu. Il se montre sous la première forme quand il procède du Père ; il se montre sous la seconde quand il procède du Fils ; il se montre sous la troisième quand l’Esprit lui-même souffle où il veut, et que, de lui-même, il se divise en autant de part qu’il en a décidé.

Cette loi de mystère apparaît avec fréquence dans les divines Écritures, et les pères en usent généralement, sans d’ailleurs en déduire plus clairement la cause. Pourquoi ? Cela est facile à comprendre. Cette Personne qui est considérée tantôt comme le Père, tantôt comme le Fils, tantôt comme le Saint-Esprit, et réciproquement, il faut la situer avec une exactitude vraiment difficile.

Nous, cependant, nous avons décidé, en ce qui nous concerne, d’accepter pour notre conception des temps, la division indiquée par l’Écriture et qui correspond plus clairement aux œuvres de la Sainte Trinité, je veux dire celle du temps de la lettre de l’Ancien Testament, du temps de la lettre du Nouveau Testament, du temps de la compréhension spirituelle qui va commencer incessamment pour se poursuivre jusqu’à la consommation des siècles. Donc, partout où il est fait mention dans cet ouvrage de trois états successifs de l’histoire humaine, c’est de cette division qu’il s’agit. Le premier état débute sous Abraham ou Jacob pour s’achever à la prédication de Jean-Baptiste ; le second part de la prédication de Jean-Baptiste pour s’achever à l’heure où les nations atteignent leur développement complet. Le troisième débute à ce moment pour se poursuivre jusqu’à la fin des temps. Voilà ce que nous concevons par les trois états ; il était nécessaire d’en donner l’explication, pour que le lecteur sache bien ce dont il s’agit en l’espèce, aux différents passages de ce livre où nous en parlons. Maintenant nous allons examiner les Concordances.

### Concordance des deux premiers états

Nous voulons établir la concordance des deux premiers temps. Le premier temps commença de se dérouler au moment où vivait le patriarche Jacob, et se termina au Christ. Le second commença de se dérouler au moment du Christ pour aller jusqu’à la fin du siècle, lorsque le Christ viendra de nouveau dans sa gloire pour présider au grand jugement. Cependant le début, l’initiation de ces temps, furent en réalité promus par Abraham pour le premier, par Zacharie, père de Jean, pour le second.

À la vérité, nous pouvons considérer que le Nouveau Testament est partagé en deux parties, et comme double, parce que non seulement pendant cette période de l’histoire le Fils est apparu dans la chair, même qu’également le Saint-Esprit daigna se manifester aux hommes sous forme de colombe et de langues de feu, et aussi parce que le Fils n’a pas été envoyé seul pour rédimer le monde, mais aussi parce que le Saint-Esprit fut délégué pour compléter ce que lui-même avait commencé. Ce temps qui est désigné sous le nom de temps de la grâce, se trouve ainsi partagé en deux parties distinctes. Dans ces trois états, nous voyons les grandes œuvres de Dieu distinctes par leurs qualités propres, mais demeurant en concordance ; et le Fils et le Saint-Esprit ne sont pas plus grands en quoi que ce soit lorsque chacun d’eux est seul ; le Fils seul n’est pas moindre en puissance que ne l’est le Saint-Esprit seul. Ainsi apparaît l’égalité du premier et du second temps et celle du second et du troisième.

Dans la première division, les concordances doivent être disposées ainsi : le temps placé sous le premier sceau va du patriarche Jacob à Moïse et à Josué ; le temps placé sous le second, de Moïse et Josué jusqu’à Samuel et David ; le temps placé sous le troisième, de Samuel et David à Élie et Élisée. Le temps placé sous le quatrième, d’Élie et Élisée à Isaïe et Ézéchiel ; le temps placé sous le cinquième, d’Isaïe et Ézéchiel jusqu’à la captivité de Babylone ; le temps placé sous le sixième, de la captivité de Babylone jusqu’à la mort d’Esther ou jusqu’au prophète Malachie ; le temps placé sous le septième, de la mort d’Esther ou du prophète Malachie jusqu’à Zacharie, père de Jean-Baptiste. Ceci dans l’Ancien Testament.

Mais il en est de même dans le nouveau. Le temps placé sous le premier sceau va de Zacharie, père de Jean-Baptiste ou plutôt de la résurrection du Sauveur jusqu’à la mort de saint Jean l’Évangéliste, le temps placé sous le second va de ce moment jusqu’à Constantin ; le temps placé sous le troisième jusqu’à Justinien ; le temps placé sous le quatrième jusqu’à Charlemagne, le temps placé sous le cinquième depuis Charlemagne jusqu’au jour que nous vivons ; et dès le début du temps placé sous le sixième sceau, la nouvelle Babylone doit être frappée, ainsi que les prophètes le prédisent et comme le livre de l’Apocalypse le démontre parfaitement. Cette destruction n’est pas permise encore ; mais au temps placé sous le sixième temps commencera le Sabbat des Saints du Seigneur, cette heure de paix et de gloire dont l’Apôtre a dit : « Le Sabbat est laissé au peuple de Dieu jusqu’à ce que le Seigneur vienne pour le jugement suprême, » le prophète Élie marchant devant lui comme autrefois marchait Jean-Baptiste.

Et, parce que le labeur précède le Sabbat, parce que les combats précèdent la paix, nous devons noter là les guerres poursuivies par Israël, ici les luttes soutenues par l’Église ; et les fidèles ont souffert, soit alors pour la foi d’un seul Dieu créateur de toutes choses, soit maintenant pour le nom du Christ qui est avec son Père le Dieu unique et véritable, auteur de l’univers.

Les livres nous l’apprennent ; et tandis que nous apercevons dans les deux Testaments le déroulement parallèle de guerres semblables, nous reconnaissons la vérité de la parole du Seigneur : « Mon Père a agi jusqu’à ce jour, et maintenant moi j’agis. »

Dans le temps placé sous le premier sceau, Israël fut plongé dans l’affliction par les Égyptiens qui leur infligèrent de nombreux sévices et les retinrent dans la servitude, les empêchant de suivre les ordres de Dieu et d’interrompre la construction des monuments de briques que leur imposait le roi d’Égypte. Il en fut ainsi dans l’Ancien Testament, et voici qu’il en est de même dans le Nouveau, où se lève un Israël spirituel qui, pour le nouvel esprit, marchera au combat contre de nouveaux Égyptiens. Il a son Législateur. Et comme alors, tandis que les fils d’Israël demeuraient muets, Moïse, serviteur de Dieu, combattit et vainquit, de même, ici, devant les élus silencieux opprimés par le poids de la loi et d’un inutile labeur, seul le Christ Jésus lutta et vainquit, arrachant ces élus de sa main vigoureuse soudain étendue, à la superstition de la lettre et à la servitude de la loi.

Cependant nous remarquons dans ces concordances que le Christ reprend et complète les actes du premier Testament, et qu’ainsi l’Ancien et le Nouveau se rejoignent dans son œuvre. Lui-même correspond à de nombreux patriarches, et, dans cette série, plus particulièrement au patriarche Jacob qui, dans l’Ancien Testament, engendra douze patriarches, comme celui qui représente, dans le Nouveau Testament, le véritable Israël désigna douze Apôtres ; là nous voyons la chair née de la chair, ici l’esprit procédant de l’esprit, attestant ainsi la vérité soulignée par l’apôtre, lorsqu’il déclara : « Ce qui est né de la chair est chair, ce qui est né de l’esprit est esprit ».

D’autres ont réalisé l’image du Christ selon le lieu et le temps. Pour lui, il est entouré de douze Apôtres, qui rappellent les douze patriarches. Et pareils à Moïse et à Aaron, Paul et Barnabé sont de nouveaux apôtres[[291]](#footnote-292), car ainsi que Moïse et Aaron précédèrent les fils d’Israël partis d’Égypte et marchant vers la terre de Chanaan, Paul et Barnabé précédèrent le peuple fidèle s’évadant de l’incrédule synagogue et traversant les régions païennes. D’autres concordances s’imposent ici : comme Moïse, par exemple, combattit pour la liberté d’Israël, Paul combattit à son tour ; celui-là pour que cessât la servitude des fils d’Israël employés ou esclaves à la construction des monuments de briques ; celui-ci pour que cessât l’esclavage qui naît des œuvres de chair ; et chacun d’eux triompha de ses ennemis prosternés devant Dieu. Et cette victoire n’est pas surprenante ; qui donc, en effet, combattait en eux, sinon Celui que le Psalmiste proclame « Dieu fort et puissant dans le combat ? » et de qui Jean déclare dans le présent livre[[292]](#footnote-293) : « Lorsqu’un ange rompit l’un des sceaux, j’entendis un des quatre animaux dire d’une voix semblable au tonnerre : Viens et vois. Et je vis. Et voici un cheval blanc. Celui qui le montait avait un arc ; une couronne lui fut donnée, et il partit vainqueur, pour vaincre encore. »

Donc le temps placé sous le premier sceau durera jusqu’à la mort de Josué et jusqu’à la disparition de toute cette génération qui partit d’Égypte pour gagner la patrie promise[[293]](#footnote-294). Toutefois le passage du Jourdain date le début du temps placé sous le second sceau. De cette même façon le temps placé sous le premier sceau, dans le second état, va jusqu’à la mort de Jean, endormi dans le Seigneur. Jean offre des concordances précises avec Joseph et avec Josué. Mais pourquoi, ici et ailleurs, cette concordance d’un seul personnage du second état avec deux personnages du premier ? Parce que les pères, payant leur dette à la mort, ne purent demeurer assez longtemps sur cette terre pour y parfaire le symbole qu’ils incarnaient, et qu’il devenait par là nécessaire de faire appel à leurs fils pour que ceux-ci suppléassent à leur tâche interrompue. Et non pas seulement pour cette raison, mais à cause de symboles énigmatiques dont il est parlé en leur lieu.

En poursuivant l’examen des concordances, je dois signaler que les guerres des Égyptiens se déroulent dans le temps placé sous le premier sceau, et celles des Chaldéens dans le temps placé sous le second, mais qu’en réalité ces guerres débordent l’un et l’autre temps, comme les luttes de l’Église commencées au temps placé sous le premier sceau se poursuivirent dans le temps placé sous le second. Dans le temps placé sous le troisième sceau, la scission fut réalisée entre Israël et Joseph : là aussi nous découvrons d’autres concordances. Et dans le temps placé sous le quatrième signe, les guerres des Assyriens succédèrent aux guerres des Syriens qui les avaient précédées, comme l’Église du Christ a vu naître des guerres persiques, les guerres sarrasines…

### Le troisième état

Maintenant il nous faut aborder la concordance établie entre les trois ordres, je veux dire cette concorde qui existe nécessairement entre les trois états que j’ai décrits. C’est à cause de cette concordance qu’il est dit dans l’Évangile : Il y avait là six vases de pierre posés, qui contenaient chacun deux mesures d’huile. À cause de celle-ci il faut ajouter que chacun de ces vases ne contenait pas seulement deux mesures, mais trois. Je l’ai dit : l’une et l’autre sont nécessaires, et c’est pour cela que lorsque le Seigneur voulut indiquer le nombre d’hommes indispensables pour porter témoignage, il parla de deux ou trois[[294]](#footnote-295) témoins. Nous avons entendu déjà deux témoignages ; il est donc nécessaire que nous en entendions un troisième. Et parce que nous avons décrit deux états distincts, ayant chacun ses bornes certaines et ses propres œuvres, nous devons en découvrir et en attribuer un troisième.

⁂

Après avoir expliqué comme on vient de le voir le plan de l’histoire, et les raisons pour lesquelles il la divisait en trois parties où jouent les concordances indiquées dans le précédent volume, Joachim parle assez longuement d’un des acteurs principaux du drame humain, qui doit jouer un rôle important dans les dernières luttes de l’Église et pendant les jours qui précéderont le jugement.

### L’antéchrist[[295]](#footnote-296)

Le temps[[296]](#footnote-297) que l’on place sous le règne du Père s’étendit d’Abraham jusqu’à saint Jean-Baptiste. Le temps que l’on place sous le règne du Fils s’étend de saint Jean-Baptiste jusqu’à l’heure présente. Le temps qui sera, plus tard, placé sous le règne du Saint-Esprit durera de l’heure prochaine jusqu’à la fin du monde.

D’après ces données, nous devons établir les concordances de la façon suivante : le temps marqué du premier sceau dura d’Abraham jusqu’à la mort de Josué ; le temps marqué du second sceau dura jusqu’à David ; le temps marqué du troisième sceau dura jusqu’à Élie ; le temps marqué du quatrième sceau dura jusqu’à Ézéchiel ; le temps marqué du cinquième sceau dura jusqu’à la captivité de Babylone ; le temps marqué du sixième sceau dura jusqu’à la mort de Malachie ; le temps marqué du septième sceau dura jusqu’à Zacharie.

Ensuite, si nous passons au second temps placé sous l’autorité du Fils, si nous établissons un parallèle avec les divisions que je viens d’énumérer, nous trouvons ceci : le premier temps date de Zacharie, père de Jean-Baptiste, et dura jusqu’à la mort de saint Jean l’Évangéliste ; le second va jusqu’à Constantin ; le troisième va jusqu’à Justinien ; le quatrième va jusqu’à Charlemagne, empereur, qui vécut aux jours du pape Zacharie. De ce moment date le début du cinquième temps qui dura jusqu’à l’heure présente. Le sixième vient, tout récemment, de commencer, et recevra sa consommation dans peu de jours ou dans peu d’années[[297]](#footnote-298). Dès sa fin s’ouvrira le Sabbat, comme aux jours de Jean, et le second état sera clos. Mais dans le temps marqué par le sixième sceau du premier état l’antique Babylone fut frappée ; ainsi, par concordance, et sous le sixième sceau du second état, sera frappée la Babylone nouvelle. Et comme, dans cette même période du premier état, les Assyriens et les Macédoniens écrasèrent les Juifs, nous voyons aujourd’hui les Sarrasins attaquer la chrétienté, et nous verrons bientôt surgir les faux prophètes qui doivent suivre ces fauteurs de désastres, et qui, faisant par eux-mêmes un mal profond sur la terre, amèneront une tribulation comme jamais n’en virent les hommes. Ces épreuves terminées, sonnera enfin l’heure du temps bienheureux, du temps qui sera semblable aux fêtes pascales, l’heure où les ombres étant dissipées dans le ciel enfin ouvert, les fidèles verront Dieu face à face. Dès ce moment nul n’entendra plus personne nier que le Christ soit le fils de Dieu. La terre sera tout entière remplie de la science du Seigneur, à l’exception toutefois des seules nations que le diable doit perdre à la fin du monde. Cet état sera le troisième, réservé au règne du Saint-Esprit.

Ce temps sera désigné comme la septième époque, le précédent étant désigné comme la sixième. Et comme, dans la fin du premier état, le dernier roi fut Antiochus[[298]](#footnote-299), qui apparut plus terrible que les autres tyrans, ainsi vers la fin du second état, en des jours qui sont imminents, se lèvera ce septième roi dont Jean a dit : Et un n’est pas encore venu, et celui-là sera plus mauvais que tous ceux qui le précédèrent ; il fera des ravages plus considérables que je ne puis le croire. Donc, si nous appliquons la loi des concordances, nous pouvons prévoir que vers les derniers jours du troisième état, un autre roi surgira, que l’on connaît déjà sous le nom de Gog[[299]](#footnote-300) et, celui-là sera le dernier tyran et l’ultime Antéchrist. Car au témoignage de Jean, les Antéchrists seront nombreux. Ainsi, dit-il, « écoutez : quand l’Antéchrist vient, les Antéchrists se multiplient. » Et le Seigneur nous a prévenus car nous lisons dans l’Évangile[[300]](#footnote-301) : « Beaucoup viendront en mon nom, disant : Je suis le Christ, et ils séduiront beaucoup de gens. » Et de nouveau surgiront les Antéchrists et les faux Prophètes ; ils s’annonceront par des signes prodigieux et accompliront de faux miracles, afin d’induire en erreur, s’il était possible, les élus eux-mêmes.

#### De l’antéchrist et du dragon ; de ses têtes et de ses membres

Ainsi, l’on vient de le constater, il existe plusieurs antéchrists. Il faut donc rechercher celui dont parle l’Apôtre. La division apparaîtra d’abord, et le fils de perdition surgira, qui s’élèvera au-dessus de tout ce qui est appelé Dieu. Il s’assiéra dans le temple du Seigneur, se montrant tel que s’il était lui-même Dieu.

Mais nous pouvons mieux dévoiler ces mystères si nous nous appuyons sur l’autorité de l’Apocalypse. Or que dit ce livre[[301]](#footnote-302) ? Un grand signe apparut dans le ciel, un dragon ayant sept têtes et dix cornes. Sa queue entraînait le tiers des étoiles du ciel et les jetait sur la terre. Ce dragon est le diable. Tous les réprouvés composent son corps, et ceux qui sont les premiers entre les damnés, ceux qui excellent dans le mal, forment ses têtes.

La première tête par laquelle le dragon jeta son venin fut Hérode : par la gueule qu’elle entrouvrait il essaya de dévorer le Christ enfant, et, ne pouvant l’atteindre, se reput des Innocents. Cette tête symbolise également tous les rois du pays de Judée qui lui succédèrent sur le trône et dans la persécution du Christ. La seconde tête fut Néron, bourreau des principaux apôtres. Elle symbolise de même tous les empereurs qui, après la mort de ce prince et jusqu’à Julien l’Apostat, poursuivirent cruellement l’Église de Dieu. La troisième tête du dragon fut Constantin l’Arien[[302]](#footnote-303) et ses successeurs qui affligèrent l’Église jusqu’à l’époque des invasions sarrasines. La quatrième tête fut Chosroès[[303]](#footnote-304) roi des Perses, dont le royaume passa en peu d’années aux mains des Sarrasins, et la secte de Mahomet qui, dès le temps de Chosroès, était établie en Arabie. La cinquième tête du dragon fut un des rois de la Nouvelle Babylone qui voulut s’asseoir sur les cimes de la loi et apparaître semblable au Très-Haut. La sixième tête du dragon symbolise celui dont il est écrit dans le prophète Daniel : Un autre roi surgit après ceux-ci, et celui-là fut plus puissant entre les premiers. Autant qu’il soit permis d’avancer quelque conjecture en d’aussi délicates matières, je pense que la septième tête, encore mystérieuse, doit symboliser le roi des Turcs, Saladin, qui, vient de fouler aux pieds la Cité Sainte…

Mais Jean dit ceci, dans la septième partie : Et les rois sont sept : cinq sont tombés, et un règne, et l’autre n’est pas encore venu. Ainsi nous devrions accepter cette phrase comme destinant à notre génération les événements mystérieux dont nous venons de parler et en inférer que cette partie de la prophétie doit se réaliser dans le sixième temps. Car, dans ce seul sixième temps, et dans la sixième vision de son livre, l’ange instruit Daniel, et lui enseigne le mystère de la Bête ayant dix cornes ; et dans ce seul sixième temps, et dans la sixième partie du livre, l’ange parle à saint Jean, et lui enseigne de la même manière le mystère de cette même Bête. À Daniel et Jean, hommes de Dieu et princes de la chasteté, il fut donné par Dieu de connaître, dans ce sixième temps, les mystères du règne de Dieu et de découvrir l’histoire des sacrements depuis les jours antiques et les choses cachées, jusqu’à présent, et depuis l’origine des siècles. Donc ou bien Saladin est ce roi que désigne le prophète Daniel dans son livre, ou bien il ne l’est pas ; mais dans ce dernier cas un autre sera le prince prédit, qui viendra après lui, et tout ceci, que j’appliquais à ce conquérant turc doit être alors rapporté à ce sixième roi dont Jean a parlé. Il est donc possible que tout ceci soit accompli par Saladin, ou qu’un nouveau roi surgisse après lui, sous le nom du tyran attendu et réalise ce qui est écrit au onzième roi : Il abaissera trois rois, et prononcera des paroles contre le Très-Haut, pensant qu’il peut changer les temps et la loi. Et les saints seront livrés entre ses mains pendant un temps, des temps, et la moitié d’un temps[[304]](#footnote-305).

Ensuite viendra le septième roi, dont il est dit : Il n’est pas encore venu. Celui-là est le prince dont il est écrit dans la septième vision de Daniel : Il s’élèvera un roi prudent et artificieux. Sa puissance s’accroîtra, mais non par ses propres forces, et il dévastera le monde au-delà de ce que je puis croire. Nous le voyons dans la septième tête du dragon, et il apparaîtra comme celui dont l’apôtre dit[[305]](#footnote-306) : Il sera élevé au-dessus de tout ce qu’on appelle Dieu, de tout ce qu’on adore, jusque-là qu’il s’assiéra dans le temple de Dieu, et il se proclamera lui-même Dieu. Celui-là sera le grand tyran par qui beaucoup de mal sera fait dans le monde…

… Mais il n’est, nullement surprenant que le diable ait médité de duper le genre humain en employant de faux prophètes, car il n’aime rien tant que de se retrouver exactement opposé en toute chose au Créateur. Ainsi, pour Adam que Dieu plaça dans le Paradis terrestre, il prépara le roi Hérode. Pour Noé, homme juste, il fit venir lui-même dans la ville de Rome le très impur Néron. Pour Abraham le fidèle il présenta Constantin l’Arien. Pour Moïse, le législateur, Mahomet, inventeur d’un gouvernement inique et de la plus infâme des législations. Pour David, roi de Jérusalem, il fit surgir le roi de Babylone. Pour Jean-Baptiste, ce onzième roi dont parle le prophète Daniel. Et pour Élie qui doit venir, il enverra ce septième roi dont il est dit dans ce livre : « Et un n’est pas encore venu, et lorsqu’il viendra son œuvre ne durera que peu de temps. » Tous ceux-ci, qu’il fit apparaître au cours de l’histoire, il les inspire ; il parle par la bouche de l’un ou de l’autre, de telle façon qu’il est difficile de savoir si c’est l’homme ou le démon qui parle.

Mais le grand Antéchrist doit venir insidieusement ; il séduira par d’insignes et prodigieux mensonges, comme le Christ par une éclatante vérité, et décevra une multitude infinie de Juifs et de Gentils, au point que peu d’entre eux échapperont aux habiles artifices de sa perversité et de sa fourberie. Et, parce que le Christ Jésus est appelé roi, pontife et prophète, celui-ci simulera le Christ, prophète pontife et roi, et se proclamera tel. Les signes qu’il produira seront frappants, car toutes choses fausses et pleines de mensonges lui seront permises. Et le diable accomplira son œuvre mauvaise soit par l’entremise de ce septième roi qui doit suivre le sixième, soit par quelque autre simulateur qu’il choisira. Alors vraiment le Seigneur viendra dans la gloire de son Père, escorté de tous les saints.

Aussi le diable lui-même sortira-t-il pour aller vers les nations qui sont aux quatre coins de la terre, et soudain il apparaîtra avec elles, comme celui qui véritablement doit juger le monde, les vivants et les morts, et le siècle, par le feu. De là naît l’opinion de bien des commentateurs qui croient que ce suprême tyran — qu’ils appellent Gog — est lui-même l’Antéchrist. Mais d’autres estiment que Gog n’est pas l’Antéchrist, mais plutôt le prince de l’armée de ce roi que Satan lui-même incite à la révolte.

À la fin, après les maux multiples qu’il fera par les antéchrists, il sortira et se manifestera lui-même. Il séduira Gog et son armée afin de persécuter l’Église. C’est bien là ce que dit Jean dans ce passage de l’Apocalypse : Et il séduira les nations qui sont aux quatre angles de la terre, Gog et Magog. Il n’est certes pas contre la foi d’avancer que peut-être le diable lui-même opérera par d’obscures dissidences, employant la Bête, les rois de la terre et les pseudo-prophètes à séduire, s’il était possible, les élus eux-mêmes. Mais il ne pourra prévaloir, trop pressé par la puissance du Christ, et il se retirera vers les nations barbares. Il demeurera incarcéré au milieu d’elles pendant des jours et des ans, tandis que l’Église de Dieu déroulera le repos sabbatique[[306]](#footnote-307). Et de nouveau, après cette trêve, il conduira Gog séduit et son armée à l’assaut de l’Église, et fera sur terre tout le mal décrit dans le livre du prophète Ézéchiel.

⁂

## Explication de l’apocalypse

Joachim, après ces préliminaires importants, aborde le sujet même de son ouvrage, qui est le commentaire de l’Apocalypse. Il étudie ce livre mystérieux, verset par verset, en recherchant, comme on va le voir dans l’explication suivante, un sens profond aux textes les plus limpides d’apparence.

### Prima pars expositiónis in apocalýpsim

« Je fus ravi en esprit le jour du seigneur (Ap. I, 10[[307]](#footnote-308)) »

Ici le texte de l’apôtre, d’une grande importance, certes, et se référant à de hauts sacrements, est présenté d’une façon extrêmement simple. Écorce visible mais moelle cachée. « Je fus ravi en esprit, » dit-il, « le jour du Seigneur. » Que veut dire en soi la phrase de Jean : « Je fus ravi en esprit » ? Et que veut dire en soi ce qui suit : « le jour du Seigneur ? » Ceci ne présente peut-être que de légères difficultés et demeure facile à saisir par l’intelligence. Pour moi, quand je suis arrivé pour la première fois à ce passage, je crus tomber dans un abîme. Dieu a coutume de rendre clair pour celui-ci ce qui est obscur pour tel autre, afin que chacun apprenne à refréner son orgueil et à consentir aux humilités.

Donc, lorsque j’eus achevé les chapitres précédents de ce livre et que je parvins à cet endroit du texte, j’éprouvai une grande difficulté, et j’endurai, contrairement à mon habitude, une véritable détresse d’esprit. Il me sembla voir devant moi une dalle me fermant l’entrée d’un sépulcre. Je demeurai hébété, mais rendant honneur à Dieu qui, selon son bon vouloir, cache ou dévoile les vérités, je laissai ce texte et je pris le passage suivant. Ainsi réservais-je au Maître universel la solution de cette difficulté, certain que Celui-là qui ouvre le livre et rompt les sept sceaux à l’heure choisie par Lui, permettrait qu’elle fût découverte un jour, par moi-même ou par quelque autre chercheur.

Puis, occupé par de nombreuses affaires, je laissai ce problème s’effacer dans un oubli toujours plus lointain. Le cercle d’une année se ferma. Or le saint jour de Pâques, à l’heure des matines, comme je venais de chasser le sommeil, je me mis à méditer sur quelques passages de ce livre, et me sentis devenir, par la grâce de Dieu, plus audacieux pour écrire, et plus timide au contraire pour me taire et délaisser mes recherches. Ne pouvais-je craindre, au contraire, que plus tard le juge souverain, condamnant mon silence, ne fût amené à me dire : « Je te savais mauvais serviteur et paresseux, parce que je moissonne où je n’ai pas semé et que j’amasse où je n’ai pas vanné. Il te fallait donc remettre mon argent aux banquiers, et à mon retour j’aurais retrouvé ce qui était à moi, accru de mes intérêts[[308]](#footnote-309). »

Donc au milieu de cette nuit-là voici ce qui m’advint, dans le silence des heures sombres : au moment indiqué par la tradition comme celui où le Lion de la Tribu de Juda ressuscita d’entre les morts, soudain le regard de mon esprit fut illuminé et la révélation me fut donnée, en pleine clarté spirituelle, du sens complet de ce livre, de toute la Concordance de l’Ancien et du Nouveau Testament[[309]](#footnote-310).

### Symbolisme des planètes

Ici commence de l’ange d’Éphèse. Écris à l’ange d’Éphèse : voici ce dit celui qui tient les sept étoiles dans sa main droite, celui qui marche au milieu des sept chandeliers d’or. (Ap. II, 1).

… Il convient d’en venir maintenant à la contemplation spirituelle de ces sept étoiles, et nous ne devons pas négliger cette opinion des philosophes qu’il fallut, dans l’innombrable multitude des étoiles, discerner sept signes célestes. Pour moi, j’estime qu’il s’agit là des sept planètes, de ces sept astres sur lesquels les philosophes de ce bas-monde ont émis tant de théories corrompues, que les chrétiens peuvent trouver illicite de parler d’eux. Mais je dis que le soleil, la lune, et les étoiles sont de bonnes créatures produites utilement par un bon créateur pour le service des hommes, et qu’ils n’ont pas pour seul office de leur dispenser la lumière en brillant au-dessus de la terre, mais encore, et bien mieux, de symboliser pour eux la grande lumière invisible et le mystère infini…

On dit que la planète Saturne est de nature glacée et trace avec lenteur dans le ciel sa longue orbite. Nous avons, nous, dans le ciel qui se révèle plus au regard de l’esprit qu’aux yeux du corps, notre père commun Adam, dont les Écritures nous apprennent qu’il s’est lentement glacé dans le Paradis terrestre, et aussi qu’il a vécu sept fois plus longtemps que nous, modernes, semblable en cela à d’autres hommes du premier état qui vécurent autant et parfois davantage.

On dit également que la planète Vénus a des qualités de mesure ; nous pouvons donc estimer qu’elle correspond à Noé, qui fut doué d’un grand esprit de mesure et de justice, et qui fut sauvé de l’eau du Déluge, avec le souci de réparer dans l’asile de l’arche la perte de l’universelle chair.

La planète Jupiter fut placée je ne sais par quelle erreur avant toutes les autres (et selon moi il convient de ne pas la placer ailleurs qu’au rang où je la place). Nous voyons en elle Abraham, père de tous les croyants. En effet c’est de lui que sortit toute la race des patriarches, de lui qu’est née la chair des prophètes et des apôtres, et du Fils unique de Dieu. Et l’apôtre fidèle a pu dire : « Si vous êtes à Christ, vous êtes donc de la postérité d’Abraham[[310]](#footnote-311). »

Je ne sais pourquoi l’on attribue à la planète Mercure l’autorité de la science ; mais, en ce cas, nous croyons qu’elle correspond symboliquement à saint Moïse, que nous estimons avoir été un vase de science, puisque nous disons couramment qu’il a transmis au peuple juif la science de la loi.

Quant à la planète Mars, on lui accorde l’art militaire et nous nous jugeons qu’il n’est pas absurde de croire qu’elle symbolise le roi David, belliqueux entre tous.

⁂

Cette page est curieuse dans l’œuvre de Joachim. Elle montre, en effet, comment son goût du symbole s’étendait à tout l’univers et comment les choses, pour les hommes de son temps, n’étaient que des signes. Il y a toujours dans ses images, une certaine sécheresse d’abstraction. Et cependant, d’autre part, sa phrase sur le soleil, la lune, et les étoiles qui sont de bonnes créatures destinées par Dieu à dispenser aux hommes la lumière, fait pressentir le fameux cantique du soleil de saint François. Certes, il y a loin encore de celle constatation rapide à l’enthousiasme fervent, au lyrisme ému du Pauvre d’Assise, qui ne voit pas seulement dans les astres des serviteurs, mais qui sent entre eux et lui une fraternité spirituelle. Mais il y a tout de même, dans ces quelques mots, je ne sais quelle douceur humaine qui n’est pas habituelle, sous la plume de ce mystique si âprement intellectuel.

### L’heure de l’esprit

Mais maintenant voyons ce cinquième temps au commencement duquel nous nous trouvons, et pendant lequel le Saint-Esprit envoyé par le Fils doit agir. Il agira par des œuvres plus hautes que celles dont nous avons été jusqu’ici les témoins, afin que tous apprennent à honorer le Saint-Esprit au même titre que le Père et le Fils. Dans quoi ? Nul doute que ce ne soit dans son Évangile, car il ne l’honorera pas comme il convient, celui qui ne reçoit pas, humilié et dévot, cet Évangile. Et quel est cet Évangile ? Celui dont Jean parle dans l’Apocalypse : « Je vis un Ange volant au milieu du ciel, et il tenait un Évangile éternel[[311]](#footnote-312). » Et que se trouve-t-il dans cet Évangile ? Tout ce qui va au-delà de l’Évangile du Christ. Car la lettre tue et l’esprit vivifie. C’est à cause de ceci que le maître de toute vérité a dit : « Quand l’Esprit de vérité sera venu, il enseignera toute vérité. » Et afin qu’il fût prouvé que ce dernier Testament serait l’interprétation de l’Évangile du Christ et qu’il enivrerait les Élus comme s’il changeait l’eau en vin, il ajouta : Il ne parlera pas de lui-même, mais il dira tout ce qu’il a entendu, et il nous annoncera les choses à venir. Il me glorifiera parce qu’il prendra de ce qui est à moi et vous l’annoncera.

Donc l’Esprit-Saint accomplira cette œuvre en nous afin que, nous enseignant toute vérité, il élève nos esprits vers le désir des choses célestes et nous fasse attendre ardemment ce jour après lequel aspirent tous les Saints, ce jour où nous pourrons être glorifiés dans la gloire des fils de Dieu. Car il lui faut changer nos cœurs, ce qu’il peut faire quand il le veut, et les transférer des désirs charnels à l’amour des choses du ciel, afin que nous ne soyons plus ce que nous fûmes mais bien que nous commencions, au contraire, à devenir autres.

Par quels degrés ? Dans le premier temps Dieu a fait la foi, dans le second la patience, dans le troisième le zèle, dans le quatrième l’humilité, dans le cinquième l’espérance…

Abraham seul signifie le Père seul, parce que le Père seul envoya le Fils et le Saint-Esprit. Isaac seul signifie le Père et le Fils parce que le Père et le Fils sont un seul Dieu et que tous deux ensemble envoient le Saint-Esprit. Jacob seul signifie à la fois les trois Personnes, parce que les trois Personnes sont un seul Dieu ; Joseph seul signifie à la fois le Fils et l’Esprit, parce qu’ils ne sont ensemble qu’un seul Dieu, et qu’ensemble ils sont envoyés par le Père seul. Ephraïm seul signifie le Saint-Esprit, parce que le Saint-Esprit est envoyé par le Père et par le Fils…

À la vérité la Trinité n’a pas de similitude, parce qu’elle est elle-même et rien d’autre. Car seul le Père envoie le Fils et le Saint-Esprit. Seul le Saint-Esprit est envoyé par le Père et le Fils : Le Père et le Fils envoient ensemble le Saint-Esprit. Le Fils et le Saint-Esprit sont envoyés ensemble par le Père. Et les Trois Personnes, ensemble et absolument, distribuent et font distribuer ses dons afin d’accorder le bonheur aux élus qui participent à leur plénitude.

### Calcul des générations

Le patriarche Jacob engendra Juda. Juda engendra Pharès. Pharès, Ephraïm ; Ephraïm, Aram ; Aram, Aminadab. Sous ces six générations, le premier sceau fut épuisé.

Ensuite survint Naasson, qui fut le premier des fils de Juda aux jours de Moïse, qui fit sortir d’Égypte le peuple d’Israël. Ce Naasson engendra Salmon, Salmon engendra Booz qui fut le père d’Obed, l’aïeul de Jessé et le quatrième aïeul de David. Sous ces six générations, le deuxième sceau fut épuisé.

Ensuite suivirent six hommes dont les noms sont ceux-ci : Salomon, Roboam, Allia, Asa, Josaphat, Joram ; sous ces six autres générations le troisième sceau fut épuisé.

Après ceux-ci d’autres suivirent dont les noms sont ceux-ci : Ochozias, Joas, Amasias, Osias, Joathan, Achaz. Sous ces six autres générations le quatrième sceau fut épuisé.

Sous le signe du premier sceau furent en lice les patriarches, sous le signe du second les juges, sous le signe du troisième les princes du peuple ; sous le signe du quatrième, les prophètes et les fils des prophètes.

Ensuite apparut Ézéchias, aux jours duquel éclata un prodige, le soleil ayant reculé de dix degrés sur le cadran solaire d’Achaz[[312]](#footnote-313).

⁂

Au cours de l’étude qu’il poursuit successivement de chaque verset, Joachim trouve l’occasion d’exprimer son opinion sur les événements et les mœurs de son époque, et il tire de ces mœurs et de ces événements, des conclusions qui s’accordent avec sa thèse générale.

### Les clercs

[f. 119v.] Le juste périt, dit le prophète, et nul n’y prend garde. Les hommes de cœur généreux sont enlevés, et nul n’y prête attention…

Mais la vie des clercs, de ces hommes qui avaient coutume de répandre les rayons de leur lumière sur le peuple, ô douleur ! nous la voyons chavirer dans la chair et le sang. Rien en elle n’apparaît spirituel, rien n’apparaît tourné comme jadis vers le ciel ; mais presque tout est devenu lubrique, charnel, chair et sang, affaiblissement de l’esprit. Où sont aujourd’hui les litiges ? Où les scandales ? Où les rixes ? Où l’envie ? Où les rivalités, si ce n’est dans l’église des clercs ? Si ce n’est parmi ceux dont le devoir consistait à dispenser aux peuples massés au-dessous d’eux la clarté de leurs exemples ?

En un mot, nous voyons les étoiles du ciel tomber en grand nombre sur la terre, soit par la chute de la dépravation hérétique, soit — et c’est la majorité —, par cette autre chute profonde qu’est le péché de la chair. Et tout ceci n’a rien d’étonnant. En présence de nos provocations notre conseiller s’est éloigné de nous. Il nous a abandonnés à nos propres désirs, et chacun de nous marche dans la dépravation de son cœur. Nous suivons les voies corrompues, jusqu’à ce que notre clameur arrive jusqu’au ciel, et que l’indignation du juge souverain soit complète. Car il est écrit : « Parce que l’impiété se sera accrue, la charité du plus grand nombre se refroidira ».

Aussi, comme les maux arrivent d’habitude ensemble, et de pire en pire, les luttes seront dans le monde et la crainte dans les cœurs, le Seigneur ayant dit : « Le frère livre son frère à la mort ; les fils se dressent contre leurs parents et leur donnent la mort ». Mais quoi de plus effrayant que ce temps où les fondements mêmes du monde sont ébranlés de crainte ? Ni dans le soleil, ni dans la lune, ni dans les étoiles il ne sera trouvé de consolation, alors que toutes choses seront bouleversées et que chacune se trouvera comme arrachée à ses assises. « Et sa fureur ne sera pas détournée de son peuple, mais sa main s’étendra encore[[313]](#footnote-314). »

### Les ermites

Le quatrième ange sonna de la trompette, et le tiers du soleil fut frappé, et le tiers de la lune et le tiers des étoiles, afin que le ciel en fût obscurci et que le jour perdit un tiers de sa clarté et la nuit de même. (Ap. VIII, 12)

Dans l’œuvre de concordance qu’étudie ce livre, parvenu à l’examen du quatrième jour, le soleil, la lune et les étoiles symbolisent les ermites et les religieuses qui, s’élevant par les hautes routes de la contemplation, ont montré au peuple des fidèles la lumière de la perfection. En effet, le Dieu tout-puissant a créé le quatrième jour le soleil, la lune et les étoiles, et dans ce quatrième chapitre de la troisième partie de ce livre, il est fait mention du soleil, de la lune et des étoiles, et dans la quatrième partie de ce livre, il sera, entre autres choses, traité plus spécialement et plus clairement de ces grands luminaires.

« Un grand signe apparut dans le ciel, une femme vêtue de soleil, ayant la lune sous les pieds et la tête couronnée de douze étoiles[[314]](#footnote-315). » Cette femme symbolise l’Église des moines qui remonte jusqu’à la Mère du Christ. Elle brille, est-il dit, au quatrième temps de l’Église universelle. Mais alors, hélas ! l’artisan du mal, rapide à nuire, le maître des erreurs, employa davantage la malice de son cœur à tenter les âmes pieuses. Car voici que le tiers du soleil, le tiers de la lune, le tiers des étoiles furent frappés, et sans nul doute sur la suggestion de celui qui amena l’expulsion d’Adam du Paradis terrestre.

Or nous connaissons les pays méridionaux que les Ordres des ermites et des vierges consacrées au Seigneur habitaient peu après la mort du bienheureux pape Grégoire, et qui furent conquis d’abord par les Perses, puis par les Arabes. Ce fut vers cette époque que l’hérésie fameuse des Sarrasins fit irruption sur la terre comme une source d’eau corrompue qui crève et s’épand soudain. Une multitude de religieux furent alors arrachés à la foi du Christ, tantôt par la force brutale, tantôt par des exhortations dépravées, et les scènes déplorables de ces abjurations eurent surtout pour théâtre la Thébaïde et l’Égypte, où vivaient le plus grand nombre de ces anachorètes. Cependant, née de la fraude diabolique de cette loi de Mahomet, — loi que je dis sacrilège —, une telle hérésie est exactement l’opposé du vœu de chasteté prononcé par les moines et par les profès, puisqu’elle enseigne que la joie suprême et le souverain bien consistent dans la luxure, et qu’elle en promet à ses sectateurs, comme récompense ultime au soir du monde, les coupables délices. Cela, le Juif ne l’inscrit pas dans sa loi ; cela, les philosophes païens eux-mêmes ne l’apprenaient pas à leurs auditeurs, ni Sabellianus[[315]](#footnote-316) ni l’hérétique Arius[[316]](#footnote-317). Mais qui sait combien peu de moines eurent la force de persévérer dans leur ferme propos sous cette pression violente, et qui dira jusqu’où, s’ils prostituèrent leur corps, ces malheureux demeurèrent purs en esprit et intègres dans la foi ? Mais vraiment, parce que toute lumière ne s’éteignit pas et que, selon les textes sacrés, un tiers seulement des luminaires s’obscurcit dans le ciel, il est manifeste que Dieu n’abandonna que les hypocrites. La race détestable de ceux-ci est symbolisée dans la première partie de l’Apocalypse par la femme Jézabel et par ses fils[[317]](#footnote-318), lorsque le Seigneur dit d’elle à l’ange de Thyatire[[318]](#footnote-319) qui est la quatrième sur la liste des Églises d’Asie[[319]](#footnote-320) : « Ce que j’ai contre toi, c’est que tu laisses la femme Jézabel, qui se dit prophétesse, endoctriner et séduire nos serviteurs pour qu’ils forniquent et mangent des viandes consacrées aux idoles. » Donc ce tiers de la vivante lumière monacale est frappé entièrement. Nous en sommes informés. Mais les deux autres tiers, la foule rayonnante des sages et des probes, continue, sans que l’éclat en soit diminué, à répandre leur clarté.

### La bête qui monte de la mer

Puis je vis venir de la mer une bête qui avait sept têtes et dix cornes, et sur ses cornes deux diadèmes. (Ap. XIII, 1)[[320]](#footnote-321)

[f. 162r] Le rivage de la mer est un terrain stérile qui tantôt est mouillé par le flot et tantôt brûlé par l’ardeur du soleil. Il signifie ces hommes incertains, placés entre deux états spirituels, qui ne sont pas tout à fait infidèles, mais n’adhèrent pas non plus tout à fait à la piété chrétienne ni à la pureté de la foi. Donc le démon se tient sur ceux-ci, et voit une bête montant de la mer. Les faux chrétiens montrent aux infidèles à persécuter l’église des chrétiens véritables, et les infidèles en sont fortement excités dans leur persécution.

Le Diable voit ces manœuvres, et l’astuce de sa méchanceté devient plus habile à se dissimuler. Nous choisirons quelques exemples, entre les innombrables que nous offre l’histoire. C’est fort malaisément que les juifs eussent trouvé un moyen opportun pour s’emparer du Christ, si un disciple, en qui Satan entra, n’avait trahi le Maître. C’est difficilement que l’empereur Néron eût poursuivi les apôtres, si le perfide Simon ne l’y avait exhorté. C’est fort malaisément que l’arien Constance eût trouvé des armes contre les âmes pieuses, si des évêques impies (du moins je le présume) ne l’y avaient aidé. Donc le diable se tient sur le rivage et voit une bête qui monte de la mer, tandis qu’il prend la décision de régner sur ces chrétiens réprouvés ; et pour lui, il ne doute pas un instant, que la multitude des infidèles ne consente à lui apporter secours contre le Christ pour la victoire de son propre royaume.

…………………………………

Le prophète Daniel vit quatre animaux[[321]](#footnote-322), et nous devons parler d’eux en cet endroit même de notre œuvre. Les quatre vents du ciel, dit ce prophète, flagellaient la mer immense, et quatre grands animaux sortirent de la mer, tous quatre dissemblables. Nous avons vu souvent, au cours de ce livre, que les cieux signifient l’Église ou l’Écriture divine. La mer, elle, signifie sans aucun doute le siècle. Les quatre vents du ciel, eux, sont les quatre esprits de l’intelligence ou les quatre évangélistes : le premier étant l’image du Seigneur, le second, de l’histoire, le troisième, de la morale, le quatrième, de la méditation. Le premier se rapporte aux prêtres, le second aux diacres, le troisième aux docteurs, le quatrième aux vierges et aux ermites.

Pourquoi ces assimilations ?

C’est que le premier enseigne les œuvres de l’Église consignées jadis dans les écrits et dans les ouvrages des Pères ; le second nourrit d’un lait spirituel, par les exemples qu’il choisit dans l’histoire, les fidèles qui les reçoivent, pareils à des enfants dans le Christ ; le troisième s’attache à ceux des disciples qui tendent déjà vers les hautes formes de la sainteté, car celui-ci enseigne les mœurs, réglemente les actions, démontre les duperies qui singent les vertus, et combien les vertus l’emportent sur les vices. Le quatrième, que l’on désigne sous le vocable de contemplation, prend des ailes d’aigles et, par la figure des choses terrestres où il décèle de hauts symboles, élève à la compréhension des choses célestes. Cette intelligence suprême nous apprend à mépriser les choses de la terre, à aimer celles du ciel, à condamner les choses temporelles, à choisir celles qui revêtent le caractère de l’éternité.

Ce sont là les quatre esprits, les quatre formes de l’intelligence qui, comme jadis quatre fleuves dans le Paradis, baignent le cœur des hommes qui ont foi en Dieu. Donc ces quatre vents du ciel luttent avec la mer, et le monde est battu par leur quadruple souffle. Ces quatre esprits de l’intelligence, ces quatre animaux, apparaissent également dans l’œuvre du prophète Ézéchiel. Là où le vent soufflait fort, ils avançaient et ils ne se retournaient pas en marchant[[322]](#footnote-323)…

Or la mer est troublée quand elle est battue par les vents du ciel ; et le monde est troublé quand les saints prêchent la parole de Dieu, parce qu’elle est contraire aux œuvres et aux vœux du siècle. Les quatre symbolisent heureusement les Évangélistes ; et ils représentent aussi les ordres des prêcheurs, qui s’appuient sur ces quatre aspects différents de l’intelligence : les apôtres, les martyrs, les confesseurs, les vierges. Mais, dira-t-on, les vierges et les ermites ne prêchent pas la Dieu ? Ils prêchent au contraire, dis-je, et ils prêchent bien. Ce qu’ils crient à pleine voix, ils le prouvent par leur vie. Ils prêchent, et s’ils ne prêchent pas pour les autres, ils le font du moins pour eux et pour leurs disciples dont nous voyons les légions fleurir dans les monastères et qui remplissent l’immensité du monde.

Donc, les quatre ordres sont symbolisés dans les quatre animaux ; ils s’avançaient des arcanes du ciel comme le souffle des vents qui combattaient dans la mer du siècle, afin de rassembler des escadrons de poissons. Mais des bêtes gigantesques sortirent de l’eau. La première de ces bêtes est la synagogue des juifs ; la seconde, les païens ; la troisième, les ariens, la quatrième, les peuples du désert[[323]](#footnote-324).

Les apôtres soufflèrent violemment ; un lion, sortie du peuple juif, s’avança contre eux. Les Évangélistes et, dans un autre sens symbolique, les diacres, saints et martyrs qui furent obéissants jusqu’à la mort, ayant soufflé, un ours surgi du milieu des païens marcha vers eux. Les docteurs et, dans un autre sens symbolique, les confesseurs, ayant soufflé, un léopard, venu de la secte arienne, se dirigea vers eux. Les ermites enfin ayant soufflé, une quatrième bête différente des autres, accourue du sein des peuplades sarrasines, se hâta vers eux.

La désignation de ces bêtes est d’ailleurs parallèle dans Daniel[[324]](#footnote-325) et dans Jean[[325]](#footnote-326). Daniel déclare, en effet, que la première bête était pareille à une lionne et Jean, désignant une des bêtes qui lui apparurent, dit que son visage était celui d’un lion. Ce que rapporte Daniel de la seconde bête, semblable à un ours, Jean le dit, lorsqu’il expose : les pieds de celle-ci étaient ceux d’un ours. La troisième bête était pareille à un léopard. Jean le déclare en propres termes : « Et la bête que je vis était semblable à un léopard[[326]](#footnote-327) »…

### L’Évangile éternel[[327]](#footnote-328)

Je vis un autre ange qui volait par le milieu du ciel, ayant un Évangile éternel pour l’annoncer aux habitants de la terre, à toute nation, à toute tribu, et à toute langue et à tout peuple, et disant d’une voix forte : craignez dieu et glorifiez-le, car l’heure de son jugement est venue et adorez-le celui qui a fait le ciel et la terre, et la mer et les fontaines. (Ap. XIV, 6-7)

Voici quelle est l’interprétation de ce passage : À vous tous, nation et tribu, et langage et peuple, entendez et comprenez : louez le Seigneur et glorifiez-le, fût-ce pour le moins par terreur, car déjà va sonner l’heure de son jugement. Adorez celui qui créa le ciel et la terre, et la mer et les fontaines. J’estime, pour moi, que cet ange est celui que l’on aperçoit dès la seconde partie de ce livre, sous la figure d’un ange volant, annonçant l’immensité des maux qui doivent fondre sur l’orbe universel. Car il est écrit en cet endroit du texte : j’ai vu et entendu un aigle volant au milieu du ciel, disant à haute voix : malheur ! malheur aux habitants de la terre, à cause des sons de la trompette des trois autres anges.

Mais clamer : Malheur ! Malheur ! Qu’est-ce donc, si ce n’est annoncer l’heure du jugement ?

Et, certes, il n’est pas étonnant que celui qui est envoyé pour annoncer l’heure du jugement vole dans le milieu du ciel ; certes, il est nécessaire qu’ils voient les choses de haut, ceux qui cherchent à connaître, d’une manière à vrai dire inconsidérée, quelle est l’heure du jugement. Et comme celui qui par l’unique compréhension de la lettre connaît seulement les choses terrestres est pétri de terre et pareil à l’animal pesant, celui qui, au contraire, par le regard de l’esprit, fixe la vraie lumière, semble voler au milieu du ciel, puisqu’il laisse certaines choses au-dessus de lui, et d’autres au-dessous.

Or quel sens peut avoir le passage suivant : Craignez Dieu et rendez-lui hommage, si ce n’est que celui-là honore Dieu qui le craint, et que celui-là l’outrage qui dédaigne de le craindre.

Mais on ajoute : l’heure du jugement approche. C’est comme si on avait dit : et puisque jusqu’à maintenant vous avez regardé avec mépris les gens qui craignent Dieu lorsque la paix régnait encore dans le monde, et lorsque le moment de la ruine universelle était encore lointain, aujourd’hui du moins faites pénitence, puisque l’heure du jugement est proche.

L’heure du jugement, dans ce passage, ne signifie d’ailleurs pas le jour extrême, la fin des temps, mais, comme il y a lieu de le déduire du contexte, le temps de la désolation de Babylone[[328]](#footnote-329). Et tout ceci équivaut à dire : Adorez celui qui créa le ciel et la terre et la mer et les fontaines[[329]](#footnote-330).

⁂

Après la prédiction des luttes et des tribulations de l’Église, luit l’heure de son triomphe et de la récompense des justes. Après le jugement dans le temps, le jugement de ce monde évoqué par le verset de l’Évangile éternel, aura lieu le jugement définitif et aussitôt après, le règne des Saints. Les pages suivantes offrent une description de la Jérusalem céleste où s’achèvera dans la béatitude éternelle la dure histoire de l’humanité fidèle. Joachim a parcouru le cycle de la création en réalisant un vaste effort de logique. S’il n’a été possible de découper dans ces ouvrages compacts que des fragments, du moins ces fragments ont-ils donné une idée suffisante de la méthode et du plan de l’œuvre entière. Certaines opinions importantes de Joachim, notamment sur la supériorité de la vie contemplative, se trouvent dans les trois livres : on en trouvera l’exposé dans la traduction du Psaltérion.

### La Jérusalem céleste[[330]](#footnote-331)

Les fondements de la muraille[[331]](#footnote-332) de la ville étaient ornés de pierres précieuses de toute espèce. Le premier fondement était de jaspe, le second de saphir, le troisième de chalcédoine, le quatrième d’émeraude, le cinquième de sardonyx, le sixième de sardoine, le septième de chrysolithe, le huitième de béryl, le neuvième de topaze, le dixième de chrysoprase, le onzième d’hyacinthe, le douzième d’améthyste.

Il n’est pas douteux que les couleurs de ces douze pierres précieuses désignent les vertus particulières qui furent accordées à chacun des apôtres, chacun ayant reçu de Dieu son don propre. Mais nous ne pouvons le distribuer par rang d’ordre aux apôtres, car les Évangélistes n’ont pas établi, dans les listes qu’ils nous en fournissent, de classement uniforme, et placent certains d’eux au premier rang, en de certains passages du Nouveau Testament, qu’ils déclassent ailleurs et font redescendre à la fin de leur énumération, afin que nous puissions être assurés, de la sorte, de l’égalité de leurs mérites[[332]](#footnote-333).

Le fondement dont il est fait mention tout d’abord était formé de jaspe[[333]](#footnote-334), symbole de la vraie foi, parce que Pierre, le chef des apôtres, était louangé pour la vigueur de sa croyance.

Le second fondement était de saphir[[334]](#footnote-335), de cette pierre semblable à un ciel calme qui, si les rayons du soleil la frappent, jette un éclat que l’on dit brûlant. La couleur de cette pierre signifie la splendeur que nous ravissons au ciel lorsque, fortement stimulés par la parole du Christ — du Christ qui est le soleil véritable —, nous commençons à être enflammés par les rayons de son amour. Ainsi fut André qui, pour l’amour de la patrie céleste, quitta le siècle et suivit Jean-Baptiste, puis, ayant séjourné avec le Christ et se trouvant touché, en deux jours, par son rayonnement ineffable, crut en lui et devint un de ses disciples[[335]](#footnote-336).

Le troisième fondement était de calcédoine[[336]](#footnote-337). Cette pierre brûle d’un feu pâle comparable à la flamme d’une lampe et luit mieux en plein air que dans une maison. L’aspect de cette pierre figure l’humble ardeur de la charité qui quelquefois, à la vérité, demeure d’abord cachée en l’intérieur des âmes, mais qui, à la fin, apparaît lumineusement dans les œuvres extérieures de ceux qui la possédèrent ainsi en secret. Nous pouvons assigner cette vertu à Jacques, frère de Jean, qui, lorsque fut révélé quel amour puissant se cachait dans sa poitrine, fut le premier des apôtres pour l’effusion du cœur.

Le quatrième fondement était d’émeraude[[337]](#footnote-338). Cette pierre d’un vert profond offre au regard la nuance de l’huile d’olive la plus pure[[338]](#footnote-339). Sa couleur symbolise cette foi parfaite qui agit en nous par la charité et se diffuse entièrement dans nos cœurs par la grâce du Saint-Esprit qui nous est donné. Nous pouvons accorder cette vertu à saint Jean, l’auteur même de ce livre, car il fut empli abondamment de cette huile spirituelle. Aussi la tradition rapporte-t-elle que cet apôtre fut plongé dans un vase d’huile et que, semblable à l’émeraude, il tira profit de ce bain onctueux.

Le cinquième fondement était de sardonyx[[339]](#footnote-340). Cette pierre passe pour être noire à l’intérieur, blanchâtre dans la zone intermédiaire, et rouge à la surface. Sa composition donne l’image de cette vertu souveraine que note le psalmiste en divers endroits lorsqu’il dit : « Ils iront de vertu en vertu. » C’est-à-dire que si la teinte noire représente l’ignorance, cette ignorance elle-même est transmuée en humilité, vertu grande et utile entre toutes. Par là cette, couleur convient à Philippe qui, ignorant dès le début l’infinie bonté de Dieu, déclara que le Christ était le fils de Joseph, originaire de la ville de Nazareth et qui, s’élevant de là jusqu’à la blancheur de la vérité lorsqu’il entendit Pierre déclarer : « Tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant, » parvint enfin jusqu’à la sanglante couronne du martyre.

Le sixième fondement était de sardoine[[340]](#footnote-341). Cette pierre simule le sang par sa couleur et représente la perfection du martyre : c’est le sixième jour que le Seigneur souffrit et arracha le genre humain à la mort, le rédimant par son propre sang. Cette perfection du martyre s’applique à Barthélemy qui, écorché vif par les infidèles, supporta une dure passion.

Le septième fondement était de chrysolithe[[341]](#footnote-342). Cette pierre brille comme de l’or et produit des étincelles ardentes. Elle est le signe de la sagesse de Dieu d’où jaillissent des paroles enflammées qui brûlent les cœurs de ceux qui les entendent. Cette vertu doit être attribuée à Mathieu, le premier des quatre Évangélistes qui ait écrit la vérité sur la Bonne Nouvelle.

Le huitième fondement était de béryl[[342]](#footnote-343). Cette pierre, taillée en six facettes, fulgure comme si elle était frappée par le soleil, et passe pour posséder une telle chaleur qu’elle brûle la main qui la tient. Sa nature indique la perfection de l’activité sainte dont le Seigneur a dit : « Ainsi votre lumière brille devant les hommes, afin qu’ils voient vos bonnes œuvres et glorifient votre Père qui est au ciel. » Rien, en effet, ne réchauffe le faible cœur des hommes comme l’exemple de l’activité qui se révèle, par les bonnes œuvres, et ceux dont la fruste intelligence se rapproche de la nature y puisent leur seul réconfort et leur enseignement unique. Nous pouvons accorder cette vertu à Thomas, qui, envoyé aux Indes pour y prêcher le Christ, convertit par l’exemple de sa vie et de ses œuvres la plus grande partie des infidèles de ce pays, ravalés jusque-là au rang des brutes.

Le neuvième fondement était de topaze[[343]](#footnote-344), pierre considérée comme extrêmement précieuse. Cette pierre est semblable à l’or très pur et au ciel le plus serein, éclatante au-dessus des autres joyaux, surtout lorsqu’elle est touchée par la splendeur du soleil. Elle symbolise la vie des contemplatifs, qui est suffisamment brillante par elle-même, mais devient plus éblouissante encore dans la vision de Dieu. Nous découvrons cette vertu dans Jacques, frère du Seigneur, qui apparaît lumineux entre les grands apôtres. Après la mort de Jacques, frère de Jean, il devint le premier dans les conseils apostoliques et mérita, par sa réputation supérieure, d’être appelé le frère du Seigneur.

Le dixième fondement était de chrysoprase[[344]](#footnote-345). Cette pierre offre une couleur pourpre, mouchetée de gouttes d’or. Son aspect figure la noblesse de la justice éclatant dans les sentences de la sagesse. Cette vertu peut être considérée comme celle de Jude, frère du Jacques dont nous venons de parler, qui, entre autres ouvrages de doctrine, écrivit une lettre insérée depuis dans la liste des écrits canoniques.

Le onzième fondement était d’hyacinthe[[345]](#footnote-346). La couleur de cette pierre change avec l’air. Elle signifie ce don de l’amour que l’Apôtre décrivait en disant, « Se réjouir avec ceux qui se réjouissent, pleurer avec ceux qui pleurent ». Nous pouvons peut-être en assigner le symbole à Simon, surnommé le Zélote, qui est cité avant Jude dans Luc[[346]](#footnote-347), après lui dans Mathieu[[347]](#footnote-348). D’ailleurs, puisque les autres vertus ont été réparties entre les autres personnages du Collège apostolique, conservons celle-ci à ce saint Apôtre.

Le douzième fondement était d’améthyste[[348]](#footnote-349). Cette pierre de pourpre a les nuances de la violette et de la rose, et lance de son sein de petites flammes. Elle représente la noblesse de la justice véritable et parfaite qui se consomme dans l’effusion du sang pour le salut fraternel ; et Jean lui-même l’a rappelé : « Si Dieu a donné sa vie pour nous, nous devons donner la nôtre pour nos frères ». Cette vertu, nous l’assignerons à Matthias qui, par le mérite de ses vertus et la grâce d’en haut, fut ajouté aux onze, et se trouva de la sorte associé aux apôtres[[349]](#footnote-350).

« Et dans cette ville je ne vis pas de temple. »

Donc, dit l’apôtre, je ne vis pas de temple dans cette Jérusalem, parce que le Père et le Fils en sont eux-mêmes le temple unique.

Certes, dans le temple bâti par la main des hommes que fit édifier Salomon, se trouvaient des Pontifes et des Prêtres, constitués en corps, et chargés d’enseigner au peuple la loi divine, ainsi que d’offrir, pour le délit et le péché, le sacrifice rituel. De même, mais bien plus élevé en dignité, le vénérable chapitre fondé à Rome pour le service du nouveau temple est organisé en Église, et chargé de donner au peuple des fidèles les décrets de la société religieuse et les règles de la véritable vie chrétienne ; présidé par le Pontife suprême, il gère ainsi pour le Christ toute la Terre, et la gérera jusqu’au jour où Celui qui est véritablement le Pontife suprême viendra chercher ses brebis et les visiter, comme le pasteur visite son troupeau éparpillé.

Mais dans cette cité dont il est parlé plus haut, nul temple élevé par des mains humaines n’apparaît nécessaire, et nul collège de prêtres ne s’impose pour apprendre de nouveau au peuple les voies de Dieu. Car le Dieu tout-puissant et son Fils sont toutes choses en tous, dispensent aux élus toute vérité, et ceci non par des rudiments obscurs comme dans la vie présente, mais par l’Esprit qu’ils nous donnent, et qui nous sera donné plus absolument encore en ce jour où nous serons admis aux joies paradisiaques.

Viens, seigneur jésus[[350]](#footnote-351).

Fin du livre, fruit de la foi, récompense de notre œuvre, Celui qui doit venir juger les vivants et les morts, et le siècle, par le feu. Toutes ces choses cesseront dès que lui-même sera venu pour le dernier jugement ; il n’apparaîtra pas alors celui qui requiert, mais bien celui qui aime ; nous le verrons tel qu’il est, et nous recevrons de lui toute vérité. Et, le livre terminé, Jean se tourne vers les élus comme pour leur dire adieu ; puis il nous renvoie avec sa bénédiction.

Que la grâce du seigneur Jésus soit avec tous.

Mais nous reportons, nous, ces grâces à celui qui nous amène, après une telle traversée en haute mer, jusqu’au port, et si en quelque endroit de cet ouvrage, j’ai commenté son œuvre autrement qu’il ne l’eût lui-même désiré, je le prie d’accorder néanmoins son indulgence au défaillant qui entreprit ce travail.

C’est que la crainte et la charité me forcèrent vraiment à présumer ce que j’ai présumé, afin d’éviter le reproche du Maître qui dit à son mauvais et paresseux serviteur coupable d’avoir caché l’argent dont il avait reçu le dépôt : « Serviteur mauvais et paresseux, tu savais que je moissonne où je n’ai pas semé et que j’amasse où je n’ai pas vanné ; il te fallait donc remettre mon argent aux banquiers, et à mon retour j’aurais retiré ce qui était à moi, avec un intérêt. »

Et maintenant, ô fidèles que, désireux de votre salut, j’ai voulu éclairer sur la signification d’une telle œuvre afin que, l’heure venue, vous fuyiez de la face de l’arc, maintenant je vous adjure de me tendre la main à votre tour si, que ce soit en ce livre ou en d’autres de mes ouvrages, j’ai erré en quelque point. Certes, je n’en ai pas conscience. Cependant, le cas échéant, je ne nie, ni ne m’excuse ! Celui qui est la bonté suprême me sera indulgent et connaissant bien ma faiblesse, me pardonnera dans sa clémence. Si, tandis que je vis encore, quelqu’un de mes lecteurs me corrige justement, je suis prêt à accepter son reproche, imitant humblement celui qui a dit : « Le juste me corrige en miséricorde, mais l’huile du pécheur ne graisse pas ma tête. »

Et si un rapide appel du Seigneur m’a enlevé à la terrestre lumière, mais que l’Église romaine, à laquelle est accordé l’universel magistère et qui d’ailleurs m’a donné mandat et licence d’entreprendre mes travaux, ordonne que ces mêmes travaux lui soient soumis, je l’adjure d’y supprimer, après leur avoir conféré l’autorité dont ils sont dignes, tout ce qu’elle y pourrait distinguer de répréhensible. Car si le grand apôtre apporta ses écrits aux apôtres ses prédécesseurs, afin de ne pas courir à l’avenir dans le vide ou de peur d’avoir couru dans le vide pour le passé, à plus forte raison ne dois-je pas, moi qui ne suis rien, me reconnaître pour mon propre juge, mais dois-je bien au contraire m’en remettre au Pontife suprême qui juge tous les hommes et n’est lui-même jugé par personne.

Quant à ceux qui liront mes ouvrages et qui n’auront pas de lumière spéciale sur le sujet qui s’y trouve traité, ils pourront être entraînés par des gens mal intentionnés à une illégitime interprétation de ma pensée ; je les prie de bien vouloir en ce cas, si un passage leur paraît obscur, chercher dans une autre partie de mon œuvre mes moyens de défense, car ils y trouveront la claire explication du texte mal compris. Et si des hommes iniques altérèrent les épîtres de Paul, si Jamnès et Mambrès, ces impies, résistèrent à Moïse, combien nous apparaît-il plus nécessaire encore que s’accomplisse ce dont l’apôtre menaçait les suborneurs de vérité lorsque nous voyons arriver les temps périlleux qui nous réservent l’accomplissement de bien d’autres prédictions. Mais nous n’avons pas grande confiance dans le monde, accoutumés que nous sommes à nous fier à Dieu seul. Donc de même que se vérifie ce qui fut prédit des adversaires de la vérité, de même il est indispensable que se réalise ce qui y fut ajouté : mais au-delà ils ne profitent plus, car leur folie est connue de tous, comme elle l’est d’eux-mêmes.

# LE PSALTÉRION À DIX CORDES

### Préface de Joachim au Psaltérion décacorde

La tradition des Pères nous a transmis, à nous modernes, cette idée que la psalmodie est d’un grand prix. Et cela découle du psaume quarante-neuf : « le sacrifice de la louange m’honorera et par là je montrerai le chemin du salut en Dieu ».

Certes ils sont nombreux, ceux qui désirent la sagesse. Ils donnent tout leur zèle à l’étude ; ils s’appliquent à la doctrine, mais sans parvenir jamais à la moelle de celle-ci. Ils ne s’en remettent pas, en effet, à la grâce divine, mais bien plutôt à leur propre jugement. Une telle méthode ne leur est pas, dès le principe, avantageuse, car ils ne trouvent pas la clef qui ouvre la porte aux chercheurs de vérité ; mais ils tâtonnent bien au contraire le long des murs, ne sont jamais en mesure de découvrir le seuil. Travaillant tout le jour, ils n’arrivent pas à la découverte du vrai. Cela nous le comprîmes, nous le vîmes, nous le vérifiâmes, et nous ne nous sommes pas trompés, car nous l’apprîmes par l’épreuve.

Moi aussi, en effet, j’étais autrefois anxieux de la parole de Dieu et je cherchais, par l’étude des livres, à parvenir jusqu’à la notion de la vérité. Mais tandis que je brûlais de voler jusqu’à elle par la lecture, elle prenait des ailes aussi promptes que celles de l’aigle, et déjà elle était plus loin, et toujours s’éloignait.

Mais comme, vers ce temps, saisi d’une ferveur extrême, je choisis la psalmodie comme un moyen de m’unir à Dieu, voici que je vis de nombreux secrets de l’Écriture, demeurés obscurs dans le texte, se révéler à moi dans le rythme des Psaumes. « Bienheureux ceux qui habitent dans ta maison, Seigneur, s’écriait le Psalmiste : ils te louent, pendant les siècles et des siècles. » (Ps. LXXXIII, 5.) Mais alors que, par la pensée et par le désir je jouissais déjà en moi-même d’être l’hôte spirituel de cette cité supérieure, dans la riche vision de la paix céleste, je fus ramené violemment en arrière vers des préoccupations d’un autre ordre, et le souci des affaires m’impliqua dans des négociations relatives à la conduite matérielle du monastère, — négociations profanes, ou qui doivent être considérées du moins comme à peu près profanes — Et je fus poussé à m’exclamer, avec un douloureux gémissement du cœur : « Malheur à moi, parce que mon exil se prolonge ; j’ai habité avec les habitants du Cédar ; vraiment c’est dans un rude exil que mon âme fut plongée. » (Ps. CIX, 5.) Et ceci encore : « Ma vie est coupée ainsi que par un tisserand : tandis que j’ourdissais, il a coupé[[351]](#footnote-352). » (Is. XXXVIII, 12.)

Cette tristesse implorante se prolongea longtemps en moi. Et quelques années plus tard il arriva ceci. J’habitais alors au monastère de Casamari, où le vénérable abbé Gérard et tous les frères de ce cloître me retenaient par les liens de la charité. Le jour vint où l’on célèbre l’effusion de tous les dons du Saint-Esprit dans l’âme des apôtres, et je dus, précisément très occupé par ces négociations matérielles, sacrifier à ce seul travail une partie des offices, et donc ma part de louanges. Attristé par la pensée que je me trouverais ainsi privé pendant cette journée du bénéfice d’une telle grâce, je décidai de réciter, aux heures de liberté dont je disposerais, quelques psaumes qui me permettraient de témoigner au Paraclet, et mon respect pour la fête de ce jour, et mon désir de la solenniser. J’espérais participer de la sorte, par l’octroi de quelques grâces, aux dons qu’il répand, ce jour-là, si largement à tous.

Cependant, comme je pénétrais dans l’oratoire et que je me disposais à adorer au pied de son autel le Dieu tout-puissant, je fus saisi d’une brusque hésitation touchant le mystère de la Sainte Trinité. Il est dur, pensais-je, pour l’intelligence comme pour la foi, d’admettre que trois personnes forment un Dieu, et que chacune de ces personnes soit cependant un Dieu distinct. Aussitôt je priai intensément, et, frappé d’effroi par la pensée qui m’était venue, je suppliai le Saint-Esprit, dont la haute solennité se déroulait à cette heure, de daigner m’éclairer lui-même sur le mystère sacré dans lequel Dieu enferma pour nous l’essence de toute vérité. Et tandis que je le suppliais de la sorte, je commençai de psalmodier, afin de parvenir à la cadence voulue. Tout aussitôt la forme du Psaltérion à dix cordes s’évoqua dans mon imagination, et le mystère de la Sainte Trinité se dévoila si nettement dans ce symbole que dans le même instant je m’écriais : « Quel Dieu est grand comme notre Dieu ? Tu es le Dieu qui fais des choses merveilleuses. » Et ceci encore : « Notre Dieu est le Dieu suprême ; sa force est grande et sa sagesse est infinie. »

Donc, dans ce même monastère, j’ai commencé le premier livre de ce travail où je devais commenter et dérouler cette interprétation, et je l’y ai achevé en y apportant toute mon expérience. Mais je n’ai composé le second et le troisième ni dans ce même temps ni dans ce même lieu et n’ai pu aborder ces deux autres parties que deux ans plus tard.

Si cette œuvre comprend trois livres, c’est parce qu’il y a trois Personnes en Dieu, et que c’est là, vraiment, la beauté de notre foi. Après elle vient l’œuvre de la concorde, par laquelle j’avais débuté dans mon travail. Quant à l’Exposition de l’Apocalypse j’aurais pu songer à la dédier à l’Esprit Saint, puisqu’au moment où je l’ai entreprise j’ignorais entièrement où elle me conduirait et que, par je ne sais quelle volonté de la Providence, c’est à Lui qu’elle m’a conduit, à Lui dont la grâce m’a permis d’écrire ce troisième opuscule. Mais comme dans les choses créées il n’y a rien qui puisse être ainsi attribué à une seule personne (car, si nous l’admettions, il y aurait donc une chose étrangère au règne et à l’action des deux autres), je peux affirmer que dans cette œuvre elle-même de l’Exposition de l’Apocalypse, rutile le mystère entier de la Trinité, et qu’il ne pouvait en être autrement.

Pour ce qui est du présent ouvrage, le Psaltérion, le premier livre dans lequel il s’agit du corps de l’instrument se rapporte au Père, de qui toutes choses procèdent ; le second, dans lequel je m’occupe de l’harmonie des psaumes, à la Sagesse divine, par qui tout est créé ; le troisième, dans lequel j’examine la façon de psalmodier, à l’Esprit, dans lequel sont toutes choses. Que la joie et l’exaltation du Très-Haut emplissent ceux qu’il comble de ses dons. — Ici finit la Préface.

### Du psaltérion et de la cithare[[352]](#footnote-353)

Le Psaltérion est un instrument d’une haute excellence remarquable entre tous les instruments de musique, auquel toutefois l’on peut, pour la célébration des mystères divins, comparer la cithare. David dit en effet de cette dernière, dans le livre des Psaumes : « Chantez le psaume et donnez du tympanon ; chantez le psaume joyeux en l’accompagnant de cithare. » Et dans un autre psaume, il dit également : « Louez Dieu au son de la trompette, louez-le avec le psaltérion et la cithare. » Pourquoi la cithare est-elle ainsi jointe au psaltérion, sinon parce qu’à ce précepte primordial : Aime Dieu, il faut de toute nécessité joindre celui-ci : Aime ton prochain… Donc, ainsi que je l’ai déjà dit, le psaltérion est un instrument admirablement accordé, comprenant dix cordes dans son creux, d’un galbe élégant, d’un son très fin, et dont la modulation est véritablement suave.

### Dieu

Dieu est un, sans confusion de personnes, triple dans les personnes sans division de substance. Toujours il est ce qu’il est, et, jamais il ne peut être autre que triple et un. Il ne peut être modifié, il ne peut être divisé, ni souffrir, ni être diminué, ni être augmenté. Mais, ainsi qu’il est écrit, il ne peut y avoir en lui de transmutation, ni l’ombre même d’un changement. Il n’est pas plus grand dans les trois personnes que dans une seule, parce que ni la toute-puissance, ni la sagesse, ni l’amour ne peuvent se surpasser. Les trois sont un, et l’un trois, non divisés par nature comme l’air, l’eau et le feu ; non par une distinction de personnes, comme trois hommes de même nature ; non par la situation de leurs places respectives, comme l’étang, et le fleuve qui en dérive, et nullement comme les choses créées, parce que l’œuvre ne peut être comparée à l’artiste, et que l’ouvrage ne peut être égalé au maître.

Donc n’entends pas une substance divine ou un Dieu qui est tel que tu puisses le concevoir divisé en trois personnes, ainsi que tu pourrais concevoir trois choses divisées, comme l’olive, le myrte et la palme, qui sont divers de nature et de genre, ni comme trois olives, qui sont d’une seule nature mais cependant distinctes par les propriétés de leurs corps ; ni comme trois rameaux fixés sur une seule branche, ce qui t’amènerait insidieusement à une quaternité.

Mais peut-être pourrions-nous chercher un exemple dans la lumière du soleil. De cette lumière en effet, un rayon est né indéfiniment et une chaleur descend sans fin, qui parviennent sur cette terre sans jamais remonter vers leur source.

### Laïcs, clercs et moines

Les laïcs, comme d’ailleurs nous l’avons dit maintes fois, ont pour mission d’agir, les clercs d’enseigner, et les moines de chanter les louanges de Dieu. Toutes ces choses sont bonnes et nécessaires dans la maison du Seigneur, car les architectes qui bâtirent le Temple ne choisirent pour son ornementation ni l’or seul, qui symbolise la vie des contemplatifs et de ceux qui louent Dieu, ni l’argent seul, qui symbolise la parole de ceux qui enseignent au nom du Seigneur, selon qu’il est écrit : « La parole de Dieu, parole chaste, argent passé à l’épreuve du feu », mais usèrent de ces deux métaux, et y ajoutèrent l’airain…

Et puisqu’il s’agit de ces trois ordres, nous pouvons établir que l’ordre des époux apparut le premier et brilla dans Abraham et Isaac, auxquels Dieu accorda une postérité éternelle.

L’ordre des clercs apparut le second et brilla dans Moïse et Aaron.

L’ordre des moines apparut le troisième et brilla dans Élie et Élisée. En effet, aux deux patriarches que nous venons de citer succédèrent de nombreux patriarches ; Moïse et Aaron précédèrent la caste des lévites ; Élie et Élisée précédèrent les fils des Prophètes qui demeurèrent à Bethel et à Jéricho.

Ainsi l’ordre des Époux qui commença par Adam brilla dans Abraham ; l’ordre des Docteurs qui commença par Moïse et, à un autre point de vue, par Isaïe, brilla dans le Christ, et dans les apôtres ; l’ordre des moines commença par Élie ou plutôt par saint Bernard. Quelle est la lumière du Christ, sinon l’œuvre de justice ? Ainsi parle le Seigneur : votre lumière luira devant les hommes, afin qu’ils voient vos bonnes œuvres et glorifient votre Père qui est aux cieux. Et pour cela l’Esprit, qui procède du Père, doit régner à l’heure des contemplatifs, comme le Christ a dominé l’époque des docteurs.

⁂

Dans ses ouvrages, à diverses reprises, Joachim a marqué cette prédominance des contemplatifs dans l’économie du plan divin, et prophétisé le règne déjà tout proche des ordres monastiques. Il faut voir dans celle affirmation répétée, corrélative à la rudesse avec laquelle il vitupère les faiblesses des clercs, l’une des raisons les plus puissantes de l’importance de l’Évangile éternel dans l’histoire religieuse du XIIIe et même du XIVe siècle. Ni les généalogies ni les concordances n’eussent suffi à rendre ce livre dangereux. Mais, par ce point, la thèse de Joachim touchait à la vie, devenait elle-même vivante et agissante. Sans le distinguer nettement, il montrait en somme aux grands ordres le chemin du pouvoir social.

### Les contemplatifs

Comme l’ordre des docteurs, par l’essence même des mystères, relève du Christ, l’ordre des contemplatifs relève de l’Esprit-Saint. Son origine remonte à Élie et à Isaïe, comme je le démontrerai à la fin de cet ouvrage où il sera parlé des généalogies spirituelles. Et vraiment, puisque l’Esprit-Saint procède du Fils, il était nécessaire que le troisième état ait son ordre particulier — ordre uni cependant à son prédécesseur dans la glorification du Créateur de toutes choses, et dont l’origine, par l’institution des moines occidentaux que fonda saint Benoît, précéda la venue de l’Esprit-Saint.

Les hommes entendent ces choses par à peu près, et se scandalisent. À nous, disent-ils, les moines donnent l’argent, mais ils se réservent l’or. Faut-il cependant s’étonner que saint Paul ait été ravi au troisième ciel, qui symbolise la vie des contemplatifs ? L’apôtre dit avoir entendu là des paroles secrètes qui ne peuvent être dites à l’homme. Mais jusqu’où ? Est-ce jusqu’à l’éternité ? Il s’en faut. Mais jusqu’au temps qui est près de finir. Et comme Moïse se posa un voile sur la face pour que les fils d’Israël ne puissent lire en lui, ainsi en cet endroit de son texte, Paul se pose un voile sur le visage. Mais, comme le voile de Moïse a été annulé par le Christ, ainsi le voile de Paul sera annulé par l’Esprit-Saint. Car le premier ciel fut l’ancien Testament qui fut composé par les patriarches ; le second ciel est le Nouveau Testament, qui a été composé par les Apôtres ; le troisième ciel est celui de la compréhension spirituelle, qui nous apprendra à sortir d’Égypte, du siècle présent, et à passer par le difficile chemin du désert qui conduit à la vie véritable, pour parvenir enfin à la Jérusalem céleste.

Sortir de la synagogue des Juifs, cela est l’affaire des chrétiens. Les juifs, étant charnels, sont comparables aux Égyptiens ; les apôtres et leurs successeurs, au travers des mille tribulations des temps, parvinrent à conquérir l’Empire de Rome, et depuis les jours de saint Sylvestre jusqu’au jour présent, Pierre le Pêcheur apparaît maître de la Ville éternelle ; ainsi nous-mêmes, au travers de combien de tribulations, nous marchons vers la Jérusalem céleste, soit, même pour un temps, vers cette paix bienheureuse qui s’imposera au cours du troisième état, vers ce règne pacifique dont l’ange de Daniel a dit : « Le Royaume qui est au-dessus de tous les cieux sera donné au peuple des saints les plus élevés en béatitude. »

Pourquoi s’indigne-t-on contre moi, si je préfère le célibat au mariage et la contemplation au travail ? Si je dis de ceux-là qui suivent le Fils de l’Homme : « Les fils des hommes ont espéré dans l’asile de tes ailes ; ils se sont enivrés de l’abondance de ta demeure, et tu les as abreuvés du torrent de ta joie ? » Est-ce que l’on ne trouverait pas juste que celui qui méprisa, pour servir la cause de Dieu, les mols vêtements, soit digne d’être vêtu de ses ailes ? Que celui qui refusa le breuvage du vin reçoive l’ivresse de l’esprit ? Que celui qui rejeta la volupté de la chair soit abreuvé du torrent de la volupté spirituelle ? Si tu es méchamment envieux écoute la sentence de vérité qui te confond et qui dit : « Si ton œil droit te scandalise, arrache-le et jette-le loin de toi », car il est meilleur pour toi d’entrer borgne dans la vie paradisiaque que d’être jeté, avec tes deux yeux, dans la géhenne de feu. Mais, si au contraire, tu es seulement envieux d’entrer dans ce royaume supérieur, qui donc t’empêche d’entrer ? Il est fini, le repas privé du roi Assuérus[[353]](#footnote-354) : voici que la table du festin est dressée sur la place publique. Presque personne n’est empêché d’entrer, du plus grand au plus petit.

Si tu es marié, sois moine par le cœur, t’observant sans cesse pour vivre sans péché. Use de ta femme, mais honnêtement, ou dans le seul but de procréer — si tel tu es, telle elle sera —, ou dans un sentiment de crainte, en accomplissant ton devoir avec modestie, car celui qui laisse entrevoir une faiblesse est aussitôt attaqué par Satan. Va à l’église aux heures fixées, tiens-toi devant l’autel dans un silence recueilli dès que la liturgie l’exige. Loue Dieu avec ceux qui le louent, sinon autant que tu le désirerais, du moins autant que tu le pourras.

Si tu es un clerc et que tu sois jaloux des moines, qui t’empêche de t’asseoir au festin mystique ? Mais si tu es retenu par l’affection spirituelle pour les ouailles que tu fais avancer dans les voies divines, du moins sois moine par le cœur et par la continence. Use honnêtement des choses que tu ne peux négliger pour la cause de Dieu, afin que tout entier et intègre, tu suives le Christ[[354]](#footnote-355).

### La sainte trinité

Les Pères catholiques nous enseignent, par tradition, que le Père fut le principe du Fils, le Fils conjointement avec le Père le principe du Saint-Esprit. Donc le Père est principe ; le Fils est également principe. Le Fils, dis-je, est principe par le principe du Père ; cependant il n’y a pas là deux principes coexistants. Mais un seul principe. Mais de quoi reconnaissons-nous alors que l’Esprit-Saint est le principe ? Le principe de tous les biens qui découlent de lui, le principe de tous les êtres qu’il a créés, comme Dieu tout-puissant, pour sa propre glorification. Augustin le dit dans son cinquième livre sur la Trinité. Si quelqu’un subsiste en lui-même et engendre quelqu’un ou le produit, il est le principe de ce qu’il engendre ou de ce qu’il produit. Nous ne pouvons donc nier logiquement que l’Esprit-Saint soit un véritable principe, puisque nous ne séparons pas son idée de la dénomination de créateur. Il est écrit de lui, en effet : Il produit toutes choses en tous, et il produit en persistant dans son être, car il ne se transforme ni ne se change dans l’un ou l’autre des êtres qu’il produit. Et il ne se transforme lui-même en aucune partie ou qualité de ces êtres. Voyez son œuvre : à chacun l’esprit se manifeste dans son propre intérêt ; l’un reçoit de lui le don de science, d’autres reçoivent le don de sagesse, d’autres le don de foi, et tous le reçoivent du même Esprit. Mais l’unique et même Esprit produit toutes ces choses, en divisant son essence ainsi qu’il le veut, comme Dieu lui-même. Et qui donc pourrait agir de la sorte, véritablement, si ce n’est Dieu ? Mais si l’Esprit-Saint est bien considéré en toute logique comme le principe de toutes choses, qui donc oserait dès lors nier qu’il soit le principe de l’humanité en Jésus-Christ ?…

… Marie porte dans son sein par l’Esprit, et ce qui naît d’elle naît de l’Esprit. Dans l’Évangile, l’ange dit à Marie : « Le Saint-Esprit t’enveloppera et la puissance du Très-Haut passera sur toi comme une ombre ». Et dans le symbole, que lisons-nous ? Je crois en Jésus-Christ, son Fils, qui a été conçu par le Saint-Esprit dans le sein de la Vierge Marie ». Ô admirable mystère ! Le Fils unique de Dieu descendu en ce monde revêt la nature humaine dans l’unité de sa personne, puisque celui dont le fils n’était pas encore homme, il en fut le fils une fois qu’il fut fait homme.

⁂

Joachim, après l’éloge de la vie contemplative, après ses méditations sur Dieu, énumère les différentes sortes de compréhension qui permettent à l’esprit de saisir, par une interprétation de plus en plus élevée et subtile, le symbolisme des êtres et des événements.

### De la mystique[[355]](#footnote-356)

Cinquième compréhension intellectuelle : on la désigne sous le nom de mystique.

Elle est ainsi nommée parce qu’aucune autre compréhension intellectuelle ne s’élève au-dessus d’elle. Elle donne, assurément, l’explication supérieure : qui donc, en effet, peut être plus haut que Dieu ?

Sur le plan mystique, selon cette compréhension, Abraham symbolise Dieu le Père ; sa servante, la Jérusalem terrestre qui est rejetée avec ses fils ; mais l’épouse libre, elle, symbolise la Jérusalem céleste, la parfaite vision de la paix divine après laquelle soupirent les âmes des élus, et dont les fils ne se marient ni les filles ne sont mariées, vivant, comme les anges de Dieu dans le ciel. Ceux-ci sont les fils de Dieu comme ils furent les fils de la résurrection.

Les trois dernières compréhensions intellectuelles se rapportent à la foi, à l’espérance et à la charité.

La métaphysique, en effet, correspond à la foi, foi par l’audition, mais audition par la parole du Christ.

La contemplation correspond à l’espérance, parce que nous cherchons à voir ce que nous aimons et comprenons.

La mystique, enfin, correspond à la charité, parce que c’est Dieu que nous cherchons par elle. Il est charité ; et qui possède la charité possède en elle tout ce qu’il cherche. Car si les dons du Saint-Esprit qui furent donnés aux disciples le jour de la Pentecôte, et qui doivent être dispensés à tous les élus au jour suprême, sont désignés librement, dans le Fils, le premier et le plus éminent en est la charité ; et il est permis de croire que, pareille à la charité qui est le couronnement des préceptes, la compréhension mystique est l’aboutissant des cinq compréhensions qui sont décrites plus haut, et que nulle autre ne lui apparaît supérieure.

Cependant, pour que nous n’hésitions pas à connaître les chefs de ces cinq compréhensions[[356]](#footnote-357), il est bon de savoir que la première d’entre elles, que l’on nomme l’historique, est particulièrement symbolisée par les deux fils de Tharé, Abraham et son neveu Loth, qui sont partis avec lui d’Ur en Chaldée afin de se rendre dans la terre de Chanaan : Tharé n’y parvint point, ne put aller que jusque dans le pays d’Aram, et y mourut.

La seconde, que nous appelons la morale, est symbolisée par les deux épouses d’Abraham. Abraham parvint, lui, jusqu’à la terre de promission ; et par ce symbole il faut comprendre le début de la compréhension spirituelle.

La troisième, que nous appelons la métaphysique, est symbolisée par les deux fils d’Isaac, dont le plus jeune reçut la bénédiction due à l’aîné. Car Esaü signifie le système charnel attaché à la lettre, qui tue ; et Jacob signifie le système de l’esprit, parce que ce fut la grâce, et non la sagesse humaine, qui l’inspira.

La quatrième, que nous nommons la contemplation, est symbolisée par les deux épouses de Jacob ; la première, qui s’appelait Lia, signifie la vie des moines conventuels ; la seconde, dont le nom est Rachel, signifie la vie des ermites qui ne contemplent que les choses célestes.

La cinquième, qui s’appelle mystique, est symbolisée par les deux fils de Joseph ; le premier qui s’appelait Manassé signifie la vie temporelle ; le second, qui s’appelait Ephraïm, signifie la bienheureuse vie céleste dont jouissent les saints anges et les âmes des justes.

L’ascension de ces compréhensions intellectuelles se produit vers le sens mystique, qui est le cinquième en comptant à partir de l’historique, et constitue la compréhension supérieure.

Et combien apparaît admirable, dans ce mystère, le fait qu’alternativement se succèdent, pour symboliser ces différentes compréhensions intellectuelles, des femmes et des hommes ! Ainsi, au premier degré, s’avancent d’abord deux hommes ; au second leur succèdent deux femmes ; au troisième deux hommes ; au quatrième deux femmes ; au cinquième deux hommes. Mais pourquoi cette alternance ? C’est que nous voyons bien qu’une signification virile est nécessaire dans les premier, troisième et cinquième degrés ; en effet l’époux, auquel convient la compréhension historique, conserve sous sa discipline son épouse et sa famille ; et dans le même ordre d’idées, le docteur, auquel se rapporte la métaphysique, garde et gouverne la doctrine qu’il enseigne dans l’Église, et que, sortant de ce monde et marchant vers la patrie de ceux qu’il dirigea dans le siècle, il commence ainsi à être un père, un maître… Il faut, à ce sujet, se rappeler et comprendre cette double règle : le repos dans la contemplation fut souvent accusé de paresse à cause des soucis de ceux qui travaillent, et le souci de ceux qui travaillent est toujours tempéré par le calme de ceux qui contemplent.

Mais laissons là ce sujet dont nous avons assez parlé en ce chapitre. Nous devons aborder maintenant la compréhension symbolique dont nous disons qu’elle comporte sept aspects.

### Les sept aspects de l’interprétation symbolique

Sous le premier aspect de l’intelligence symbolique, Abraham symbolise les pontifes juifs. Agar signifie le peuple d’Israël. Sara, la tribu de Levi qui a été constituée pour vivre du labeur des fils d’Israël.

Sous le second aspect, Abraham symbolise les évêques, Agar, l’église des Laïcs, Sara, l’église des Clercs.

Sous le troisième aspect, Abraham symbolise les anachorètes. Agar, l’église des convers, Sara, l’église des moines. Par la suite chacune de ces églises eut ses enfants, semblables à elle, institués par elle.

Sous le quatrième aspect, Abraham symbolise les pontifes juifs et les évêques grecs. Agar, la synagogue juive, Sara l’église grecque. C’est en raison de cela qu’il est dit par l’apôtre : « La force de Dieu est dans l’Évangile pour le salut de tout croyant : les juifs d’abord, les Grecs ensuite. » (Rom. I, 16.)

Sous le cinquième aspect, Abraham symbolise les pontifes juifs et les évêques latins. Agar signifie la synagogue, ainsi que précédemment, Sara, l’église latine.

Sous le sixième aspect, Abraham symbolise les prélats du second et du troisième état. Agar, l’Église militante qui vit et combat de nos jours. Sara, l’Église de ceux qui jouissent de la paix — de cette paix dont le règne s’étendra au cours du troisième état, quand le grand sabbat sera donné au peuple de Dieu…

Il reste, maintenant, à considérer le symbolisme du septième aspect, dans lequel tout s’achève en cette paix suprême. Sous cet aspect, le patriarche Abraham symbolise Dieu le Père, ainsi que tous les prélats qui se succédèrent et se succéderont du commencement à la fin du monde. Sous ce même aspect, toute l’Église des élus, des débuts jusqu’aux derniers jours, est symbolisée par l’esclave, et celle qui est la Jérusalem céleste, notre mère, est symbolisée par l’épouse libre. Car ainsi que sous le quatrième et cinquième aspect l’Église est jointe à la synagogue, sous le sixième l’église des moines à l’église des clercs, ainsi sous le septième se trouve jointe à l’église de ceux qui voyagent encore celle qui est véritablement la Jérusalem céleste, et dont les fils sont les fils de la résurrection. Mais que l’on ne confonde pas cette compréhension totale de la cité mystérieuse avec la vie contemplative : autre chose est la vision qu’ont les saints de cette cité, autre chose la cité elle-même ; car là paraît la vie de ceux qui songent à cette cité ; ici paraît ce qu’est en réalité cette cité, notre mère.

Donc, sous cet ultime aspect, le patriarche symbolise tous les prélats depuis le commencement du monde jusqu’à la fin. L’esclave symbolise la synagogue, en même temps que cette partie de l’église du second état qui relève de Pierre[[357]](#footnote-358). L’épouse libre symbolise cette part qui relève de Jean[[358]](#footnote-359) avec toute l’Église du troisième état qui, elle-même, relève également de Jean. Et dans le premier état, seule existe l’Église militante ; dans le troisième, seule l’Église triomphante ; mais dans le second état une part appartient à l’Église militante, et l’autre part à l’Église triomphante.

# ANNEXES

### Prophétie découverte par le frère Gérard de l’ordre des frères mineurs[[359]](#footnote-360)

… Le frère Gérard, qui fut ensuite ministre général de tout l’ordre des frères mineurs et professeur éminent de l’Université de Paris, raconte qu’il a trouvé dans les livres de Daniel et de Joachim les détails suivants sur le jour du jugement, sans affirmer toutefois qu’il les tint pour véridiques. Donc il avait découvert des ouvrages où se trouvaient consignés quelques-uns des signes qui seront les avant-coureurs du jour du jugement, quelques-uns de ceux qui se produiront pendant le jour du jugement, et quelques autres qui suivront le jugement.

Cinq guerres précéderont ce jour terrible. La première sera déchaînée entre les paysans et les clercs ; les paysans vaincront complètement les clercs et l’Église romaine au point que les tonsurés laisseront repousser leurs cheveux. La seconde guerre aura lieu entre les laïcs et l’Église, se déroulera de la même manière, et ni le Pape ni les Cardinaux n’oseront se montrer. La troisième guerre aura lieu entre les paysans et les nobles. Les paysans écraseront les nobles, et de cette victoire sortira l’égalité : tous seront égaux[[360]](#footnote-361). La quatrième guerre aura lieu entre les chrétiens et les sarrasins, les chrétiens seront vaincus, et payeront pendant longtemps un tribut aux sarrasins. Ensuite surgiront deux rois chrétiens, l’un en Grèce, l’autre en Italie ; fidèles au Christ, ils combattront les sarrasins et renverseront la situation : alors, comme les chrétiens devaient payer un tribut aux sarrasins, ce sont les sarrasins échappés à cette guerre qui paieront une redevance aux chrétiens.

Ceci fait, les deux rois éliront, avec le concours des peuples, huit autres rois : ils seront ainsi dix princes. Ceux-ci et tous les chrétiens choisiront ensuite un empereur romain qui, ferme dans la foi, fera peindre sur un bouclier trois hommes, deux en abîme et un au chef, afin de signifier qu’il est lui-même le maître, au-dessus des rois et des fidèles. Puis l’Empereur et tous les chrétiens prendront la croix du Christ et se rendront à Jérusalem. Dans cette ville l’Empereur fixera sa demeure, et le monde entier sera en paix. Et toutes choses seront une, et chacun aimera son prochain comme le Père aime le Fils. Cela durera longtemps.

Ensuite naîtra l’Antéchrist.

### Lettres du pape Alexandre IV à l’évêque de Paris[[361]](#footnote-362) pour lui donner des instructions à la suite de la condamnation de l’Évangile éternel[[362]](#footnote-363)

1255, 23 octobre, Anagni

Alexandre, évêque, serviteur des serviteurs de Dieu, au vénérable frère évêque de Paris, salut et bénédiction apostolique. Après avoir pris conseil de nos frères, nous déclarons condamner un certain livre publié sous le titre d’Introduction à l’Évangile éternel avec plusieurs œuvres de l’abbé Joachim, que vous aviez déféré à notre prédécesseur[[363]](#footnote-364), d’heureuse mémoire, et que nous avons fait examiner soigneusement par nos vénérables frères les évêques de Tusculanum[[364]](#footnote-365) et de Preneste[[365]](#footnote-366), et par notre cher fils H, cardinal[[366]](#footnote-367). Et nous condamnons pareillement des notes qui ne sont pas contenues dans ce livre, ou, du moins dont on prétend qu’elles ont été frauduleusement ajoutées à son texte[[367]](#footnote-368), mais que de trop nombreux fidèles acceptent. Pour ces raisons, nous mandons à votre fraternité, par ces écrits apostoliques, de faire détruire, au nom de notre autorité pontificale, ce livre lui-même et toutes les notes susdites, en proférant l’excommunication générale contre tous ceux qui les auraient conservés, livres ou notes, à moins que, dans un certain délai que vous fixerez, les détenteurs ne vous les remettent pour les détruire complètement. Vous aurez à publier celle sentence avec toute la solennité désirable dans tous les lieux où vous le jugerez expédient. Donné à Anagni, le dix des calendes de novembre, dans la première année de notre pontificat.

1255, 4 novembre.

Alexandre, évêque, serviteur des serviteurs de Dieu au vénérable frère évêque de Paris, salut et bénédiction apostolique[[368]](#footnote-369)…

Comme donc nous vous avons demandé par nos lettres de faire détruire, au nom de notre autorité pontificale, ce livre et toutes les notes susvisées, et de proférer l’excommunication générale contre tous ceux qui les conservent, livres ou notes, à moins dans un certain délai que vous demeurez libre de fixer, leurs détenteurs ne vous les remettent pour une destruction complète, et de faire publier solennellement cette sentence dans tous les lieux où vous le jugerez expédient, nous voulons, et nous mandons à votre fraternité, par ces écrits apostoliques, que vous vous attachiez à poursuivre l’exécution de ces ordres. Mais parce que nous voulons également que la réputation et la renommée des pauvres du Christ, en d’autres termes de nos très chers fils les frères de l’ordre des Mineurs, soient toujours parfaites et pures, nous désirons que vous poursuiviez cette affaire avec une affection paternelle et une bienveillance spéciale, et nous vous l’ordonnons par les présentes. Vous aurez donc à vous avancer avec prudence, précaution, prévoyance, dans l’exécution de ces mandements pontificaux. Car lesdits frères ne doivent encourir à la suite de celle affaire ni opprobre ni infamie, pour mieux dire ne doivent être frappés d’aucun stigmate déshonorant et leurs contradicteurs, leurs adversaires, ne doivent trouver en ceci nulle matière à les déprécier. Donné à Anagni, etc.

# BIBLIOGRAPHIE

Les traductions d’Emmanuel Aegerter ont été réalisées à partir des éditions suivantes :

CONCORDIE NOVI AC VETERIS TESTAMENTI

La traduction de la Concorde a été faite sur l’édition de Venise de 1519.

Divini abbatis Joachim Liber Concordie Novi ac Veteris Testamenti, nunc primo impressus et in lucem editus, opere equidem divinum ac aliorurn fere omnium tractatuum suorum fundamentale, divinorum eloquiorum obscura elucidens, archana referans necnon eorundem curiosis sitisbundisque mentibus non minus satietatem afferens. In fine a Venitis completum fuit hoc opus per Simonem de Luere, 13 aprilis 1519. Venitiis 1519-in-4-4 ff. non chiffrés, 135 ff. chiffrés.

EXPOSITIO IN APOCALIPSIM

La traduction du Liber in Expositionem in apocalipsim et du Psalterium decem cordarum a été faite sur l’édition de Venise de 1527.

Expositio magni prophete Abbatis Joachim in Apocalipsim, opus illud celebre, aurea verum ac pre ceteris longe altior et profundior explanatio in Apocalipsim abbatis Joachim de statu universali reipublice christiane, de que Ecclesia carnali in proximo reformanda… Cui adjecta sunt : ejusdem Psalterium decem cordarum, opus propre divinum ; Lectura item perlucida in Apocalipsim… Philippi de Mantua… Index quoque summarius pulchriora universa deflorens (Silvester Meuccius de Castilione Aretino edidit).

Fol. 224 2° Explicit admiranda expositio venerabilis Abbatis Joachim in librum Apocalipsis beati Ioannis Apostoli et Evangelistes. Venetiis, in edibus Francisci Bondoni ac Maphei Pasini socii, anno Domini 1527 die vero Septime februarii.

Folio 225 2° : Psalterion decem cordarum abbáti Joachim, in quo de summa Trinitáte ejusque distinctions perpulchre indagatur, de numero Psalmorum et eorum archanis ac mysticis sensibus, de psalmodia, de modo et usu psallendi simul et psallentium.

Fol. 279 2° : Prophetia inventa per Fratrem Gerardum Ocionis, ordinis Uinorum.

Folio 279 2° : Incipit Hymnus ejusdem abbatis Joachim de patria celeste. Fol. 280 : Incipit visio ejusdem… de gloria Paradisl.

Fol. 280 v° : Venitiis, in œdibus Francixi Bindoni et Maphei Pasini sociorum anno Domini 1527 : die XVIII mensis Martii. In fine : Venitiis, in calcographia Francisci Bindoni et Maphei Pasini, sociorum impressum, expensis vero heredum G. O. Octaviani Scoti, civis modœtiensis ao sociorum, anno salutifere Incarnatiónis 1527. die vero XVII mensis Aprilis-Venitiis, in-4°— Pièces liminaires 280 ff et la table, fig.

PSALTERION DECEM CORDARUM

Psalterion decem cordarum abbati Joachim, in quo de summa Trinitate ejusque distinctione perpulchre indagatur, de numero Psalmorum et eorum archanis ac mysticis sensibus, de psalmodia, de modo et usu psallendi simul et psallentium. Fol. 279 2° : Prophetia inventa per Fratrem Gerardum Odonis, ordinis Minorum. Folio 279 2° : Incipit Hymnus ejusdem abbatis Joachim de patria celeste. Fol. 280 : Incipit visio ejusdem… de gloria Paradisi. Fol. 280 v° : Venitiis, in œdibus Francixi Bindoni et Maphei Pasini sociorum, anno Domini 1527 : die XVIII mensis Martii. In fine : Venitiis, in caleographia Francisci Bindoni et Maphei Pasini, sociorum impressum, expensis vero heredum G.O. Octaviani Seoti, civis modœtiensis ac sociorum, anno salutifere Incarnationis 1527, die vero XVII mensis Aprilis — Venitiis, in-4° — Pièces liminaires 280 ff et la table fig.

# SUPPLÉMENTS

de la présente édition

## E. Mangenot, Dict. de théol. cath. Extrait de l’article Apocalypse.

V. Histoire de l’interprétation. — Saint Jean présente lui-même son livre comme une révélation qu’il a reçue, Apoc., I, 1, et comme une prophétie. Apoc., I, 3 ; XXII, 7, 18, 19. Or il est de la nature de toute prophétie d’être obscure et de ne devenir claire qu’après sa réalisation. L’obscurité est encore plus profonde quand l’annonce prophétique est enveloppée, comme elle l’est dans l’Apocalypse, d’images symboliques qui en voilent l’objet plutôt qu’elles ne le révèlent. Elle n’a pourtant pas découragé les commentateurs qui, au cours des siècles chrétiens, ont cherché à déchiffrer l’Apocalypse et à en saisir le véritable sens. Leurs interprétations se sont diversifiées presque à l’infini, et il serait très long et peu intéressant d’essayer d’en débrouiller l’écheveau. Nous nous bornerons à caractériser les principaux systèmes en suivant, autant que possible, l’ordre chronologique.

1. Les plus anciens commentateurs grecs et latins de l’Apocalypse ont subi l’influence des idées eschatologiques et millénaristes qui avaient cours de leur temps. Saint Irénée n’a pas fait un commentaire de ce livre, comme l’a cru saint Jérôme, *De viris illustr.,* 9,P. L.,t. XXIII, col. 655, mais dans son traité *Contra hǽreses,* V, 28-36, P. G., t. VII, col. 1197-1221, il a exposé sur la fin des temps des idées empruntées en partie à l’Apocalypse. Dix rois régneront alors ; l’Antéchrist en tuera trois et dominera les sept autres. La seconde Bête, Apoc., XIII, est ce faux prophète qui sera de la tribu de Dan, tribu qui, pour cette raison, n’est pas nommée. Apoc., VII, 5-7. Irénée explique le chiffre de la Bête et paraît favorable à l’idée d’un règne de mille ans sur la terre. D’après la tradition de ses maîtres, il y aura alors une rénovation du monde qui précédera l’entrée des saints au ciel. Saint Hippolyte avait écrit un *De Apocalýpsi,* mentionné par saint Jérôme, *De viris illustr.,* 61,P. L.,t. XXIII, col. 707, mais qui est perdu. Dans ses autres ouvrages, il donne sur quelques parties de l’Apocalypse des explications qui se rapprochent de celles de saint Irénée, par exemple, sur le chiffre de la Bête. Il voit dans les deux témoins de Jésus-Christ, Apoc., XI, Élie et Hénoch ; il explique le commencement du chapitre XIII de l’empire romain ; enfin, il admet que les saints régneront mille ans avec le Christ sur la terre. Méthode d’Olympe, *Convivium,* I, 5 ; VI, 5 ; VIII, 4-13, *P. G.,* t. XVIII, col. 45, 121, 144-161, explique quelques chapitres de l’Apocalypse dans le sens spirituel. Saint Victorin de Pettau est le plus ancien écrivain ecclésiastique, dont le commentaire sur l’Apocalypse nous soit parvenu. *Schólia in Apoc.,* P. L., t. V, col. 317-344. Il y expose la théorie de la récapitulation, que beaucoup de ses successeurs lui ont empruntée. Selon lui, l’Apocalypse n’annonce pas une série continue d’événements historiques ; mais le prophète, après avoir prédit certains faits, y revient dans une nouvelle vision pour compléter ses précédentes prédictions. Ainsi la vision des sept coupes répète la vision des sept trompettes qui concernait la fin des temps. Cependant il reconnaît encore Néron dans la Bête du chapitre XIII. Lactance, *Institut. div.,* VII, 14-25,P. L., t. VI, col. 779-813, est encore millénariste et place l’Antéchrist à la fin des temps.

2. Un nouveau système d’interprétation, inauguré par le donatiste Ticonius, exerça une grande influence du IVe siècle jusqu’au moyen âge. Le commentaire de Ticonius est perdu, mais il est suffisamment connu par les citations qu’en ont faites ses imitateurs. Sa méthode d’explication est, non plus littérale, mais allégorisante. Il abandonne le millénarisme et trouve dans l’Apocalypse l’annonce prophétique des destinées, des luttes, des souffrances et des espérances de sa secte. L’Antéchrist n’est plus à ses yeux une personnalité individuelle, c’est la collectivité des ennemis de l’Église. Ticonius recourt aussi à la théorie de la récapitulation. Sa méthode d’interprétation fut adoptée pendant longtemps par les commentateurs latins, qui appliquèrent à la véritable Église ce que Ticonius avait dit du donatisme. Saint Augustin, qui avait été d’abord millénariste, *De civitáte Dei,* XX, 7, P. L., t. XLI, col. 667, accepta les vues de Ticonius. *Ibid.,* XX, 7-17, col. 666-683. Saint Jérôme, qui retoucha le commentaire de saint Victorin, suivit la même méthode et entendit l’Apocalypse au sens spirituel. *In Isaíam,* XVIII, *proœm.,* P. L., t. XXIV, col. 627-629. Primasius, *Comment. in Apoc.,* P. L., t. LXVIII, col. 795-936, appliqua le premier cette méthode à toute l’Apocalypse. Il fit un commentaire catholique à la manière de Ticonius et vit dans la prophétie de saint Jean la prédiction de toutes les luttes et des persécutions de l’Église sur terre jusqu’à la fin du monde, sans détermination d’événements particuliers. Il maintint cependant quelques explications, provenant de l’ancienne méthode d’interpréter l’Apocalypse. On retrouve les mêmes principes, appliqués avec une grande variété de détails, dans Cassiodore, *Complexiónes in Apoc.,* P. L., t. LXX, col. 1405-1418 ; dans les *Homiliæ in Apoc.,* publiées parmi les œuvres de saint Augustin,P. L., t. XXXV, col. 2417-2452 ; dans Apringius de Béja, *Tractus in Apokalipsin,* publié pour la première fois par dom Férotin, *Apringius de Béja. Son commentaire de l’Apocalypse* (*Bibliothèque patrologique* d’U. Chevalier, Paris, 1900, t. I) ; dans Bède, *Explanatio Apoc.,* P. L., t. XCIII, col. 129-206 ; dans Ambroise Ausbert, *In Apoc. libri X (Bibliotheca Patrum,* Cologne, 1618, t. IX *b,* p. 305- 540) ; dans Beatus, *In Apoc.,* Madrid, 1770 ; dans Alcuin, *Comment. libri quinque,* P. L., t. C, col. 1087-1156 ; dans Haymon d’Halberstadt, *Exposit. in Apoc.,* P. L.,t. CXVII, col. 937-1220 ; dans Walafrid Strabon, *Glossa ordinaria,* P. L., t. CXIV, col. 709-752 ; dans Berengau- dus, *Expositio super septem visiónes libri Apoc.,* parmi les œuvres de saint Ambroise,P. L., t. XVII, col. 765– 970 ; dans Anselme de Laon, *Enarratiónes in Apoc.,* P. L., t. et.XII, col. 1499-1586 ; dans Bruno d’Asti, *Expositio in Apoc.,* P. L., t. CLXV, col. 605-736 ; dans Bupert, *Comment. in Apoc.,* P. L., t. CLXIX, col. 827-1214 ; dans Bichard de Saint-Victor, *In Apoc. Joa. libri septem,* P. L., t. CXCVI, col. 683-888 ; dans Albert le Grand, *Enarrat. in Apoc., Opera,* Paris, 1899, t. XXXVIII, p. 465-826 ; dans Thomas l’Anglais, *Expositio in Apoc.,* attribuée à saint Thomas d’Aquin et publiée en deux formes différentes, *Opera,* Paris, 1876, t. XXXI, p. 469-661 ; t. XXXII, p. 1-424 ; dans Hugues de Saint-Cher, *Poslilla in universa Biblia,* Cologne, 1620, t. VII ; dans Martin de Léon, *Exposit. libri Apoc.,* P. L., t. CCIX, col. 299-420 ; dans Denys le Chartreux, *Comment. in universas Script. sac. libros,* Cologne, 1533. Signalons, dans l’Église grecque, André de Césarée, *In Apoc. comment., P. G.,* t. CVI, col. 215-458, dont l’ouvrage manque d’originalité et mélange des interprétations différentes ; Arétas de Césarée, *Coacervalio enarrat. in Apoc., ibid.,* col. 499-786, qui est une chaîne plutôt qu’un commentaire. Tous ces commentaires contiennent surtout des applications morales relatives à la lutte des méchants contre les bons. Quelques-uns toutefois entendent certaines parties de l’Apocalypse de la fin des temps et renferment des données eschatologiques.

3. Cette méthode d’interprétation, qui avait eu tant de vogue depuis le IVe siècle, fut supplantée au XIIIe par l’école de Joachim de Flore. Pour lui, *Exposítio in Apocalypsim,* Venise, 1527, l’auteur de l’Apocalypse a prédit les sept âges du monde. Le septième et dernier est arrivé, c’est l’âge des moines mendiants, surtout des franciscains, qui feront régner sur terre l’Évangile éternel. Ses imitateurs renchérirent sur ses idées. Ils supposent que l’Apocalypse est écrite pour leur époque ; l’ère des moines est prédite sous l’image du retour de Jésus-Christ sur terre ou du règne du Saint-Esprit. L’Antéchrist, c’est la papauté qui est opposée à la réalisation parfaite de la règle des moines mendiants ; la seconde Bête, l’empereur Frédéric II. Ces explications furent acceptées par Pierre-Jean Olivi, *Postilla super Apocalypsi ;* Ubertino de Casale, *Arbor vitæ,* Venise, 1485 ; Télesphore, *De magnis tribulationibus et statu Ecclesiæ,* Venise, 1516 ; Séraphin de Fermo, *In Apocalypsim,* Anvers, 1581 ; Annius de Viterbe, Pierre Galatinus et Berthold de Chiemsee, *Onus Ecclesiæ.* L’exégèse fantastique de Joachim de Flore fut imitée par les précurseurs de la réforme protestante et par beaucoup de réformés. Wicleff a pris ses idées sur les derniers temps de l’Église dans la prophétie de l’abbé Joachim. Luther a fait imprimer un *Commentarius in Apocalypsin,* Wittenberg, 1528, qui a été composé en 1390, probablement par J. Purvæus, disciple de Wicleff, et dont tout le but est de montrer que le pape est l’Antéchrist. Après avoir lui-même traité d’abord l’Apocalypse avec défaveur, il l’accepta plus facilement, quand il reconnut le parti qu’il pouvait en tirer contre la papauté. Dans sa préface à l’Apocalypse, écrite en 1534, l’ange du chapitre X représente la papauté, et les deux Bêtes du chapitre XIII sont le pape et l’empereur. La plupart des exégètes luthériens, calvinistes et anglicans adoptèrent ces vues antipapistes et déployèrent des efforts stériles pour prouver que le pape est l’Antéchrist annoncé. W. Bousset, *Die Offenbarung Johannis,* p. 93-102, déclare cette exégèse « enfantine ».

4. Dans son commentaire sur l’Apocalypse, Nicolas de Lyre inaugura, en 1329, une nouvelle époque. À ses yeux, la prophétie de saint Jean est la prédiction de l’histoire de l’Église depuis sa fondation jusqu’à la fin des temps. Il la divise en sept âges. Le premier, prédit dans la vision des sept sceaux, va de Jésus-Christ à Julien l’Apostat ; le deuxième, annoncé par la vision des sept trompettes, de Julien à l’empereur Maurice ; le troisième, qui est la lutte du dragon avec l’Église, de l’empereur Maurice à Charlemagne ; le quatrième, symbolisé par les sept coupes et célèbre par ses dissensions et ses schismes, de Charlemagne à l’empereur Henri IV ; le cinquième commence à la mort de Henri IV et va jusqu’à l’avènement de l’Antéchrist. Mais comme Nicolas ne se croit pas prophète, il renonce à expliquer l’Apocalypse à partir du chapitre XVII. Cette explication se retrouve dans les commentaires d’Aureolus, d’Ederus, de Lizarazus et de Colius Pannonius. Un moment abandonnée, elle fut reprise, au XVIIe siècle, par le bienheureux Barthélémy Holzhauser. Son commentaire, édité à Vienne en 1850 seulement, fut traduit du latin en français par le chanoine de Wuilleret, *Interprétation de l’Apocalypse,* 2e édit., 2 in-8°, Paris, 1857. Holzhauser n’avait pas achevé son travail, qui s’arrêtait, Apoc., XV, 4 ; le traducteur l’a continué. Les sept âges de l’Église sont déjà prédits dans les lettres aux sept Églises de l’Asie Mineure et décrits avec plus de détails dans les visions des sept sceaux, des sept trompettes, de la Bête à sept têtes, des sept vases de colère, etc. M. de La Chétardie, *Explication de l’Apocalypse,* Bourges, 1692, admettait aussi les sept âges de l’Église. En 1762, l’abbé Joubert développa ce système d’interprétation. L’abbé d’Etémare a composé, au XVIIIe siècle, un commentaire analogue. *Explication de l’Apocalypse,* Paris, 1866. Verschræge, *Claræ simplicesque explicatiónes libri Apoc.,* Tournai, 1855, est d’accord pour le fond avec Holzhauzer. Lafont-Sentenac, *Le plan de l’Apocalypse et la signification des prophéties qu’elle contient,* Foix, 1872, a pris pour bases de son travail les commentaires de La Chétardie et de Holzhauzer. L’abbé Drach, *Apocalypse de saint Jean,* Paris, 1879, accorde ses préférences à ce système. Toutefois, il ne voit pas dans les sept lettres de saint Jean une histoire symbolique et abrégée de l’Église, et il n’accepte pas non plus toutes les applications à des faits particuliers. Voir encore dans ce sens Waller, *Die Offenbarung des hl. Johannes im Lichte der Geschichtstypik,* Rixheim, 1882 ; Riedel, *Die Apokalypse,* Augsbourg, 1887.

5. Les commentateurs catholiques du XVIe et du XVIIe siècle, surtout les jésuites, pour réfuter les explications fantastiques de la majorité des protestants, étudièrent l’Apocalypse d’une manière vraiment scientifique et suivirent deux voies un peu différentes. Ils reconnurent tous que la Babylone du royaume de Patmos était réellement Rome, mais la Rome païenne et non pas la Rome pontificale. Ribera, *Comment. in Apoc.,* Salamanque, 1591, vit dans les cinq premières trompettes l’histoire de l’Église primitive dans ses rapports avec l’empire romain, et à partir de la sixième trompette l’annonce des derniers temps. Le commencement de l’Apocalypse concerne l’époque la plus rapprochée de l’auteur, mais la majeure partie du livre n’aura sa réalisation qu’à la fin du monde qui sera précédée de la venue de l’Antéchrist. Viégas, *In Apoc. Joannis apost. comment. exegetici,* Cologne, 1613 ; d’autres jésuites, Benoît Pereira, Corneille de la Pierre, Ménochius, Gordon, Tirin, Mariana, de Mendoza, adoptèrent avec de légères variations la même interprétation. Elle a été acceptée au XIXe siècle par des catholiques : Bisping, *Erklärung der Apoc.,* dans son *Exegetisches Handbuch,* Munster, 1876, t. IX ; Krementz, *Die Offenbarung des heil. Johannes in Lichte des Evangeliums nach Johannes,* Fribourg-en-Brisgau, 1883 ; Gallois, *L’Apocalypse de saint Jean,* Paris, 1895 (extrait de la *Revue biblique) ;* Tiefenthal, *Die Apokalypse des hl. Johannes erklärt,* Paderborn, 1892 ; Mémain, *L’Apocalypse de saint Jean et le septième chapitre de Daniel avec leur interprétation,* Paris, 1898 ; et par des protestants, Kliefoth, *Die Offenbarung Johannes,* 1874, etc. D’autres interprètes étendirent davantage l’annonce prophétique des événements de la première Église, de ses combats contre la synagogue et le polythéisme et appliquèrent les deux derniers chapitres seulement à la fin des temps. Salmeron, *In Apoc. præludia,* dans ses *Opera,* Cologne, 1615, t. XVI, ouvrit la voie, qui fut suivie par Louis de Alcazar, *Investigatio arcani sensus in Apoc.,* Anvers, 1614. Des protestants, Grotius, Hammond, Le Clerc et Wetstein y entrèrent. Bossuet a rendu célèbre cette interprétation, *L’Apocalypse avec une explication,* Paris, 1689. Dupin, *Analyse de l’Apocalypse,* Paris, 1712 ; Calmet, *Commentaire littéral,* 2e édit., Paris, 1726, t. VIII, p. 910-1026 ; Lallemant, *Réflexions morales avec des notes suite N. T.,* Paris, 1725, t. XIII ; Guyaux, *Comment. in Apoc.,* Louvain, 1781, l’adoptèrent, en la modifiant pour les détails. Au XIXe siècle, elle a été acceptée par Mgr de Bovet, *L’esprit de l’Apocalypse,* Paris, 1840 ; par Stern, *Comment. über die Offenbarung,* Schaffouse, 1854 ; par Allioli dans sa version allemande de la Bible et par Beelen dans sa traduction néerlandaise.

6. Dès la seconde moitié du XVIIIe siècle, les rationalistes ont cessé de voir dans l’Apocalypse une prophétie de l’avenir ; ils y ont reconnu une histoire, écrite sous forme symbolique et apocalyptique. L’auteur parle donc exclusivement de son temps, par conséquent de la lutte de l’Église contre l’empire païen de Rome, figuré par Babylone et la bête. Les sept têtes de cette dernière sont sept empereurs, et l’Antéchrist est Néron, le grand persécuteur des chrétiens. L’auteur a pour but de consoler et d’encourager les persécutés ; il leur annonce le triomphe de l’Église et le retour prochain de Jésus-Christ. Nombreux sont les commentaires qui développent cette idée, nombreuses les variantes de détail. Citons seulement Eichhorn, *Comment. in Apoc. Joannis,* 1791 ; Ewald, *Comment. in Apoc. Joannis,* 1828 ; de Wette, *Kurze Erklärung der Offenbarung Johannis,* 1848 ; Volkmar, *Kommentar zur Offenb. Joh.,* 1862 ; Kienlen, *Commentaire historique et critique sur l’Apocalypse de Jean,* 1870.

7. Au dernier stade de cette longue évolution, on a recherché les sources de l’Apocalypse. On s’est mis récemment à faire la critique littéraire de ce livre si discuté pour y trouver des principes nouveaux d’interprétation. Trois systèmes différents ont déjà vu le jour : le système des remaniements, celui des sources et celui des fragments. — 1° Le système des remaniements fut proposé par Völter, Die *Entzlehung des Apok.,* Fribourg-en-Brisgau, 1882. L’Apocalypse était un écrit fondamental de l’année 65 ou 66, remanié par trois mains différentes, sous Trajan, sous Adrien et en l’an 140. E. Vischer, *Die Offenbarung Johannis,* dans *Texte und Untersuchungen,* Leipzig, 1886, t. II, 3, découvrit dans le livre de saint Jean une apocalypse juive remaniée et développée plus tard par une main chrétienne. Il reconnaissait le texte primitif aux idées juives qui y étaient exprimées, et les retouches chrétiennes à leur caractère universaliste. Le professeur Harnack, de Berlin, accepta ces vues. Cf. *Bulletin critique, t,* VIII, 1887, p. 1-5. — 2° Le théorie des sources fut imaginée par Weyland, *Onwerkings en compilatie-hypothese toegepast op de Apok. von Joh.,* 1888. Un rédacteur chrétien a mis en œuvre et compilé deux sources juives, l’une écrite sous Titus et l’autre sous Néron. Spitta, *Offenbarung des Johannes,* 1889, a découvert trois sources : celle à laquelle appartient la vision des sept sceaux, écrite après l’an 60, est d’origine chrétienne ; les deux autres sont juives ; celle dont faisait partie la vision des trompettes est du temps de Caligula ; à la troisième appartenait la vision des coupes. E. de Faye, *Les Apocalypses juives,* Paris, 1892, p. 45-67, 166-191, a adopté les principales conclusions de Spitta. Schmidt, *Anmerkungen über die Komposition der Offenbarung Johannis,* 1891, prétendit que l’Apocalypse, aussi bien que le IVe livre d’Esdras et l’Apocalypse de Baruch, était un conglomérat de visions différentes. — 3° Weizsäcker, *Apostolisches Zeitalter,* 1886, préféra la théorie des fragments. Considérant l’harmonieuse construction de l’Apocalypse, il y reconnut un ouvrage bien composé auquel on a ajouté plus tard des fragments apocalyptiques plus anciens, de dates différentes. Sabatier, *Les origines littéraires et la composition de l’Apocalypse de saint Jean,* Paris, 1887, tient l’Apocalypse pour un ouvrage chrétien, auquel on a cousu des fragments juifs. Schön, *L’origine de l’Apocalypse,* 1887, a admis les mêmes conclusions. Bousset, *Die Offenbarung Johannis,* 1896, p. 127-152, après l’exposé et la discussion des deux systèmes précédents, se rallie à la théorie des fragments, et admet que l’auteur de l’Apocalypse a introduit dans son œuvre des traditions etdes morceaux apocalyptiques antérieurs. Hirscht, *Die Apokalypse und ihre neueste Kritik,* Leipzig, 1896, a critiqué avec bon sens et succès ces théories contraires à l’unité littéraire de l’Apocalypse.

S’il fallait choisir entre un si grand nombre d’interprétations ou simplement indiquer nos préférences, nous serions fort empêché. Sans fixer notre choix, nous écarterions toute explication qui est inconciliable avec le caractère prophétique, que la tradition constante de l’Église a reconnu à l’Apocalypse. Les commentateurs catholiques n’étant pas d’accord sur le sens précis à donner aux visions de saint Jean, c’est à chacun à examiner, dans la grande variété des interprétations orthodoxes, celle qui répond le mieux au texte sacré, scientifiquement étudié.

## Passages remarquables

Les habitants du vieux monde limité (…) trouvaient un goût profond à la vie, ils éprouvaient une conscience élevée de leur personnalité, dans cette pensée qu’ils étaient les acteurs du Drame universel inauguré par la Création. (Vie, V, p. 33)

Sans doute ne distinguait-il pas quel principe pouvait revivifier le monachisme et se contenta-t-il de créer un organisme de transition propre seulement à sauver quelques âmes d’élite avant la formidable rénovation prévue. (Vie, XII, p. 73)

## Carte de la Calabre

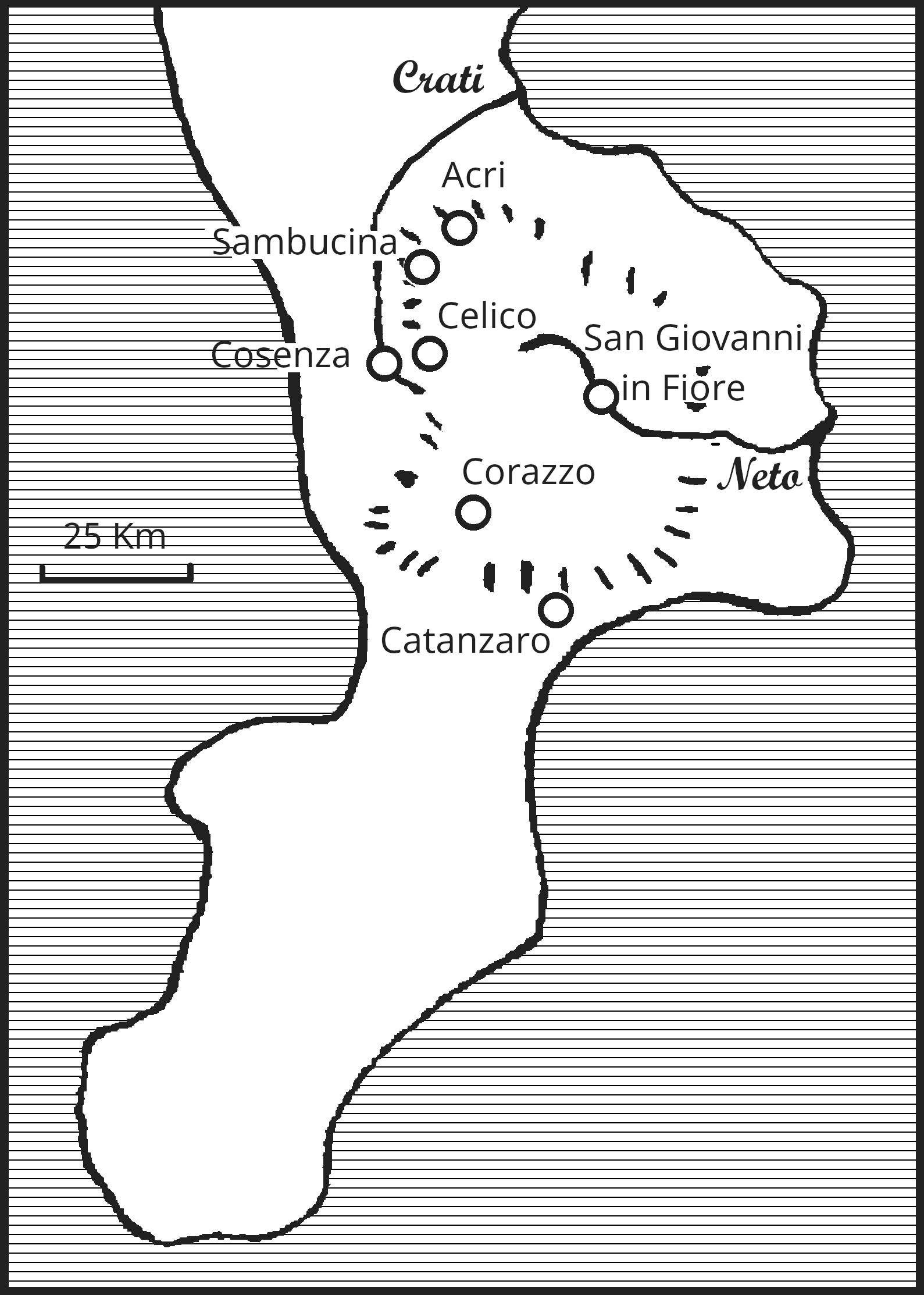


TABLE DES CHAPITRES

[I. VIE DE JOACHIM DE FLORE 1](#_Toc140344510)

[Avertissement de cette édition 3](#_Toc140344511)

[Corrections et ajouts 3](#_Toc140344512)

[[Dédicace] 3](#_Toc140344513)

[VIE DE JOACHIM DE FLORE 7](#_Toc140344514)

[I 7](#_Toc140344515)

[II 11](#_Toc140344516)

[III 19](#_Toc140344517)

[IV 27](#_Toc140344518)

[V 33](#_Toc140344519)

[VI 37](#_Toc140344520)

[VII 41](#_Toc140344521)

[VIII 45](#_Toc140344522)

[IX 51](#_Toc140344523)

[X 59](#_Toc140344524)

[XI 65](#_Toc140344525)

[XII 71](#_Toc140344526)

[XIII 77](#_Toc140344527)

[II. L’ÉVANGILE ÉTERNEL 81](#_Toc140344528)

[AVERTISSEMENT DU TRADUCTEUR 83](#_Toc140344529)

[LIVRE DE LA CONCORDANCE ENTRE LES DEUX TESTAMENTS 89](#_Toc140344530)

[Lettre préliminaire 89](#_Toc140344531)

[Préface 90](#_Toc140344532)

[Plan de l’ouvrage 91](#_Toc140344533)

[Le déluge 92](#_Toc140344534)

[Le jugement de Sodome 93](#_Toc140344535)

[La concordance 95](#_Toc140344536)

[L’allégorie 96](#_Toc140344537)

[Le système des concordances 96](#_Toc140344538)

[Le quatrième sceau 98](#_Toc140344539)

[Le cinquième sceau 98](#_Toc140344540)

[Le septième sceau 99](#_Toc140344541)

[Les concordances 99](#_Toc140344542)

[La liste des générations 100](#_Toc140344543)

[Concordances 101](#_Toc140344544)

[Quatre histoires et leurs concordances : Job, Tobie, Judith, Esther. 101](#_Toc140344545)

[Job 102](#_Toc140344546)

[Tobie 104](#_Toc140344547)

[Judith 104](#_Toc140344548)

[Esther 106](#_Toc140344549)

[Amos 111](#_Toc140344550)

[Jonas 111](#_Toc140344551)

[Jérémie 112](#_Toc140344552)

[Conclusion du livre de la concordance 112](#_Toc140344553)

[EXPLICATION DE L’APOCALYPSE 115](#_Toc140344554)

[Prólogus in apocalýpsim 115](#_Toc140344555)

[Liber introductórius in expositiónem in apocalýpsim 115](#_Toc140344556)

[Des trois états du monde. Chap. V. 115](#_Toc140344557)

[Concordance des deux premiers états 118](#_Toc140344558)

[Le troisième état 119](#_Toc140344559)

[L’antéchrist 120](#_Toc140344560)

[De l’antéchrist et du dragon ; de ses têtes et de ses membres 122](#_Toc140344561)

[Explication de l’apocalypse 124](#_Toc140344562)

[Prima pars expositiónis in apocalýpsim 124](#_Toc140344563)

[Symbolisme des planètes 125](#_Toc140344564)

[L’heure de l’esprit 125](#_Toc140344565)

[Calcul des générations 126](#_Toc140344566)

[Les clercs 127](#_Toc140344567)

[Les ermites 127](#_Toc140344568)

[La bête qui monte de la mer 129](#_Toc140344569)

[L’Évangile éternel 131](#_Toc140344570)

[La Jérusalem céleste 132](#_Toc140344571)

[LE PSALTÉRION À DIX CORDES 139](#_Toc140344572)

[Préface de Joachim au Psaltérion décacorde 139](#_Toc140344573)

[Du psaltérion et de la cithare 140](#_Toc140344574)

[Dieu 140](#_Toc140344575)

[Laïcs, clercs et moines 140](#_Toc140344576)

[Les contemplatifs 141](#_Toc140344577)

[La sainte trinité 142](#_Toc140344578)

[De la mystique 143](#_Toc140344579)

[Les sept aspects de l’interprétation symbolique 144](#_Toc140344580)

[ANNEXES 147](#_Toc140344581)

[Prophétie découverte par le frère Gérard de l’ordre des frères mineurs 147](#_Toc140344582)

[Lettres du pape Alexandre IV à l’évêque de Paris pour lui donner des instructions à la suite de la condamnation de l’Évangile éternel 147](#_Toc140344583)

[BIBLIOGRAPHIE 149](#_Toc140344584)

[SUPPLÉMENTS 151](#_Toc140344585)

[E. Mangenot, *Dict. de théol. cath.* Extrait de l’article Apocalypse. 151](#_Toc140344586)

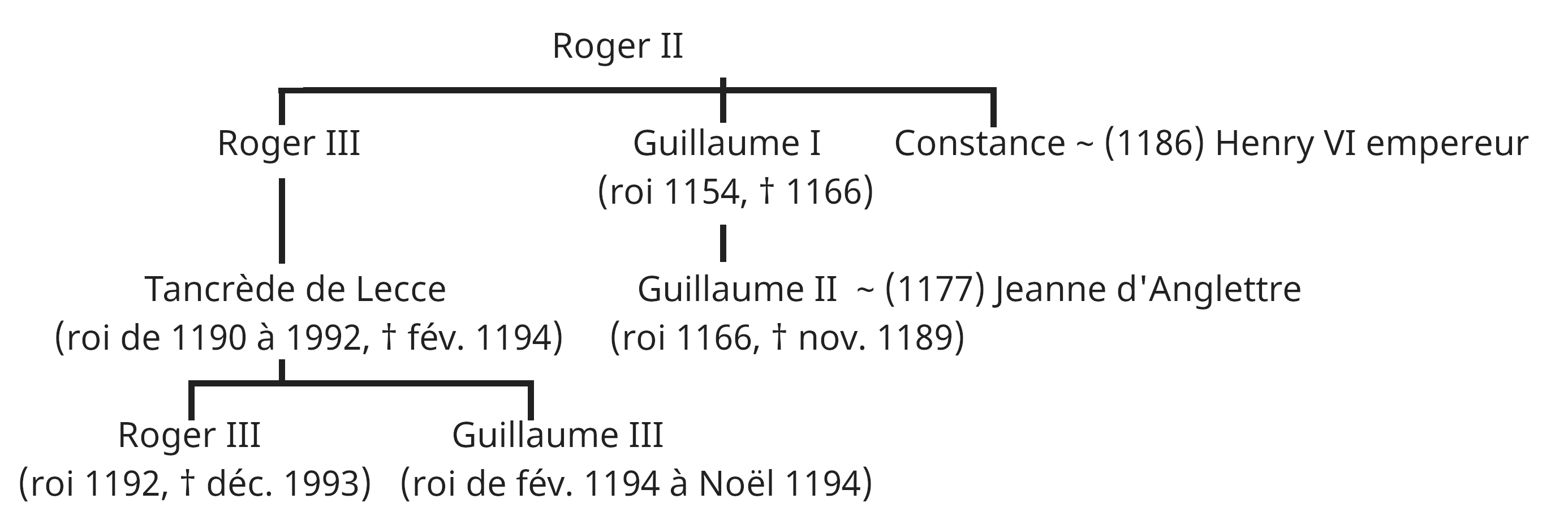
[Passages remarquables 154](#_Toc140344587)

[Carte de la Calabre 155](#_Toc140344588)

1. Dans la première partie (Vie de Joachim de Flore), les notes d’Aegerter sont signalées par la mention (Aegerter.) en fin des notes. Les autres ont été ajoutées pour la présente édition. [↑](#footnote-ref-2)
2. Miasme. Du grec miasma, souillure. Gén. *au plur.* « Émanation(s) provenant de matières organiques en décomposition et considérée(s), avant la découverte des micro-organismes pathogènes, comme l’agent des maladies infectieuses et épidémiques ; odeur fétide qui s’en dégage. » (TLF) [↑](#footnote-ref-3)
3. Celico. Petite commune à 10 km à l’est de Cosenza. [↑](#footnote-ref-4)
4. Dom Gervaise, Histoire de l’abbé Joachim, surnommé le Prophète, 1743. [↑](#footnote-ref-5)
5. Contrition. « *THÉOL.* Repentir sincère d’avoir commis un péché et volonté de ne plus en commettre. *— P. ext.* et *littér.* Remords. » (TLF) [↑](#footnote-ref-6)
6. Thèbes en Grèce, en Béotie. [↑](#footnote-ref-7)
7. Le pont avait pour fonction de relier la capitale aux jardins royaux situés de l’autre côté de la rivière Oreto. La construction fut supervisée par l’amiral Georges d’Antioche, l’homme le plus puissant du Royaume après Roger II. [↑](#footnote-ref-8)
8. Thulé (Θούλη / Thoúlê) est le nom donné entre 330 et 320 av. J. -C. par l’explorateur grec Pythéas à une île qu’il présente comme la dernière de l’archipel britannique et qu’il est le premier à mentionner. [↑](#footnote-ref-9)
9. Bône. Lors de la colonisation française, non d’Annaba, « Bouna », ville du littoral, aujourd’hui en Algérie à 80 Km de la frontière avec la Tunisie. [↑](#footnote-ref-10)
10. Cadi. « Magistrat musulman remplissant des fonctions civiles, judiciaires et religieuses, dont celle de juger les différends entre particuliers. » (TLF) [↑](#footnote-ref-11)
11. Résigner. « Empl. trans., vieilli 1. Abandonner (un droit, une charge, un office) en faveur de quelqu’un. » (TLF) [↑](#footnote-ref-12)
12. Orcagna a peint un sujet semblable à Florence mais les tombeaux ouverts se voient sur l’œuvre de Buonamico Buffalmacco (Firenze, c. 1290 – 1340) : Trionfo della Morte, 1336-41, Pisa, Camposanto. [↑](#footnote-ref-13)
13. Laure. Du grec λαύρα, place, rue, village, hameau. En orient : 1° réunion de cellules ou petites demeures habitées par des anachorètes ; 2° monastère. [↑](#footnote-ref-14)
14. La Sila est un plateau situé en Calabre à l’Est de la vallée de Crati. [↑](#footnote-ref-15)
15. Thèbes en Égypte, autour de laquelle se trouve la Thébaïdes, un désert qui fut occupé par des moines. Thèbes (aujourd’hui Louxor) est le nom grec (Thebai) de la ville d’Égypte antique Ouaset (« Le sceptre » ou « La Puissante »). [↑](#footnote-ref-16)
16. Mâtiner. « A. − [Le suj. désigne un chien bâtard ou de race commune] Couvrir une chienne de race. B. − Au fig. Compromettre la pureté de quelque chose en y apportant des éléments extérieurs. Synon. abâtardir. » (TLF) [↑](#footnote-ref-17)
17. Dans l’original : atarbak. — Atabeg, atabek. Hist. Titre de certains émirs turcs qui gouvernaient des provinces de l’empire seldjoukide et usurpèrent le pouvoir, fondant de véritables dynasties (XII-XIIIe s. env.). » (TLF) [↑](#footnote-ref-18)
18. Ferdinand Antoni Ossendowski (près de Ludza aujourd’hui en Lettonie, 1876 - Milanówek près de Varsovie, 1945) est un géologue, explorateur, homme politique et auteur polonais de récits d’aventures et de voyages. [↑](#footnote-ref-19)
19. Aujourd’hui au Kirghizistan. [↑](#footnote-ref-20)
20. Voir, dans la seconde partie, la note 4, p. 84. [↑](#footnote-ref-21)
21. 29 mai. Vita auctóre Jacóbo Græco Syllanǽo. [↑](#footnote-ref-22)
22. Poterne. « 1. Porte dérobée dans la muraille d’enceinte d’un château, de fortifications. 2. Voûte, galerie voûtée. » (Robert.) [↑](#footnote-ref-23)
23. Burchard de Mont Sion, ou Brocard du Mont-Sion, Burchárdus de Monte Sion, frère dominicain allemand, a voyagé au Moyen-Orient, à la fin du XIIIe siècle et a écrit une Descríptio Terræ Sanctæ. Jean Miélot († 1472) en a donnée une traduction française. [↑](#footnote-ref-24)
24. Remarque naturaliste et ridicule comme toute pensée naturaliste. En vérité, la vertu acquière des mérites et les mérites attirent le don surnaturel en récompense. [↑](#footnote-ref-25)
25. Tancrède de Hauteville (c. 1072 vel 1075 – Antioche, 1112) est un chevalier normand d’Italie méridionale, membre de la maison de Hauteville, qui participa à la première croisade avant de devenir prince de Galilée et régent de la principauté d’Antioche. [↑](#footnote-ref-26)
26. Débora, juge d’Israël, demanda à Barac d’aller sur le mont Thabor et d’y lever une armée de dix mille hommes parmi la tribu de Nephthali et la tribu de Zabulon. (Jud. IV, 5.) [↑](#footnote-ref-27)
27. « [En parlant d’un fruit] Arrivé à une maturité avancée. — [P. anal. de couleur] Pâle. » (TLF) [↑](#footnote-ref-28)
28. William Shakespeare, 1864. [↑](#footnote-ref-29)
29. « Refuser la volupté, c’est refuser l’amour » est une affirmation mensongère et païenne très en vogue à la fin du XIXe siècle (voir notamment les commentaires des expositions d’art de cet époque qui étaient essentiellement pornographiques). En vérité le dévot s’attache à l’amour de son Dieu en lui obéissant. Quand à la volupté, le dévot en obtient une qui dépasse infiniment celle que goûte les railleurs : « Deus, qui diligéntibus te bona invisibília præparásti : infúnde córdibus nostris tui amóris afféctum ; ut te in ómnibus et super ómnia diligéntes, promissiónes tuas, quæ omne desidérium súperant, consequámur. » « Dieu qui avez préparé des biens invisibles pour ceux qui vous aiment, répandez en nos cœurs le sentiment de votre amour afin que vous aimant en toutes choses et par-dessus toutes choses, nous obtenions les biens promis qui dépassent tout désir. » (Oraison du 5e dim. après la Pent.) [↑](#footnote-ref-30)
30. Le triste païen, probablement par aveuglement plus que par mauvaise foi, omet de citer la joie des disciples du Christ, leur joie d’avoir cru. [↑](#footnote-ref-31)
31. La ville de Cosenza est au pied de la montagne de Sila, et est arrosée par le Crati. [↑](#footnote-ref-32)
32. État de ce qui est sec. [↑](#footnote-ref-33)
33. Mercuriale. « A. − HISTOIRE. 1. Assemblée des cours de justice qui se tenait le mercredi après les vacances de la Saint-Martin et celles de Pâques. (…) B. − Au fig. Remontrance, réprimande. » (TLF) [↑](#footnote-ref-34)
34. L’abbaye Santa Maria della Sambucina est une abbaye cistercienne fondée en 1160, située près de la commune de Luzzi, à 25 km au nord de Cosenza. [↑](#footnote-ref-35)
35. Hâve. Amaigri et pâli (par des épreuves). Du vieux-francique \*haswa- signifiant « gris comme le lièvre », parent avec l’allemand Hase (« lièvre »). [↑](#footnote-ref-36)
36. L’abbaye Santa Maria di Corazzo (S. Maríæ de Curátio) est située à 730 mètres d’altitude, dans la commune de Castagna, près de la rivière Corace, au sud-ouest du plateau de Sila. [↑](#footnote-ref-37)
37. Otloh de Saint-Emmeram ou Othlon de Ratisbonne (en latin : Othlonus Ratisbonénsis (c.  1010 - c. 1072), fut moine bénédictin de l’abbaye Saint-Emmeran à Ratisbonne. [↑](#footnote-ref-38)
38. La ville de Catanzaro est située au sud du plateau de Sila, dans l’isthme de Catanzaro, qui est la bande de terre la plus étroite d’Italie, où seulement 30 km séparent la mer Ionienne de la mer Tyrrhénienne. [↑](#footnote-ref-39)
39. La ville d’Acri est située au nord-ouest du plateau de Sila. [↑](#footnote-ref-40)
40. Prébendes. En latin præbénda « qui doit être fourni ». Revenu ecclésiastique, attaché ordinairement à un canonicat. [↑](#footnote-ref-41)
41. Ville située à 40 km au sud-est de Rome. [↑](#footnote-ref-42)
42. Par le démon. [↑](#footnote-ref-43)
43. « PHILOS. Mode indirect de la 1re figure, obtenu par la conversion de la conclusion du syllogisme correspondant en Barbara : Tout M est P Tout S est M Donc Quelque P est S. » (Lalande, 1968). [↑](#footnote-ref-44)
44. I.− Emplois vieillis, littér. ou arg. A.− Emploi trans., vx. Pendre quelqu’un, quelque chose à une branche d’arbre ou à un gibet. Faire brancher un brigand au premier arbre − P. méton., vx, rare. Tenir attaché (à un gibet). » TLF) [↑](#footnote-ref-45)
45. « A.− Arg. (des voleurs). Part de butin, de vol ; ce qui revient à chacun dans un partage. » (TLF) [↑](#footnote-ref-46)
46. L’abbaye de Casamari est sise dans la commune de Veroli dans le Latium. À ne pas confondre avec la commune de Casamare, plus au sud et près de la mer. [↑](#footnote-ref-47)
47. L’abbaye de Fossanova est sise dans la commune de Priverno dans le Latium. [↑](#footnote-ref-48)
48. « A. − Emploi intrans. 1. [Le suj. désigne un oiseau] Pousser des cris en secouant le jabot. — 2. Qqn jabote. Bavarder sans arrêt de façon plus ou moins futile ou oiseuse. — B. − Emploi trans., rare 1. Parler maladroitement (une langue). Synon. baragouiner. — 2. Dire, raconter (avec une intention malveillante). » (TLF) [↑](#footnote-ref-49)
49. Le terme « monade », employé en métaphysique, signifie étymologiquement « unité » (μονάς monas). C’est l’Unité parfaite qui est le principe absolu. C’est l’unité suprême (l’Un, Dieu, le Principe des nombres), mais ce peut être aussi, à l’autre bout, l’unité minimale, l’élément spirituel minimal. [↑](#footnote-ref-50)
50. Ἰωάννης ὁ Φιλόπονος (probabíliter Alexandria, c.  490/495 - post 568). [↑](#footnote-ref-51)
51. Pierre Lombard (Novare, Piémont italien, c. 1100 - Paris, 1160), professeur, à l’école de la cathédrale Notre-Dame de Paris, évêque de Paris à la fin de sa vie. — Dans l’original : Pierre Lombard. [↑](#footnote-ref-52)
52. Qualifie des paroles sans intérêt, sans signification. « On emploie cette expression pour tourner en dérision un propos sans importance. Seul le souffle est perceptible, les mots étant sans grand intérêt pour celui qui les entend et qui les écoute à peine. » (locutio.net) [↑](#footnote-ref-53)
53. En grec : αἰών I temps, durée de la vie, vie, long espace de temps indéterminé, éternité, âge, génération. II moelle épinière, vie. — Chez Platon, au singulier, monde éternel des Idées qui se tient derrière le monde perceptible. Il oppose au monde sensible, gouverné par le temps (khronos), le monde intelligible, gouverné par l’éternité (aiôn). — Chez les gnostiques, au pluriel, puissances éternelles émanant de l’Être suprême et par lesquelles s’exerce son action sur le monde. [↑](#footnote-ref-54)
54. La liturgie le proclame mais l’attribution à Augustin d’Hippone est apocryphe. La louange du cierge (Exúltet) dit : « Ô felix culpa, quæ talem ac tantum méruit habére Redemptórem ! » « Ô bienheureuse faute qui nous a mérité de posséder un tel et si grand Rédempteur ! » [↑](#footnote-ref-55)
55. Totalement faux. Deux exemples : 1° Saint Pierre cite Joël le jour de le Pentecôte (Act. II, 16 ; Joël II, 28). 2° Ps. CIII, 30 : « Vous enverrez votre esprit, et ils seront créés ; et vous renouvèlerez la face de la terre. » [↑](#footnote-ref-56)
56. Gilbert de La Porrée (Poitiers, 1076 - 1154). Évêque de Poitiers. Quatre de ses propositions sur la trinité furent condamnées au Concile de Reims en 1148. Le pape Eugène III condamna les mêmes propositions. Gilbert se soumit. « Gilbert fut sans doute loyal dans sa soumission, mais non sans croire qu’il avait été mal compris. » (F. Vernet, DTC Vacant.) [↑](#footnote-ref-57)
57. Abélard (1079-1142). [↑](#footnote-ref-58)
58. Jean de Salisbury (Salisbury, c. 1115 - Chartres, 1180). Évêque de Chartres à la fin de sa vie. [↑](#footnote-ref-59)
59. Se goberger. « Probablement dérivé du moyen français goberge, gouberge, « forfanterie ». (Acad. Fr.) « Familier A. − Vx. Se moquer, se gausser (de). B. − Prendre ses aises, se divertir. » (TLF) [↑](#footnote-ref-60)
60. Les croisés s’emparent de Jérusalem en 1099. Saladin la prend en 1187. [↑](#footnote-ref-61)
61. Pétaudière. « Lieu, assemblée, etc., où manquent l’ordre, l’organisation, où règnent la confusion, l’anarchie. Le subst. petaux, petaulx « anciens soldats, bande de paysans armés » se rencontre fin XIVe s. » (TLF) [↑](#footnote-ref-62)
62. Baudouin IV le roi lépreux (1160-1185) roi de Jérusalem (1174-1185). [↑](#footnote-ref-63)
63. « En Latin Petra lata. D’autres cependant le nomment Petra alta, haute Pierre, sans qu’on sache d’où peut venir cette différence. » (Dom Gervaise.) Lieu inconnu. [↑](#footnote-ref-64)
64. Faux. Attention ce passage est caractéristique des hommes qui œuvrent à détruire la religion. Il inverse la vérité en proclamant que l’homme religieux est un révolté alors que l’essence de l’homme religieux est la soumission. Notre-Seigneur : « Celui qui m’a envoyé est avec moi, et il ne m’a pas laissé seul, parce que pour moi je fais toujours ce qui lui plaît. » (Joan. VIII, 29.) Comparez avec Dom Poulet : « Ces croyants de la première heure (…) affirmaient la dignité messianique de Jésus (…) ils étaient donc des révolutionnaires. » (Hist. de l’Église, Partie I, Période I, chap. I, § II. L’Évangélisation : La communauté de Jérusalem.)

    Le prophète est un « homme inspiré à qui Dieu manifeste ses volontés pour les communiquer aux autres. » (E. Mangenot.) Le prophète appelle les hommes pour les entrainer hors de leurs habitudes où Dieu veut les conduire. Le prophète est soumis. On voit, dans l’histoire de Jonas, un prophète pris d’une révolte individualiste lorsqu’il refuse d’accomplir son œuvre de prophète. Le prophète œuvre pour la communauté. Ni révolte, ni individualisme mais soumission et vie commune. Il est vrai que le prophète brise toujours quelques règles établies mais non toute règle établie. Notre-Seigneur brise les coutumes des hommes (par ex. lavage des mains avant le repas), révoque les lois temporaires (par ex. répudiation des femmes qui ne sont plus désirées par leur mari) mais respecte parfaitement les lois éternelles (« les choses les plus graves de la loi, la justice, la miséricorde et la foi », « la justice et l’amour de Dieu » Matth. XXIII, 23 ; Luc. XI, 42).

    Le prophète tire les hommes du désordre à l’ordre et d’un ordre imparfait à un ordre plus parfait. Ils tirent toujours vers la soumission à Dieu, aux supérieurs et vers la concorde entre tous mais ils résistent aux chefs qui conservent un ordre imparfait dont Dieu ne veut plus. [↑](#footnote-ref-65)
65. New-York, 1842 - Chocorua, 1910. [↑](#footnote-ref-66)
66. Clément III, Paolo Scolari (Roma, c.  1130 - Ibid., 1191). Élu en décembre 1187. [↑](#footnote-ref-67)
67. Séide. « Personne qui manifeste un dévouement aveugle et fanatique à l’égard d’un maître, d’un chef, d’un parti, d’une secte. Synon. *fanatique, partisan, sectateur.* » (TLF) Origine du mot : Personnage de Voltaire dans Le Fanatisme, ou Mahomet le prophète, inspiré de Zayd ibn Harithah, esclave affranchi et fils adoptif de Mahomet, dévoué au prophète jusqu’au point de commettre un assassinat par son ordre. [↑](#footnote-ref-68)
68. [Guillaume II de Sicile](https://fr.wikipedia.org/wiki/Guillaume_II_(roi_de_Sicile)) (Palerme, 1153 – Ibid. 18 novembre 1189), est le fils de Guillaume Ier de Sicile, de la dynastie des Hauteville, et de Marguerite de Navarre. Roi de Sicile de 1166 à 1189, il fut surnommé Guillaume le Bon en raison de sa politique de clémence et de justice envers les communes et les barons de Sicile, en opposition avec le règne de son père. Il meurt le 18 novembre 1189 à trente-cinq ans, sans enfant légitime. Son cousin Tancrède de Lecce, soutenu par la noblesse contre les prétentions de sa tante la princesse Constance et de son époux Henri VI empereur, lui succède à la tête du royaume. [↑](#footnote-ref-69)
69. [Tancrède de Sicile](https://fr.wikipedia.org/wiki/Tancr%C3%A8de_(roi_de_Sicile)) ou de Lecce (c. 1138 - Palerme, février 1194), est un roi normand de Sicile. Il est le fils illégitime du duc Roger III d’Apulie (1118-1148), fils du roi Roger II de Sicile (1095-1154), et de sa maîtresse Emma, fille du comte Achard II de Lecce. Héritier du comté de Lecce par son grand-père maternel. En 1190, il est élu roi de Sicile, appuyé par les barons et par le pape Clément III. En 1192, Tancrède tente vainement de faire reconnaître sa légitimité en faisant couronner son fils [Roger III de Sicile](https://fr.wikipedia.org/wiki/Roger_III_de_Sicile), mais celui-ci meurt prématurément en décembre 1193. Il nomme alors son autre fils Guillaume, encore enfant, co-roi et successeur désigné sous le nom de [Guillaume III de Sicile](https://fr.wikipedia.org/wiki/Guillaume_III_(roi_de_Sicile)), mais l’armée allemande le vainc à Catane. Abandonné par ses alliés, Tancrède meurt peu après dans son palais de Palerme le 20 février 1194. [↑](#footnote-ref-70)
70. [Constance de Sicile](https://fr.wikipedia.org/wiki/Constance_(reine_de_Sicile)) ou Constance de Hauteville (c. 1154 - Palerme, 1198) est une princesse de la maison de Hauteville, fille posthume du roi normand Roger II de Sicile et de Beatrix de Rethel. Mariée au roi [Henri VI](https://fr.wikipedia.org/wiki/Henri_VI_(empereur_du_Saint-Empire)) en 1186, elle fut reine de Germanie puis impératrice du Saint-Empire jusqu’à la mort de son époux en 1197. Après la prise de Palerme en 1194 et la destitution du roi [Guillaume III](https://fr.wikipedia.org/wiki/Guillaume_III_(roi_de_Sicile)) (fils de Tancrède, donc son petit-neveu), elle hérite notamment du royaume de Sicile.

     [↑](#footnote-ref-71)
71. Églogue. Petit poème pastoral ou champêtre. Du lat. ecloga « choix, recueil, extrait » d’où « pièce de vers » lui-même du gr. ἐκλογή « action de choisir, extrait d’un auteur, recueil, florilège ». [↑](#footnote-ref-72)
72. Ménagerie. « A. − Lieu où sont réunis des animaux dangereux, exotiques, ou rares destinés à être montrés au public. B. − Ensemble des animaux gardés dans un tel lieu. — Étymologie. maisnage « demeure, séjour » puis « administration des biens ». — *Mesnagerie* 1530 « administration d’une maison et surtout d’une ferme ». (TLF) [↑](#footnote-ref-73)
73. [Henri VI](https://fr.wikipedia.org/wiki/Henri_VI_(empereur_du_Saint-Empire)), dit « le Sévère » ou « le Cruel », (Nimègue, 1165 - près de Messine, 1197). Roi de Germanie dès 1169, il est sacré empereur en 1191, succédant à son père Frédéric Barberousse. Roi de Sicile de 1194 à sa mort, il n’inspirait que de la haine aux Siciliens qui le surnommèrent « le Cyclope sanguinaire ».

    En 1191 il met fait le siège de Naples mais tombe malade et se retire. En 1194 il retourne en Italie, où Tancrède vient de mourir. L’armée impériale ne rencontre guère de résistance, et il est sacré roi de Sicile le 25 décembre. Il se livre alors à une répression brutale : quelques jours après le couronnement, il fait châtrer et crever les yeux du jeune fils de Tancrède, Guillaume, et emprisonne à vie le reste de sa famille. Les nobles et les évêques ayant assisté au sacre de son rival sont brûlés vifs dans un champ près de Palerme, à cinq cents pas du palais royal. [↑](#footnote-ref-74)
74. Il n’a rien à voir avec cette affaire. Albert Ier de Brandebourg, appelé également Albert Ier l’Ours (c. 1100 –1170), fils d’Othon le Riche et d’Eilika de Saxe, est un prince du Saint-Empire romain germanique du Moyen Âge. Par ses victoires sur les Slaves, il s’impose comme le premier comte de la marche (« margrave ») du Brandebourg. [↑](#footnote-ref-75)
75. Reitre. 1. Anc. Cavalier allemand. 2. Litter. Guerrier brutal. Syn. soudard. [↑](#footnote-ref-76)
76. Orion. Coup généralement violent. Étymologie incertaine. [↑](#footnote-ref-77)
77. [Philippe II](https://fr.wikipedia.org/wiki/Philippe_II_Auguste) dit « Auguste » (Paris, 1165 - Mantes 1223), est le septième roi (1180-1223) de la dynastie des Capétiens. Il est le fils héritier de Louis VII et d’Adèle de Champagne.

    Le surnom d’« Auguste » lui fut donné par le moine Rigord, après que Philippe II eut ajouté au domaine royal, en juillet 1185 (Traité de Boves), les seigneuries d’Artois, du Valois, d’Amiens et une bonne partie du Vermandois, et également parce qu’il était né au mois d’août. Référence directe aux empereurs romains, ce terme signifie qu’il a accru considérablement le domaine royal. [↑](#footnote-ref-78)
78. [Richard Ier](https://fr.wikipedia.org/wiki/Richard_C%C5%93ur_de_Lion) dit Cœur de Lion (Oxford, 1157, palais de Beaumont à Oxford –1199, château de Châlus-Chabrol) fut comte de Poitiers et duc d’Aquitaine puis roi d’Angleterre, duc de Normandie, comte du Maine et comte d’Anjou de 1183 à sa mort en 1199.

    Fils d’Henri II et d’Aliénor d’Aquitaine, Richard est élevé dans le duché d’Aquitaine à la cour de sa mère, ce qui lui vaut dans sa jeunesse le surnom de Poitevin. Il devient comte de Poitiers et duc d’Aquitaine à l’âge d’onze ans lors de son couronnement à Limoges. Après la mort subite de son frère aîné le roi Henri le Jeune en 1183, il devient héritier de la couronne d’Angleterre, mais aussi de l’Anjou, de la Normandie et du Maine. Pendant son règne, qui dure dix ans, il ne séjournera que quelques mois dans le royaume d’Angleterre et n’apprendra jamais l’anglais. Il utilise toutes ses ressources pour partir à la troisième croisade, puis pour défendre ses territoires français contre le roi de France, Philippe Auguste, auquel il s’était pourtant auparavant allié contre son propre père. Ces territoires, pour lesquels il a prêté allégeance au roi Philippe, constituent la plus grande partie de son héritage Plantagenêt.

    [Les Plantagenêt](https://fr.wikipedia.org/wiki/Maison_Plantagen%C3%AAt) sont une maison royale issue de la première Maison d’Anjou avec le mariage en 1127 de Geoffroy dit Plantagenet, fils de Foulques d’Anjou, comte d’Anjou et du Maine, avec Mathilde de Normandie. [↑](#footnote-ref-79)
79. Brouhaha. « A.− Bruit confus indiquant l’approbation ou la désapprobation d’un public. — B.− P. ext.1. Bruit confus mais assez fort, en particulier de voix, souvent accompagné d’agitation, voire de tumulte. — 2. Animation, agitation. — Étymol. et hist. − 1. 1548 loc. interjective attribuée au diable, destinée à inspirer la terreur (Farce du Savetier). » (TLF) [↑](#footnote-ref-80)
80. Confusions. La réconciliation à lieu à Gisors 21 janvier 1188, entre Henry II, père de Richard Ier, et Philippe. L’été suivant une querelle eu lieu sous l’orme.

    Accord entre Henry II et Philippe II. Conrad de Montferrat fait prévenir l’Occident de la chute de Jérusalem (octobre 1187 ou de la défaite des Cornes de Hattin le 4 juillet 1187 ?) en envoyant Josse, archevêque de Tyr. Avant d’arriver à Rome, il rencontre le roi Guillaume II de Sicile, qui envoie une flotte et une troupe de deux cents chevaliers. Mais Guillaume, alors en lutte contre l’Empire byzantin, ne peut envoyer plus de renforts et meurt peu après. Son successeur Tancrède de Lecce ne peut pas soutenir son action, car il doit lutter contre Henri de Hohenstaufen qui lui dispute le trône de Sicile. Josse se rend ensuite à Rome, où il rencontre le pape Grégoire VIII, qui décide de la reconquête des territoires perdus et émet le 29 octobre 1187, la bulle Audíta treméndi, appelant à la troisième croisade. Les royaumes anglo-angevin et français sont alors en guerre, mais les légats du pape imposent à Henri II Plantagenêt, roi d’Angleterre, et Philippe Auguste, roi de France, une entrevue à Gisors le 21 janvier 1188 où ils obtiennent des deux souverains leur engagement dans la croisade. Ils lèvent dans leurs États la « dîme saladine » pour financer une nouvelle croisade, mais la révolte du prince Richard Cœur de Lion, soutenu par Philippe Auguste, contre son père Henri II, puis la mort de ce dernier le 6 juillet 1189 retardent le départ de la croisade.

    Querelle de l’orme de Gisors. Gisors est sis à mi-chemin entre Paris et Rouen. En 1188, une querelle curieuse concernant l’abattage d’un orme. Cette querelle qui dura une année vit la bataille de Soindres et une partie de la Normandie et du Vexin dévastées. « La petite histoire de l’orme de Gisors se rattache de très près au château… Un très vieil arbre se trouvait au pied de la forteresse, à la fin du XIIe s. On dit que 8 hommes pouvaient à peine faire le tour de son tronc ! Et que sous ses branches infiniment longues, des milliers d’individus pouvaient s’abriter. C’est ce qui va se passer pendant la guerre entre Philippe Auguste et Henri II d’Angleterre, pour le contrôle de la Normandie. Les deux rois se donnent rendez-vous sous l’orme, à l’été 1188. Un été caniculaire, une fournaise d’enfer qui vous grille sur place ! Les Anglais, arrivés les premiers, se réfugient sous l’ombre bienfaitrice de l’orme. L’armée française, elle, débarque en retard. Plus de place sous la fraîcheur des feuilles, bien sûr : les soldats cuisent sous leur lourde armure. Et les Anglais les narguent ! Les Français finissent par perdre patience. Ils punissent leurs ennemis en les tuant et les noyant dans la rivière voisine. Quid de l’orme ? Abattu ! De là viendrait l’expression “attendre sous l’orme”… c’est-à-dire, attendre en vain ! (Victor Patte, Histoire de Gisors. 1896.) [↑](#footnote-ref-81)
81. La bataille de Hattin ou bataille des cornes de Hattin ou encore bataille de Tibériade est un affrontement militaire qui a eu lieu le 4 juillet 1187 à Hattin près du lac de Tibériade, en Galilée. Elle oppose les armées du royaume de Jérusalem, dirigées par Guy de Lusignan, aux forces de Saladin. Ce dernier remporte une victoire écrasante, qui lui ouvre les portes de la Palestine.

    Les ronces. Au matin du 4 juillet, journée annoncée encore plus chaude que la veille, les Francs se trouvent sous le vent. Saladin fait déployer ses troupes afin de bloquer toute tentative de sortie, puis fait mettre le feu aux broussailles. Le vent pousse la fumée et le feu vers les croisés. Sans eau pour se rafraîchir, les Francs étouffent sous leurs imposantes cuirasses. Ils mènent cependant des combats pour tenter de percer les lignes ennemies et de gagner les rives du lac de Tibériade.

    Peu à peu, les Francs sont repoussés et contraints de se rassembler sur une élévation appelée les cornes de Hattin, un piton basaltique dominant la plaine voisine. Raymond de Tripoli réussit à se créer une sortie vers Séphorie en emmenant avec lui le fils de Renaud de Châtillon, ses chevaliers et quelques barons syriens. Quelques détachements réussissent également à s’enfuir vers Tyr. Le grand commandeur de l’Hospital Garnier de Naplouse, blessé, réussit à gagner Ascalon avec quelques cavaliers évitant ainsi une mort certaine.

    Le reste des forces défendent leur position élevée sur les cornes de Hattin. Selon les récits des chroniqueurs, la bataille est terrible et les morts nombreux des deux côtés. La chute de la tente royale symbolise la défaite franque, alors que le roi et ses grands barons parviennent à trouver refuge dans la forteresse de Tibériade. [↑](#footnote-ref-82)
82. Frédéric Ier de Hohenstaufen, dit Frédéric Barberousse (1122-1190). Proclamé empereur en 1155.

    Croisade. On décida également d’une croisade à la Diète de Mayence en 1188. Barberousse a provoqué Saladin en duel par une lettre du 26 mai 1188, dont le rendez-vous était fixé dans la plaine égyptienne de la Zoan. Après deux batailles victorieuses contre les musulmans, dont son dernier combat à la bataille d’Iconium, Frédéric s’est noyé le 10 juin 1190 dans le fleuve Saleph (actuellement Göksu, eau bleue, dont Ses deux principales sources sont dans les Monts Taurus), en Anatolie, avant d’avoir pu rencontrer Saladin. [↑](#footnote-ref-83)
83. Nieller. Orfèvr. Orner de nielles un bijou ou une pièce d’orfèvrerie. Nielle. Incrustation sur métal précieux d’un émail noir. (TLF) [↑](#footnote-ref-84)
84. Le Monte Dinnammare (1130 m) est la montagne qui domine la ville de Messine à l’extrémité orientale de la Sicile. [↑](#footnote-ref-85)
85. Grande-Grèce (en grec ἡ Mεγάλη Ἑλλάς, en latin Magna Græcia) est le nom que les Grecs de l’Antiquité utilisaient pour désigner les côtes méridionales de la péninsule italienne (Campanie, Calabre, Basilicate, Pouilles, Sicile). [↑](#footnote-ref-86)
86. Coup que l’on boit au moment du départ. [↑](#footnote-ref-87)
87. Navire à coque de forme ronde. Le type de navire [bus](https://en.wikipedia.org/wiki/Herring_buss) était déjà connu à l’époque des croisades en Méditerranée comme un cargo (appelé buzza, bucia ou bucius), et nous le voyons vers l’an 1000 comme un développement plus robuste du viking drakkar en Scandinavie, connu sous le nom de bǘza. [↑](#footnote-ref-88)
88. Galion. Grand navire à voiles, armé en guerre et/ou naviguant généralement sous escorte, utilisé surtout par l’Espagne pour transporter les métaux précieux et les marchandises provenant de ses colonies. Dér. de galie (dep. ca 1100, Roland, éd. J. Bédier, 2625) (TLF) [↑](#footnote-ref-89)
89. Chiourme. Ensemble des rameurs d’une galère. du b. lat. celeusma « chant qui rythme le mouvement des rameurs », du gr. κέλευσμα « ordre, commandement, chant cadencé du chef des rameurs pour régler le mouvement des rames, exhortation, encouragement d’un conducteur à ses chevaux, d’un chasseur à ses chiens ». [↑](#footnote-ref-90)
90. Feux grégeois. Mélange inflammable qui pouvait brûler sur l’eau, composé de soufre, de salpêtre et de substances grasses ou résineuses, employé dans l’Antiquité et au Moyen Âge pour fabriquer des engins incendiaires utilisés dans les sièges et les combats navals. Altération de l’a. fr. grezeiz, grezois « grec ». [↑](#footnote-ref-91)
91. Taforée ou taforesse. Bateau pour le transport des chevaux. [↑](#footnote-ref-92)
92. Dromon. Bateau long et rapide. [↑](#footnote-ref-93)
93. Barbette. FORTIF., vx. Plate-forme ou épaulement d’où une pièce d’artillerie peut tirer dans tous les sens. − P. ext., MAR. Batterie découverte établie sur le pont des gaillards. (TLF) [↑](#footnote-ref-94)
94. Gabier. MAR. Matelot qui monte dans les hunes pour manœuvrer, visiter et entretenir les voiles, le gréement. — Hune. MAR. Plate-forme reposant sur les barres traversières et les pièces de bois supportant les bas-mâts et qui sert pour effectuer les manœuvres hautes. Empr. de l’a. scand. *hûnn* « plate-forme fixée sur les bas-mâts ». [↑](#footnote-ref-95)
95. Le 13 février 1177, Guillaume II épouse la princesse Jeanne d’Angleterre, fille du roi Henri II d’Angleterre, alors âgée de onze ans. [↑](#footnote-ref-96)
96. Adèle de France, (Adélaïde) plus connue sous les noms d’Alix ou Aélis (1160 - apr. janvier 1213), est la fille du roi Louis VII de France (1120-1180) et de sa deuxième épouse Constance de Castille qui meurt le lendemain de la naissance de sa fille. En 1169, elle est fiancée à Richard Cœur de Lion, fils d’Henri II Plantagenêt. Celui-ci la fit venir en Angleterre, pour prendre possession des terres constituant sa dot (comté d’Aumale et comté d’Eu), mais, dès qu’elle fut nubile il en aurait fait sa maîtresse et retarda le mariage. Selon Giraud de Barri (le Cambrien), peu après la mort de sa maîtresse en titre en 1176, le roi Henri l’aurait remplacée dans son lit par la jeune Aélis, alors agée de seize ans. Pour ce motif Richard ne voulut absolument pas l’épouser.

    Après la mort du roi Henri II Plantagenêt, le 6 juillet 1189, son fils et successeur Richard Cœur de Lion fit venir Adèle à Rouen en février 1190, mais en 1191 il avertit le roi de France Philippe Auguste qu’il ne saurait prendre sa sœur comme femme à cause du déshonneur dont il l’accusait.

    Finalement le roi Philippe Auguste la maria en 1195 à Guillaume II Talvas, comte de Ponthieu. [↑](#footnote-ref-97)
97. [Bérengère de Navarre](https://fr.wikipedia.org/wiki/B%C3%A9reng%C3%A8re_de_Navarre) (1163-1230), première née du roi Sanche VI de Navarre dit « le Sage » (Sancho el Sabio), fut l’épouse de Richard Cœur de Lion. Bérengère de Navarre, accompagnée d’Aliénor d’Aquitaine rejoint le 30 mars 1191 le roi d’Angleterre à Messine. [↑](#footnote-ref-98)
98. [Gilles de Corbeil](https://fr.wikipedia.org/wiki/Gilles_de_Corbeil) ou Pierre-Gilles de Corbeil, (Corbeil, c. 1140 - c. 1224). Moine bénédictin. Il a étudié à Salerne et à Montpellier. Il faut enseignant à Paris et médecin de Philippe-Auguste. [↑](#footnote-ref-99)
99. Hierapigra ad purgandos prelatos (Sainte paresse pour purger les prélats), pamphlet satirique en vers. Dans le prologue, le poète invoque, non pas une muse, mais un pape (apparemment Innocent III), dont il espère recevoir l’antidote qui peut guérir les prélats malades moralement. [↑](#footnote-ref-100)
100. Non loin de Naples au sud. [↑](#footnote-ref-101)
101. Prétérition. A. − Action de taire, de passer sous silence, omission volontaire. — B. − RHÉT., STYL. Figure de rhétorique consistant à déclarer que l’on ne parle pas d’une chose alors qu’on le fait. Ex. « Je ne dirai rien de son dévouement, qui… » Synon. paralipse, prétermission. — C. − DR. ANC. Omission d’un héritier dans un testament. (TLF) [↑](#footnote-ref-102)
102. Prendre texte. Prendre prétexte. [↑](#footnote-ref-103)
103. « On ne sait pas au vrai qui est ce Melzemut, dont il veut parler : mais il y a bien de l’apparence qu’il vouloir désigner Frédéric I [Barberousse], qui a tant fait de maux à l’Église. » (Dom Gervaise) [↑](#footnote-ref-104)
104. Paladin. HIST. Chevalier errant qui, au Moyen Âge, cherchait toutes les occasions de manifester sa valeur et sa courtoisie. Du lat. palatínus « officier du palais impérial ». [↑](#footnote-ref-105)
105. Vitupérer, verbe trans. A. − Empl. trans., vieilli ou littér. Blâmer fortement et vivement quelqu’un, quelque chose. Synon. critiquer, fustiger, injurier. — B. − Empl. trans. indir. Vitupérer contre qqn, qqc. Élever de vives protestations contre. — Empr. au lat. vituperare (propr. « trouver des défauts ») « reprendre, critiquer, blâmer ». (TLF) [↑](#footnote-ref-106)
106. Douairière. Qui, étant veuve, jouit d’un douaire. Douaire. Droit d’usufruit sur ses biens qu’un mari assignait à sa femme par son mariage et dont elle jouissait si elle lui survivait. [↑](#footnote-ref-107)
107. [Mathilde de Toscane](https://fr.wikipedia.org/wiki/Mathilde_de_Toscane) (1045 ou 1046 - 1115) est une princesse qui a joué un rôle très important pendant la querelle des Investitures lorsqu'elle accueillit le pape Grégoire VII, que l'empereur germanique Henri IV menaçait de déposer. [↑](#footnote-ref-108)
108. Matois, -oise, subst. et adj. I. − Subst., vx. Bandit, voleur. — II. − Adj. Qui est capable de finesse, de ruse, malgré des dehors débonnaires. (TLF) [↑](#footnote-ref-109)
109. Madré, -ée, adj. A. − Rare. [En parlant du bois] Qui est veiné, tacheté. Bouleau madré, érable madré. − P. anal. [En parlant d’une autre matière] Porcelaine madrée. — B. − Au fig. [En parlant d’une pers.] Rusé sous des apparences de bonhomie, de simplicité. Synon. matois, retors. [↑](#footnote-ref-110)
110. Sibylle d’Acerra ou Sibylle d’Aquino, plus tardivement appelée Sibylle de Mandanie (avant 1165 — après 11951) était reine de Sicile en tant qu’épouse de Tancrède de Lecce. En février 1194, elle fut régente de Sicile pendant la minorité de son fils Guillaume III. [↑](#footnote-ref-111)
111. [Henri le Lion](https://fr.wikipedia.org/wiki/Henri_le_Lion) (c. 1129/1131 - Brunswick, 1195) est un prince de la dynastie des Welf qui fut duc de Saxe et duc de Bavière. [↑](#footnote-ref-112)
112. Palinodie. A. − ANTIQ. Poème dans lequel on rétractait ce qu’on avait dit dans un poème précédent. — B. − Désaveu de ce que l’on a pu dire ou faire précédemment. − En partic., le plus souvent au plur. Changement d’opinion et principalement d’opinion politique. (TLF) [↑](#footnote-ref-113)
113. Potin. Fam., souvent au plur. Bavardages, commérages généralement médisants ; chronique mondaine plus ou moins scandaleuse. Empr. au norm. potin « commérage », prob. issu du subst. norm. potine signifiant « chaufferette », en raison de l’habitude qu’avaient les femmes, lorsqu’elles se réunissaient en hiver pour causer, d’apporter leurs chaufferettes (potines). (TLF) [↑](#footnote-ref-114)
114. Voyez dans les suppléments (p. 151) une brève histoire de l’interprétation de l’Apocalypse extraite du Dict. de théol. cath. [↑](#footnote-ref-115)
115. CHIMÈRE, subst. fém. I.− MYTH. Monstre fabuleux composite, de formes diverses, ayant généralement la tête d’un lion, le corps d’une chèvre, la queue d’un dragon et crachant du feu. — II.− Lang. commune, p. ext. A.− [Désigne un être concr.] 1. Animal fantastique peint ou sculpté, notamment à usage de gargouille. − P. métaph. a) Chose monstrueuse qui inspire l’épouvante. b) Animal fantastique qui permet l’évasion dans des rêveries sans consistance. Galoper mille chimères ; chevaucher la chimère. — B.− Emplois fig. [Désigne une entité abstr.] 1. Gén. au sing. a) Vieilli. Illusion. − La chimère de qqc. L’illusion de quelque chose. La chimère de l’immortalité fut produite par l’ignorance des choses (Senancour, Rêveries,1799, p. 24). b) Usuel. Projet ou idée sans consistance. Poursuivre une chimère. 2. Plus fréq. au plur. Rêverie quelque peu folle. (TLF) [↑](#footnote-ref-116)
116. Saint Irénée a donné une explication extrêmement simple de ce nombre. De son texte on déduit facilement que la bête sera le plus grand hérétique de tous les temps. C’est donc sans aucun doute possible l’antipape Jean-Paul II.

     « C’est donc à juste titre que le nom de la bête aura le chiffre de 666, récapitulant en lui le mélange de mal qui se déchaîna avant le déluge par suite de l’apostasie des anges…, récapitulant ainsi toute l’erreur idolâtrique postérieure au déluge et le meurtre des prophètes et le supplice du feu infligé aux justes… [il] prétendra se faire adorer lui seul par tous les hommes sans exception. » (Adv. Hæres.) [↑](#footnote-ref-117)
117. C’est faux. Voyez notamment Maxence Hecquard (La Crise de l’autorité dans l’Église), qui rapporte l’interprétation de Victorin de Pettau dont Aegerter parle plus bas. [↑](#footnote-ref-118)
118. Groupe du IIe s., désigné de ce nom par saint Épiphane. [↑](#footnote-ref-119)
119. Dans la plupart de ces récits, Élie et Hénoch jouent un rôle de premier plan et semblent reparaître, eux qui furent réservés par le seigneur pour le témoignage suprême, afin de sacrifier à la loi universelle de la mort, dont nul être créé ne doit être exempt. (Aegerter) [↑](#footnote-ref-120)
120. Victorin de Pettau (probablement en Grèce, 250 - Pettau aujourd’hui en Slovénie, 304) est un auteur ecclésiastique et évêque de Pettau. Il subit le martyre lors de la persécution de l’empereur Dioclétien. [↑](#footnote-ref-121)
121. Le commentaire de Tyconius a disparu : mais la plus grande partie en est éparse dans les écrits de ceux qui l’ont cité ou critiqué, et notamment dans l’ouvrage de Beatus de Liébana [† 798] (Cf. H.-L. Ramsay Le commentaire de l’Apocalypse par Beatus de Liébana, Revue d’histoire et de littérature religieuse, t. VII, 1902). (Aegerter.) — # [Tyconius](https://fr.wikipedia.org/wiki/Tyconius) (Ticonius, ou Tichonius Africanus) est un théologien chrétien d’origine punique qui vivait dans la province d’Afrique dont l’activité littéraire peut être située entre 364/367 et 395, date probable de sa mort. De tendance donatiste, il aurait été excommunié, d’après Augustin, par un concile de son Église entre 380 et 385. [↑](#footnote-ref-122)
122. [Primasius](https://fr.wikipedia.org/wiki/Primase_d%27Hadrum%C3%A8te) ou Primase d’Hadrumète (mort après 553) évêque d’Hadrumète, dans la province d’Afrique. Il est l’auteur d’un Commentaire sur l’Apocalypse. Parmi ses sources, il mentionne en premier lieu saint Augustin, dont il cite de nombreux textes (parmi lesquels une lettre à un médecin Maxime de Thena qui n’est connue que par lui). Il s’est également inspiré du commentaire perdu du donatiste Tyconius. [↑](#footnote-ref-123)
123. Auguste Louis Sabatier (Vallon-Pont-d’Arc, 1839 - Strasbourg, 1901) pasteur et professeur à la faculté de théologie protestante de Strasbourg, puis à la faculté de théologie protestante de Paris, dont il est le principal fondateur, avec Frédéric Lichtenberger. [↑](#footnote-ref-124)
124. Voir p. 55. [↑](#footnote-ref-125)
125. [Henri Ier de Saxe](https://fr.wikipedia.org/wiki/Henri_Ier_de_Germanie) ou Henri Ier de Germanie (Henricus Auceps), dit « Henri Ier l’Oiseleur » (876 - à Memleben, 936), père d’Otton Ier († 973), premier empereur germanique. [↑](#footnote-ref-126)
126. [Frédéric de Hohenstaufen](https://fr.wikipedia.org/wiki/Fr%C3%A9d%C3%A9ric_II_(empereur_du_Saint-Empire)), (1194-1250) est empereur des Romains de 1215 à 1250 sous le nom de Frédéric II. Il est aussi roi des Romains, roi de Sicile, roi de Provence-Bourgogne (ou d’Arles), et roi de Jérusalem. Au cours de son règne, il connaît des conflits permanents avec la papauté et se voit excommunié par deux fois, le pape Grégoire IX n’hésitant pas à le désigner comme « l’Antéchrist ». [↑](#footnote-ref-127)
127. Être en veine, dans une (bonne) veine. Être inspiré dans une œuvre, un discours. (TLF) [↑](#footnote-ref-128)
128. Saint Hippolyte (c. 170-235), connu sous le nom d’Hippolyte de Rome, est un savant exégète et un théologien, antipape de 217 à 235, mort martyr sous Maximin Ier le Thrace, en Sardaigne.

     Hippolyte est Grec, originaire d’Alexandrie, et ancien élève d’Irénée de Lyon. Il est sans doute l’écrivain chrétien le plus prestigieux de l’époque, en tout cas dans la partie occidentale de l’Empire romain. Aussi accepte-t-il mal la qualité qu’il estime médiocre des deux papes (évêques) précédents, Zéphyrin et surtout Calixte Ier. S’il se contente de critiquer Zéphyrin, il s’oppose avec force au pape Calixte Ier qu’il accuse d’introduire de nouvelles coutumes dans l’Église. Il rejette totalement la volonté de Calixte d’autoriser les unions entre esclaves et patriciens. Pour lui il s’agit d’un concubinage pur et simple, totalement inadmissible. Il est plausible que ce conflit soit aussi un conflit de « castes » entre un pape de basse extraction (ancien esclave et affranchi) et un Hippolyte de plus noble extraction et imbu de sa supériorité intellectuelle. Il veut aussi garder le grec ancien comme langue liturgique alors que le latin le remplace dans le Nord de l’Afrique et à Rome. Ainsi, un groupe de ses partisans va l’élire évêque de Rome en 217, concurremment à Calixte Ier. Il se réconcilia avec le pape Pontien, exilé avec lui en Sardaigne vers 235 lors d’une nouvelle persécution déclenchée par l’empereur Maximin Ier, au cours de laquelle il subit le martyre peu après, ainsi que Pontien. [↑](#footnote-ref-129)
129. Cf. III Reg. XI. [↑](#footnote-ref-130)
130. La fraternité universelle n’est pas une idée millénariste chrétienne mais antichrétienne. Dans les règnes millénaires les saints jouissent de la paix dans un camp des saints séparés du monde impie. Il y a encore, pendant le temps du règne millénaire, deux fraternités : celle des fils de Dieu et celle des fils du diable. Ni l’une, ni l’autre ne sont universelle, car chacune ne rassemble qu’une des deux parts de l’humanité. [↑](#footnote-ref-131)
131. Joachim ne s’est pas trompé. Dans son système. Les différentes périodes se recouvrement partiellement. Une période commence à une date et entre dans sa plénitude à une date postérieure.

     Le royaume millénaire a commencé partiellement vers 1260 avec le développement du Libre-Esprit. Il entre dans sa plénitude dans les jours que nous vivons en ce moment où l’Église se reconstruire après la ruine de 1958.

     L’avènement plein de l’antéchrist arriva au milieu de l’année 2009, lorsque Benoit XVI pris possession de son règne d’antéchrist. Un premier avènement partiel de l’antéchrist arriva réellement autour de l’an 1260. Le fait est évident et évidemment affreux : Innocent IV a autorisé officiellement l’usage de la torture dans la procédure inquisitoire par sa bulle Ad extirpánda du 15 mai 1252. C’est à ce moment que le pape a atteint le comble de la trahison qu’il est devenu un premier antéchrist. Il y a seulement 8 ans d’écart entre la prophétie et le fait. On peut dire que la date a été prévue avec précision. Le premier antéchrist était un mauvais pape parce qu’il était orthodoxe dans le dogme mais traitre dans les actes. Le second était un antipape car il était hérétique. [↑](#footnote-ref-132)
132. En effet, il était né : Innocent IV, né Sinibaldo de Fieschi (c. 1180/1190-1254), est le 180e pape, de 1243 à sa mort. [↑](#footnote-ref-133)
133. Bernard de Clairvaux, en faisant la promotion des ordres religieux et militaires, a fait rayonner la perversité et la barbarie. [↑](#footnote-ref-134)
134. I Joan. II, 18. [↑](#footnote-ref-135)
135. Dieu ne demande pas à un seul homme de tout faire. Il suffit que les disciples fidèles accomplissent exactement l’œuvre particulière qui leur est demandée par Dieu. [↑](#footnote-ref-136)
136. Propos d’impie révolutionnaire qui n’ont rien à voir avec la piété persévérante du fidèle ; piété à l’œuvre dans la construction et le perfectionnement de la cité de Dieu. [↑](#footnote-ref-137)
137. En latin Petrafitta de petra ficta « pierre fichée », c’est-à-dire « pierre dressée et plantée ». [↑](#footnote-ref-138)
138. Coule. Vêtement à capuchon et à larges manches de certains ordres religieux. [↑](#footnote-ref-139)
139. Cette conclusion est un morceau de modernisme : La religion est le produit de la conscience humaine et non le don de Dieu à l’homme. Le salut n’est que terrestre : le saint vit dans la mémoire des hommes et non dans l’éternité de Dieu. La formule « ciel de l’Église » signifie ici que le ciel est une pensée par l’Église et non un objet réel auquel pense l’Église. [↑](#footnote-ref-140)
140. Dans la seconde partie (L’Évangile éternel), les notes ajoutées pour la présente édition sont précédées d’un dièse (#). [↑](#footnote-ref-141)
141. « Si, dans l’absence de monuments et documents positifs nécessaires pour décider ces questions, il était permis de hasarder une conjecture, nous dirions que l’Évangile éternel ou du Saint-Esprit n’était point un livre, mais une doctrine, celle de Joachim, et que, pour la mieux répandre, pour initier plus de personnes à ces nouvelles croyances, on s’avisa, vers la fin du XIIe siècle, d’en publier un exposé en quelque sorte élémentaire Liber introductórius. Voilà, selon toute apparence, le livre qui a été condamné, brûlé, et attribué, non sans raison, au général des Franciscains. » Daunou, Hist. Littér. de la France, XX. Jean de Parme, p. 34. En fait la commission d’Anagni a bien eu à connaître des ouvrages de Joachim, et ce sont bien ses doctrines trinitaires que condamna le Concile de Latran. Mais, en considération de la renommée de piété et de la dignité de vie de l’abbé de Flore, les commissaires d’Anagni réprouvèrent les doctrines sans désigner nommément l’auteur. Des raisons de polémiques ecclésiastiques embrouillèrent ensuite le problème. [↑](#footnote-ref-142)
142. « Quidam enim eórum in thésibus proposuérunt públice nonnúllis artículos ex libris Joánnis de Parma, tunc minoritárum Præpósiti generális : cui títulus erat Evangélium ætérnum excérptos : in quo quidem libro multa dógmata detestánda continebántur ». C. E. du Boulay, História Universális Parisiénsis, t. III. [↑](#footnote-ref-143)
143. Au XIVe siècle, Nicolas Eymeric désignait encore Jean de Parme comme l’auteur de l’Introduction. [↑](#footnote-ref-144)
144. Sur les dangers des temps nouveaux. [↑](#footnote-ref-145)
145. « Qui aime le danger périra en lui. » Eccli., III, 27. [↑](#footnote-ref-146)
146. Malgré ces précautions, l’allégresse fut vive à l’Université de Paris. « Cette digne église gallicane n’en fut pas moins fière d’avoir arrêté les progrès d’une doctrine perverse, et crut avoir préservé la chrétienté d’un grand danger. » Renan, Nouvelles Études d’histoire religieuse, p. 296. Renan cite ensuite les vers du poète Jean de Meung sur :

     Ung livre de par le grant diable

     Dit l’Évangile perdurable

     Que le Saint-Esperit menistre

     Si com il aparoit au tistre. [↑](#footnote-ref-147)
147. De paupertáte Christi, advérsus magístrum Guillélmum. Au sujet de la pauvreté du Christ, contre maître Guillaume. [↑](#footnote-ref-148)
148. « Incipit epístola prologális dómini abbátis Joachim Florénsis ómnium opusculórum suórum… » etc. Cette lettre testamentaire figure en tête de la Concorde. Elle est reproduite au début de l’Exposítio in Apocalýpsim. L’authenticité en a été contestée, mais bien à tort, semble-t-il. Preger la tenait pour fausse, en datait la fabrication du milieu du XIIIe siècle, et la classait parmi les écrits apocryphes rédigés vers le même temps par les joachimites exaltés. Renan, rappelant cette opinion dans une note de son article sur Joachim de Flore, estimait par contre que le Concile de Latran (1215) l’a bien visée. De plus, en dehors de cette raison historique, il parait difficile, pour des raisons psychologiques, que ce testament spirituel soit l’œuvre des interpolateurs franciscains. Ceux-ci en effet, s’ils avaient pris cette précaution d’orthodoxie pour bien disposer le Saint-Siège à l’égard de l’œuvre remaniée par leurs soins, n’auraient pas manqué de citer dans la liste des ouvrages énumérés, afin de les authentifier, les livres apocryphes auxquels ils tenaient précisément d’une façon particulière, comme par exemple le livre de Jérémie. Or ces livres n’y figurent pas. Cette lettre se trouvait-elle dans l’Évangile Éternel ? On peut seulement le supposer. En tout cas elle était trop significative, par son attestation de fidélité à l’Église, pour ne pas prendre place ici. [↑](#footnote-ref-149)
149. Ps. CXXXVIII, 8. [↑](#footnote-ref-150)
150. Jonas I, 4. [↑](#footnote-ref-151)
151. Is. LVI. [↑](#footnote-ref-152)
152. Ps. LXVIII, 24. [↑](#footnote-ref-153)
153. Luc. XII. [↑](#footnote-ref-154)
154. Matth. XXIV. [↑](#footnote-ref-155)
155. Matth. XXIV. [↑](#footnote-ref-156)
156. Jer. XXIII. [↑](#footnote-ref-157)
157. Gen. VI, 1,2. Il est étrange que ce verset mystérieux n’ait pas allumé davantage l’imagination de Joachim. De tout temps les commentateurs se sont efforcés d’en découvrir l’explication. Certains ont émis à ce sujet des hypothèses curieuses, comme Tertullien, par exemple, qui dans son livre De l’idolâtrie et Du culte féminin admet qu’il s’agit bien, ici d’anges attirés sur terre par la beauté des femmes et qui, pour aider cette beauté à s’aviver et à se prolonger, polirent les pierres précieuses, allièrent les métaux, créèrent des fards, apprirent à leurs épouses les secrets des astres, devenant ainsi, par goût de la volupté, bijoutiers, parfumeurs, astrologues, et entourant celles qu’ils aimaient de miroirs, de poudres, et d’enchantements. La civilisation primitive, la sombre orgie qui précéda le déluge, aurait été ainsi leur œuvre. La descendance de ces couples inouïs a naturellement intrigué les défenseurs de cette thèse. Quelques théologiens estimèrent que les anges devinrent ainsi les pères des démons. D’autres qu’ils engendrèrent les géants. Le R. P. dom Calmet, qui a résumé l’historique de cette question dans son *Commentaire littéral sur tous les livres de l’Ancien et du Nouveau Testament,* et rappelé les opinion de Josèphe, qui croyait à la passion de ces Anges pour des femmes, de Lactance qui prétendait que les anges, à cette époque, pouvaient encore mériter et démériter, d’Origène, qui supposait que des âmes errantes avaient ainsi voulu naître à la vie terrestre, estime qu’en ce temps où l’on croyait communément que « les Anges bons et mauvais avaient des corps et étaient capables comme nous de passions sensibles et que leur état n’était pas encore fixé, les anciens avaient apparemment puisé cette opinion si incroyable dans le livre apocryphe d’Hénoch pour lequel ils avaient de l’estime et que plusieurs tenaient pour authentique… »

     Il est, en effet, assez longuement parlé dans la vision d’Hénoch de l’amour des anges et des femmes, ces amants célestes ayant fait à leurs épouses mortelles de dangereuses confidences. Nous possédons plusieurs versions de cet ouvrage. Dans celle que publia M. Lods, Hénoch est chargé par les anges coupables de plaider leur cause auprès de l’Éternel, mais Dieu refuse de leur faire grâce. Dans la version slave, Hénoch, en traversant le cinquième ciel, croise une foule innombrable d’anges silencieux : ce sont les frères de ceux qui, dans les forêts de l’Hermon, s’unirent aux filles des hommes et furent condamnés à demeurer enchaînés sous terre jusqu’au jour du jugement. Hénoch les adjure de se joindre au chœur angélique qui s’élève des sept cercles paradisiaques, et soudain monte un chant d’une ineffable mélancolie : les anges désolés louent à nouveau le Seigneur.

     Toutefois le mot Élohim signifiant aussi bien les princes que les Anges, la plupart des commentateurs ont cherché dans cette traduction l’explication du texte. Il s’agirait alors de mariages entre les fils de Seth et les descendantes de Caïn. [↑](#footnote-ref-158)
158. Gen. VII, 13. [↑](#footnote-ref-159)
159. Prov. XV. [↑](#footnote-ref-160)
160. L’embrasement de Sodome prend naturellement place avec le déluge dans la série des jugements de Dieu rapportés par l’Ancien Testament et que Joachim examine au début de cet ouvrage. Il présente pour lui un intérêt de premier ordre. En effet, suivant ses calculs, cette catastrophe a précédé l’époque du premier sabbat, comme, dans la série des concordances, le châtiment de Babylone se produisit avant l’époque du second sabbat, et comme se produira, avant l’ouverture de la dernière période sabbatique le châtiment de la nouvelle Babylone. Il revient d’ailleurs sur cette destruction des villes de la Pentapole, dans le même ouvrage, à propos de l’histoire de Loth. [↑](#footnote-ref-161)
161. La mer Morte, s’appelle, en hébreu, yâm hamm mélah — mer salée. — et en grec (Θάλασσα ἁλός) (Josèphe) [ou Ἀσφαλτῖτις, Asphaltite]. Elle existait, sous un aspect sans doute un peu différent, bien avant l’époque où Abraham vint d’Ur en Chaldée s’établir sur la terre de Chanaan puis dressa ses tentes sous les chênes de Membré. Ce vaste lac, qui s’étendait au milieu de la région ponctuée des puits de bitume où s’engloutirent les fuyards de l’armée vaincue par Chodorlahomor (Gen., XIV, 10) est bordé par les monts de Moab, hautes collines dénudées d’où s’écoulent des torrents. Par un phénomène très rare, sinon unique, et constaté depuis peu, son niveau est bien au-dessous du niveau de la mer (Cf. Vivien de Saint-Martin : *Histoire de la découverte de la dépression de la Mer Morte*). Au moment de l’embrasement des villes de la Pentapole, un affaissement du sol dut se produire, et l’Asphaltite s’étendit alors sur une partie de cette province.

     Contrairement, d’ailleurs, à une tradition très répandue et que semble bien accueillir Joachim de Flore, Sodome et Gomorrhe ne furent pas englouties par les eaux du lac ; leurs ruines ont subsisté longtemps, et sont signalées par Strabon avec celles des autres villes détruites dans la même catastrophe, Adama et Séboïm. (Cf. également saint Eusèbe et saint Jérôme). Ces ruines demeuraient ensevelies sous le bitume dans la vallée où fleurissaient encore, du temps de Moïse, des vignes dont le Deutéronome dénonce les plants empoisonnés (Deut., XXXII, 32) et où ne poussent maintenant que des gommiers et les pommiers de Sodome dont les fruits ont le goût de la cendre. Sodome devait se trouver auprès de Djébel-Isdoum, et Gomorrhe sur l’emplacement actuel de Ghmer. Il y eut, au moyen âge, des évêques de Sodome et Ségor.

     Edrisi, le géographe arabe que Joachim de Flore avait connu à la cour de Roger II désignait la mer Morte sous le nom de mer de Ségor. [↑](#footnote-ref-162)
162. Ps. XIII, 2. [↑](#footnote-ref-163)
163. Gen. XVIII. [↑](#footnote-ref-164)
164. Cf. le récit de ce voyage (tome I). Joachim de Flore ne fait aucune allusion, dans ce chapitre, à la femme de Loth, mais rappelle son châtiment plus loin (Fol., 78 2v), dans un passage qui ne sera pas traduit, et au cours duquel il lui compare les moines qui se retournent vers le monde quitté et vers les concupiscences de la chair. L’importance qu’il attribue à ce châtiment requiert la présente note. Les historiens ont parlé de cette statue de sel, qui serait restée longtemps sur la route de Sodome à Gomorrhe. Certains précisent même sur le promontoire d’Usdom. Josèphe déclare l’avoir vue. Saint Irénée appuie cette assertion. Selon quelques auteurs, les pèlerins en détachaient des morceaux, à titre d’étrange curiosité, sans que sa forme s’altérât jamais. L’auteur inconnu du Poème de Sodome donne même un détail vraiment extraordinaire (PL 2, 1162) :

     Dícitur et vivens álio jam córpore sexus,

     Muníficos sólito dispúngere sánguine menses.

     Dont dit que son sexe vivant désormais par un autre corps

     Marque habituellement la fin des mois généreux par le sang.

     Ainsi devait-elle rester là jusqu’au jour du jugement, vivante et cristallisée à la fois, immobile témoignage du danger de tourner son regard vers les choses interdites. Nous avons vu que Brocard n’avait pu aborder l’endroit où les Arabes prétendaient que se trouvait la statue. D’autres voyageurs, par contre, ont affirmé avoir pu se rendre jusqu’à ce point. Douldan, en 1666, écrivait que l’on montre dans cette région un bloc de sel considérable qui serait la femme au patriarche. Dom Calmet dans son *Commentaire littéral de tous les livres de l’Ancien et du Nouveau Testament,* s’est amusé à mettre facilement en contradiction les récits des voyageurs et des historiens qui déclarent l’avoir vue, mais ne peuvent donner de précisions concordantes ni sur sa taille, ni sur sa forme, ni sur remplacement où elle se trouverait. « L’Américain Lynch, dit Vigouroux dans son *Manuel Biblique,* a signalé en ce lieu (vers Djebel Esdoum) un prisme de sel isolé qui est sans doute la statue de la femme de Loth dont parle Josèphe. Ant. Jud., I, XI, 4. » De nombreux commentateurs estiment que la femme du Loth, s’étant attardée, a dû tomber dans le nitre et s’y trouver momifiée. La légende se serait emparée de ce fait, propre à frapper l’imagination, pour créer la statue de sel. En ce qui concerne l’Évangile éternel, la femme de Loth présente l’intérêt d’avoir un sens symbolique dans la Concorde. [↑](#footnote-ref-165)
165. Jean-Baptiste, c’est Élie. « Jean-Baptiste et Élie lui-même, revenu avec son manteau de poils et son pagne de cuir », P.-L. Couchoud, Le mystère de Jésus. [↑](#footnote-ref-166)
166. « Allegória quasi alienilóquium dícitur, quando non per voces, sed per rem factam ália res intellígitur, ut per tránsitum maris rubri tránsitus intellígitur per baptísma ad paradísum. » — On dit qu’une allégorie est comme une langue étrangère, lorsque, non par des mots mais par un évènement, on entend un autre évènement, comme par le passage de la mer Rouge, on entend le passage au paradis par le baptême. » Erud. theol. in Specul. Ecclesiast., cap. VIII, d’après Hugues de Saint-Victor, De script. et scriptor. sacris, c. III, PL 175. [↑](#footnote-ref-167)
167. Luc. I, 20. [↑](#footnote-ref-168)
168. Joan. IX, 7. [↑](#footnote-ref-169)
169. Zacharie, pape de 741 à 752. Il eut à intervenir dans les affaires de France. En 751, en effet, Pépin, fils de Charles-Martel, lui envoya Burchard, évêque de Wurtzburg, et Futrad, prêtre-chapelain, pour consulter sur les droits au trône de Chilpéric III, que les principaux seigneurs francs avaient été chercher dans un monastère, et qui ne jouissait d’aucune autorité dans son royaume. Zacharie ayant estimé que la royauté revenait naturellement à celui qui l’exerçait en fait, Pépin fut proclamé. [↑](#footnote-ref-170)
170. Ézéchias, fils d’Achaz, roi de Juda de 725 à 695. Il s’allia aux Égyptiens contre les Assyriens et lutta contre Sennachérib. [↑](#footnote-ref-171)
171. Bedorac-Baladan, fils de Baladan. Il envoya une lettre et un présent à Ézéchias, dont il avait appris la maladie (IV Reg. XX, 12). C’est aux envoyés de ce roi qu’Ézéchias montra tous les trésors de son palais qui devaient plus tard être enlevés et transportés à Babylone. [↑](#footnote-ref-172)
172. Nabuchodonosor, roi de Babylone de 605 à 562. Il prit Jérusalem d’assaut, dévasta le Temple de Salomon et emmena le peuple juif en captivité. [↑](#footnote-ref-173)
173. Henri Ier l’Oiseleur, roi d’Allemagne 914-936, rompit avec la politique religieuse des princes qui le précédèrent, et, en particulier dans les nominations aux abbayes, combattit les prérogatives ecclésiastiques. [↑](#footnote-ref-174)
174. Apoc. VI, 9. [↑](#footnote-ref-175)
175. Apoc. XIX, 20. [↑](#footnote-ref-176)
176. Apoc. VIII, 1. [↑](#footnote-ref-177)
177. Gen. XXV. [↑](#footnote-ref-178)
178. Luc. II. [↑](#footnote-ref-179)
179. Gen. XXX. [↑](#footnote-ref-180)
180. Matth. XX. [↑](#footnote-ref-181)
181. Gen. XLVI. [↑](#footnote-ref-182)
182. Joan. I. [↑](#footnote-ref-183)
183. Gen. XLIX. [↑](#footnote-ref-184)
184. C’est en s’appuyant sur le passage de l’Apocalypse (VII, 5-8) visé ici par Joachim que certains commentateurs ont désigné la tribu de Dan comme celle d’où devait naître l’Antéchrist. En réalité, et parfois pour des raisons d’équilibre ou d’eurythmie, certains auteurs ont omis d’autres tribus dans leurs listes. Celle de Lévi n’est pas mentionnée au ch. III des Nombres, et celle de Siméon est supprimée dans Deut. XXXIII. Aussi bien Joachim lui-même, pour établir des concordances exactes, s’autorisait-il de cet usage juif et passait-il délibérément sous silence certains personnages dans une énumération. [↑](#footnote-ref-185)
185. Caligula, 37-41. — Claude, 41-54. — Néron, 54-68. [↑](#footnote-ref-186)
186. Clet, 78-90. [↑](#footnote-ref-187)
187. Domitien, 81-96. [↑](#footnote-ref-188)
188. Saint Évariste, 112-121. [↑](#footnote-ref-189)
189. Adrien, 117-138. [↑](#footnote-ref-190)
190. Saint Télesphore, 142-154. [↑](#footnote-ref-191)
191. Antonin, 138-161. [↑](#footnote-ref-192)
192. Saint Soter, 175-182. [↑](#footnote-ref-193)
193. Marc-Aurèle, 161-180. [↑](#footnote-ref-194)
194. Saint-Victor Ier, 193-203. [↑](#footnote-ref-195)
195. Le texte de Joachim donne ici : Séptima incípiens sub eódem imperatóre consummáta est sub papa Victóre et Hélio Augústo. L’Empereur qui eut l’empire en même temps que Victor la papauté fut Septime Sévère (193-211). [↑](#footnote-ref-196)
196. Saint Pontien, 233-238. [↑](#footnote-ref-197)
197. Maxime, 238. [↑](#footnote-ref-198)
198. Saint Sixte II, 260-261. [↑](#footnote-ref-199)
199. Valérien, 253-260. [↑](#footnote-ref-200)
200. Saint Marcellin, 296-304. [↑](#footnote-ref-201)
201. Dioclétien, 284-305. [↑](#footnote-ref-202)
202. Saint Sylvestre Ier, 314-337. [↑](#footnote-ref-203)
203. Constantin, 306-337. [↑](#footnote-ref-204)
204. Libère, 352-363. [↑](#footnote-ref-205)
205. Le texte de Joachim donne Constantin l’Arien. Il s’agit de Constance, fils de Constantin et de Fausta, qui eut pour frère aîné Constantin II et partagea d’abord l’Empire avec lui. Il prit parti pour l’arianisme contre Athanase qu’il exila à deux reprises. [↑](#footnote-ref-206)
206. Is. LXI ; Luc. IV. [↑](#footnote-ref-207)
207. I Petr. II, 9. [↑](#footnote-ref-208)
208. Ps. CIX, 4. [↑](#footnote-ref-209)
209. Gen. XIV. [↑](#footnote-ref-210)
210. Constantin laissa quelque temps au culte païen une certaine situation officielle qu’il lui était en effet difficile, étant donné l’état de l’Empire, de supprimer brusquement. [↑](#footnote-ref-211)
211. Joachim commet ici une erreur : Julien fut seulement lecteur dans l’église de Césarée, titre qui ne conférait aucune fonction, mais constituait un simple honneur. [↑](#footnote-ref-212)
212. Matth. I. [↑](#footnote-ref-213)
213. Apoc. I. [↑](#footnote-ref-214)
214. Matth. IV. Luc. XXII. [↑](#footnote-ref-215)
215. Daniel. — # Nous ne voyons pas dans Daniel un passage correspondant. Il semble plutôt que Joachim cite le livre de Job (II, 7), en faisant du Job la figure du Christ : « Satan donc sortit de la présence du Seigneur et frappa Job d’une plaie horrible, depuis la plante du pied jusqu’à la tête. » [↑](#footnote-ref-216)
216. Job II. [↑](#footnote-ref-217)
217. Matth. XVI. [↑](#footnote-ref-218)
218. Zach. XIII. [↑](#footnote-ref-219)
219. Job XLII. [↑](#footnote-ref-220)
220. I Cor. IV, 5. [↑](#footnote-ref-221)
221. Matth. XXVII. [↑](#footnote-ref-222)
222. Dan. XII. [↑](#footnote-ref-223)
223. Cet Évangile donne une large part à la résurrection, dont il traite plus particulièrement. [↑](#footnote-ref-224)
224. « Les dix cornes, ce sont dix rois qui s’élèveront de ce royaume. Un autre s’élèvera après eux, il sera différent des premiers, et il abaissera trois rois. Il prononcera des paroles contre le Très-Haut, et il opprimera les saints du Très-Haut, et il espérera changer les temps et la loi ; et les saints seront livrés entre ses mains pendant un temps, des temps, et la moitié d’un temps ». Dan. VII, 24-25. [↑](#footnote-ref-225)
225. Judith VIII. [↑](#footnote-ref-226)
226. Joan. IV. [↑](#footnote-ref-227)
227. Joachim attachait beaucoup d’importance à cette date qui devait ouvrir le règne du Saint-Esprit et préluder à la consommation de l’histoire humaine. Il était arrivé à la fixer grâce à l’interprétation symbolique dont on trouve des exemples dans le présent chapitre, mais aussi par un calcul de générations. Il avait supputé en effet que le deuxième état devrait comporter soixante-trois générations dont vingt et une avant et quarante-deux après le Christ. Le temps d’une génération étant de trente ans, le calcul donnait 1260.

     Ces différents calculs, habilement divulgués par les Joachimites produisirent aux environs de l’année redoutée une effervescence bizarre. Des exagérations religieuses se produisirent, des flagellants apparurent, sanglants et hirsutes, dans les rues des villes, se zébrant le dos et la poitrine avec des lanières. Le midi de la France, le nord de l’Italie, le sud-ouest de l’Allemagne, toute cette vaste région, virent défiler ces processions rouges. L’autorité dut intervenir, et le fit ça et là avec brutalité. D’étranges personnages surgissaient, jetés en pleine lumière par cette crise, comme cette Guillelmine qui affirmait être l’incarnation de l’Esprit-Saint, et reçut le culte d’un petit groupement, ou comme ce Gérard Segarelli qui errait dans la plus complète nudité.

     L’Église s’opposa toujours en principe à ce que l’on fixât une date pour la fin du monde, mais sa défense fut souvent enfreinte. Burchard, ermite en Thuringe, l’avait annoncée pour 992. L’approche de l’an mil provoqua bien, malgré les assertions de certains critiques, les terreurs populaires sans doute exagérées par Michelet. L’an mil étant passé, des commentateurs expliquèrent qu’il fallait compter les mille ans à partir de l’ascension du Christ, ce qui reportait la fin du monde à 1033, puis cette année passée à son tour, qu’il fallait y ajouter les trois ans et demi du règne de l’Antéchrist, ce qui la reportait cette fois à 1036.

     L’année 1260 s’étant écoulée, elle aussi, sans qu’ait éclaté le cataclysme final, la fièvre tomba et de nombreux Joachimites désespérèrent de la doctrine de l’abbé de Flore. Parmi ceux-là, l’un des plus notoires fut Fra Salimbene. « Pourquoi ces imbéciles attendent-ils la fin du monde ? » demandait avec ironie et violence Boniface VIII. [↑](#footnote-ref-228)
228. Judith ibid. [↑](#footnote-ref-229)
229. Marc. I. [↑](#footnote-ref-230)
230. Ps. LIV, 8. [↑](#footnote-ref-231)
231. Is. LIV. Sap. III. Luc. XXIII. Gal. IV. [↑](#footnote-ref-232)
232. Apoc. XII. [↑](#footnote-ref-233)
233. Dan. VII. [↑](#footnote-ref-234)
234. Joan. II, 1. [↑](#footnote-ref-235)
235. « On servait à boire dans des vases d’or, de différentes espèces, et il y avait abondance de vin royal grâce à la libéralité du roi. » Esth. I, 7. [↑](#footnote-ref-236)
236. Joan. II, 2. [↑](#footnote-ref-237)
237. Vous-mêmes m’êtes témoins que j’ai dit : « Je ne suis pas le Christ, mais J’ai été envoyé devant lui. Celui à qui appartient l’Épouse c’est l’Époux, mais l’ami de l’Époux, qui se tient là et qui l’entend, éprouve une grande joie à cause de la voix de l’Époux : aussi cette joie qui est la mienne, est parfaite. » Joan. III, 28-29. [↑](#footnote-ref-238)
238. Luc. I. [↑](#footnote-ref-239)
239. Act. I, 2. [↑](#footnote-ref-240)
240. Act. VI. [↑](#footnote-ref-241)
241. « La troisième année de son règne, il offrit un festin à tous ses princes et à ses serviteurs. » Esth. I, 3. [↑](#footnote-ref-242)
242. Gen. XVII. [↑](#footnote-ref-243)
243. Matth. I. [↑](#footnote-ref-244)
244. Esth. I, 5. [↑](#footnote-ref-245)
245. Matth. III, 10-22. [↑](#footnote-ref-246)
246. « Le septième jour, comme le cœur du roi était réjoui par le vin, il ordonna à Mehuman, Biztha, Harbona, Bigtha, Abagtha, Zéthar, et Carcas, les sept eunuques qui servaient devant le roi Assuérus, d’amener en sa présence la reine Vasthi avec la couronne royale pour montrer sa beauté aux peuples et aux grands, car elle était belle de figure. Mais la reine Vasthi refusa de venir, quand elle reçut par les eunuques l’ordre du roi. Et le roi fut très irrité, il fut enflammé de colère. » Esth. I, 10-12. [↑](#footnote-ref-247)
247. Act. I. [↑](#footnote-ref-248)
248. Esth. I, 9. [↑](#footnote-ref-249)
249. Act. VI. [↑](#footnote-ref-250)
250. Il avait auprès de lui Carschena, Schetar, Admatha, Tarsis, Mérès, Marsena, Mamucan, sept princes de Perse ou de Médie qui voyaient la face du roi et qui occupaient le premier rang dans le royaume. — Esth. I, 14. [↑](#footnote-ref-251)
251. Apoc. I, 20. [↑](#footnote-ref-252)
252. Esth. I, 16-20. [↑](#footnote-ref-253)
253. Act. XIII. [↑](#footnote-ref-254)
254. Apoc. XV. [↑](#footnote-ref-255)
255. Matth. VII. [↑](#footnote-ref-256)
256. Esth. II. [↑](#footnote-ref-257)
257. Matth. X. Luc. X. [↑](#footnote-ref-258)
258. Ps. XLIV, 10 et 14. [↑](#footnote-ref-259)
259. Matth. XVI. [↑](#footnote-ref-260)
260. Gen. IX. [↑](#footnote-ref-261)
261. II Thess. II. [↑](#footnote-ref-262)
262. Esth. V, 14. [↑](#footnote-ref-263)
263. Esth. VI, 13. [↑](#footnote-ref-264)
264. Esth. VI, 4-11. [↑](#footnote-ref-265)
265. Esth. VII, 10 ; Prov. XXVI, 27 ; XXVIII, 10 ; Ps. VII, 16 ; IX, 16, 23 ; LVI, 7 ; Eccles. X, 8 ; Eccli., XXVII, 29. [↑](#footnote-ref-266)
266. Esth. X, 2. [↑](#footnote-ref-267)
267. Matth. XVI. [↑](#footnote-ref-268)
268. Ps. CIII, 20. [↑](#footnote-ref-269)
269. Ps. CIII, 21. [↑](#footnote-ref-270)
270. Luc. XXII [↑](#footnote-ref-271)
271. Esth. V, 6-10 et VII, 1-8. [↑](#footnote-ref-272)
272. II Reg. XVI [↑](#footnote-ref-273)
273. Esth. VII, 10. [↑](#footnote-ref-274)
274. Esth. IX, 5 à 17. [↑](#footnote-ref-275)
275. Is. II. [↑](#footnote-ref-276)
276. Gal. IV. [↑](#footnote-ref-277)
277. Matth. X. [↑](#footnote-ref-278)
278. II Petr. III, 3-4. [↑](#footnote-ref-279)
279. Ibid., III, 9. [↑](#footnote-ref-280)
280. Jer. LI. [↑](#footnote-ref-281)
281. Apoc. XVII, 16. [↑](#footnote-ref-282)
282. Ps. LXXXVI, 7. [↑](#footnote-ref-283)
283. Josias, 641-610. Ce roi, l’un des derniers de Juda, se montra plein de zèle pour la religion. Il fut tué à Mageddo, alors qu’il s’opposait au passage de Nécho, roi d’Égypte, en marche sur Babylone. [↑](#footnote-ref-284)
284. Saint Léon IX 1002-1054, élu pape le 12 février 1049. Ce pontife réunit plusieurs conciles et opéra d’assez nombreuses réformes. Par suite d’un compromis avec l’Empereur, auquel il avait cédé l’abbaye de Fulde, il était devenu possesseur de la province de Bénévent. Mais lorsqu’il voulut s’emparer de son nouveau domaine, il se heurta aux Normands qui s’y étaient installés, et fut fait prisonnier à la bataille de Civitella. [↑](#footnote-ref-285)
285. L’Exposition de l’Apocalypse est précédée d’un Liber Introductórius (Livre introductif à l’explication de l’Apocalypse) qui expose certains détails de la doctrine de Joachim. [↑](#footnote-ref-286)
286. Ce chapitre est l’un des plus importants pour l’intelligence de la thèse de Joachim. [↑](#footnote-ref-287)
287. Joan. VIII, 36. [↑](#footnote-ref-288)
288. I Cor. XIII, 9. [↑](#footnote-ref-289)
289. II Cor. III, 17. [↑](#footnote-ref-290)
290. Saint Benoît est un des personnages importants du drame universel décrit par Joachim. Fondateur d’un Ordre puissant, il apparaît comme le précurseur des grands ordres dont le règne coïncidera avec le troisième état. Dans une des listes de cette concordance, Joachim inscrit en marge de la sixième génération (à partir du Christ) l’indication de la fondation de l’ordre bénédictin et le nom de saint Benoît, puis au chapitre 14, il prend la fondation de cet Ordre comme point de repère dans le calcul des générations. La fuite de saint Benoît, lorsqu’il s’enferma dans une caverne, au milieu d’un paysage tragique proche de Subiaco, eut peut-être son influence dans la fuite de Joachim vers la solitude de Flore. En tout cas l’œuvre de ce grand moine qui modela toutes les abbayes d’Europe à l’imitation de son abbaye ne pouvait que frapper l’imagination de Joachim. [↑](#footnote-ref-291)
291. Paul et Barnabé furent associés dans la prédication évangélique aux autres apôtres, après que le collège apostolique eut été complété par l’élection de Matthias. [↑](#footnote-ref-292)
292. Apoc. VI, 1-2. [↑](#footnote-ref-293)
293. Josué, XXIV, 29. [↑](#footnote-ref-294)
294. Joachim semble bien forcer ici le sens des paroles évangéliques. Jésus dit, en effet : « Je vous dis encore que, si deux d’entre vous s’accordent sur la terre pour demander une chose quelconque, elle sera accordée par mon Père, qui est dans les cieux. Car là où deux ou trois sont assemblés en mon nom, je suis au milieu d’eux ». Matth. XVIII, 21-22. Il est évident qu’il s’agit là de la prière. [↑](#footnote-ref-295)
295. La venue de l’Antéchrist fut une des préoccupations les plus profondes et les plus constantes de Joachim. De tous temps, d’ailleurs, le mystérieux et tragique personnage avait hanté les imaginations. Dans l’Ancien Testament, cette sombre figure ne se dessine encore qu’en grisaille. Les juifs attendaient vaguement un adversaire du Messie, qui devait précéder celui-ci, puis être vaincu par lui. Tour à tour, ils l’incarnèrent dans Antiochus Épiphane, qui les persécuta violemment, et dans Caligula, qui fit instaurer sa propre image dans le temple même de Jérusalem. Plus tard ils le désignèrent sous le nom d’Armillus, et compliquèrent un peu sa légende.

     Dans le Nouveau Testament l’Antéchrist se précise. S’il n’est pas nommément évoqué dans les Évangiles, il est prédit par saint Jean et par saint Paul. Le premier semble parfois l’entrevoir sous la forme collective, et parle des antéchrists comme s’ils existaient déjà de son temps (I Joan. IV, 18-19). Parfois aussi (II Joan.) il paraît viser un docète. Le second le conçoit plus particulièrement comme un être réel, qui viendra par la puissance de Satan, et rappelle aux chrétiens qu’un obstacle l’empêche encore de se révéler (II Thess. II, 3). Les deux hypothèses ont été soutenues après eux, mais la seconde, plus frappante, a réuni plus d’adeptes. Saint Irénée, saint Hilaire, ont défendu la première, l’un voyant l’Antéchrist dans le paganisme, l’autre dans l’arianisme ; d’autres l’ont vu dans l’hérésie gnostique (cf. Hilgenfeld). Luther et de nombreux réformés ont cru le trouver dans la papauté. En 1608, le synode de Gap promulgua même un décret qui dénonçait le pape comme l’Antéchrist.

     De plus nombreux commentateur ont vu dans l’Antéchrist un être particulier. Aussi l’ont-ils, au cours de l’histoire, incarné dans les personnages les plus divers : dans le onzième roi des Romains (saint Cyrille), dans Julien l’apostat, dans Néron ressuscité (saint Augustin : nonnúlli ipsum (Néron) resurrectúrum et futúrum antechrístum suspicántur), à cause du chiffre 666, dans Caligula (Grotius), dans Mahomet, dans Frédéric II ; de nos jours on a voulu le voir dans Domitien (Pierre Durville : Mémoire au Congrès international des Religions).

     D’où naîtrait-il ? Qui devait-il être ? ; Comment et combien de temps devait-il se manifester ? Les conjectures les plus répandues peuvent se, résumer ainsi : il naîtra de la tribu de Dan (cf. note p. 18), d’une famille juive, à Corozaïn ou à Babylone ; il sera engendré par un homme « in copula patris et matris sicut álii hómines non ut áliqui dicunt ex sola vírgine. » (Adson) ; ou par un démon qui possédera une vierge (Lactance) ou bien il sera seulement un démon incarné (saint Hyppolyte). Il ne fera pas un seul acte méritoire (Suarez). Il sera expert dans les Écritures Saintes. Il fera des miracles éclatants, s’entourera d’apôtres. « Les démons lui manifesteront tout l’argent caché, lui découvriront où se trouvent les mines précieuses, les sources de l’or » (saint Anselme). Il régnera trois ans et demi (saint Jérôme). Puis Hénoch et Élie apparaîtront, et le Christ vaincra son adversaire.

     Un hymne datant du Xe ou du XIe siècle, découvert dans l’abbaye Saint Pierre de Moissac en Quercy et publié par le H. P. Dreve donne une impression assez exacte de l’idée que devaient se faire de l’Antéchrist les contemporains de Joachim. M. Camille Daux, qui a étudié ce texte, le rapproche avec raison de la *Prose du dernier jour* (de Montpellier) et du *Chant du dernier jour* de Pierre Diacre. L’Antéchrist engendré par le diable aura comme le Christ, sa vie cachée :

     Trigínta annos tum latébit

     Incógnitos a pópulo..,

     essayera de réparer le temple de Jérusalem, se déclarera le Messie. Combien de fois la date de son apparition a-t-elle été fixée ? Mais de Joachim qui donnait celle de 1260 à Pie de la Mirandole qui donna celle de 1994, toutes les générations l’ont attendu ou prophétisé. [↑](#footnote-ref-296)
296. Pour Pierre Olivi qui reprit en partie la thèse Joachimite, la division des temps se répartissait ainsi, d’après les années de l’Apocalypse :

     Le premier temps comprenait la fondation de l’Église primitive, et commençait à la mission du Saint-Esprit.

     Le deuxième comprenait l’affermissement de l’Église par la résistance des martyrs, et commençait à la persécution de Néron.

     Le troisième comprenait l’explication de la foi par la lutte contre l’hérésie et commençait à la conversion de Constantin

     Le quatrième comprenait, le développement de l’érémitisme, et commençait à saint Antoine.

     Le cinquième comprenait la vie commune des clercs et des moines possédant des biens temporels, et commençait à Charlemagne.

     Le sixième comprenait la restauration de l’Église primitive, la floraison d’une nouvelle chrétienté, la conversion des juifs, et commençait à saint François.

     Le septième devait comprendre une sorte de participation prématurée de l’Église à la paix divine, puis la résurrection générale. Il devait commencer à la mort de l’Antéchrist pour la première partie, et au jugement dernier pour la seconde. [↑](#footnote-ref-297)
297. Quelques commentateurs fixaient les débuts du sixième temps à la révélation faite à Joachim de l’ouverture du règne de l’Esprit, c’est-à-dire en l’an 1200. Pierre Olivi estimait, comme nous l’avons dit dans la note précédente, que le Sixième temps commence à Saint François, et s’ouvrira définitivement au moment de la chute de Babylone. Ce sixième temps, pour lui comme pour Joachim, devait voir la réforme des ordres monastiques et la réapparition de l’Église primitive. Les fidèles alors ne garderont pas seulement les préceptes, mais se conformeront aux conseils. Au sixième temps Jésus-Christ a rejeté le judaïsme charnel ; au sixième temps du second état, saint François apparut, marqué des stigmates et vraiment crucifié avec le Christ, et l’Église charnelle fut abolie. Certains franciscains ajoutaient que saint François doit ressusciter à la fin de ce temps, afin de consommer par cette glorification sa conformité avec le Christ. [↑](#footnote-ref-298)
298. Antiochus IV, roi de Syrie, (175-164) célèbre par son faste et sa cruauté. Il s’empara de Jérusalem et, pour outrager les Juifs, fit élever dans le temple une statue de Jupiter Olympien. Les Macchabées soulevèrent le peuple et chassèrent l’armée syrienne. De nombreux juifs virent en lui l’Antéchrist. [↑](#footnote-ref-299)
299. Ce nom symbolisait pour Israël les peuples ennemis venus des extrémités du monde. (Apoc. XX, 8). Les écrivains juifs ont trouvé dans Ézéchiel les noms de Gog et de Magog : Ézéchiel, XXXVIII, 1-2, 4, 7-9 et XXXIX.

     « Ces noms, a dit Bossuet, déjà fameux par cette prophétie, sont ici rappelés par saint Jean pour représenter les nations séduites et séductrices, dont Satan se servira contre l’Église à la fin des siècles. On croit que sous le nom de Gog et de Magog, Ézéchiel a décrit la persécution d’Antiochus, dont nous avons vu que le saint Esprit a choisi le temps pour être l’image des souffrances de l’Église parce que ce prince fut le premier qui employa non seulement la force mais encore la séduction et l’artifice pour obliger les fidèles à renoncer à la loi de Dieu. » (Explication de l’Apocalypse.) [↑](#footnote-ref-300)
300. Matth. XXIV, 5. [↑](#footnote-ref-301)
301. Ap. XII, 3-4. [↑](#footnote-ref-302)
302. Cf. note 2, p. 18. [↑](#footnote-ref-303)
303. Chosroès II, roi de Perse de 590 à 628. Au cours de la guerre qu’il poursuivit contre Phocas, empereur de Byzance, son gendre Chainbarâz s’empara de Jérusalem, pilla le Saint Sépulcre, et emporta la Vraie Croix, que son fils Siroes, pour conclure la paix avec l’empereur, devait accepter bientôt de restituer. [↑](#footnote-ref-304)
304. Selon divers commentateurs, il s’agirait de Licinius, empereur (307-323) dont la persécution contre l’Église ne dura que peu d’années. [↑](#footnote-ref-305)
305. II Thess. II, 4. [↑](#footnote-ref-306)
306. L’idée du millénarisme est d’origine juive (cf. Apocalypse de Daniel et d’Esdras). Les juifs espéraient que le messie leur apporterait, après toutes leurs tribulations, un règne effectif de mille ans. Cette idée se mêla rapidement, chez un certain nombre de docteurs et de fidèles des premiers siècles, à la pensée chrétienne. Elle y fut diffusée par l’interprétation judaïque d’un passage de l’Apocalypse. Papias, d’autre part, affirmait tenir des apôtres eux-mêmes la tradition du sabbat de la fin des jours. Saint Justin, saint Irénée, Victorin, Cérinthe, Apollinaire de Laodicée, Tertullien, Lactance, entre autres écrivains, défendirent la thèse du millénarisme, avec d’assez fortes nuances. Saint Augustin lui-même se laissa tenter un moment par cet espoir. Diverses interprétations ont été données de ce règne terrestre des justes. Les mille ans, pour certains commentateurs, désignent l’Éternité. [↑](#footnote-ref-307)
307. « Fui in spíritu, — fui raptus mente, fui in spirituáli visióne, vel in éxstasi, signíficat sanctum illum enthusiásmum quo prophétæ corrépti extra mundum quasi rapiebántur et peregrinabántur cum Dómino. In domínica die. — Ergo a témpore Joánnis et Apostolórum cultus sábbati fuit translátus in Domínicam ob honórem resurrectiónis Christi quæ in Domínica cóntigit. » Je fus en esprit, — je fus emporté en esprit, je fus dans une vision spirituelle ou en extase signifie ce saint enthousiasme par lequel les prophètes sont emportés hors du monde comme s’ils étaient emportés et marchaient avec le Seigneur. Au jour du Seigneur. — Donc au temps de Jean et des apôtres le culte du Sabbat avait été déplacé au dimanche en honneur de la résurrection du Christ qui eut lieu le dimanche. Cornélius a Lápide. in Apoc. [↑](#footnote-ref-308)
308. Matth. XXV, 26. [↑](#footnote-ref-309)
309. Ce passage de l’Exposítio est reproduit en tête du Liber Concórdiæ, à la suite du « Testament de Joachim » (cf. p. 7) et de la « Lettre de Clément » (cf. p. 30). [↑](#footnote-ref-310)
310. Gal. III, 29. La référence donnée ici en marge du texte de l’édition de 1527, Gal. VI, est inexacte. [↑](#footnote-ref-311)
311. Apoc. XIV, 6. [↑](#footnote-ref-312)
312. Ézéchias avait dit à Isaïe : « À quel signe reconnaîtrai-je que l’Éternel me guérira, et que je monterai le troisième jour à la maison de l’Éternel ? Et Isaïe dit : Voici, de la part de l’Éternel, le signe auquel tu connaîtras que l’Éternel accomplira la parole qu’il a prononcée : l’ombre avancera-t-elle de dix degrés ou reculera-t-elle de dix degrés ? Ézéchias répondit : C’est peu de chose que l’ombre avance de dix degrés, mais plutôt qu’elle recule de dix degrés. Alors Isaïe le prophète, invoqua l’Éternel qui fit reculer l’ombre de dix degrés sur les degrés d’Achaz où elle était descendue. » IV Reg. XX. [↑](#footnote-ref-313)
313. Is. IX, 12. [↑](#footnote-ref-314)
314. Plusieurs explications ont été données de ce passage. D’après Bossuet, la femme représenterait l’Église, le Soleil Jésus-Christ, qui la revêt de sa splendeur ; la lune symbolise, avec la clarté qui ne lui est pas propre mais qui lui vient du soleil, les créatures, les choses terrestres ; les douze étoiles figurent les douze apôtres. Quant au dragon, c’est l’Empire, avec ses sept empereurs persécuteurs, et les rois barbares qui dominèrent une grande partie des provinces de l’Empire. [↑](#footnote-ref-315)
315. Sabellianus, membre de l’Église de Rome, vers la fin du IIe siècle, poussa très loin les principes unitaires du monachisme. Il fut excommunié par le pape Calixte, anathématisé par le Concile d’Alexandrie, et finit prêtre à Ptolémaïs. Disciple de Noëtus de Smyrne et de Praxéas, il défendit la conception d’une distinction entre les personnes de la Trinité dont l’unité peut être comparée à celle d’un homme, constituée par l’union du corps, de l’âme et de l’esprit.

     Il est intéressant de résumer en quelques mots le système qui fit condamner ce doctrinaire, car Sabellianus devint hérétique pour avoir insisté sur l’unité divine comme Joachim de Flore côtoya l’orthodoxie pour avoir insisté sur la distinction des personnes, Sabellanius professait, en effet, que le Père, le Fils, et le Saint Esprit sont des modes accidentels de l’unité de Dieu. Cette thèse aboutissait à l’affirmation que Dieu, dans ses trois personnes, avait souffert et était mort sur la croix. Sous le mode du Père, l’essence divine crée le monde et lui apporte la loi ; sous le mode du Fils, cette même essence opère la rédemption de l’humanité ; sous le mode de l’Esprit, elle éclaire l’Église, diffuse en elle sa grâce divine et répand ses dons sur tous les hommes. Mais chacune de ces personnes, ainsi individualisées à un moment précis de l’histoire et dans un but particulier, se fond dans l’unité divine dès que son œuvre est terminée. La création et la rédemption achevées, le Père et le Fils se sont ainsi déjà confondus l’un après l’autre dans l’Être absolu, où l’Esprit-Saint remontera et s’évanouira à son tour, dès que sa tâche de perfectionnement sera accomplie. Cette hérésie eut un grand nombre d’adeptes. On accusa Marcel d’Ancyre d’en répandre la doctrine. Photin en fut également soupçonné. Le Sabellianisme fut prêché jusqu’en Angleterre. [↑](#footnote-ref-316)
316. Arius naquit en Lydie vers la fin du IIIe siècle. Il semble avoir été porté très jeune aux discussions théologiques, avec d’abord une certaine difficulté à fixer sa doctrine. C’est ainsi qu’il eut des démêlés ecclésiastiques au sujet des Mélatiens. Devenu prêtre, il prit vite une grande autorité, se heurta à son évêque, se vit défendre l’enseignement, puis fut anathématisé par le Synode de 320. Ce n’est pas ici le lieu de retracer ses longues et violentes controverses, mais il est peut-être utile de rappeler sa doctrine trinitaire qui, comme celle de Sabellianus, mais dans un sens tout différent aide à préciser la position géologique de Joachim.

     Arius concevait, dans la Trinité, trois substances séparées sans unité spécifique. Il y a donc, à l’intérieur même de la Trinité, des différences de puissance et de lien, une sorte de hiérarchie divine. Le Père a créé le Fils, et le fils a créé le Saint-Esprit. Seul, en conséquence, le Père existe par lui-même, et les autres personnes de la Trinité sont donc logiquement à son égard, encore que parfaites elles-mêmes, dans la situation de l’être créé à l’être créateur. L’unité est rompue au profit du Père. D’autre part, le monde n’est plus sa création qu’au second degré puisqu’elle est tout entière l’œuvre du Fils. Le Saint-Esprit lui-même est créé par le Fils, et semble ainsi le lien le plus parfait entre l’univers et la Trinité, puisqu’il est lui-même l’œuvre du Créateur de cet univers. Une telle doctrine fausse la conception orthodoxe de la Trinité en détruisant l’unité de substance et en recomposant une Trinité à degrés ; elle fausse également la théorie chrétienne de l’Incarnation, en transformant les rapports du Fils Incarné avec le Père. Arius remplace l’hypostase une et triple par trois hypostases. Il organise en somme la Trinité par la simple coexistence des trois personnes. [↑](#footnote-ref-317)
317. Cette phrase de l’Apocalypse a donné lieu à de nombreuses interprétations. Quelques commentateurs ont cru qu’il s’agissait ici de la femme de l’Évêque de Thyatire. Cette conjecture ne repose sur aucune raison plausible. D’autres ont estimé que Jean voulait Ici désigner les Nicolaïtes, et entre autres les hérétiques Ticonius et Rupertus. « Il les appelle des femmes à cause de leurs mœurs efféminées. » (Don Calmet). D’autres, comme Épiphane, ont cru qu’il s’agissait sous ce nom unique de Priscille, Quintilla et Maximilia, qui voyaient en Montanus le Saint-Esprit. D’autres encore ont jugé qu’il s’agissait du groupement juif de Thyatire. Enfin certains ont jugé que ce texte visait une femme disposant d’une grande influence et la mettant au service de l’hérésie. [↑](#footnote-ref-318)
318. Colonie macédonienne établie sur l’emplacement d’At-Seraï, sur le Lycus, dans le bassin de l’Hermon. Thyatire était une ville très commerçante, spécialisée dans la teinture et l’exportation de la pourpre. Son église fut une des premières communautés, et groupa surtout des juifs convertis. Saint Paul lui adressa une épître [ ? ? ?]. Bossuet, s’appuyant sur Act. XVI, 11, 40, estime que l’on pourrait en attribuer la fondation à Lydie — « purpurária » — originaire de Thyatire, et que saint Paul avait rencontrée et catéchisée à Philippes. L’hérésie que semble lui reprocher saint Jean, celle du Montanisme, dont saint Épiphane les accuse, les disputes qu’elles surent allumer et propager parmi les fidèles furent-elles fatales à ce cercle religieux ? Toujours est-il qu’au IIIe siècle cette église avait disparu. On est allé jusqu’à mettre en doute mais à tort, son existence, et certains commentateurs ont prétendu que saint Jean l’avait entrevue dans l’avenir, et s’était ainsi adressé à un groupement futur. Il ne reste aujourd’hui de Thyatire que quelques sculptures éparses. [↑](#footnote-ref-319)
319. Il est probable que l’ange de Thyatire est ici saint Carpus, qui avait évangélisé Thyatire et en avait été nommé évêque. [↑](#footnote-ref-320)
320. La Bête qui sort de la mer représentait, au temps de Joachim, le monde musulman, qui menaçait d’au-delà de la Méditerranée les peuples chrétiens. Elle a été identifiée de bien dés façons, et selon les convictions personnelles, des commentateurs. Elle fut, après Joachim, Frédéric II ressuscité et régnant avec un pape simoniaque (cf. Loisy) « Ces empires sortent de la mer, écrivait plus tard Bossuet dans son Explication déjà citée, c’est-à-dire de l’agitation des choses humaines qui est figurée par « la mer sur laquelle soufflent tous les vents » (Daniel VII, 2). De là vient que parlant de la tranquillité des siècles futurs saint Jean dit qu’il n’y aura plus de mer (XXI, 1) ». Pour certains protestants, la Bête représente les puissances politiques, comme la Bête venue de la terre représente le clergé romain (G. Monod. L’Apocalypse expliquée, 303). Luther désigne dans les deux Bêtes le pape et l’empereur. Enfin la Bête venue de la mer a pu symboliser, pour la chrétienté d’Orient, par un renversement de perspective, l’Empire romain. [↑](#footnote-ref-321)
321. Dan. VII, 3. [↑](#footnote-ref-322)
322. Ezech. I, 9. [↑](#footnote-ref-323)
323. Ici les Sarrasins. [↑](#footnote-ref-324)
324. Dan. VII, 5. [↑](#footnote-ref-325)
325. Apoc. XIII, 2. [↑](#footnote-ref-326)
326. Selon certains commentateurs le lion serait Dioclétien, l’ours Galère Maximin « homme venu du Nord, sauvage brutal, géant informe et qui s’entourait d’ours » (Bossuet), le léopard Maximien. [↑](#footnote-ref-327)
327. Voici le texte exact de ce passage : Καὶ εἶδον ἄλλον ἄγγελον πετόμενον ἐν μεσουρανήματι, ἔχοντα εὐαγγέλιον αἰώνιον — et vidi álterum ángelum volántem per médium cœli habéntem Evangélium ætérnum. Joachim n’a pas attaché à ce passage de l’Apocalypse une importance particulière, et, s’il s’est servi de ce terme dans un sens général, c’est en l’appliquant à une interprétation spirituelle de l’Évangile du Christ, et non pas à une nouvelle révélation apportée par l’Esprit. Pouvait-il se douter qu’il expliquait là le titre même du redoutable ouvrage que composeraient avec ses trois livres principaux, plus d’un demi-siècle plus tard, les membres les plus fervents d’un de ces grands ordres ont il prophétisait l’imminente venue ? Quels sont, par ailleurs, les sens donnés à ce passage, en plus de celui qu’y ont vu les Joachimites ? Selon Alcazar, trois soldats du Christ marchent contre les trois monstres qui menacent l’Église : le dragon, la bête qui monte de la mer, la bête qui vient de la terre, et qui sont le diable, le monde et la chair. Ces trois soldats sont saint Jean, saint Paul, et saint Pierre. Le premier est saint Jean. Il vole au milieu du ciel parce qu’à l’instar de l’aigle il fixe les choses divines, et parce qu’il faut qu’il soit vu et entendu de tous. Il tient l’Évangile éternel parce qu’il prêcha la bonne nouvelle, la félicité et les joies éternelles que Dieu promet à ceux qui le craignent, et il adjure les fidèles de ne craindre ni Donatien, ni les supplices, ni la mort, mais Dieu seul. Et ce qu’il dit ne vise pas le Jugement dernier, mais le Jugement de ce monde. Il s’agit donc ici d’une explication historique et qui porte sur des événements déjà passés.

     Bossuet écrivait dans son Commentaire de l’Apocalypse, au sujet de ce même passage : « Après la chute des persécuteurs et l’abaissement de l’idolâtrie, il ne restait plus qu’à faire régner l’Évangile de Jésus-Christ, à le faire annoncer par toute la terre. L’Ange porte l’Évangile éternel qui doit durer jusqu’à la fin des siècles, pour le distinguer de la loi de Moïse, qui ne devait durer que jusqu’au Messie. » L’explication est ici mi-partie historique, mi-partie allégorique, et embrasse une plus vaste étendue de temps sans s’arrêter, comme la précédente, à des détails particuliers. [↑](#footnote-ref-328)
328. Le sentiment de Joachim est ici à peu près le même que celui d’Alcazar (note précédente). [↑](#footnote-ref-329)
329. Quelques lignes plus bas, Joachim estime que l’ange qui vole ainsi au milieu du ciel symbolise le pape Grégoire. Aureolus juge, pour sa part, que cet ange est saint Boniface, qui évangélisa, au VIIIe siècle, la Germanie, prêchant en Thuringe, en Frise, en Austrasie, fondateur dans ces pays d’églises et d’évêchés. [↑](#footnote-ref-330)
330. Il a paru intéressant de donner ici quelques notes assez étendues sur la symbolique de ce texte. Elles permettront au lecteur de se rendre un compte plus exact de la compréhension du monde qu’avaient les hommes du XIIIe siècle, et de voir, par un exemple choisi, à quel point toute réalité n’était pour eux qu’une image. L’univers, dépouillé de substance, se composait d’une multitude de signes qui correspondaient à une réalité suprasensible et définitive. Tout était ainsi allégorie et symbole, tout aussi devenait concordance. Il y a dans ces correspondances, selon le goût et l’imagination des différents auteurs, d’assez considérables variations. « L’herméneutique des pierreries est vague, écrivait Huysmans, elle ne se base que sur des ressemblances cherchées à plaisir, que sur des accords d’idées réunies à grand-peine. » Ce qui ne varie pas en cette matière, c’est la subtilité infinie des commentateurs. [↑](#footnote-ref-331)
331. « Ces douze fondements symbolisent tantôt les douze apôtres, tantôt les douze articles du symbole composé par eux.

     Ribera et Viegor et d’autres ont fourni des explications sur les apôtres. Glossa et Alcazar ont fourni des explications sur les douze articles du symbole. » (Cornelius a lapide).

     La question a été posée par certains exégètes de savoir si ces pierres précieuses avaient dans la Jérusalem céleste une existence réelle, s’il fallait les concevoir comme des symboles. Saint Augustin, dans un commentaire du Livre de Tobie accorde expressément aux pierreries de l’Apocalypse une réalité matérielle. [↑](#footnote-ref-332)
332. C’est ainsi par exemple que Mathieu place Simon avant Thaddée ; Luc place Thaddée avant Simon ; et Marc place Jacques et Jean avant André. [↑](#footnote-ref-333)
333. Le jaspe. Cette pierre réconforte les languissants (Boëce-Pline). Elle brille superbement au milieu de toutes les pierres précieuses. Elle est très dure. D’autre part elle est verte, couleur d’éternité, — « Tali ergo colóre Dominus noster apparére vóluit ; écrivait saint Brunon, ut nobis insinuárat quid appétere debeámus. Habet enim colórem jáspidis ; quia semper víridis, semper vivens, semper immortális est, et nunquam ad siccitátem pervéniens. » (PL 165, 626) — mais tachée de marques sanglantes (Albert le Grand). Elle fait fuir les fantômes et assure celui qui la porte contre les maléfices.

     Sur le pectoral du grand-prêtre, elle correspondait à Gad, qui passait pour fort et habile dans les armes.

     Les commentateurs l’attribuent à saint Pierre qui, pierre de l’Église, brillé au milieu des Apôtres et fut louangé pour la solidité de la foi. Il tacha de la pourpre de son sang son propre pontificat. Enfin Pierre et ses successeurs font fuir tous les fantômes des terreurs et des erreurs (Corn, a Lap.).

     Cette pierre correspond également au premier article du Symbole des apôtres. Je crois en Dieu le Père tout puissant, créateur du ciel et de la terre. Elle signifie alors la puissance de Dieu, et la force du Créateur qui chasse les fantômes. [↑](#footnote-ref-334)
334. Le saphir est la plus sainte des pierreries. Gemma sacra (Pline) Gemma gemmárum olim sapphírum appellári (Corn. a Lap.). Il donne a regard une acuité plus vive. Sapphírus visum ácuit (Boèce) Saphar signifie beauté suprême : Ézéchiel décrit le trône de Dieu comme un saphir.

     Il réconforte le cœur (Dioscoride) « Médici attríbuunt sapphíro virtútem corobándi cor, pelléndi melanchóliam multásque álias magnas et miras » (Corn. a Lap.). Il guérit les piqûres et les ulcérations internes. Il est opaque et doux.

     Dans le rational, il correspond à Nephtali.

     Certains commentateurs, dont Aretas, ont Jugé qu’il correspond à saint Paul, qui est le second et l’alter ego de saint Pierre, mais d’autres, dont Ribera et Viegas, l’ont, ainsi que Joachim, attribué à saint André, frère de saint Pierre. En effet, cet apôtre fut profond en lumière et en science, d’une vive acuité de regard spirituel. Comme le saphir est opaque et doux, il fut fort et solide, devant la vie et devant la mort. Enfin il a, lui aussi, chassé les mélancolies et les désespoirs, quand il avance allègrement vers sa croix, et la salue en disant : ô bonne croix !

     Le saphir correspond également au second article du symbole : Et en Jésus-Christ, son fils unique, Notre-Seigneur. En effet le Christ est une lumière incompréhensible, lumière incréée de la lumière incréée. Il est opaque et doux parce qu’il a caché sa divinité dans l’humanité lourde et obscure. D’autre part il chasse les teneurs morbides du corps et guérit l’âme.

     Il correspond, sur un autre plan, avec les prélats, qui doivent être d’âme pure, de vie parfaite, d’esprit et de front sereins, ayant toujours en eux, comme le saphir, un reflet du ciel (Corn. a Lap.). [↑](#footnote-ref-335)
335. Joan. I, 35-42. Mathieu IV, 18-22. [↑](#footnote-ref-336)
336. La calcédoine luit dans les ténèbres comme une flamme (saint Augustin, Isidore) « aquis perfúsi incandéscunt. » (Pline).

     Sur le pectoral elle représente Dan, parce que les Danitides incendièrent une ville et que Samson, qui mit le feu aux moissons des Philistins, appartenait à cette tribu.

     Elle symbolise, parmi les apôtres, Jacques, frère de Jean « quia ardens fuit Christi amóre instar carbónis ardéntis, aut æris candéntis. » (Corn. a Lap.). Comme la calcédoine se forme dans les montagnes par la pluie divine, selon certains auteurs, ainsi Jacques et Jean sut appelés par le Christ fils du tonnerre, c’est-à-dire fils de la pluie céleste et du tonnerre, car leurs voix et leurs discours avaient l’efficacité de la foudre. Et comme elle luit dans les ténèbres, Jacques illumina Juifs et Gentils par sa science et sa sagesse.

     La calcédoine correspond au troisième article du Symbole : Qui est conçu du Saint Esprit et de la Vierge Marie. Cette pierre brûlante, symbolise bien ce mystère : il fut en effet l’œuvre du plus ardent amour du Christ, illumine l’univers, et comme le feu et le gemme sont étroitement mêlés en elle, de sorte que le feu est gemme et que le gemme est feu, la divinité et l’humanité s’y fondent dans le Christ par union hypostatique (Corn. a Lap.). [↑](#footnote-ref-337)
337. L’émeraude — (hébreu baraket “émeraude, gemme scintillante”) — est une pierrerie d’un vert profond. Elle donne la vision de l’avenir, l’esprit prophétique ; elle accorde aussi la force. Elle est également, et surtout, la pierre de la chasteté.

     Sur le pectoral, elle désigne Juda, c’est-à-dire la force.

     Parmi les apôtres, elle symbolise Jean, seul vierge dans le collège apostolique. Toujours il garda une sorte de jeunesse, parce qu’il fut chaste, et par là il fut le disciple bien-aimé du Christ (Corn. a Lap.). Il est curieux que Joachim, qui prisait extrêmement la chasteté, n’ait pas indiqué cette raison de la correspondance qu’il établit entre saint Jean et l’émeraude. Saint Jean demeure en effet pour le monde le symbole de la pure et fidèle amitié. « Il aima Jésus, et ne put rien aimer d’autre » écrivait magnifiquement Hugo.

     L’émeraude correspond au quatrième article du symbole : qui souffrit sous Ponce-Pilate, mourut, et fut enseveli. En effet dans ce mystère sanglant de la Passion, l’amour du Christ, l’amour de Dieu, fut baraket c’est-à-dire fulgurant. Et dans la croix brillèrent l’étonnante constance du Christ, et l’huile de sa miséricorde (Corn. a Lap.). [↑](#footnote-ref-338)
338. Cornelius a Lapide cite dans son commentaire cette pensée de Joachim. Il y a lieu de noter à ce propos qu’il existe des émeraudes jaunes. [↑](#footnote-ref-339)
339. Cornaline. Cette pierre est de la couleur transparente de l’ongle humain (Pline). Elle va du rose au rouge. Elle rougeoie comme la sardoine et brûle comme l’onyx. Elle comporte trois couleurs superposées (Isidore. Alcazar). Elle était fort prisée dans l’antiquité.

     Sur le pectoral, elle correspondait à Manassé.

     Elle symbolise Philippe, qui est le cinquième des apôtres. Sa couleur signifie le sang, l’excitation joyeuse et la vigueur de cet apôtre. Elle correspond également au cinquième article du symbole : Il descendit aux Enfers. La partie supérieure signifie le Christ revêtu de la pourpre sanglante de la Passion ; le blanc, les limbes où attendaient les patriarches, le noir, les damnés dans la géhenne. (Corn. a Lap.). [↑](#footnote-ref-340)
340. La sardoine donne la joie, guérit les plaies ; elle arrête le sang (Boèce). Elle est sans tache. Elle fait fuir les démons.

     Elle correspond, sur le pectoral, à Ruben.

     Elle symbolise saint Barthélémy, qui, écorché vivant pour la foi du Christ, prit, tout sanglant, la rouge apparence de cette pierre précieuse, et fut formidable aux démons. (Corn. a Lan.). Elle est sans tache ; et saint Barthélémy passe pour avoir été ce Nathanaël dont Jésus dit : Voici un Israélite qui est sans fraude (Joan. I, 47).

     Elle correspond au sixième article du Symbole : Il ressuscita d’entre les morts. Le Christ ressuscité a, en effet, la couleur de la chair vive, lumineuse, neuve et glorifiée, et terrifia les démons. Ruben, qu’elle désigne sur le pectoral, fut le fils aîné de Jacob, et le Christ fut le premier qui ressuscita d’entre les morts. La sardoine naît entre les pierres, et c’est de la pierre du Sépulcre que surgit le Christ. Enfin elle est sans tache, et le Christ ressuscita sans tristesse, dans la joie et dans la gloire (Corn. a Lap.). [↑](#footnote-ref-341)
341. La chrysolithe est nuancée d’or et de vert. Alcazar la déclare dorée, mais elle est couleur de mer ; « Chrysólithus auro símilis est cum maríni colóris similitúdine. » Isidore. Elle guérit les asthmes, les angines de poitrine, la mélancolie, la pusillanimité, chasse les terreurs nocturnes. « Or le jour, flamme la nuit. » (Pline).

     Sur le pectoral elle représente Ephraïm.

     Elle symbolise Mathieu, ardent dans l’amour du Christ et qui fut le premier des Évangélistes.

     Elle correspond au septième article du symbole : Il monta au ciel où il est assis à la droite du Père, car, couleur de la vie céleste azurée, elle évoque la joie et le triomphe de l’ascension. De plus, l’or est le symbole de la félicité parfaite, de la pureté, de l’abondance et de l’éternité que le Christ reçoit à la droite de son Père. [↑](#footnote-ref-342)
342. Le béryl est couleur de la mer, vert et bleu. (Boëce) C’est l’aigue-marine. Il excite le courage et guérit les maladies des yeux et les catarrhes.

     Sur le pectoral, il désigne Benjamin.

     Parmi les apôtres, il symbolise saint Thomas dont les yeux furent de béryl, glauques et perspicaces, lorsque le Christ lui fit voir et toucher ses plaies.

     Il correspond au huitième article du symbole : D’où il viendra Juger les vivants et les morts. Sa couleur de mer calme évoque le limpide jugement du Christ que ne troubleront jamais ni faveur ni passion, et sa clairvoyance. Il signifie aussi, par sa couleur, la terreur du jour du Jugement, car les yeux glauques très brillante, ont coutume de semer l’effroi : tels les yeux des dragons, des lions et des aigles ; et ceux de Néron et de Pallas. (Corn. a Lap.). Le béryl excite le courage et pousse au combat : ainsi la méditation du Jugement pousse à la lutte contre les, démons et les assauts de la chair. Il dessèche les catarrhes ; ainsi la méditation du Jugement arrête les appétits charnels. [↑](#footnote-ref-343)
343. La topaze. Cette pierre est vert et or. Strabon la prétendait translucide. Elle est très délicate « Est delicatíssima, quia sola nobílium gemmárum limam sentit, et usu attéritur » (Pline). Elle apaise les passions de l’âme, spécialement le lunatisme, la frénésie, la colère, la tristesse, la luxure. Elle guérit la toux, l’hydropisie, les ictères, les maux de reins. Elle donne le sommeil. Elle signifie la force du bras. Elle réfléchit les rayons du soleil.

     Sur le pectoral, elle désigne Siméon, qui fut vigoureux et massacra les Sichémites (Gen. XXXIV).

     Elle symbolise Jacques, frère du Seigneur, qui est illuminé par le Christ d’une sainteté brillante comme l’or, et oui fut vigoureux contre les scribes et les pharisiens. Il mena une vie de grande abstinence et de pénitence, s’abstenant de vin et de chair, en larmes, marchant nu-pieds, et priant au point que ses genoux étaient calleux. Évêque de Jérusalem, il convertit de nombreux fidèles (Corn. a Lap.).

     Elle correspond au neuvième article du Symbole : Je crois au Saint Esprit. En effet, le Saint Esprit est comme le rayon du soleil, procédant du Père et du Fils. Le Saint Esprit guérit l’avarice, symbolisé par l’hydropisie, les ictères des mauvais exemples, les maux de reins de la luxure.

     Elle donne le sommeil, et le Saint Esprit donne le repos de l’esprit, favorable à la méditation.

     Elle doit être recherchée avec soin, et le Christ a dit du Saint Esprit : « Quǽrite et inveniétis : et dabit spíritum bonum peténtibus se. »

     Enfin le Saint Esprit est, comme cette pierrerie, le don le plus splendide, le plus précieux, et royal. Il doit être gardé avec attention et il est délicat à l’égal de la topaze. [↑](#footnote-ref-344)
344. L’agate. Cette pierre est verte et or, avec des nuances de topaze. Quelques commentateurs lui ont attribué le don de libéralité. Elle dilate l’esprit, le rend joyeux. Elle signifie aussi une certaine acrimonie. Elle guérit les maladies d’yeux.

     Sur le pectoral, elle désigne Issachar.

     Elle symbolise parmi les apôtres Judas Thaddée, dont la dure parole était fatale aux ennemis de la foi. (Corn. a Lap.).

     Elle correspond au dixième article du symbole des Apôtres : la Sainte Église catholique et la Communion des Saints. En effet, cette pierre guérit les maladies d’yeux, et l’église guérit les erreurs et les hérésies qui aveuglent les hommes. [↑](#footnote-ref-345)
345. L’hyacinthe. Cette pierre change de couleur avec le ciel, s’obscurcit lorsqu’il se couvre de nuage. Les médecins en composaient des remèdes, et l’on avait coutume de la suspendre au cou et de la porter du côté du cœur. Elle raffermit le corps, donne le sommeil et la joie. Elle supprime l’envie, donne l’amour de la chasteté, dissout les passions violentes et rétablit la paix. (Corn. a Lap.).

     Sur le pectoral elle signifie Aser.

     Parmi les apôtres, elle symbolise Simon le Zélote qui fut de vie très pure, de mœurs suaves, et fit preuve d’une ardente prédication.

     Elle correspond au onzième article du symbole des Apôtres : la rémission des péchés. Elle a en effet la couleur de la fleur dont elle porte le nom, et elle est, elle-même, le mol et tendre symbole de la commisération du Christ envers les pécheurs. (Corn. a Lap.). [↑](#footnote-ref-346)
346. Luc. VI. [↑](#footnote-ref-347)
347. Matth. X. [↑](#footnote-ref-348)
348. L’améthyste. Cette pierre est d’un pourpre qui tire sur le violet. Plutarque dit qu’elle a la force d’attirer les choses qui se trouvent près d’elle. Elle rend prospère, heureux, et vigilant. Elle signifie l’abnégation. Sur le pectoral, elle désigne Zabulon.

     Parmi les apôtres, elle symbolise Matthias, qui fut humble, et fut élu le dernier en la place de Judas. Matthias veut dire en hébreu don de Dieu.

     Elle correspond au douzième article du symbole : la résurrection de la chair et la vie éternelle. En effet, elle a la couleur du vin, qui signifie la joie des bienheureux. [↑](#footnote-ref-349)
349. Act. I, 15-26. [↑](#footnote-ref-350)
350. « Amen, venez Seigneur Jésus. L’âme fidèle ne cesse de l’inviter et de désirer son royaume. Admirable conclusion de l’Écriture, qui commence à la création du monde et finit à la consommation du règne de Dieu, qui est ainsi appelé nouvelle création. » Bossuet. [↑](#footnote-ref-351)
351. Selon l’hébreu : « Comme un tisserand, j’ourdissais ma vie ; il me retranche du métier ! » [↑](#footnote-ref-352)
352. La composition de ce volume et le goût qu’il avait pour la psalmodie ont valu à Joachim de figurer dans la Biographie universelle des Musiciens de Fétis. [↑](#footnote-ref-353)
353. « La troisième année de son règne, Assuérus fit un festin à tous ses princes et à tous ses serviteurs… Lorsque ces jours furent écoulés, le roi fit pour tout le peuple qui se trouvait à Suse, depuis le plus grand jusqu’au plus petit, un festin qui dura sept jours, dans la cour du jardin de la maison royale. » Esth. I, 3 et 5. [↑](#footnote-ref-354)
354. L’éloge des Grands Ordres, la prédiction de leur puissance future avaient vivement frappé les moines. Chaque ordre voulait avoir été désigné par Joachim. [↑](#footnote-ref-355)
355. Anagóge dícitur sursum dúctio ; unde anagógicus sensus dícitur qui a visibílibus ducit ad invisibília, ut lux primo die facta rem invisíbilem, id est angélicam natúram, signíficat a princípio factam. — On appelle anagogie une conduite vers le haut. C’est pourquoi on appelle sens anagogique celui qui conduit du visible à l’invisible, comme la lumière créée le premier jour signifie une chose invisible, la nature angélique, créée dès l’origine. Erud. theol. etc. d’après Hugues de Saint-Victor.

     # ἀναγωγή : « action d’emmener vers le haut » (Bailly) — L’anagogie est une interprétation qui voit dans l’Écriture des figures se rapportant aux objets célestes. — « On nomme (…) anagogie l’interprétation figurée d’un fait ou d’un texte des saintes Écritures, le passage d’un sens naturel et littéral à un sens spirituel et mystique : par exemple, les biens temporels promis aux observateurs de la Loi sont, dans le *sens anagogique,* l’emblème des biens éternels réservés dans la vie future aux hommes vertueux. » (Bach.-Dez.1882.) [↑](#footnote-ref-356)
356. Il y en a quatre chez Hugues de Saint-Victor : « Ut Hierúsalem intellígitur, historiáliter, cívitas terréna ; allegórice, Ecclésia ; tropológice, ánima fidélis ; anagógice, cœléstis pátria. — Ainsi Jérusalem comprise historiquement est la ville terrestre ; allégoriquement, l’Église ; dans le sens tropologique, l’âme fidèle ; dans le sens anagogique, la patrie céleste. Erud. theol. [↑](#footnote-ref-357)
357. Pour Joachim de Flore, saint Pierre symbolise la vie active. Il rapproche des cinq églises les cinq sens. [↑](#footnote-ref-358)
358. Comme Saint Pierre la vie active, saint Jean symbolise la vie contemplative, et Joachim de Flore rapproche des sept vertus les sept églises. Comparant les deux Apôtres, il tire du fait que Jean a vécu beaucoup plus vieux que Pierre cette conclusion que l’église contemplative survivra à l’église des clercs. [↑](#footnote-ref-359)
359. Cette prophétie a été publiée dans l’édition de Venise, à la suite du Psaltérion. Elle montre bien quel parti les mathématiciens de la mystique tiraient des œuvres de Joachim et quelle autorité ils leur reconnaissaient. [↑](#footnote-ref-360)
360. Cette phrase ouvre un jour assez curieux sur les idées de certains religieux que la communauté monastique inclinait à des idées sociales révolutionnaires. L’égalité du couvent, image de la vie parfaite, aboutissait logiquement à l’égalité des hommes dans la vie économique (cf. Avertissement, p. 6). Si la règle acceptée par les moines est l’idéal humain, pourquoi ne s’appliquerait-elle pas à l’humanité entière ? Poussé à bout dans certaines hérésies, cette idée aboutit au cours du moyen âge, par des tentatives de réalisation, à d’assez sérieux désordres. [↑](#footnote-ref-361)
361. Renaud Mignon de Corbeil, évêque de Paris de 1250 à 1268. [↑](#footnote-ref-362)
362. Ces lettres ont été traduites sur le texte recueilli dans le Chartulárium universitátis Parisiénsis, t. 1. [↑](#footnote-ref-363)
363. Innocent IV. [↑](#footnote-ref-364)
364. Eudes de Châteauroux, Cardinal Évêque de Tusculánum, successeur de Jacques de Vitri. Ce prélat était originaire de Châteauroux. Après avoir été chanoine et chancelier de l’Église de Paris, il fut nommé Cardinal, puis revint dans la capitale française en 1245, en qualité de Légat chargé de prêcher la croisade. À cet effet il exhorta les nobles et les hauts ecclésiastiques réunis à Saint-Denis par Louis IX. Il prit ensuite part à la croisade aux côtés de ce roi et fut désigné pendant son séjour à Chypre pour arbitrer plusieurs conflits entre croisés. [↑](#footnote-ref-365)
365. Étienne de Preneste appartenait à une famille hongroise. Cardinal-évêque, il fit partie, en 1261, de l’assemblée de Viterbe, composée de huit cardinaux, qui élut pape Jacques Pentaleon, patriarche de Jérusalem. [↑](#footnote-ref-366)
366. Hugues de Saint-Cher, originaire de Saint-Cher, dans la banlieue de Vienne, en Dauphiné, fut d’abord professeur de droit civil et canonique. En 1225, il se fit recevoir dans l’ordre de saint Dominique. En 1227, il est désigné comme provincial de France ; en 1230, il est élu prieur de la maison de Saint-Jacques, à Paris. En 1238 il assiste au Chapitre de Bologne. En 1240, il est à Liège pour une enquête théologique. En 1241, il est vicaire général de l’Ordre, et remplit l’intérim du généralat depuis la retraite de Raymond de Peñafort jusqu’à l’élection de Jean de Widelshasen. En 1244, il est créé par Innocent IV, cardinal prêtre au titre de l’église de Sainte-Sabine ; il est ensuite mêlé à toute la politique romaine et va en mission en Allemagne, comme légat, après la disparition de Frédéric II. Il mourut à Orvieto, le 19 mars 1263.

     Son autorité théologique était considérable. À la suite de Julienne du Mont-Cornillon, il fut un des promoteurs de la fête du Saint-Sacrement ; il siégea au tribunal d’Anagni. Enfin il établit une copie de la Bible avec variantes, composa des gloses de l’Ancien et du Nouveau Testament et des commentaires des sentences de Pierre Lombard. Son titre scientifique le plus sûr demeure la création des répertoires. Sur ce point, cf. l’étude de Daunou : Hist. Litt. de la France, XIX. Hugues de Saint-Cher est une des hautes figures de l’Église du XIIIe siècle. [↑](#footnote-ref-367)
367. Il s’agit évidemment des interpolations pratiquées par Frère Gérard. [↑](#footnote-ref-368)
368. Le début de cette lettre reproduit les premières lignes de la lettre précédente. [↑](#footnote-ref-369)